LIBRARY OF PRINCETON
SEP 28 1909
THEOLOGICAL SEMINARY.

BR 65 .A6 F8 1900 v.4
Augustine,
Les confessions

v.4

947

LES CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN

Tome IV

LIBRARY OF PRINCETON
MAY 29 1909
THEOLOGICAL SEMINARY.

ŒUVRES CHOISIES

DE

SAINT AUGUSTIN

LES CONFESSIONS

TRADUCTION FRANÇAISE ET COMMENTAIRES

D'après Mgr PÉRONNE, évêque de Beauvais,

Par M. le chanoine PIHAN, ancien vicaire général

ET TEXTE LATIN

TOME IV

De tous mes ouvrages, le livre de mes *Confessions* n'est-il pas celui qui a été le plus répandu et accueilli avec le plus de faveur?
(*Du Don de la Persévérance*, ch. xx.)

PARIS

MAISON DE LA BONNE PRESSE

5, RUE BAYARD, 5

LIVRE DOUZIÈME

LIVRE DOUZIÈME

Saint Augustin continue l'explication de ce verset : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Sous ce nom de « ciel », il pense que l'on doit entendre tous les êtres spirituels et intelligents qui contemplent éternellement la face de Dieu; et par « terre », la matière encore privée de toute forme, d'où, plus tard, tous les êtres corporels reçurent leurs formes. Au reste, il ne prétend point condamner toute autre manière d'interpréter ce passage; bien plus, il avoue que, de la profondeur des Ecritures, on peut tirer une foule de sens.

CHAPITRE PREMIER

La recherche de la vérité est difficile.

Seigneur, dans l'indigence de ma vie, mon cœur s'agite beaucoup, excité par les paroles de votre sainte Ecriture. Car, bien souvent, dans le langage humain l'esprit trouve une grande pénurie; c'est qu'il en coûte plus de paroles pour chercher que pour découvrir la vérité (1); il est plus long de demander

(1) *Il en coûte plus de paroles pour chercher que pour découvrir la vérité.* Dieu Créateur vengé et chanté, Augustin considère son œuvre, ou plutôt il va chercher à la comprendre. Certes, l'intelligence en est difficile..... Quelques auteurs, la plupart dans un esprit de malveillance, ont fait ressortir cet esprit d'indécision et d'incertitude qu'on rencontre quelquefois dans les écrits du saint Docteur. Luther le blâme de discuter sans définir. *(Præf. assert.)* Erasme s'élève contre cet esprit d'incertitude qui reste souvent partagé entre des opinions contraires. (Lib. xxv, ep. 14.) Elie Dupin lui reproche

LIBER DUODECIMUS

Prosequitur hic interpretationem versiculi hujus : In principio fecit Deus cœlum et terram. *Nomine* cœli *significatam illic putat spiritualem vel intellectualem illam creaturam, quæ semper faciem Dei contemplatur;* terræ *autem vocabulo, informem materiam, ex qua rerum corporearum species fuerunt postmodo formatæ. Sed alias etiam interpretandi rationes haudquaquam improbandas esse; immo ex Scripturæ divinæ profunditate multiplicem posse erui sensum confitetur.*

CAPUT PRIMUM

Difficilis inquisitio veri.

Multa satagit cor meum, Domine, in hac inopia vitæ meæ, pulsatum verbis sanctæ Scripturæ tuæ. Et ideo plerumque in sermone copiosa est egestas humanæ

cette timidité d'esprit qui ne lui fait souvent avancer que des probabilités. (*Biblioth. des auteurs eccl.*, t. III.) Nous ne faisons aucune difficulté d'avouer que souvent saint Augustin se contente de discuter sans rien définir, qu'il apporte un grand nombre d'opinions simplement probables qu'il laisse au lecteur, tout bien pesé, d'admettre ou de rejeter. Mais, loin de lui faire un reproche de cette manière de procéder, ne devons-nous pas regarder comme la méthode la plus sage celle qu'il suit invariablement, et qui consiste à mettre en discussion les questions les plus difficiles et les plus embarrassées, puis de les examiner à fond et sous toutes leurs faces, de combattre et de rejeter les erreurs qui viennent se mettre à la traverse, et, après avoir placé la vérité dans tout son jour, de soumettre au jugement des lecteurs des opinions plus ou moins vraisemblables, qu'il leur laisse la liberté d'admettre ou de rejeter à leur gré ?

que d'obtenir, et la main qui frappe a plus de peine que celle qui reçoit. Mais nous tenons votre promesse; qui pourrait la détruire? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? (*Rom.* VIII, 31.) Demandez et vous recevrez; cherchez et vous trouverez; frappez et l'on vous ouvrira; car quiconque demande reçoit; qui cherche trouve, et l'on ouvre à qui frappe. (*Matth.* VII, 7-8.) Ce sont vos promesses; et qui craindrait d'être trompé, quand la Vérité même s'engage?

intelligentiæ : quia plus loquitur inquisitio, quam inventio; et longior est petitio, quam impetratio, et operosior est manus pulsans, quam sumens. Tenemus promissum; quis corrumpet illud? Si Deus pro nobis, quis contra nos? Petite, et accipietis; quærite, et invenietis; pulsate, et aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit; et qui quærit, invenit, et pulsanti aperietur. Promissa tua sunt. Et quis falli timeat, cum promittit Veritas?

CHAPITRE II

Il y a deux sortes de cieux. En comparaison du ciel des cieux, les cieux de notre terre ne sont que terre.

Ma langue confesse humblement à votre majesté que vous avez créé le ciel et la terre, ce ciel que je vois, cette terre que je foule et d'où vous avez tiré ce limon que je porte avec moi. Mais, Seigneur, où est ce ciel du ciel (1), dont le Psalmiste a dit : « Le ciel du ciel est au Seigneur, et il a donné la terre aux enfants des hommes? » (*Ps.* CXIII, 16.) Où est le ciel que nous ne voyons pas et auprès duquel celui que nous voyons n'est que terre? Car cet ensemble matériel n'est pas revêtu dans toutes ses parties d'une égale beauté, et surtout aux régions inférieures dont notre terre est le fond; à l'égard de ce ciel des cieux, le ciel de notre terre lui-même n'est que terre. Et l'on peut dire sans erreur que ces deux grands corps ne sont que terre, par rapport à ce ciel inconnu qui appartient au Seigneur, et non aux enfants des hommes.

(1) *Où est le ciel du ciel?* Le mot *ciel* vient de *celando*, cacher : les cieux nous cachent l'autre côté de l'univers, l'endroit du ciel véritable, et si le télescope pénètre jusqu'aux étoiles, l'au-delà nous échappe; ou bien de *cœlando*, ciseler : les étoiles, astres d'or au plafond de ce magnifique palais d'azur, semblent comme ciselées.

Rien ne nous a été révélé sur la nature du ciel du ciel considéré comme séjour de Dieu et des bienheureux, ou ce qui nous en a été dit se confond avec l'état même des saints. Il nous est permis seulement de concevoir ce lieu comme placé au delà de l'espace immense que nous voyons au-dessus de nous, et rien ne peut prouver que cette idée soit fausse. Elle paraît même fondée sur l'Ecriture sainte, qui nomme ce séjour divin les cieux des cieux, ou les cieux les plus élevés.

L'érudit bénédictin Dom Calmet dit, dans sa *Dissertation sur le système du monde des anciens Hébreux*, qu'ils reconnaissent trois cieux divers et d'une élévation inégale. Le premier et le moins élevé est l'*air*, où volent les oiseaux du ciel (*Gen.* I, 26, 28) et où sont les nues qui répandent les eaux sur la terre. C'est là que se forment les vapeurs et la rosée, selon leur

CAPUT II

De duplici cœlo et terra.

Confitetur altitudini tuæ humilitas linguæ meæ, quoniam tu fecisti cœlum et terram : hoc cœlum quod video, terramque quam calco, et unde est hæc terra quam porto, tu fecisti. Sed ubi est cœlum cœli, Domine? de quo audivimus in voce Psalmi : Cœlum cœli Domino, terram autem dedit filiis hominum. Ubi est cœlum quod non cernimus, cui terra est hoc omne quod cernimus? Hoc enim totum corporeum, non ubique totum ita accepit speciem pulchram in novissimis, cujus fundus est terra nostra : sed ad illud *cœlum cœli* etiam terræ nostræ cœlum *terra* est. Et hoc utrumque magnum corpus, non absurde *terra* est, ad illud nescio quale *cœlum;* quod *Domino* est, non filiis hominum.

opinion. Le second ciel, supérieur au premier, est le *firmament*, dans lequel sont comme enchâssées les étoiles, et où le soleil et la lune ont leur route marquée par les ordres du Tout-Puissant. Au-dessus du firmament, sont les *eaux supérieures*. Enfin, le troisième ciel et le plus élevé est celui où réside la majesté du Très-Haut; saint Paul y fut ravi (*II Cor.* XII, 4).

« L'air est assez connu, et personne n'ignore que, parmi les Hébreux, il n'ait porté le nom de ciel. Quant au firmament, Moïse nous apprend que Dieu, l'ayant créé (*Gen.* I, 7, 8), lui donna le nom de ciel et y plaça le soleil, la lune et les astres, et qu'il servit à séparer les eaux supérieures des inférieures. L'antiquité chrétienne a été fort partagée sur la nature et les qualités du firmament, mais toutes les expressions de l'Ecriture nous persuadent que les anciens Hébreux croyaient le firmament un corps très solide et capable de supporter un très grand poids, tel qu'est celui des eaux supérieures dont il est chargé. On peut se le représenter comme une voûte très vaste et très massive. »

(Voir *Annales de philosophie chrétienne*, novembre 1897, Emile Nourrit : *Les Idées de Dom Calmet*, p. 185 et suiv.)

CHAPITRE III

Qu'étaient-ce que les ténèbres répandues sur la surface de l'abîme? L'absence de la lumière.

Et encore cette terre était invisible et informe (1), ou je ne sais quel profond abîme sur lequel ne planait aucune lumière, et qui n'avait aucune beauté (2). C'est pourquoi vous avez fait écrire que les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme. (*Gen.* I, 2.) Qu'est-ce que ces ténèbres, sinon l'absence de la lumière? Si la lumière eût existé déjà, où donc eût-elle pu être, sinon sur les surfaces qu'elle illuminait de son éclat? Mais là où la lumière n'était pas encore, qu'était-ce que la présence des ténèbres, sinon l'absence de lumière? (3) Les ténèbres dominaient donc

(1) *Cette terre était invisible et informe.* Saint Augustin donne lui-même plus loin, aux chapitres XX et XXI, l'explication de ces mots. L'état chaotique, dépeint ainsi par Moïse dès le début, n'a-t-il été précédé d'aucun autre? Le monde a-t-il commencé par le chaos? Une ou plusieurs créations avaient-elles déjà disparu par l'effet d'un cataclysme dont la cause nous échappe, de telle sorte que le chaos aurait été produit par les débris amoncelés d'une création précédente? C'est ce que le texte de la Genèse ne précise en aucune façon, et l'exégèse ne peut rien dire de certain sur ces questions. Quand Dieu révéla à l'homme l'histoire de la création, il présenta d'abord à son regard, surnaturellement éclairé, l'état chaotique d'où la nature organisée est sortie. (*La Bible et la Nature*, par le Dr Henri Reutch, p. 101.)

(2) *Qui n'avait aucune beauté.* C'était une masse informe et sans figure. Il est nécessaire de remarquer ici, avec un des éditeurs des *Confessions de saint Augustin*, le sens dans lequel le saint Docteur entend le mot *informe* dans ce chapitre et dans les suivants. Il entend par *informe* une chose qui existe avec la privation de toute forme, au lieu que par le mot *informe*, pris dans son acception ordinaire, on entend une chose qui n'a point de forme régulière, agréable. Une matière informe, dans la langue usuelle, est donc une matière avec une forme qui ne lui convient pas. Dans le sens que saint Augustin donne à ce mot, c'est une matière qui existe dans un certain état primitif, dans lequel elle est matière sans pourtant avoir la forme d'aucune espèce, ni bonne ni mauvaise. Il prouve, avec beaucoup de sagacité, que cet état primitif ne répugne point à la raison, quoique l'imagination ne puisse s'en faire une idée.

Voici comment le saint Docteur démontre que l'existence de cette matière

CAPUT III

Quid tenebræ super faciem abyssi.

Et nimirum hæc terra erat invisibilis et incomposita, et nescio quæ profunditas abyssi super quam non erat lux, quia nulla species erat illi. Unde jussisti ut scriberetur, quod tenebræ erant super abyssum : quid aliud quam lucis absentia? Ubi enim lux esset si esset, nisi superesset eminendo et illustrando? Ubi ergo lux nondum erat, quid erat adesse tenebras, nisi abesse lucem? Super

informe n'est point antérieure à l'existence des formes créées. « La matière, dit-il, n'est point antérieure d'une antériorité de temps aux choses formées, mais matière et forme ont été créées ensemble. De même, en effet, que la voix est la matière des mots, et que les mots sont la voix formée, car celui qui parle ne commence point par produire une voix informe pour la reprendre ensuite et la façonner en voix, de même Dieu ne fit point la matière informe antérieure d'une antériorité de temps, pour la former ensuite comme après une seconde considération. Il créa la matière formée; mais parce que ce dont est fait quelque chose est antérieur d'une antériorité d'origine, sinon de temps, à la chose qui est faite, l'Ecriture a pu diviser, dans le récit, ce que Dieu n'avait point divisé dans l'action. » (*De la Genèse au sens littéral*, liv. Ier, ch. xv.)

(3) *Qu'était-ce que la présence des ténèbres* (sur l'abîme), *sinon l'absence de lumière?* « Cette description de l'état chaotique, dit H. Reutch, est purement négative; on ne fait qu'y indiquer ce qui n'existe pas encore, mais ce qui sortira de ce mélange informe et confus dans le cours de l'œuvre des six jours. Nous pourrions ajouter que cette description est essentiellement superficielle; on n'y fait ressortir que ce qui tombe sous les yeux. A la surface, c'est de l'eau; au-dessus les ténèbres. Qu'y a-t-il dans l'intérieur de la terre? Les éléments solides existent-ils déjà sous l'eau, ou la terre entière se trouve-t-elle encore à l'état liquide? La Genèse ne le dit point. A l'intérieur, peut-être, s'opèrent des réactions et des révolutions puissantes; peut-être les forces chimiques et mécaniques sont en pleine activité, et le feu et les volcans en ignition ; mais l'œil spirituel de l'homme auquel Dieu révèle l'histoire de la création ne voit rien de tout cela. Il constate seulement qu'on n'aperçoit sur la terre rien de ces beautés qui frappent maintenant nos regards; que tout, au contraire, est enveloppé d'eau et d'obscurité. » (*Ibid.*, p. 102.)

parce que la lumière n'existait pas (1), comme le silence règne où il n'y a aucun son. Et dire que le silence règne, n'est-ce pas dire que le son est absent? N'est-ce pas vous, Seigneur, qui avez instruit cette âme qui vous parle? N'est-ce pas vous qui m'avez enseigné qu'avant d'avoir formé et coordonné cette matière informe, il n'y avait rien en elle, ni couleur, ni figure, ni corps, ni esprit? Cependant, ce n'était pas tout à fait le néant; c'était quelque chose d'informe et sans aucune apparence.

(1) *La lumière n'existait pas.* L'œuvre des six jours, l'*hexaméron* commença avec la lumière, c'est-à-dire le principe lumineux, une sorte de lueur électrique, que saint Ephrem appelle la « substance lumineuse ». Il la

itaque erant tenebræ, quia super lux aberat : sicut sonus ubi non est, silentium est. Et quid est esse ibi silentium, nisi sonum ibi non esse? Nonne tu, Domine, docuisti hanc animam, quæ tibi confitetur? Nonne tu, Domine, docuisti me, quod priusquam istam informem materiam formares atque distingueres, non erat aliquid, non color, non figura, non corpus, non spiritus? Non tamen omnino nihil; erat quædam informitas sine ulla specie.

décrit comme une lumière vague qui ne se fixe en aucun lieu, une sorte de nuée lumineuse. Saint Grégoire de Nazianze l'appelle la lumière primordiale, qui ne forme ni un corps, ni un astre. (Voir liv. XIII, ch. VI.)

CHAPITRE IV

Que faut-il entendre par cette terre invisible et informe?

Quel nom lui donner (1), pour être compris même des esprits les plus lents, si ce n'est un nom usité? Où trouver, dans toutes les parties du monde, quelque chose de plus analogue à cette absence complète de forme que la *terre* et l'*abîme?* Car, placés l'un et l'autre au dernier degré de la création, ils ont moins d'éclat que les créatures supérieures, revêtues de gloire et de lumière. Pourquoi donc n'admettrais-je pas qu'afin de vous accommoder à la faiblesse des hommes, vous avez appelé « terre invisible et informe » cette matière sans forme que vous aviez créée sans beauté, pour en former un monde admirable? Quand la pensée cherche ce que les sens peuvent en comprendre et se dit: « Ce n'est pas une forme intelligible comme la vie (2), comme la justice, puisqu'elle est la matière des corps; ni une forme sensible, puisqu'il n'y a rien à voir, ni rien à sentir dans une matière invisible et sans forme; » quand la pensée de l'homme se parle ainsi, il faut qu'elle se résigne à ne la connaître qu'en l'ignorant, ou à l'ignorer en la connaissant.

(1) *Quel nom lui donner,* c'est-à-dire comment donc appeler cette masse pour la faire concevoir? La terre est appelée informe et nue, parce qu'elle ne reçut que plus tard son ornementation et son animation par le monde des plantes et des animaux. Il est parlé d'un abîme d'eau, parce que le continent ne devint visible que le troisième jour, après que les eaux eurent été rassemblées en un même endroit.

Ovide a peint en deux vers célèbres l'état du globe, lorsque Dieu forma la terre, les montagnes, les vallées, les étoiles avec les éléments premiers, informes et sans beauté :

Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere chaos rudis indigestaque moles.

CAPUT IV

Quid terra invisibilis et incomposita.

Quid ergo vocaretur, quo etiam sensu tardioribus utcumque insinuaretur, nisi usitato aliquo vocabulo? Quid autem, in omnibus mundi partibus, reperiri potest propinquius informitati omnimodæ, quam *terra* et *abyssus*? Minus enim speciosa sunt pro suo gradu infimo, quam cætera superiora perlucida et luculenta omnia. Cur ergo non accipiam informitatem materiæ quam sine specie feceras, unde speciosum mundum faceres, ita commode hominibus intimatam, ut appellaretur terra invisibilis et incomposita; et cum in ea quærit cogitatio, quid sensus attingat, et dicit sibi: Non est intelligibilis forma, sicut vita, sicut justitia, quia materies est corporum; neque sensibilis est, quoniam quod videatur, et quod sentiatur, in invisibili et incomposito, non est: dum sibi hæc dicit humana cogitatio, conetur eam vel nosse ignorando, vel ignorare noscendo?

(2) *Ce n'est ni une forme intelligible comme la vie*, etc. L'Ecole enseigne généralement que la matière première n'est un être que relativement à forme; qu'elle n'est bonne que relativement à la forme; qu'elle n'est visible que dans son rapport avec la forme. Considérée en elle-même, c'est un être *secundum quid*, pour parler le langage scolastique, et elle n'est bonne, elle n'est visible que *secundum quid*. C'est-à-dire que rien n'est intelligible qu'en vertu de l'acte; or, la matière première, n'étant qu'une pure puissance, n'a rien en elle-même qui la rende intelligible, si ce n'est en tant qu'elle se rapporte à la forme.

CHAPITRE V

Ce qu'Augustin pensait autrefois avec les Manichéens de cette terre informe; ce qu'il en pense maintenant.

Pour moi, Seigneur, si ma voix et ma plume doivent vous déclarer tout ce que vous m'avez appris sur cette matière première, j'avoue qu'autrefois, entendant, sans le comprendre, son nom prononcé par d'autres qui ne le comprenaient pas davantage, ma pensée se la représentait sous des formes innombrables et variées. Aussi n'était-ce pas elle que je me représentais. Mon esprit roulait en lui-même des formes hideuses, horribles, dans un affreux pêle-mêle; mais, pourtant, c'étaient des formes. Et j'appelais informe, non ce qui manquait de forme, mais ce qui en avait de telles, de si bizarres, de si inouïes, qu'en s'offrant à moi leur vue aurait fait horreur à mes sens et troublé l'humaine faiblesse. Cet être imaginaire n'était donc pas informe (1) par privation de toute forme, mais comparativement à des formes plus belles. Cependant, ma raison me conseillait de faire abstraction de toute sorte de formes, pour concevoir une matière informe, et je ne le pouvais. J'avais plus tôt fait de prendre pour le néant un objet privé de forme, que d'imaginer un intermédiaire entre la forme et rien, ni forme, ni néant, une informité, presque un néant. Et ma raison cessa alors d'interroger mon esprit rempli d'images des

(1) *Cet être imaginaire n'était donc pas informe*, etc. La plupart des Pères, en particulier saint Ambroise (*Hexam.* lib. III, cap. VIII; saint Basile, *Homil.* II, *Hexam.*; saint Chrysostome, *Homil.* III, *in Genes.*; saint Eucher, *sur le chapitre Ier de la Genèse*, et saint Augustin lui-même, *Confessions* liv. XII, ch. V, VI et VII), entendent par matière informe la privation, non de toute forme, mais de la beauté, de la distinction, etc. Marsile et Gabriel (*In* 3. d. 21 *Quæstionis* art. 3) prétendent qu'à la mort du Christ, lorsque son âme se sépara de son corps, ce divin corps resta privé de toute

CAPUT V

Quid olim cum Manichæis de materia informi, quid modo senserit.

Ego vero, Domine, si totum confitear tibi ore meo et calamo meo, quidquid de ista materia docuisti me (cujus antea nomen audiens et non intelligens, narrantibus mihi eis qui non intelligerent, eam cum speciebus innumeris et variis cogitabam; et ideo non eam cogitabam: fœdas et horribiles formas perturbatis ordinibus volvebat animus; sed formas tamen: et *informe* appellabam), non quod careret forma, sed quod talem haberet, ut si appareret insolitum et incongruum aversaretur sensus meus, et conturbaretur infirmitas hominis. Vere autem illud quod cogitabam, non privatione omnis formæ, sed comparatione formosiorum erat *informe*. Et suadebat vera ratio, ut omnis formæ qualescumque reliquias omnino detraherem, si vellem prorsus *informe* cogitare; et non poteram: citius enim non esse censebam, quod omni forma privaretur, quam cogitabam quiddam inter formatum et nihil, nec formatum, nec nihil; informe, prope nihil. Et cessavit mens mea interrogare hinc spiritum meum, plenum imaginibus formatorum corporum, et eas pro arbitrio mutantem atque variantem. Et intendi

forme : ce en quoi ils se trompent, parce que, à la forme d'un corps animé par l'âme, succéda la forme d'un cadavre.

Dans les œuvres de la création, selon la belle et profonde observation de Bacon, nous voyons une double émanation de la vertu ou de la force divine, dont l'une se rapporte à la puissance et l'autre à la sagesse. La première se fait particulièrement remarquer dans la création de la matière, et la seconde dans la beauté et la forme dont la matière fut ensuite revêtue.

corps formés, qu'il changeait et variait à son gré. Je fixai donc mon attention sur ces corps, j'examinai plus à fond cette mutabilité qui les fait cesser d'être ce qu'ils étaient, pour commencer à être ce qu'ils n'étaient pas. Alors je soupçonnai que ce passage d'une forme à une autre se faisait sur je ne sais quoi d'informe et non sur un pur néant. Mais je voulais en être sûr et non pas seulement le soupçonner. Si ma voix et ma plume vous confessaient tout ce que vous m'avez découvert sur cette question, quel lecteur pourrait l'endurer et le comprendre? Toutefois, mon cœur ne cessera de vous glorifier et de vous chanter un cantique d'actions de grâces, pour tout ce que je ne puis suffire à énumérer. La mutabilité des corps est donc la cause de toutes les formes qu'ils peuvent revêtir. Mais qu'est-elle elle-même? Est-ce un esprit? Est-ce un corps? Est-ce un esprit, un corps d'une certaine nature? Si l'on pouvait dire une sorte de néant qui est et n'est pas, c'est ainsi que je la nommerais. Et cependant elle était bien un être quelconque pour revêtir ces formes visibles et si bien ordonnées.

in ipsa corpora, eorumque mutabilitatem altius inspexi, qua desinunt esse quod fuerant, et incipiunt esse quod non erant; eumdemque transitum de forma in formam, per *informe* quiddam fieri suspicatus sum, non per omnino nihil (sed nosse cupiebam, non suspicari). Et si totum tibi confiteatur vox et stylus meus, quidquid de ista quæstione enodasti mihi, quis legentium capere durabit? Nec ideo tamen cessabit cor meum dare tibi honorem et canticum laudis, de iis quæ dictare non sufficit. Mutabilitas enim rerum mutabilium ipsa capax est formarum omnium, in quas mutantur res mutabiles. Et hæc quid est? Numquid animus? Numquid corpus? Numquid species animi vel corporis? Si dici posset: Nihil aliquid quod est et non est, hoc eam dicerem: et tamen jam utcumque erat, ut species caperet istas visibiles et compositas.

CHAPITRE VI

Dieu a créé de rien le ciel ou les anges, comme Augustin paraît l'insinuer, et la terre en la matière informe.

1. — Cette matière, quelle qu'elle fût, d'où venait son être, sinon de vous (1), par qui toutes choses sont tout ce qu'elles sont? Mais elles sont d'autant plus loin de vous, qu'elles vous ressemblent moins; car cet éloignement n'est pas la distance. Ainsi donc, vous, Seigneur, qui n'êtes pas autre ici et autre là, mais le même toujours et partout, Saint, Saint, Saint, Seigneur Dieu tout-puissant (*Is.* VI, 3), c'est dans le principe qui vient de vous, dans votre sagesse née de votre substance, que vous avez fait quelque chose même de rien.

2. — Vous avez fait le ciel et la terre, non de votre substance, car ils seraient égaux à votre Fils unique, et par conséquent, à vous; or, ce qui ne procède pas de vous, en aucune façon ne saurait vous égaler. En dehors de vous, il n'y avait rien dont vous auriez pu les former, ô Dieu, un dans votre Trinité et triple dans votre unité. Voilà pourquoi vous avez fait de rien le ciel et la terre, œuvre à la fois si grande et si petite. Car vous êtes tout-puissant, bon, capable de faire toutes choses bonnes, le ciel si grand, la terre si petite. Vous étiez, et rien n'était avec vous, d'où vous eussiez pu faire le ciel et la terre, tous les deux, l'un si près de vous, l'autre si près du néant ; l'un n'ayant que vous au-dessus de lui, l'autre, que le néant au-dessous d'elle.

(1) *Cette matière, quelle qu'elle fût, d'où pouvait-elle tirer son être, sinon de vous?* La signification du mot hébreu *bâra*, qu'on a traduit par le mot latin *creavit*, est incontestable. Ce mot veut dire réellement que Dieu fit de rien quelque chose. C'est ainsi qu'il a toujours été entendu dans la tradition juive, comme on le voit par ce passage du second livre des Machabées : « Je vous conjure, ô mon fils, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a faits de rien

CAPUT VI

Deus de nihilo cœlum, id est angelos ; et terram, id est informem materiam, fecit.

1. — Et unde utcumque erat, nisi esset abs te, a quo sunt omnia, in quantumcumque sunt? Sed tanto a te longius, quanto dissimilius : neque enim locis. Itaque tu, Domine, qui non es alibi aliud, et alias aliter, sed idipsum, et idipsum, et idipsum ; sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus omnipotens : in principio, quod est de te, in sapientia tua, quæ nata est de substantia tua, fecisti aliquid et de nihilo.

2. — Fecisti enim cœlum et terram, non de te : nam esset æquale Unigenito tuo, ac per hoc et tibi : et nullo modo justum esset ut æquale tibi esset, quod de te non esset. Et aliud præter te non erat, unde faceres ea ; Deus, una trinitas et trina unitas. Et ideo de nihilo fecisti *cœlum* et *terram,* magnum quiddam et parvum quiddam ; quoniam omnipotens et bonus es ad facienda omnia bona, magnum cœlum et parvam terram. Tu eras, et aliud nihil, unde fecisti *cœlum* et *terram,* duo quædam, unum prope te, alterum prope nihil : unum quo superior tu esses ; alterum, quo inferius nihil esset.

et intelligas quia ex nihilo fecit illa Deus. » Et lorsque l'auteur sacré dit que Dieu créa le ciel et la terre, il ne s'agit pas seulement ici du ciel et de la terre, tels que nous les voyons actuellement ; il s'agit de la matière cosmique elle-même, c'est-à-dire de ces éléments multiples et confus qui devaient servir à la former, comme ils devaient former également toutes les sphères visibles et invisibles, les soleils, les nébuleuses, les mondes, que sais-je ! enfin, tous les atomes pondérables ou impondérables qui forment l'univers. Tel est le dogme chrétien et biblique de la création du monde par Dieu dans tout son ensemble, et les sciences naturelles, s'appuyant sur l'expérience, n'ont le droit d'élever contre ce dogme aucune objection.

CHAPITRE VII

La matière informe est sortie du néant; c'est d'elle que sont tirés tous les êtres visibles.

Mais ce ciel du ciel est à vous, Seigneur; mais la terre que vous avez donnée aux enfants des hommes (*Ps.* CXIII, 15) pour la voir et la toucher n'était pas telle que nous la voyons et la touchons maintenant. Elle était invisible et informe, c'était un abîme au-dessus duquel il n'y avait pas de lumière; ou bien les ténèbres étaient répandues sur l'abîme (*Gen.* I, 2), c'est-à-dire plus profondes que dans l'abîme même. Car cet abîme des eaux, visibles maintenant, a jusque dans ses profondeurs une certaine lumière spéciale, sensible aux poissons et aux animaux qui rampent dans son sein. Mais tout cela était presque le néant, parce que c'était encore absolument informe; cependant, c'était déjà susceptible de recevoir une forme. Ainsi donc, Seigneur, vous avez fait le monde de cette matière informe que vous avez tirée du rien, voisine du néant, et de laquelle vous alliez former ces magnificences qu'admirent les enfants des hommes. Il est bien admirable, en effet, ce ciel matériel, ce firmament que vous avez étendu pour séparer les eaux d'avec les eaux, le deuxième jour, après la naissance de la lumière, en disant : « Qu'il soit! » et il fut. (*Gen.* I, 6-7.) Ce firmament, vous l'avez appelé ciel (1), mais ce fut le ciel de cette terre et de la mer que vous fîtes le troisième jour, en donnant une forme visible à l'informe matière que vous aviez créée avant tous les jours. Déjà, avant tous les temps, vous aviez fait le ciel, mais

(1) *Ce firmament, vous l'avez appelé ciel.* Par ciel, les exégètes demandent s'il faut comprendre le *cœlum sidereum* ou le *cœlum aereum*, le ciel des étoiles ou le ciel des nuages. (Voir plus haut, ch. II de ce même livre.) On peut d'abord répondre à cette question par cette autre : Moïse devait-il faire

CAPUT VII

Materies informis ex nihilo : ex hac omnia visibilia.

Sed illud *cœlum cœli,* tibi, Domine ; *terra* autem quam dedisti filiis hominum cernendam atque tangendam, non erat talis, qualem nunc cernimus et tangimus. *Invisibilis* enim erat, et *incomposita :* et *abyssus* erat, super quam non erat lux; sed *tenebræ erant super abyssum,* id est magis quam nunc in abysso. Ista quippe abyssus aquarum jam visibilium, etiam in profundis suis habet speciei suæ lucem, utcumque sensibilem piscibus et repentibus in suo fundo animantibus. Illud autem totum prope nihil erat, quoniam adhuc omnino informe erat; jam tamen erat, quod formari poterat. Tu enim, Domine, fecisti mundum de materia informi, quam fecisti de nulla re pene nullam rem, unde faceres magna, quæ miramur filii hominum. Valde enim mirabile hoc cœlum corporeum, quod firmamentum inter aquam et aquam secundo die post conditionem lucis fecisti, dicendo : Fiat; et sic factum est. Quod firmamentum vocasti *cœlum*, sed cœlum terræ hujus et maris, quæ fecisti tertio die, dando speciem visibilem informi materiæ, quam fecisti ante omnem diem. Jam enim feceras et *cœlum* ante omnem diem; sed *cœlum cœli* hujus : quia in principio feceras *cœlum* et *terram; terra*

une distinction entre le ciel des étoiles et celui des nuages? On ne trouve rien dans l'*Hexameron* qui oblige d'aller au delà de la signification tout à fait générale et vague du mot qui indique ce que nous voyons dans la forme apparente d'une voûte ou d'une tente déployée sur la terre, qui indique, par conséquent, ce que nous désignons nous-mêmes par le mot tout à fait vague de ciel, κοῖλον, voûte, calotte.....

c'était le ciel de ce ciel, car dans le principe (1) vous avez créé le ciel et la terre. Quant à la terre que vous aviez faite, elle était matière sans forme, parce qu'elle était invisible et sans ordre et que les ténèbres étaient répandues sur l'abîme. C'est de cette terre invisible et informe, de cette informité, de ce quasi-néant, que vous allez produire toutes les choses par lesquelles subsiste, sans subsister, ce monde variable, où se montre cette mutabilité dans laquelle on peut reconnaître et apprécier les temps; car les temps naissent des changements mêmes des choses qui se succèdent et se transforment, et dont la matière est cette terre invisible que j'ai nommée.

(1) *Dans le principe*, au commencement, « au début de la création des choses visibles ». (S. Ephrem.) Les anges appartiennent à une création

autem ipsa, quam feceras, informis materies erat, quia *invisibilis erat et incomposita,* et *tenebræ erant super abyssum;* de qua terra invisibili et incomposita, de qua informitate, de quo pene nihilo, faceres hæc omnia quibus iste mutabilis mundus constat, et non constat: in quo ipsa mutabilitas apparet, in qua sentiri et dinumerari possunt tempora: quia rerum mutationibus fiunt tempora, dum variantur et vertuntur species, quarum materies prædicta est terra invisibilis.

antérieure, dont Moïse ne parle pas. (S. Basile.) Dieu créa *le ciel et la terre*, c'est-à-dire la « substance du ciel et de la terre, les natures vraiment distinctes qui s'y trouvent. » (S. Ephrem.) (Voir plus loin, chap. xvi et xix.)

CHAPITRE VIII

Pourquoi Moïse ne fait-il aucune mention des jours, lorsqu'il parle de la création du ciel et de la terre en général.

Aussi l'Esprit qui enseignait votre serviteur, en rapportant que vous avez fait dans le principe le ciel et la terre, ne dit rien des temps et se tait sur les jours. Car ce ciel du ciel, que vous avez fait dans le principe, est une sorte de créature intelligente, qui, sans vous être nullement coéternelle, ô Trinité, participe cependant à votre éternité (1). L'ineffable jouissance de vous contempler arrête sa mobilité, et, invinciblement attachée à vous depuis sa création, elle a dominé toutes les vicissitudes des temps. Cet état de la terre, invisible et sans forme, n'a pas été non plus compris dans les jours; car où il n'y a point de forme, il n'y a point d'ordre; là, rien n'arrive, rien ne passe; et dès lors il n'y a ni jours, ni successions de temps mesurable.

(1) *Sans être coéternelle à votre Trinité, elle participe cependant à votre éternité.* En effet, bien que la nature angélique, dont parle ici saint Augustin, ait eu un commencement, elle n'aura point de fin, et cela, non pas par grâce ou par un don gratuit, mais en vertu de la condition de sa nature, sans exclure, bien entendu, la libéralité de Dieu à son égard.

De plus, la nature angélique, par comparaison avec les autres créatures, n'est point sujette à la mutabilité. Dieu, que les bons anges ont toujours devant les yeux comme le souverain bien et leur fin dernière, défend contre toute vicissitude leur esprit et leur volonté. Dans leur premier état, aussitôt après leur création, ils furent saints sans aucun mérite de leur part. Dans

CAPUT VIII

Cur absque dierum mentione scriptum est Deum fecisse in principio cœlum et terram.

Ideoque Spiritus doctor famuli tui, cum te commemorat fecisse in principio *cœlum* et *terram*, tacet de temporibus, silet de diebus. Nimirum enim *cœlum cœli*, quod in principio fecisti, creatura est aliqua intellectualis, quæ, quanquam nequaquam tibi Trinitati coæterna, particeps tamen æternitatis tuæ, valde mutabilitatem suam præ dulcedine felicissimæ contemplationis tuæ cohibet, et sine ullo lapsu, ex quo facta est, inhærendo tibi, excedit omnem volubilem vicissitudinem temporum. Ista vero informitas terræ invisibilis et incompositæ, nec ipsa in diebus numerata est. Ubi enim nulla species, nullus ordo, nec venit quidquam, nec præterit: et ubi hoc non fit, non sunt utique dies, nec vicissitudo spatiorum temporalium.

leur second état, ils persévérèrent dans la sainteté par le concours méritoire de leur libre arbitre et s'élevèrent à une perfection exempte de toute mutabilité.

Enfin, la nature angélique jouit d'un bonheur éternel, non d'une éternité substantielle, mais d'une éternité par participation, pour parler le langage de l'école. Saint Augustin fait voir ici clairement que, dans ces paroles : « Dieu créa le ciel et la terre », il entend par ciel, non le ciel empyrée, mais les natures spirituelles et célestes.

CHAPITRE IX

Augustin prie Dieu de l'éclairer.

O Vérité, lumière de mon cœur, ne laissez pas la parole à mes ténèbres. Je m'y suis laissé entraîner, et l'obscurité m'a enveloppé; mais c'est cela, c'est cela même qui m'a conduit à vous aimer. Je me suis égaré, et je me suis souvenu de vous. J'ai entendu dans le lointain votre voix qui me rappelait; et à peine arrivait-elle à mon oreille, au milieu des tumultueux orages de mon cœur. Maintenant, voici que je reviens hors d'haleine et altéré m'abreuver à votre source. Que personne ne m'arrête, je boirai cette eau et je vivrai. Que je ne sois plus ma vie à moi-même : j'ai mal vécu, et je fus la cause de ma mort; mais je revis en vous. Parlez-moi, instruisez-moi. Je crois au témoignage de vos saints livres; mais quels profonds mystères sous leurs paroles! (1)

(1) *Mais quels profonds mystères*, etc. Puisque les Saintes Lettres couvrent de profonds mystères, il n'est donc point surprenant qu'Augustin, dans

CAPUT IX

A Deo cupit edoceri.

O Veritas lumen cordis mei, non tenebræ meæ loquantur mihi. Defluxi ad ista, et obscuratus sum; sed hinc etiam, hinc adamavi te. Erravi, et recordatus sum tui. Audivi vocem tuam post me, ut redirem; et vix audivi, propter tumultus impacatorum. Et nunc ecce redeo, æstuans et anhelans ad fontem tuum. Nemo me prohibeat; hunc bibam, et hinc vivam. Non ego vita mea sim. Male vixi ex me : mors mihi fui; in te revivisco. Tu me alloquere, tu mihi sermocinare. Credidi libris tuis, et verba eorum arcana valde.

sa jeunesse, malgré tout son génie, n'ait pu pénétrer les richesses insondables des divines Ecritures, plongé d'ailleurs qu'il était dans les erreurs subtiles et charnelles des Manichéens.

CHAPITRE X

Ce que Dieu lui a enseigné, c'est qu'il est immuable ; — c'est qu'il est l'auteur de toutes les créatures ; — c'est que nul péché des créatures ne saurait lui nuire ; — c'est que les créatures angéliques, qui ne ressentent plus les suites de la mutabilité naturelle à leur nature, ne sont point soumises aux vicissitudes du temps.

1. — Déjà, Seigneur, d'une voix forte, vous m'avez dit à l'oreille du cœur que vous êtes éternel, seul en possession de l'immortalité (*Tim.* VI, 16) ; en effet, vous ne changez jamais de forme ni de mouvement, et votre volonté ne varie pas suivant les temps, car une volonté variable n'est pas une volonté immortelle. Cette vérité est claire pour moi en votre présence ; faites qu'elle soit de plus en plus éclatante, et que, grâce à cette manifestation, je demeure humblement sous vos ailes. De votre voix puissante, Seigneur, vous avez encore dit à l'oreille de mon âme que toutes les créatures et toutes les substances qui ne sont pas ce que vous êtes, et qui sont cependant, ont été faites par vous ; qu'une seule chose ne vient pas de vous, c'est le néant et ce mouvement de la volonté vous préférant, à vous l'être même, ce qui est moins que vous, car un tel mouvement est une défaillance et un péché ; qu'enfin nul péché, qu'il vienne du premier ou du dernier de vos sujets, ne peut vous nuire ou troubler votre ordre souverain. Je le vois clairement en votre présence ; que cette vérité m'apparaisse chaque jour plus claire, je vous en conjure, et que je demeure humblement dans cette lumière, à l'ombre de vos ailes !

2. — Vous m'avez dit aussi, d'une voix forte, à l'oreille du cœur, qu'elle ne vous est pas non plus coéternelle, cette créature n'ayant d'autre volonté que la vôtre, et qui, s'enivrant de vos chastes et immuables délices, ne trahit nulle part et jamais sa propre mobilité ; ou qui, jouissant sans cesse de votre pré-

CAPUT X

Quid a Deo didicerit de æternitate Dei et de creaturis tempori non subjectis.

1. — Jam dixisti mihi, Domine, voce forti in aurem interiorem, quod tu æternus es, solus habens immortalitatem; quoniam ex nulla specie motuve mutaris, nec temporibus variatur voluntas tua; quia non est immortalis voluntas, quæ alia et alia est. Hoc in conspectu tuo claret mihi, et magis magisque clarescat, oro te; atque in hac manifestatione persistam sobrius sub alis tuis. Item dixisti mihi, Domine, voce forti in aurem interiorem, quod omnes naturas atque substantias, quæ non sunt quod tu es, et tamen sunt, tu fecisti; et hoc solum a te non est, quod non est, motusque voluntatis a te, qui es, ad id quod minus est, quia talis motus delictum atque peccatum est; et quod nullius peccatum, aut tibi nocet, aut perturbat ordinem imperii tui, vel in primo, vel in imo. Hoc in conspectu tuo claret mihi, et magis magisque clarescat, oro te; atque in hac manifestatione persistam sobrius sub alis tuis.

2. — Item dixisti mihi voce forti in aurem interiorem, quod nec illa creatura tibi coæterna est, cujus voluptas tu solus es; teque perseverantissima castitate hauriens, mutabilitatem suam nunquam et nusquam exserit; et te sibi semper præsente ad quem toto affectu se tenet, non habens futurum, quod expectet, nec in præteritum trajiciens quod meminerit, nulla vice variatur, nec in tempora ulla distenditur. O beata, si qua ista est, inhærendo beatitudini tuæ : beata, sempiterno inhabitatore te atque

sence (1), objet de toutes ses affections, n'a rien dans l'avenir qu'elle attende, rien dans le passé dont elle se souvienne, et n'éprouvant aucune variation, reste étrangère aux atteintes du temps. O bienheureuse, si elle existe, cette créature ainsi attachée à votre félicité; heureuse d'être à jamais habitée par vous, qui l'inondez de lumière! Je ne trouve rien qui mérite mieux, selon moi, d'être appelé le ciel du ciel appartenant au Seigneur, que ce temple spirituel, noyé dans vos délices, sans aucune inclination qui l'entraîne ailleurs; que cette pure intelligence, unie par le lien d'une paix divine aux esprits de sainteté, citoyens de votre cité qui est dans le ciel, et par delà tous les cieux.

3. — Qu'une âme longtemps éloignée de vous (2) juge par là si elle a déjà soif de vous, si ses larmes sont devenues son pain, pendant que chaque jour on lui demande : « Où est ton Dieu? » (*Ps.* XLI, 3), si elle n'implore de vous qu'une grâce, celle d'habiter dans votre maison tous les jours de sa vie. (*Ps.*, XXVI, 4.) Or, quelle est sa vie, si ce n'est vous? Et quels sont vos jours, sinon votre éternité, c'est-à-dire vos années qui ne disparaissent point, parce que vous êtes toujours le même? (*Ps.* CI, 8.) Que l'âme, si elle en est capable, comprenne donc combien votre éternité plane au-dessus de tous les temps, car votre demeure

(1) *Cette créature... jouissant toujours de votre présence*, n'a pas d'avenir à attendre, ne plonge pas ses souvenirs dans le passé, n'éprouve aucune variation, etc. Tel a été d'abord le sentiment de saint Augustin; il paraissait refuser aux êtres angéliques le don de la mémoire, pour les faire participer à l'intuition divine. En effet, il nous les montre ici consacrant à Dieu toutes leurs pensées, toutes leurs affections, et restant absorbés dans la contemplation de cet objet unique, au point de ne pas même songer à leur être propre. Ils n'ont, d'après lui, ni passé dont ils puissent se souvenir, ni avenir qu'ils puissent prévoir; car ils sont, comme la divinité même, inaccessibles aux vicissitudes du temps et du changement.

Dans son ouvrage de la *Cité de Dieu*, saint Augustin revient sur ces assertions et n'accorde qu'à Dieu seul l'attribut de l'immutabilité. « Les anges, dit-il, ont existé de tout temps, mais en ce sens que le temps a été créé avec eux, pour mesurer leurs mouvements. » (*De civitate Dei*, XII, 15.) En s'exprimant ainsi, Augustin retire l'immutabilité et avec elle cette

illustratore suo! Nec invenio quid libentius appellandum existimem cœlum cœli Domino, quam domum tuam contemplantem delectationem tuam, sine ullo defectu egrediendi in aliud; mentem puram concordissime unam stabilimento pacis sanctorum spirituum, civium civitatis tuæ in cœlestibus, super ista cœlestia.

3. — Unde intelligat anima cujus peregrinatio longinqua facta est, si jam sitit tibi, si jam factæ sunt ei lacrymæ suæ panis, dum dicitur ei per singulos dies: Ubi est Deus tuus? si jam petit a te unam, et hanc requirit, ut inhabitet in domo tua per omnes dies vitæ suæ (et quæ vita ejus, nisi tu? et qui dies tui, nisi æternitas tua, sicut anni tui, qui non deficiunt, quia idem ipse es?) hinc ergo intelligat anima, quæ potest, quam longe super omnia tempora sis æternus, quando tua

éternelle intuition qu'il leur accordait tout à l'heure, pour leur restituer la faculté de se souvenir de ce qui est soumis au temps.

(2) *Qu'une âme longtemps éloignée de vous*, etc. Saint Augustin explique parfaitement ce langage métaphorique dans son exposition du psaume CXIX, 6. « Malheur à moi, parce que le lieu de mon exil est bien loin. Je me suis fort écarté de vous, et le lieu où je suis est très éloigné. Je ne suis point arrivé à cette patrie, où je vivrai sans rencontrer un seul méchant; je ne suis pas encore entré dans la société des anges, où je n'aurai à craindre aucun scandale. Mais pourquoi n'y suis-je pas encore? Parce que le lieu de mon exil est bien éloigné; un lieu d'exil est un lieu où l'on voyage. Un homme exilé habite dans un pays étranger et non dans sa propre ville. Le lieu de mon exil est très éloigné, dit-il. Comment est-il si éloigné? Quelquefois, un homme en voyage vit au milieu d'hommes meilleurs que ceux avec lesquels il vivrait dans sa patrie; mais il n'en est pas ainsi de notre exil hors de la Jérusalem céleste. En effet, un homme quitte sa patrie et quelquefois il se trouve heureux dans son exil; il rencontre dans cet exil des amis fidèles qu'il n'avait pu trouver dans son pays. Il fallait qu'il eût des ennemis pour être chassé de sa patrie et il a trouvé dans l'exil ce qu'il n'avait pas dans sa nation. Telle n'est pas la patrie de la Jérusalem céleste, où tous les habitants sont bons; quiconque se trouve hors de ses murs est au milieu des méchants et il ne peut se retirer d'entre eux qu'en revenant dans la société des anges, de manière à se retrouver dans la patrie hors de laquelle il voyage. »

vivante (1), qui ne s'est pas éloignée de vous, en vous restant sans cesse attachée, bien qu'elle ne vous soit pas coéternelle, est cependant affranchie des caprices du temps. Je vois clairement cette vérité en votre présence ; puisse-t-elle s'éclaircir de plus en plus, et faites que, grâce à cette manifestation, je demeure humblement sous vos ailes. Mais il y a je ne sais quoi d'informe dans les changements des dernières et des moins parfaites de vos créatures. Qui pourrait me dire, sinon un esprit frivole, égaré et perdu dans les vains fantômes de son imagination, qui, sinon un tel esprit, pourrait me dire que, toute forme étant parvenue par degrés à l'anéantissement, s'il restait seulement cette masse informe, au moyen de laquelle les choses passent et changent d'une forme à une autre, elle suffirait à produire les révolutions du temps? (2) Cela est tout à fait impossible, car il n'y a pas de temps sans variété dans les mouvements, et il n'y a point de variété là où il n'y a point de formes.

(1) *Votre demeure vivante,* les intelligences que le saint Docteur appelle plus haut le temple où habite le Seigneur, le ciel du ciel qu'elles n'ont pas quitté, où, selon l'expression de Voltaire :

Par delà tous les cieux, le Dieu du ciel réside.

(2) *Cette masse informe..... suffirait à produire les révolutions du temps.* L'école darwiniste, de nos jours, faisant table rase des croyances admises généralement, a osé proclamer la matière éternelle. Dans ce système ridicule, elle n'a pas eu besoin d'être créée. On a bien vite réfuté cette pseudo-science d'hypothèses, et l'on pouvait lire, avant comme après les matérialistes élucubrations de Darwin, opposées au récit de Moïse sur la création,

domus, quæ peregrinata non est, quamvis non sit tibi coæterna, tamen indesinenter et indeficienter tibi cohærendo, nullam patitur vicissitudinem temporum. Hoc in conspectu tuo claret mihi, et magis magisque clarescat, oro te; atque in hac manifestatione persistam sobrius sub alis tuis. Ecce nescio quid informe in istis mutationibus rerum extremarum atque infirmarum. Et quis dicet mihi, nisi quisquis per inania cordis sui cum suis phantasmatibus vagatur et volvitur? Quis nisi talis dicet mihi, quod, diminuta atque consumpta omni specie, si sola remaneat informitas per quam de specie in speciem res mutabatur et vertebatur, possit exhibere vices temporum? Omnino enim non potest; quia sine varietate motionum non sunt tempora, et nulla varietas, ubi nulla species.

le *Discours sur les Révolutions du globe* par Cuvier, ou l'opinion des savants, tels que Buffon, Champollion, Linné, Ampère, Demerson, Marcel de Serres, etc. D'ailleurs, Moïse n'a pas plus besoin d'être défendu qu'il n'a besoin d'être vengé. Il brille d'un tel éclat, par la splendeur de ses œuvres, qu'on lui appliquerait volontiers ce que le poète a dit de l'astre du jour :

Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

(Voir *Moïse et Darwin*, par le Dr James. Lille, Desclée, édit. 1892.)

CHAPITRE XI

Deux sortes de créatures que Dieu a faites sans les assujettir au temps : les anges et la matière informe.

1. — Après avoir considéré ces vérités, mon Dieu, autant que vous m'avez donné de le faire, autant que vous m'avez excité à frapper et qu'il vous a plu de m'ouvrir, je trouve deux créatures qui ne sont point sujettes au temps, bien que ni l'une ni l'autre ne vous soit coéternelle : l'une ainsi faite que, sans jamais défaillir dans votre contemplation, sans varier un seul moment, immuable de fait malgré sa mobilité, elle jouit de votre éternité et de votre immutabilité ; l'autre, si informe, que n'importe la forme dont la revêtent le mouvement ou le repos, elle n'offre aucune prise à l'empire du temps (1). Mais vous ne l'avez pas laissée dans cet état informe, puisque, avant tous les jours, dans le principe (2), vous avez formé le ciel et la terre, ces deux ouvrages que je disais.

2. — Or, la terre était invisible et informe et les ténèbres couvraient l'abîme : paroles qui insinuent par degrés l'idée d'une matière encore sans forme, dans l'esprit de ceux qui ne peuvent imaginer la privation absolue de forme, sans qu'elle soit pour cela un pur néant. C'est de là que procèdent un autre ciel et cette terre visible et ordonnée, ces eaux limpides, et enfin toutes les merveilles que la tradition comprend dans l'œuvre des jours. Car ces créatures, par suite des changements déterminés dans leurs mouvements et dans leurs formes, se trouvent soumises aux vicissitudes des temps.

(1) *Elle n'offre aucune prise à l'empire du temps.* En effet, entre la matière informe et la matière formée, il ne s'est écoulé aucun intervalle de temps : la priorité de l'une sur l'autre est une priorité de nature, non de temps.

(2) *Dans le principe*, saint Augustin le répète, c'est-à-dire *au commencement*, non pas de l'éternité, puisque l'éternité n'a pas eu de commencement, mais du temps, mais du monde, avec lequel commença le temps.

CAPUT XI

Creatura duplex carens tempore : angeli et materies informis.

1. — Quibus consideratis, quantum donas, Deus meus, quantum me ad pulsandum excitas, quantumque pulsanti aperis, duo reperio, quæ fecisti carentia temporibus, cum tibi neutrum coæternum sit. Unum, quod ita formatum est, ut sine ullo defectu contemplationis, sine ullo intervallo mutationis, quamvis mutabile, tamen non mutatum, tua æternitate atque incommutabilitate perfruatur : alterum, quod ita informe erat, ut ex qua forma, in quam formam vel motionis vel stationis mutaretur, quo tempori subderetur, non haberet. Sed hoc ut informe esset, non reliquisti : quoniam fecisti ante omnem diem, in principio *cœlum* et *terram*, hæc duo quæ dicebam.

2. — *Terra* autem *invisibilis erat, et incomposita, et tenebræ erant super abyssum.* Quibus verbis insinuatur informitas, ut gradatim excipiantur, qui omnimodam speciei privationem nec tamen ad nihilum perventionem cogitare non possunt, unde fieret alterum cœlum et terra visibilis atque composita et aqua speciosa et quidquid deinceps in constitutione hujus mundi, non sine diebus factum commemoratur, quia talia sunt, ut in eis agantur vicissitudines temporum, propter ordinatas commutationes motionum atque formarum.

Il est intéressant de suivre, dans ces divers chapitres, le saint Docteur dissertant ainsi sur la nature des anges qui jouissent de l'immuable éternité de Dieu, sans aucune absence ou interruption, sans être coéternels à Dieu; sur le bonheur de ces créatures intellectuelles appelées sagesse et lumière, dans le ciel, comme il le répétera aux chapitres x et xv du XIII^e^ livre.

CHAPITRE XII

Pourquoi l'Ecriture dit-elle que Dieu créa le ciel et la terre, sans faire mention de jours.

Voilà ce que je comprends, ô mon Dieu, lorsque j'entends ces paroles de vos Saintes Écritures: « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre; or, la terre était invisible et informe, et les ténèbres couvraient l'abîme, » (*Gen.* I, 1) sans assigner aucun jour à cette création. Le voici: le ciel, ciel des cieux, est le ciel spirituel où l'intelligence connaît tout à la fois, non successivement (1), non par énigme et comme dans un miroir (*Cor.* XIII, 12), mais d'une connaissance complète, d'une vision claire et face à face; non point tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, mais, comme je l'ai dit, tout ensemble et sans aucune vicissitude de temps. Je le comprends encore de la terre invisible et informe; elle est à l'abri des mêmes vicissitudes qui amènent tantôt ceci et tantôt cela; parce que là où n'existe aucune forme, il n'y a jamais ceci et ensuite cela. Voilà donc ces deux choses créées, l'une dans la perfection de la forme, l'autre absolument informe; l'une qui est le ciel, mais le ciel des cieux, l'autre qui est la terre, mais la terre invisible et sans forme. Je comprends qu'en parlant de ces deux choses, vos Saintes Ecritures aient dit, sans mentionner

(1) *Le ciel des cieux est le ciel spirituel où l'intelligence connaît tout à la fois, non successivement,* etc. Saint Augustin enseigne fréquemment cette doctrine. Ainsi, dans *la Genèse au sens littéral,* liv. IV, chap. XXIX: « Peut-être, dans la discussion, me dira-t-on que les anges des cieux sublimes ne considèrent point les unes après les autres les raisons des créatures dans l'immuable vérité du Verbe de Dieu, puis ces créatures elles-mêmes, et enfin n'en rapportent pas la connaissance qu'ils en ont eue eux-mêmes à la gloire du Créateur; mais que leur esprit peut voir toutes ces choses en même temps avec une admirable facilité. » C'est ce que saint Thomas lui-même affirme clairement dans une discussion qu'il termine ainsi: « Les

CAPUT XII

Cur sine dierum commemoratione dicit Scriptura quod in principio fecit Deus cœlum et terram.

Hoc interim sentio, Deus meus, cum audio loquentem Scripturam tuam : In principio fecit Deus cœlum et terram : terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum, neque commemorantem quoto die feceris hæc. Sic interim sentio, propter illud, cœlum cœli, cœlum intellectuale, ubi est intellectus nosse simul, non ex parte, non in ænigmate, non per speculum, sed ex toto, in manifestatione, facie ad faciem : non modo hoc, modo illud, sed quod dictum est, nosse simul sine ulla vicissitudine temporum; et propter invisibilem atque incompositam terram, sine ulla vicissitudine temporum, quæ solet habere modo hoc et modo illud; quia ubi nulla species, nusquam est hoc aut illud. Propter duo hæc primitus formatum et penitus informe, illud cœlum sed cœlum cœli; hoc vero terram, sed terram invisibilem et incompositam : propter duo hæc interim sentio sine com-

anges connaissent donc par une seule espèce intelligible, qui est l'essence infinie, toutes les choses qu'ils découvrent dans le Verbe, ils les connaissent, par conséquent, toutes à la fois, simultanément. » Nous-mêmes, quand nous habiterons la céleste patrie, nous jouirons de cette ineffable prérogative : « Nos pensées, dit saint Augustin (*De Trinit.* xv, 16), ne seront plus mobiles, allant et venant d'une vérité à une autre; mais nous verrons simultanément, d'un seul coup d'œil, tous les objets de nos connaissances. Quant aux choses que les anges découvrent dans leur essence, ils les connaissent toutes ensemble lorsqu'elles sont représentées par une seule espèce; mais ils les connaissent séparément, les unes après les autres, quand elles sont représentées par plusieurs espèces. » Saint Augustin fait ici allusion à ces paroles de saint Paul : « Nous ne voyons maintenant que comme dans un miroir et en énigme, alors nous verrons face à face, etc. » (*I Cor.* xiii, 12.)

de jours : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, » car elles ajoutent aussitôt de quelle terre elles parlent. Et comme elles rapportent au second jour la création du firmament (1), qui fut appelé ciel, c'est dire quel ciel elles ont voulu signifier auparavant sans mention de jours.

(1) *Au second jour la création du firmament.* Le mot firmament, en hébreu signifie une *vaste étendue.* Dieu dégagea, à ce moment, le ciel et l'atmosphère jusque-là saturée par les eaux, tenant en suspension les molécules innombrables des substances destinées à former la terre, les planètes,

memoratione dierum dicere Scripturam tuam : In principio fecit Deus cœlum et terram. Statim quippe subjecit quam terram dixerit. Et quod secundo die commemoratur factum firmamentum, et vocatum cœlum ; insinuat de quo cœlo prius sine diebus sermo locutus sit.

les astres. Il le fit au second jour de la création ; mais le mot jour, *yoû* du texte hébreu, a souvent le sens d'une époque, ou période d'une durée indéterminée.

CHAPITRE XIII

Profondeur des Ecritures. Combien il hait ceux qui sont les ennemis de ces divines Ecritures.

Merveilleuse profondeur de vos Ecritures! Leur surface en s'offrant à nous sourit comme à de petits enfants; mais quelle profondeur, ô mon Dieu, quelle étonnante profondeur! A la considérer, on frémit; mais c'est la terreur du respect, c'est le tremblement de l'amour! Combien je hais ses ennemis! (1) Oh! si vous les perciez de votre glaive à deux tranchants pour qu'ils cessent d'être ses ennemis! Oui, je souhaite qu'ils meurent à eux-mêmes afin de vivre pour vous! Mais en voici d'autres qui n'attaquent pas et qui louent, au contraire, la Genèse (2) : « Ce n'est pas dans ce sens, disent-ils, qu'il faut comprendre les paroles dictées par l'esprit de Dieu à Moise, son serviteur; il n'a pas voulu faire entendre ce que vous dites (3), mais ce que nous disons autrement. » O notre Dieu à tous, je vous prends pour arbitre. Voilà ce que je leur réponds.

(1) *Combien je hais ses ennemis*, de cette haine religieuse qui combat l'iniquité ou la faute, tout en aimant la personne, dans le sens du roi-prophète, lorsqu'il dit en parlant des ennemis de Dieu : « Je les haïssais d'une haine parfaite. » (*Ps.* CXXXVIII, 22.) On a vu plus haut ce que dit saint Augustin sur ce même sujet. (Liv. III, ch. V; liv. VI, ch. V, 2.)

(2) *Qui n'attaquent pas, qui louent, au contraire, la Genèse.* De nos jours, la loi de l'enseignement appelé neutre, ou sans Dieu, a exclu de l'éducation l'élément biblique, l'histoire sainte, sous le prétexte que la

CAPUT XIII

Scripturæ profunditas.

Mira profunditas eloquiorum tuorum, quorum ecce ante nos superficies blandiens parvulis; sed mira profunditas, Deus meus, mira profunditas! Horror est, intendere in eam; horror honoris, et tremor amoris. Odi hostes ejus vehementer. O si occidas eos gladio bis acuto, et non sint hostes ejus! Sic enim amo eos occidi sibi ut vivant tibi. Ecce autem alii non reprehensores, sed laudatores libri Geneseos : « Non, inquiunt, hoc voluit in his verbis intelligi, Spiritus Dei, qui per Moysen famulum ejus ista conscripsit : non hoc voluit intelligi, quod tu dicis; sed aliud, quod nos dicimus. » Quibus ego, te arbitro, Deus omnium nostrum, ita respondeo.

Genèse n'est plus d'accord avec les progrès de la science moderne. C'est là une très grosse erreur. Non seulement ce désaccord n'existe pas, mais c'est la Genèse elle-même qui a plus d'une fois devancé la science. L'esprit humain, après s'être longtemps payé d'hypothèses qu'il prenait pour des réalités, a été obligé d'en convenir.

(3) *Ce que vous dites.....* Moïse, écrivain inspiré, aux lumières de l'inspiration a pu joindre les ressources de la tradition. La race humaine n'avait encore, lorsqu'il vivait, qu'environ 2 400 ans de date. Cet espace de temps est peu considérable, surtout si l'on fait attention à la longévité des hommes à cette époque. Vingt-six personnes, ou, si l'on veut, vingt-six générations séparaient Moïse du premier homme. (Voir plus loin la note 1 du chapitre XV.)

CHAPITRE XIV

Les contradicteurs ne peuvent nier ce qu'Augustin pense de Dieu, de sa substance immuable, inséparable de sa volonté, de ses anges et de la matière informe.

1. — Taxerez-vous de fausseté ce que la Vérité, d'une voix forte, m'a dit à l'oreille du cœur, sur la véritable éternité du Créateur, c'est-à-dire que sa substance ne fut jamais sujette aux variations des temps, et que sa volonté n'est pas séparée de sa substance? Aussi ne veut-il point tantôt ceci, tantôt cela; mais il veut d'une volonté unique, simple et éternelle, tout ce qu'il veut. Il ne veut pas deux fois, d'abord une chose, ensuite une autre; il ne veut pas plus tard ce qu'auparavant il n'avait pas voulu; il ne cesse pas de vouloir ce qu'il avait déjà voulu, parce qu'une telle volonté serait changeante, et que tout ce qui est changeant n'est pas éternel. Or, notre Dieu est éternel. Démentirez-vous encore cette voix disant à mon âme que l'attente des choses à venir devient une intuition quand elles arrivent, et que l'intuition devient souvenir quand elles sont passées? Mais toute connaissance qui varie ainsi est muable, et rien de ce qui est muable n'est éternel, tandis que notre Dieu est éternel. Je rassemble, je réunis ces vérités et je trouve que mon Dieu, le Dieu éternel, n'a pas produit les créatures par quelque volonté nouvelle et que sa science ne souffre rien d'éphémère.

2. — Contradicteurs, que direz-vous donc? Y a-t-il là une erreur? Non, répondent-ils. Quoi donc? Est-il faux que toute nature qui a une forme, ou toute matière capable de forme, ne tienne son être que de celui qui est la souveraine bonté, parce qu'il est l'être souverain? Non, dites-vous. Quoi donc? Nieriez-vous l'existence d'une créature sublime, dont le chaste amour embrasse si étroitement le Dieu vrai et vraiment éternel que, sans lui être coéternelle, elle ne se sépare jamais de lui pour

CAPUT XIV

Quæ de Deo, deque angelis et informi materia supra dicta sunt, non possunt oblocutores negare.

1. — Num dicetis falsa esse, quæ mihi Veritas voce forti in aurem interiorem dicit, de vera æternitate Creatoris: quod nequaquam ejus substantia per tempora varietur, nec ejus voluntas extra ejus substantiam sit? Unde non eum modo velle hoc, modo velle illud; sed semel et simul et semper velle omnia quæ vult; non iterum et iterum; neque nunc ista, nunc illa; nec velle postea, quod nolebat; aut nolle, quod prius volebat: quia talis voluntas mutabilis est, et omne mutabile æternum non est; Deus autem noster æternus est. Item, quod mihi dicitur in aurem interiorem: expectatio rerum venturarum fit contuitus, cum venerint: idemque contuitus fit memoria cum præterierint. Num dicetis hoc falsum? Omnis porro intentio, quæ ita variatur, mutabilis est; et omne mutabile æternum non est: Deus autem noster æternus est. Hæc colligo, atque conjungo, et invenio, Deum meum, Deum æternum, non aliqua nova voluntate condidisse creaturam, nec scientiam ejus transitorium aliquid pati.

2. — Quid ergo dicetis, contradictores? An falsa sunt ista? Non, inquiunt. Quid illud? Num falsum est, omnem naturam formatam materiamve formabilem non esse, nisi ab illo qui summe bonus est, quia summe est? Neque hoc negamus, inquiunt. Quid igitur? An illud negatis, sublimem quamdam esse creaturam, tam casto amore cohærentem Deo vero et vere æterno, ut quamvis ei

tomber dans le cours et les vicissitudes des temps, mais se repose dans la contemplation de son unique vérité ? Comme elle vous aime autant que vous l'exigez, mon Dieu, vous vous montrez à elle et vous lui suffisez ; aussi ne s'éloigne-t-elle pas de vous (1) pour se tourner vers elle-même. Voilà cette maison de Dieu, qui n'est formée d'aucune matière empruntée à la terre ou aux cieux corporels ; mais elle est spirituelle et participe à votre éternité, parce qu'elle demeure dans une pureté éternelle. Vous l'avez fondée pour les siècles des siècles ; vous avez donné vos ordres, et ils ne passeront point. (*Ps.* CXLVIII, 6.) Et cependant, mon Dieu, elle ne vous est pas coéternelle, puisqu'elle a commencé et a été créée.

3. — Nous ne trouvons pas, il est vrai, de temps avant elle, car la sagesse a été créée avant toutes choses. (*Eccl.* I, 4.) Non pas cette sagesse dont vous êtes le père, qui vous est coéternelle et égale, ô mon Dieu, par laquelle toutes choses ont été créées, principe dans lequel vous avez fait le ciel et la terre ; mais cette sagesse qui a été créée, c'est-à-dire cette substance intelligente qui est lumière par la contemplation de votre lumière. On l'appelle aussi Sagesse, bien qu'elle soit créée. Mais autant la lumière qui éclaire diffère de celle qui est éclairée, autant la Sagesse créatrice est différente de la Sagesse créée, comme la Justice justifiante diffère de la justice provenant de la justification. Ne sommes-nous pas appelés aussi votre justice, puisque l'un de vos serviteurs a dit : « Afin que nous devenions la justice de Dieu en lui ! » (2) (*II Cor.* V, 21.) Il y a donc une sagesse créée la première, et cette sagesse créée, ce sont ces substances raisonnables et intelligentes peuplant votre cité sainte, notre mère qui est en haut, libre (*Gal.* IV, 16) et éternelle dans les cieux ; et dans quels cieux ? Dans ces cieux des cieux qui chantent vos louanges, car c'est là le ciel des cieux qui appartient au Seigneur. (*Ps.* CXLVIII, 4.) Sans doute nous ne trouvons pas de temps qui ait précédé cette

(1) *Aussi ne s'éloigne-t-elle pas de vous*, pour se replier sur elle-même. Ce sont là les deux formes du péché, l'éloignement de Dieu et l'attachement

coæterna non sit, in nullam tamen temporum varietatem et vicissitudinem ab illo se resolvat ac defluat, sed in ejus solius veracissima contemplatione requiescat? Quoniam tu, Deus, diligenti te quantum præcipis, ostendis ei te, et sufficis ei; et ideo non declinat a te nec ad se. Hæc est domus Dei, non terrena neque ulla cœlesti mole corporea; sed spiritualis et particeps æternitatis tuæ, quia sine labe in æternum. Statuisti enim eam in sæculum et in sæculum sæculi; præceptum posuisti, et non præteribit. Nec tamen tibi Deo coæterna, quoniam non sine initio facta est enim.

3. — Nam etsi non invenimus tempus ante illam, prior quippe omnium creata est sapientia; nec utique illa Sapientia tibi, Deus noster, Patri suo plane coæterna et æqualis, et per quam creata sunt omnia, et in quo principio fecisti cœlum et terram : sed profecto sapientia quæ creata est, intellectualis natura scilicet, quæ contemplatione luminis lumen est : dicitur enim et ipsa, quamvis creata, sapientia. Sed quantum interest inter lumen quod illuminat et quod illuminatur, tantum inter sapientiam quæ creat, et istam quæ creata est : sicut inter justitiam justificantem, et justitiam quæ justificatione facta est. Nam et nos dicti sumus justitia tua, ait enim quidam servus tuus : Ut nos simus justitia Dei in ipso. Ergo, quia prior omnium creata est quædam sapientia, quæ creata est, mens rationalis et intellectualis castæ civitatis tuæ, matris nostræ sursum est, et libera est, et æterna

aux créatures, selon ces paroles du prophète Jérémie : « Mon peuple a fait deux choses mauvaises, il m'a abandonné, moi la source d'eau vive, et il s'est creusé des citernes, fosses entr'ouvertes, qui ne peuvent retenir l'eau. » (*Jér.* II, 13.)

(2) *La justice de Dieu en lui,* c'est-à-dire en Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme l'a dit saint Paul.

sagesse. Étant la première des créatures, elle a précédé la création du temps; avant elle, cependant, se trouve l'éternité du Créateur, par qui elle a commencé d'exister, non pas selon le temps, puisqu'il n'y avait pas encore de temps, mais par suite de sa condition d'être créé. Elle procède donc de vous, ô mon Dieu, toutefois bien différente de vous, loin d'être vous-même. Car, bien que nous ne trouvions aucun temps, ni avant elle, ni même en elle, parce qu'elle est capable de toujours contempler votre face sans jamais s'en détourner, elle est, par cela même, inaccessible à tout changement; néanmoins, elle a en elle un principe de mutabilité (1) qui en ferait une nuit glaciale, si l'amour immense qui l'attache à vous ne la rendait comme un midi perpétuel vous devant sa lumière et sa chaleur.

4. — O demeure resplendissante et pure! J'aime l'éclat de ta beauté, j'aime le séjour où réside la gloire de mon Dieu (*Ps.* XXV, 8), qui t'a faite et qui t'habite! Du lieu de mon exil, je soupire vers toi; je conjure ton créateur de me posséder aussi en toi, puisqu'il est aussi mon créateur. Je me suis égaré comme une brebis perdue (*Ps.* CXVIII, 176), mais sur les épaules de mon pasteur, ton divin architecte, j'espère être reporté dans tes murs. (*Luc.* XV, 5.) Que me répondez-vous, contradicteurs que j'interpellais, vous qui, pourtant, reconnaissez dans Moïse un pieux serviteur de Dieu, et dans ses livres les oracles du Saint-Esprit? N'est-ce pas là cette maison de Dieu, qui, sans être coéternelle à Dieu, se trouve cependant, selon sa nature, éternelle dans les cieux? En vain vous y chercherez les vicissitudes du temps, vous ne les y trouverez pas; car elle s'élève au-dessus de toute idée d'étendue, de toute durée mobile du temps, et son bonheur est de rester toujours unie à Dieu. (*Ps.* LXII, 28.) Oui, disent-ils. Mais alors, de toutes ces vérités que mon cœur a proclamées devant mon Dieu, lorsqu'il entendait au dedans de lui la voix

(1) *Elle a en elle un principe de mutabilité,* etc., parce que l'ange a été tiré du néant, et que, s'il était détaché et privé de la vision béatifique, il

in cœlis. Quibus cœlis, nisi qui te laudant cœli cœlorum? Quia hoc est et cœlum cœli Domino : Et si non invenimus tempus ante illam, quia et creaturam temporis antecedit, quæ prior omnium creata est, ante illam tamen est ipsius Creatoris æternitas, a quo facta sumpsit exordium, quamvis non temporis, quoniam nondum erat tempus, ipsius tamen conditionis suæ. Unde ita est abs te Deo nostro ut aliud sit plane quam tu, et non idipsum. Quoniam etsi non solum ante illam, sed nec in illa invenimus tempus, quia est idonea faciem tuam semper videre, nec uspiam deflectitur ab ea, quo fit, ut nulla mutatione varietur, inest ei tamen ipsa mutabilitas, unde tenebresceret et frigesceret, nisi amore grandi tibi cohærens, tanquam semper meridies luceret et ferveret ex te.

4. — O domus luminosa et speciosa, dilexi decorem tuum, et locum habitationis gloriæ Domini mei, fabricatoris et possessoris tui. Tibi suspirat peregrinatio mea, et dico ei qui fecit te, ut possideat et me in te, quia fecit et me. Erravi sicut ovis perdita; sed in humeris pastoris mei, structoris tui, spero me reportari tibi. Quid dicitis mihi, quos alloquebar, contradictores, qui tamen et Moysen pium famulum Dei, et libros ejus oracula sancti Spiritus creditis? Estne ista domus Dei, non quidem Deo coæterna, sed tamen secundum modum suum æterna in cœlis, ubi vices temporum frustra quæritis, quia non invenietis? Supergreditur enim omnem distensionem et omne spatium ætatis volubile, cui semper inhærere Deo bonum est. Est, inquiunt. Quid igitur ex iis quæ clamavit cor

sérait couvert de ténèbres et glacé de froid, selon l'expression du saint Docteur.

de ses louanges, quelle est celle que vous accusez de fausseté? Est-ce ce que j'ai dit de cette matière informe, où l'absence même de forme entraînait l'absence de l'ordre, et l'absence de l'ordre l'absence de toute vicissitude de temps? Cependant, cette matière qui approche du néant ne laissait pas d'avoir un être quelconque, et le devait certainement à celui à qui tout ce qui est doit son existence, à quelque degré que ce soit. Ce n'est pas ce que nous contestons, répondent-ils.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

Saint Augustin, après l'apôtre saint Jean, proclame que la Sagesse du Père, c'est le Verbe, par qui toutes choses ont été faites. « Non seulement il était au commencement avec son Père, Dieu comme lui, agissant avec lui et faisant jaillir du néant toutes les merveilles du monde, mais rien n'a été fait sans lui et tout ce qui a été fait avait vie en lui. Vous savez de quelle manière le plus ancien des historiens sacrés commente le récit de la genèse du monde : Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. — Quel est ce principe? demande le grand Augustin. — C'est le Verbe. — Pourquoi cela?

meum ad Deum meum, cum audiret interius vocem laudis ejus, quid tandem falsum esse contenditis? An quia erat informis materies, ubi propter nullam formam nullus ordo erat, ubi autem nullus ordo erat, nulla esse vicissitudo temporum poterat? Et tamen hoc pene nihil in quantum non omnino nihil erat, ab illo utique erat, a quo est quidquid est, quod utcumque aliquid est? Hoc quoque, aiunt, non negamus.

— Parce que Dieu a tout fait par son Verbe. Il se parle éternellement et reproduit sa propre vie et les perfections de sa vie en son Verbe et par son Verbe; de même, il parle et produit dans le temps le monde, sa vie, ses perfections dans son Verbe et par son Verbe. S'il y a des hommes et des peuples en ce monde, et, pour ces hommes et ces peuples, une magnifique et riche nature, à chaque instant prodigue de ses biens, nous le devons à la parole de Dieu, au Verbe de Dieu. Or, vous le croyez, vous le confessez : le Christ est le Verbe de Dieu. On ne peut pas être plus maître qu'il ne l'est, ni plus digne d'honneurs. Adorons donc le Christ Roi, Maître de toutes choses et allons chercher en lui la plénitude de la vie. » (R. P. Monsabré, *Congrès eucharistique*, 1888.)

CHAPITRE XV

Augustin ne veut point avoir affaire avec ceux qui nient la vérité divine; c'est à Dieu seul qu'il s'adresse.

Je veux avoir un entretien devant vous, ô mon Dieu, avec ceux qui reconnaissent comme vraies toutes les paroles que votre vérité a dites à mon âme. Quant à ceux qui les nient, qu'ils déclament tant qu'ils voudront et s'étourdissent eux-mêmes; je voudrais leur persuader de rentrer dans le calme et de préparer en eux un accès à votre parole. S'ils ne veulent pas, s'ils me repoussent, je vous en supplie, vous, mon Dieu, ne gardez pas le silence avec moi. (*Ps.* XXXII, 18.) Parlez à mon cœur le langage de la vérité, car vous seul le faites entendre. Je les laisserai dehors, souffler sur la terre poudreuse et la soulever dans leurs yeux; j'entrerai dans le plus secret de mon âme, et je vous chanterai des hymnes d'amour, gémissant d'un inénarrable gémissement. (*Rom.* VIII, 26.) Pendant mon exil, je porterai mon souvenir et les affections de mon cœur vers Jérusalem, Jérusalem ma patrie et ma mère; Jérusalem, et vous son roi, sa lumière, son père, son tuteur, son époux, ses chastes et puissantes délices, sa joie durable, son unique et ineffable bonheur; vers vous qui êtes tout pour elle, puisque vous êtes le seul et véritable et souverain bien. Non, je ne m'en détournerai pas jusqu'à ce que, dans la paix de cette mère chérie, dépositaire des prémices de mon esprit, source pour moi de toute certitude, vous ne m'ayez recueilli tout entier et affranchi de la division et de la difformité où je suis, pour me soutenir dans une impérissable beauté, ô ma miséricorde, ô mon Dieu. Quant à ceux qui ne contestent pas ces vérités, mais qui, comme nous, honorant et plaçant au plus haut point d'autorité les Livres sacrés, écrits par le saint Moïse, ne seraient pourtant pas absolument d'accord avec moi, je réponds ceci : « Seigneur,

CAPUT XV

Rem habere non vult cum iis qui divinæ veritati contradicunt.

Cum his enim volo coram te aliquid colloqui, Deus meus, qui hæc omnia, quæ intus in mente mea non tacet Veritas tua, vere esse concedunt. Nam qui hæc negant, latrent quantum volunt et obstrepant sibi : persuadere conabor, ut quiescant, et viam præbeant ad se verbo tuo.

Quod si noluerint et repulerint me, obsecro te, Deus meus, ne tu sileas a me. Tu loquere in corde meo veraciter, solus enim tu sic loqueris; et dimittam eos foris sufflantes in pulverem, et excitantes terram in oculos suos; et intrem in cubile meum, et cantem tibi amatoria, gemens inenarrabiles gemitus in peregrinatione mea, et recordans Jerusalem, extento in eam sursum corde, Jerusalem patriam meam, Jerusalem matrem meam; teque super eam regnatorem, illustratorem, patrem, tutorem, maritum, castas et fortes delicias, et solidum gaudium, et omnia bona ineffabilia, simul omnia, quia unum summum et verum bonum. Et non avertar, donec in ejus pacem matris carissimæ, ubi sunt primitiæ spiritus mei, unde mihi ista certa sunt, colligas totum quod sum a dispersione et deformitate hac, et conformes atque confirmes in æternum, Deus meus, misericordia mea. Cum his autem qui cuncta illa quæ vera sunt, falsa esse non dicunt, honorantes et in culmine sequendæ auctoritatis nobiscum constituentes illam per sanctum Moysen editam sanctam Scripturam tuam, et tamen nobis aliquid

notre Dieu, soyez l'arbitre entre mes confessions et leurs censures. » (1)

(1) *L'arbitre entre mes confessions et leurs censures*, c'est-à-dire le juge entre mes pensées et leurs paroles, ou bien entre mes humbles révélations et leurs contradictions. L'affirmation de la vérité par l'écrivain inspiré suffit au saint Docteur. La position de Moïse vis-à-vis de la critique humaine, on doit le bien remarquer, est tout à fait exceptionnelle : c'est moins un annaliste qu'un pontife. « Contrairement aux autres historiens, qui ne traitent en général que d'événements effacés ou disparus, lesquels, par conséquent, échappent à tout contrôle sérieux, il s'est fait l'interprète de Dieu lui-même dans ses plans éternels et dans la constitution immuable de ses œuvres. On voit tout de suite quelles en seront pour lui les conséquences. » (Dr James, *Moïse et Darwin*, p. 15.) Que d'inconvénients, en

contradicunt, ita loquor : Tu esto, Deus noster, arbiter, inter confessiones meas et contradictiones eorum.

effet, pour Moïse d'avoir eu trop raison! Le globe renferme des archives toutes faites qui fourniront sans cesse les éléments d'une enquête à lui opposer..... L'exactitude même de ses récits devient occasion et prétexte à critiques. « Ainsi telle vérité énoncée par Moïse, qui devait être un jour acceptée comme un progrès, n'aura trouvé tout d'abord qu'incrédulité et dédain, parce qu'elle sera venue avant l'heure où les esprits étaient aptes à la recevoir. C'est que, pour en arriver à cette notion positive des choses qui distingue si éminemment notre époque, l'esprit humain a longtemps tâtonné au seuil de chaque science, se payant d'hypothèses qu'il prenait pour des réalités. » (*Ibid.*)

CHAPITRE XVI

Diverses manières d'expliquer ces mots :
« Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

1. — Ils disent, en effet, que tout cela est vrai, mais que Moïse n'avait pas en vue ces deux créatures, lorsque, inspiré par le Saint-Esprit, il écrivait : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre » (1); non, par le mot ciel, il n'a pas désigné cette essence spirituelle ou intelligente, contemplant éternellement la face de Dieu, ni par le mot terre, une matière informe. — Que disait-il donc? — Ce que nous disons nous-mêmes, ajoutent-ils; c'est là ce qu'il a pensé et ce qu'il a exprimé dans ses paroles. — Qu'est-ce alors? — Sous les noms de ciel et de terre, il a entendu désigner sommairement et en peu de mots tout ce monde visible, pour détailler ensuite dans l'ordre des jours, et comme par articles, l'ensemble qu'il a plu au Saint-Esprit de résumer d'abord ainsi. Car les hommes auxquels il s'adressait étaient un peuple si grossier et si charnel, qu'il pensait devoir leur signaler seulement la partie visible des œuvres de Dieu. Quant à cette terre invisible et informe, à cet abîme ténébreux, d'où le texte sacré montre qu'ont été tirés, puis coordonnés, durant les six jours, tous les objets visibles qui frappent nos sens, ils conviennent qu'on peut bien entendre par là cette matière privée de forme.

2. — Un autre dira-t-il que cette même matière informe et confuse a été d'abord désignée sous le nom de ciel et de terre, parce qu'elle servit à former et à perfectionner ce monde

(1) *Au commencement,* c'est-à-dire rien n'existant encore que Dieu seul Ce mot, qui laisse le champ libre à toutes les hypothèses et à tous les calculs, pose d'emblée les premières assises du monde. Et, en effet, à dater de cette époque, il y eut un point de départ appelé « commencement »; ce fut comme le premier anneau de la chaîne des temps. Auparavant il n'y avait

CAPUT XVI

Ut *cœli* et *terræ* nominibus aliud et aliud intelligi potest.

1. — Dicunt enim. — Quamvis vera sint hæc, non ea tamen duo Moyses intuebatur, cum Spiritu revelante diceret : In principio fecit Deus cœlum et terram. Non cœli nomine spiritualem vel intellectualem illam creaturam semper faciem Dei contemplantem significavit : nec *terræ* nomine informem materiam. — Quid igitur? — Quod nos dicimus, inquiunt, hoc ille vir sensit, hoc verbis istis elocutus est. — Quid illud est? — Nomine, aiunt, cœli et terræ totum istum visibilem mundum prius universaliter et breviter significa revoluit, ut postea digereret dierum enumeratione quasi articulatim universa quæ sancto Spiritui placuit sic enuntiare. Tales quippe homines erant, rudis ille atque carnalis populus qui loquebatur, ut eis opera Dei, nonnisi sola visibilia commendanda judicaret. Terram vero invisibilem et incompositam, tenebrosamque abyssum, unde consequenter ostenditur, per illos dies facta atque disposita esse cuncta ista visibilia, quæ nota sunt omnibus, non incongruenter informem istam materiam intelligendam esse consentiunt.

2. — Quid si dicat alius, eamdem informitatem, confusionem materiæ, cœli et terræ nomine prius insi-

jamais eu de commencement, en rien ni pour rien, car Dieu n'a pas eu de commencement puisqu'il est éternel et rien n'existait avant le monde que Lui; mais, à partir de la création, tout commence. C'est donc bien là le « commencement » de tout, et l'expression de Moïse ne saurait être ni plus exacte ni plus précise. (Voir note ci-après, ch. XIX.)

visible, avec toutes les créatures qui s'y montrent à nos yeux, lequel ordinairement s'appelle le ciel et la terre? Un autre peut dire encore que la nature invisible et visible a été désignée avec raison sous le nom de ciel et de terre, et qu'ainsi l'universalité des êtres créés par Dieu dans sa sagesse, c'est-à-dire dans le principe, se trouve comprise sous ces deux mots. Cependant, puisque tout est sorti, non de la substance de Dieu, mais du néant, car les créatures ne sont pas de la même nature que Dieu, il leur reste à toutes une certaine mutabilité, soit qu'elles demeurent comme l'éternelle maison de Dieu, soit qu'elles changent comme l'âme et le corps de l'homme; c'est pourquoi la matière commune de toutes choses, visibles et invisibles, matière encore sans forme, capable toutefois d'en revêtir une, pour devenir le ciel et la terre, ou bien cette double création visible et invisible, a pu être désignée sous ces expressions : « Terre invisible et sans forme » et « ténèbres au-dessus de l'abîme »; sauf cette distinction que la terre invisible et informe représente la matière corporelle avant d'avoir reçu la moindre forme, et les ténèbres au-dessus de l'abîme, la matière spirituelle avant d'être arrêtée dans sa mobile inconstance et éclairée par votre sagesse.

3. — Un autre pourra dire encore, s'il le veut, qu'on ne désigne pas les natures visibles et invisibles, déjà formées et parfaites, sous les noms du ciel et de la terre, dans ce texte : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre »; mais qu'il faut entendre par là l'ébauche encore grossière des choses (1) et

(1) *Qu'il faut entendre par là l'ébauche encore grossière,* etc. Saint Augustin énumère ici diverses interprétations, qu'il n'a ni trouvées dans d'autres écrits, ni apprises d'aucun autre interprète, mais qui sont le produit de ses méditations et de ses études sur le texte des Livres saints. Il présente ces diverses interprétations, sans préférer l'une à l'autre et en laissant à chacun la liberté d'embrasser celle qui lui plaira davantage. S'il nous était permis d'exprimer celle qui nous paraît la plus naturelle, nous dirions, avec saint Augustin dans un autre ouvrage (*De Genes. ad litt. Lib imperf.* cap. IV), que c'est l'interprétation qui, par ces mots « le ciel et la terre », a entendu la matière ayant servi à former le ciel et la terre, et

nuatam, quod ex ea mundus iste visibilis, cum omnibus naturis quæ in eo manifestissime apparent, qui cœli et terræ nomine sæpe appellari solet, conditus atque perfectus est? Quid si dicat et alius, cœlum et terram quidem invisibilem, visibilemque naturam non indecenter appellatam : ac per hoc universam creaturam, quam fecit in sapientia, id est, in principio, Deus, hujuscemodi duobus vocabulis esse comprehensam. Verumtamen, qui non de ipsa substantia Dei, sed ex nihilo cuncta facta sunt, quia non sunt idipsum quod Deus, et inest quædam mutabilitas omnibus, sive maneant, sicut æterna domus Dei, sive mutentur, sicut anima hominis est corpus : communem omnium rerum invisibilium visibiliumque materiam adhuc informem, sed certe formabilem, unde fieret cœlum et terra, id est, invisibilis atque visibilis jam utraque formata creatura, his nominibus enuntiatam, quibus appellaretur terra invisibilis et incomposita; et tenebræ super abyssum : ea distinctione, ut terra invisibilis et incomposita intelligatur materies corporalis, ante qualitatem formæ; tenebræ autem super abyssum, spiritualis materies ante cohibitionem quasi fluentis immoderationis, et ante illuminationem sapientiæ.

3. — Est adhuc quod dicat, si quis alius velit, non scilicet jam perfectas atque formatas invisibiles visibilesque naturas cœli et terræ nomine significari, cum legitur : In principio fecit Deus cœlum et terram; sed ipsam adhuc

toutes les merveilles qu'ils renferment; la matière de tous les corps de la nature, des globes lumineux et des globes opaques. Le saint Docteur nous fait comprendre lui-même qu'il n'est pas possible d'entendre par ces premières paroles de la Genèse autre chose que la matière constitutive du ciel et de la terre. *Quod cœlum et terra appellatum est, materia erat confusa quædam de qua mundus, qui, duabus maxime partibus, cœli scilicet et terræ, constat, digestis elementis et acceptâ formâ fabricaretur.*

la matière apte à toute forme et à toute création, parce qu'en elles se trouvaient déjà confusément, sans distinction de formes et de qualités, ces deux créatures, l'une spirituelle, l'autre corporelle, qui, dans l'ordre où elles sont aujourd'hui disposées, s'appellent le ciel et la terre (1).

(1) *Ces deux créatures s'appellent le ciel et la terre,* non pas tels que nous les voyons actuellement; il s'agit ici de la matière cosmique elle-même, c'est-à-dire de ces éléments multiples et confus qui devaient servir à

informem inchoationem rerum, formabilem creabilemque materiam his nominibus appellatam, quod in ea jam essent ista confusa, nondum qualitatibus formisque distinctâ, quæ nunc jam digesta suis ordinibus, vocantur cœlum et terra; illa spiritualis, hæc corporalis creatura.

la former comme ils devaient former également toutes les sphères visibles et invisibles, les soleils, les nébuleuses, les mondes, que sais-je? enfin tous les atomes pondérables ou impondérables qui constituent l'univers.

CHAPITRE XVII

Quelles sont les erreurs peu dangereuses où l'on peut tomber à l'égard des Saintes Ecritures.

Après avoir écouté et posé toutes ces opinions, je ne veux pas les discuter, cela ne peut servir à rien qu'à la ruine des auditeurs. (*II Tim.* II, 14.) Votre loi, au contraire, sert à édifier ceux qui en font bon usage, car la fin de la loi, c'est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère; et notre divin Maître n'ignore pas quels sont les deux commandements où il a renfermé toute la loi et les prophètes. (*Matth.* XXII, 40.) Que m'importe donc, à moi qui vous loue avec amour, ô mon Dieu, lumière de mes yeux dans les mystères, que m'importe qu'on puisse donner de ces paroles différentes interprétations, toutes vraies cependant? Que m'importe, dis-je, qu'un autre tienne pour le sens vrai de l'écrivain un sens étranger au mien? Assurément, en lisant, nous cherchons tous à pénétrer et à comprendre la pensée de l'auteur que nous lisons; et lorsque nous le croyons véridique, nous n'osons penser qu'il ait avancé quelque chose que nous savons ou que nous soupçonnons être faux. Ainsi donc, tandis que chacun s'efforce de deviner dans les Saintes Ecritures la véritable pensée de l'écrivain, où est le mal si le lecteur découvre un sens que vous lui montrez comme le véritable, ô lumière des esprits sincères, quand même ce ne serait pas celui de l'auteur, qui, malgré cette différence, en a vu un autre véritable aussi?

CONSIDÉRATION PRATIQUE

C'est ici le lieu de nous rappeler, d'après le chapitre V du premier livre de l'*Imitation de Jésus-Christ : De la lecture de l'Ecriture Sainte*, que

CAPUT XVII

Quis error innoxius in Scripturis.

Quibus omnibus auditis et consideratis, nolo verbis contendere : ad nihil enim utile est, nisi ad subversionem audientium. Ad ædificationem autem bona est lex, si quis ea legitime utatur : quia finis ejus est charitas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta. Et novit magister noster, in quibus duobus præceptis, totam legem prophetasque suspenderit. Quæ mihi ardenter confitenti, Deus meus, lumen oculorum meorum in occulto, quid mihi obest, cum diversa in his verbis intelligi possint, quæ tamen vera sint? Quid, inquam, mihi obest, si aliud ego sensero quam sensit alius eum sensisse qui scripsit? Omnes quidem, qui legimus, nitimur hoc indagare atque comprehendere, quod voluit ille quem legimus. Et cum eum veridicum credimus, nihil quod falsum esse vel novimus vel putamus, audemus eum existimare dixisse. Dum ergo quisque conatur id sentire in Scripturis sanctis, quod in eis sensit ille qui scripsit, quid mali est, si hoc sentiat quod tu, lux omnium veridicarum mentium, ostendis verum esse; etiam si hoc non sensit ille quem legit, cum et ille verum, nec tamen hoc senserit ?

l'humilité d'esprit, la simplicité, la foi, sont les dispositions les plus nécessaires pour lire avec fruit les Livres saints, y chercher la vérité, non l'éloquence, l'utilité, plutôt que la subtilité du discours. Toute écriture sacrée doit être lue selon l'esprit qui l'a produite. (Voir plus loin, ch. XXII.)

CHAPITRE XVIII

Vérités claires par elles-mêmes sur la création du monde.

C'est une vérité, Seigneur, que vous avez créé le ciel et la terre (1); c'est une vérité que votre Sagesse est le principe en qui vous avez créé toutes choses; c'est encore une vérité que ce monde visible se divise en deux grandes parties, le ciel et la terre, qui embrassent comme en abrégé toutes les créatures. C'est une vérité que tout être muable ne représente à notre esprit que quelque chose sans forme, mais qui peut en prendre une, en changer et varier. C'est une vérité que ce qui est uni à une forme immuable ne connaît pas le temps et ne change pas, quoique muable par nature. C'est une vérité qu'une matière informe qui est presque le néant ne peut être sujette aux vicissitudes du temps. C'est une vérité que la matière dont une chose est faite peut porter, par anticipation de nom, celui de la chose qui en vient; ainsi l'on a pu appeler ciel et terre une matière informe, d'où furent tirés le ciel et la terre. C'est une vérité que, de toutes les réalités revêtues de forme, rien n'approche plus de la matière sans forme que la terre et l'abîme. C'est une vérité que vous avez fait, ô principe de toutes choses, non seulement tout être créé et formé, mais encore tout ce qui peut l'être. Enfin, c'est une vérité que tout objet qui, n'ayant pas de forme, en reçoit une, était d'abord informe avant de la recevoir.

(1) *Que vous avez créé*, ou tiré du néant. Ce mot ne s'appliquerait qu'à cette action créatrice du commencement : *in principio*. Créé avant tous les

CAPUT XVIII

Quæ de supradictis liquido vera.

Verum est enim, Domine, fecisse te cœlum et terram et verum est, principium esse sapientiam tuam, in qua fecisti omnia. Item verum est quod mundus iste visibilis habet magnas partes suas cœlum et terram, brevi complexione factarum omnium conditarumque naturarum. Et verum est, quod omne mutabile insinuat notitiæ nostræ quamdam informitatem, qua formam capit, vel qua mutatur et vertitur. Verum est, nulla tempora perpeti quod ita cohæret formæ incommutabili, ut quamvis sit mutabile, non mutetur. Verum est, informitatem, quæ prope nihil est, vices temporum habere non posse. Verum est quod unde fit aliquid, potest quodam genere locutionis habere jam nomen ejus rei quæ inde fit : unde potuit vocari cœlum et terram quælibet informitas, unde factum est cœlum et terra. Verum est, omnium formatorum nihil esse informi vicinius, quam terram et abyssum. Verum est, quod non solum creatum atque formatum, sed etiam quidquid creabile atque formabile est tu fecisti, ex quo sunt omnia. Verum est, omne quod ex informi formatur, prius esse informe, deinde formatum.

temps, l'univers fut seulement orné dans le temps, a dit Bossuet. (Voir la note du ch. VI de ce livre.)

CHAPITRE XIX

Interprétations diverses de ces paroles : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. »

1. — De toutes ces vérités, dont ne doutent point ceux à qui vous avez fait la grâce d'ouvrir les yeux de l'âme et ceux qui croient inébranlablement que Moïse, votre serviteur, a parlé suivant l'esprit de vérité, l'un en choisit une et dit : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire que, par son Verbe qui lui est coéternel, Dieu fit la créature intelligente et sensible, ou spirituelle et corporelle. » Un autre : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire que, par son Verbe qui lui est coéternel, il fit l'universalité du monde matériel, avec toutes les créatures connues qu'il renferme. »

2. — Un autre dit encore : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, c'est-à-dire, par son Verbe coéternel à lui-même, Dieu fit la matière informe de la création spirituelle et corporelle. » Celui-ci dira : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; c'est-à-dire, par son Verbe qui lui est coéternel, Dieu fit la matière informe du monde corporel, matière contenant confusément encore le ciel et la terre que nous voyons à présent, avec leur forme distincte, dans l'ensemble de cet univers. » Enfin, celui-là dira : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre; c'est-à-dire, dès le commencement de son action (1) et de son œuvre, Dieu fit une matière informe qui, confusément, renfermait le ciel et la terre, et d'où ils sont sortis avec les formes qu'ils manifestent maintenant et tout ce qu'ils renferment. »

(1) *Dès le commencement de son œuvre.* Saint Augustin se pose la même question sur le sens de cette parole *In principio,* dans son ouvrage de *la Genèse au sens littéral.* Dans le principe, Dieu fit le ciel et la terre : est-ce dans le principe du temps? Faut-il entendre par là que le ciel et la terre ont été faits avant tout, ou bien s'agit-il du principe qui est le Verbe, le Fils unique de Dieu? Dans le principe, est-ce à

CAPUT XIX

Hæc verba: *In principio fecit Deus*, etc., varie intellecta.

1. — Ex his omnibus veris, de quibus non dubitant ii quorum interiori oculo talia videre donasti, et qui Moysen famulum tuum in spiritu veritatis locutum esse immobiliter credunt: ex his ergo omnibus aliud sibi tollit, qui dicit: In principio fecit Deus cœlum et terram, id est, in Verbo suo sibi coæterno, fecit Deus intelligibilem atque sensibilem, vel spiritualem corporalemque creaturam. Aliud, qui dicit: In principio fecit Deus cœlum et terram: id est, in Verbo suo sibi coæterno, fecit Deus universam istam molem corporei mundi hujus, cum omnibus quas continet manifestis notisque naturis.

2. — Aliud, qui dicit: In principio fecit Deus cœlum et terram: id est, in Verbo suo sibi coæterno, fecit Deus informem materiam creaturæ spiritualis et corporalis. Aliud, qui dicit: In principio fecit Deus cœlum et terram: id est, in Verbo suo sibi coæterno, fecit Deus informem materiam creaturæ corporalis, ubi confusum adhuc erat cœlum et terra, quæ nunc jam distincta atque formata in istius mundi mole sentimus. Aliud, qui dicit: In principio fecit Deus cœlum et terram: id est, in ipso exordio faciendi atque operandi, fecit Deus informem materiam, confuse habentem cœlum et terram; unde formata nunc eminent et apparent, cum omnibus quæ in eis sunt.

dire, lorsque Dieu a commencé d'agir et de créer, aux préliminaires de son œuvre? Les théologiens admettent généralement que ces trois sens sont bons et peuvent être reçus comme sens littéraux.

CHAPITRE XX

Explications différentes de ces mots : « La terre était invisible et informe. »

1. — De même, pour l'intelligence des paroles suivantes, de tous leurs sens vrais, l'un choisira celui-ci, en disant : « La terre était invisible, informe, et les ténèbres couvraient l'abîme, c'est-à-dire cette masse corporelle, ouvrage de Dieu, était encore la matière de toutes les choses corporelles, mais sans forme, sans ordre et sans lumière. » Un autre dira : « La terre était invisible, informe, et les ténèbres couvraient l'abîme, » pour dire : « cet ensemble, appelé le ciel et la terre, n'était encore qu'une matière informe et ténébreuse, d'où devaient sortir ce ciel corporel, cette terre corporelle, avec toutes leurs réalités corporelles connues de nos sens. » Cet autre dit : « La terre était invisible, informe, et les ténèbres couvraient l'abîme : c'est-à-dire ce tout, qui a reçu le nom de ciel et de terre, n'était encore qu'une matière informe et ténébreuse d'où devait sortir le ciel intelligible, appelé ailleurs le ciel des cieux, et la terre, en d'autres termes toute la nature corporelle, nom sous lequel on doit entendre aussi le ciel que nous voyons; en un mot, la matière d'où devait sortir toute créature visible et invisible. »

2. — Un autre dit : « La terre était invisible, informe, et les ténèbres couvraient l'abîme : l'Ecriture n'appelle pas du nom de ciel et de terre le chaos informe (1), mais cette matière

(1) *Le chaos informe*, c'est le nom qu'Ovide donne à l'état primitif du globe. (Voir ci-dessus, ch. IV et V.)

Moïse le désigne par l'expression plus énergique encore de *tohu-vabohu*. C'est qu'en effet la géologie prouve qu'aux premiers âges du monde l'atmosphère représentait un pêle-mêle inextricable d'éléments en pleine incandescence. (Dr James, *loc. cit.*, p. 21.) Les astronomes modernes ont démontré qu'à l'origine des temps l'univers tout entier n'était qu'une immense fournaise, où aucun corps ne pouvait exister à l'état solide. On suppose que l'état gazeux fut son état primitif. Le soleil et la terre, faisant

CAPUT XX

Hæc verba : *Terra erat invisibilis, etc.*, varie intellecta.

1. — Item quod attinet ad intellectum verborum sequentium, ex omnibus illis veris, aliud sibi tollit, qui dicit: Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum; id est, corporale illud quod fecit Deus, adhuc materies erat corporearum rerum informis, sine ordine, sine luce. Aliud, qui dicit: Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum; id est, hoc totum quod cœlum et terra appellatum est, adhuc informis et tenebrosa materies erat, unde fieret cœlum corporeum et terra corporea, cum omnibus quæ in eis sunt corporeis sensibus nota. Aliud, qui dicit : Terra autem erat invisibilis et imcomposita, et tenebræ erant super abyssum ; id est, hoc totum, quod cœlum et terra appellatum est, adhuc informis et tenebrosa materies erat, unde fieret cœlum intelligibile, quod alibi dicetur cœlum cœli, et terra, scilicet omnis natura corporea; sub quo nomine intelligatur etiam hoc cœlum corporeum ; id est, unde fieret omnis invisibilis visibilisque creatura.

2. — Aliud, qui dicit: Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum; non illam informitatem nomine cœli et terræ Scriptura appel-

partie de la même masse à l'époque du chaos, avaient la même température, et Moïse, en annonçant le premier que ces deux corps ont une origine commune, a devancé la science de quatre mille ans ; car c'est de nos jours seulement que la découverte de l'admirable procédé dit « analyse spectrale » est venu donner à sa parole la sanction expérimentale. (D. James, p. 22.)

qu'elle a nommée terre invisible et sans ordre, abîme ténébreux, existait déjà, et comme elle l'a dit, Dieu en a fait le ciel et la terre, c'est-à-dire la création des esprits et des corps. » Enfin, celui-là dira : « La terre était invisible, informe, et les ténèbres couvraient l'abîme, c'est-à-dire il y avait déjà une matière informe, dont, selon l'Écriture, Dieu fit le ciel et la terre, autrement dit toute la masse corporelle du monde, partagée en deux grandes divisions, l'une supérieure, l'autre inférieure, avec toutes les créatures connues qu'elles renferment. » (1)

(1) Après toutes ces interprétations, nous renvoyons le lecteur aux notes précédentes, p. 7, 12, 23 du tome IV.

lavit : sed jam erat, inquit, ipsa informitas, quam terram invisibilem et incompositam, tenebrosamque abyssum nominavit, de qua cœlum et terram Deum fecisse prædixerat, spiritualem scilicet corporalemque creaturam. Aliud, qui dicit : Terra autem erat invisibilis et incomposita, et tenebræ erant super abyssum ; id est, informis quædam jam materies erat, unde cœlum et terram Deum fecisse Scriptura prædixit : totam scilicet corpoream mundi molem in duas maximas partes, superiorem atque inferiorem, distributam, cum omnibus quæ in eis sunt usitatis notisque creaturis.

CHAPITRE XXI

Rien ne s'oppose à ce que Dieu ait créé d'autres êtres dont il n'est point fait mention dans la Genèse.

1. — On essaiera peut-être de combattre ces deux dernières interprétations : « Si vous ne voulez pas, dira-t-on, que cette matière informe soit appelée le ciel et la terre, il y avait donc autre chose que Dieu n'avait pas fait et dont il a créé le ciel et la terre? Car l'Écriture n'a pas dit que Dieu ait créé cette matière, à moins qu'on entende que c'est elle qui est désignée par la dénomination de ciel et de terre, ou de terre seulement, dans ces paroles : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la » terre. » Dans ce qui suit : « Or, la terre était invisible et informe, » quand même Moïse aurait par là voulu exprimer cette matière informe, il nous la faut cependant regarder comme l'œuvre de Dieu, d'après le précédent verset : « Dieu créa le ciel et la terre. » A cela répondront les tenants de l'une ou de l'autre des deux opinions que nous avons exposées : « Nous ne nions pas que cette matière ait été créée par Dieu, principe de tout bien; car, tout en disant que ce qui a déjà reçu l'être et la forme est meilleur que ce qui n'en a que la capacité, nous n'avouons pas moins que ce dernier état ne soit un bien. L'Écriture ne dit pas que Dieu ait créé cette matière informe, mais elle ne parle pas non plus de beaucoup d'autres êtres, tels que les Chérubins, les Séraphins (*Isa.* VI, 2) et de ceux que l'Apôtre énonce clairement, comme les Trônes, les Dominations, les Principautés, les Puissances. (*Coloss.* I, 16.) Il est manifeste, pourtant, qu'ils sont l'œuvre de Dieu.

2. — Si tout a été compris dans ces mots : « Il créa le ciel et la terre, » que dirons-nous des eaux sur lesquelles l'Esprit de

CAPUT XXI

Aliquid esse a Deo conditum, de quo sileat liber Genesis, nihil repugnat.

1. — Cum enim duabus istis extremis sententiis resistere quisquam ita tentaverit: Si non vultis hanc informitatem materiæ, cœli et terræ nomine appellatam videri, erat ergo aliquid quod non fecerat Deus, unde cœlum et terram faceret: neque enim Scriptura narravit, quod istam materiam Deus fecerit, nisi intelligamus eam cœli et terræ aut solius terræ vocabulo significatam, cum diceretur: In principio fecit Deus cœlum et terram; ut id quod sequitur: Terra autem erat invisibilis et incomposita quamvis informem materiam sic placuerit appellare, non tamen intelligamus nisi eam quam fecit Deus, in eo quod scriptum est: Fecit Deus cœlum et terram. Respondebunt assertores duarum istarum sententiarum, quas extremas posuimus, aut illius aut hujus, cum hæc audierint, et dicent: Informem quidem istam materiam non negamus a Deo factam, a quo sunt omnia bona valde. Quia, sicut dicimus amplius bonum esse, quod creatum atque formatum est: ita fatemur minus bonum esse, quod factum est creabile atque formabile, sed tamen bonum: non autem commemorasse Scripturam, quod hanc informitatem fecerit Deus; sicut alia multa non commemoravit, ut Cherubim et Seraphim, et quæ Apostolus distincte ait, Sedes, Dominationes, Principatus, Potestates; quæ tamen omnia Deum fecisse, manifestum est.

Dieu était porté? (1) Car s'il faut les entendre sous le nom de terre, comment ce nom désignerait-il une matière informe, en désignant aussi ces eaux si belles à nos regards? Et si on l'entend ainsi, pourquoi l'Écriture dit-elle que, de cette matière informe, le firmament a été formé et appelé ciel, sans parler de la formation des eaux? Car elles ont cessé d'être invisibles et informes, ces eaux dont nous contemplons le si limpide cristal. Ou bien, si elles ont été revêtues de leur parure, quand Dieu a dit : « Que les eaux qui sont sous le firmament se réunissent » (*Gen.* I, 9), si c'est en les rassemblant qu'il les a formées, que dire alors des eaux qui sont au-dessus du firmament? Informes, eussent-elles mérité une place si honorable? Et il n'est pas écrit par quelle parole elles ont été formées.

» 3. — Ainsi, la Genèse se tait sur la création par Dieu de certains êtres, que ni la rectitude de la foi, ni la certitude de la raison ne contestent avoir été créés par lui. De même, aucune saine doctrine n'oserait conclure que ces eaux lui sont coéternelles, (2) de ce que nous les voyons nommées dans le livre de la Genèse, sans trouver l'endroit de leur création. Pourquoi, instruits par la Vérité, refuserions-nous de croire que cette matière informe, appelée par l'Écriture terre invisible et informe et abîme ténébreux, a été tirée du néant par Dieu; par conséquent qu'elle ne lui est pas coéternelle, quoique le récit sacré ait omis de mentionner le moment de sa création? »

(1) *Des eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu était porté.* (Voir ci-après, l. XIII, ch. IV, VI et XIII.)

(2) *Aucune saine doctrine n'oserait conclure que ces eaux soient coéternelles à Dieu.* Voici ce que dit le saint Docteur sur cette question dans son grand ouvrage de la *Cité de Dieu* (liv. XI, ch. XXIV) : « Il y en a aussi qui poussent l'impiété jusqu'à nier que les eaux aient été créées par Dieu, sous prétexte qu'on ne lit nulle part : Dieu a dit que les eaux soient faites! Ce vain raisonnement ferait tout aussi bien conclure que la terre

2. — Aut si in eo quod dictum est, Fecit cœlum et terram comprehensa sunt omnia, quid de aquis dicimus, super quas ferebatur spiritus Dei? Si enim terra nominata, simul intelliguntur, quomodo jam terræ nomine materies informis accipitur, quando tam speciosas aquas videmus? Aut si ita accipitur, cur ex eadem informitate scriptum est factum firmamentum, et vocatum cœlum, neque scriptum est factas esse aquas? Non enim adhuc informes sunt et invisæ, quas ita decora specie fluere cernimus. Aut si tunc acceperunt istam speciem, cum dixit Deus : Congregetur aqua quœ est sub firmamento, ut congregatio sit ipsa formatio, quid respondebitur de aquis quæ super firmamentum sunt? Quia neque informes tam honorabilem sedem accipere meruissent; nec scriptum est, qua voce formatæ sint.

3. — Unde si aliquid Genesis tacuit Deum fecisse, quod tamen Deum fecisse, nec sana fides, nec certus ambigit intellectus, nec ideo illa sobria doctrina dicere audebit, istas aquas coæternas Deo, quia in libro Geneseos commemoratas quidem audimus, ubi autem factæ sint non invenimus. Cur non informem quoque illam materiam quam Scriptura hæc terram invisibilem et incompositam, tenebrosamque abyssum appellat, docente Veritate, intelligamus a Deo factam esse de nihilo; ideoque illi non esse coæternam, quamvis, ubi facta sit, omiserit enuntiare ista narratio?

n'a pas été créée, puisqu'on ne voit pas davantage que Dieu ait dit : Que la terre soit faite. Ils répondent, il est vrai, qu'il est écrit : « Au commence-» ment Dieu a fait le ciel et la terre. » Mais il faut entendre l'eau avec la terre, car elle est évidemment comprise dans le même terme. »

CHAPITRE XXII

Deux sortes de difficultés dans l'interprétation de l'Écriture, l'une relative à la vérité des faits eux-mêmes, l'autre à l'intention de celui qui les a écrits.

Après avoir écouté et examiné ces diverses opinions, dans la mesure de ma faiblesse, que je vous confesse, à vous, mon Dieu, dont elle est connue, je vois qu'il peut naître deux sortes de dissentiments sur les témoignages que nous ont laissés des interprètes véridiques : l'un sur la vérité des faits, l'autre sur l'intention de l'auteur. Autre chose est de chercher les vraies conditions de la création, autre chose de préciser ce que Moïse, l'illustre serviteur de votre foi, a voulu faire entendre à celui qui le lit ou qui l'écoute. Sur la première difficulté, loin de moi ceux qui prennent pour la vérité des faussetés; à l'égard de la seconde, loin de moi encore tous ceux qui prétendent que Moïse a dit des faussetés. Mais, Seigneur, puissé-je me réunir en vous, me réjouir en vous, avec ceux qui se nourrissent de votre vérité dans toute l'étendue de l'amour! Approchons-nous ensemble des pages de votre saint Livre, et cherchons-y vos pensées dans les pensées de votre serviteur, dont la plume a été votre interprète.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Saint Augustin distingue, dans ce chapitre et dans le suivant, deux questions importantes dont il faut tenir compte, pour l'interprétation des Saintes Ecritures : la vérité des faits eux-mêmes et l'intention de celui qui les a écrits. L'opinion du saint Docteur est qu'en admettant comme certain que l'auteur sacré a dit la vérité, et qu'il s'est servi de termes convenables pour l'exprimer, il n'y a aucun mal à découvrir un autre sens dont Dieu démontre la vérité, bien que le sens vrai qu'on a saisi ne soit point le sens également véritable de l'écrivain sacré. (Voir ch. XVII de ce livre.)

2. D'après Léon XIII dans son Encyclique *Providentissimus* (1893), l'Écri-

CAPUT XXII

Duo dissensionum genera in Scripturis interpretandis.

His ergo auditis atque perspectis pro captu infirmitatis meæ, quam tibi confiteor scienti Deo meo, duo video dissensionum genera oboriri posse, cum aliquid a nuntiis veracibus per signa enuntiatur : unum, si de veritate rerum, alterum, si de ipsius, qui enuntiat, voluntate dissensio est. Aliter enim quærimus de creaturæ conditione, quid verum sit; aliter autem, quid in his verbis Moyses, egregius domesticus fidei tuæ, intelligere lectorem auditoremque voluerit. In illo primo genere discedant a me omnes qui ea quæ falsa sunt dixisse arbitrantur. In hoc item altero, discedant a me omnes qui ea quæ falsa sunt Moysen dixisse arbitrantur. Conjungar autem illis in te, Domine, et delecter cum eis in te, qui veritate tua pascuntur in latitudine charitatis; et accedamus simul ad verba libri tui, et quæramus in eis voluntatem tuam per voluntatem famuli tui, cujus calamo dispensasti ea.

ture occupe le premier rang des études par son excellence et son utilité, et l'interprétation des Livres sacrés est la première de toutes les sciences. « Que tous, dit-il, comprennent bien de quelle estime profonde on doit honorer les lettres divines, avec quel zèle et quelle piété on doit les pénétrer et entrer ainsi dans cet arsenal sacré. Le Christ et les Apôtres y ont cherché, y ont puisé des arguments divins à leurs divins enseignements! » On conçoit le respect de M. Dupont, à Tours, pour la sainte Bible, devant laquelle il entretenait une lampe, comme devant le Tabernacle. On vit, au moyen âge, le tabernacle divisé en deux parties : l'une réservée à la Sainte Eucharistie, l'autre à la Bible. Et les fidèles fléchissaient le genou devant le corps et la parole de Dieu. (Voir *Imit. de J.-C.*, liv. IV, ch. xi, 4.)

CHAPITRE XXIII

Entre plusieurs sens également vrais,
il n'est pas aisé de déterminer lequel Moïse a voulu exprimer.

1. — Mais, entre tant d'autres solutions véritables, fournies par diverses interprétations des mêmes paroles à ceux qui cherchent votre pensée, qui de nous la trouvera si bien qu'il puisse dire avec confiance : Voici la pensée de Moïse, voilà ce qu'il a voulu faire comprendre dans son récit? Qui l'osera dire avec cette hardiesse qui affirme la vérité d'une interprétation, que ce soit ou non la pensée de l'écrivain sacré? Ainsi, moi, votre serviteur, ô mon Dieu, qui vous ai voué le sacrifice de mes confessions, et demandé à votre miséricorde la force d'accomplir mon vœu, je dis avec assurance que vous êtes par votre Verbe immuable l'auteur de toutes choses visibles et invisibles; mais puis-je dire avec la même confiance que Moïse n'ait pas songé à un autre sens, lorsqu'il écrivait : « Dans le principe, Dieu a fait le ciel et la terre? » Non, parce que je ne vois pas dans son esprit qu'il ait pensé cela en écrivant, avec la même évidence que je vois dans votre vérité que cela est certain. Car il a pu entendre le commencement même de la création par ces mots dans le principe, et, par ceux de ciel et de terre, peut-être a-t-il voulu désigner, non pas cette nature, soit spirituelle, soit corporelle, déjà formée et parfaite, mais l'une et l'autre à l'état d'ébauche informe.

2. — Je vois bien qu'il a pu dire vrai dans les deux sens, mais lequel des deux a-t-il pensé par ces paroles, je ne le vois pas aussi bien (1). Au reste, en écrivant ceci, que ce

(1) *Lequel des deux sens,* etc. Saint Augustin ne se préoccupe pas seulement de savoir si les paroles que l'historien avance sont vraies. Non, il a vu ce que demandent les règles grammaticales; il a vu ce que le texte et le contexte exigent; il a compris, par l'examen d'un grand nombre de passages

CAPUT XXIII

Ex multis veris non debet fidenter asseri hoc aut illud sensisse Moysen.

1. — Sed quis nostrum sic inveniet eam inter tam multa vera, quæ in illis verbis aliter atque aliter intellectis occurrunt quærentibus, ut tam fidenter dicat hoc sensisse Moysen, atque hoc in illa narratione voluisse intelligi. Quam fidenter dicit hoc verum esse, sive ille hoc senserit, sive aliud? Ecce enim, Deus meus, ego servus tuus, qui vovi tibi sacrificium confessionis in his litteris; et oro, ut ex misericordia tua reddam tibi vota mea: ecce ego quam fidenter dico, in tuo Verbo incommutabili omnia te fecisse, invisibilia et visibilia; numquid tam fidenter dico, non aliud quam hoc attendisse Moysen, cum scriberet: In principio fecit Deus cœlum et terram? Quia non sicut in tua veritate hoc certum video, ita in ejus mente video, id eum cogitasse, cum hæc scriberet. Potuit enim cogitare in ipso faciendi exordio, cum diceret, In principio; potuit et cœlum et terram hoc loco nullam jam formatam perfectamque naturam, sive spiritualem sive corporalem, sed utramque inchoatam et adhuc informem, velle intelligi.

2. — Video quippe vere potuisse dici, quidquid horum diceretur, sed quid horum in his verbis ille cogitaverit, non ita video : quamvis sive aliquid horum, sive aliquid

de l'Ecriture Sainte, que tout a été fait dans le principe, dans la sagesse, dans le Verbe; il a vu que cette explication pouvait parfaitement s'adapter à la pensée de l'écrivain sacré. Mais a-t-elle été vraiment présente à sa pensée? Il n'ose l'affirmer, et personne ne le peut avec certitude, à moins d'une inspiration particulière.

grand homme ait eu en vue l'un des sens précédents, ou tout autre dont je n'ai pas fait mention, je ne puis douter qu'il n'ait vu la vérité (1) et qu'il ne l'ait convenablement énoncée (2).

(1) *Qu'il n'ait vu la vérité*, etc. « La foi et la science ont toutes deux leur source en Dieu. Or, la vérité ne peut pas être contraire à elle-même. Si, sur certains points, la révélation et la science ont semblé être en désaccord, cela tenait à ce que la science n'avait pas fait assez de progrès. Entre la révélation et la vraie science, il n'existe pas de désaccord irréductible, et l'antinomie n'est même plus apparente. Aujourd'hui, la science la plus avancée a amené deux cent dix savants à déclarer solennellement que : « Loin de s'appesantir sur les différences apparentes entre la science et les » divines Ecritures, tout esprit sage ne doit s'arrêter qu'aux points où toutes » les deux sont d'accord, sans supposer, sans craindre jamais que la parole » inspirée de Dieu et la science, dont le grand but doit être de célébrer la » gloire de ses œuvres, puissent ne pas tenir le même langage sur les matières » qu'elles touchent en commun. Le triomphe du passé assure le triomphe de » l'avenir. Chacune des découvertes si laborieusement accomplies, dans toutes » les branches des sciences humaines, est la confirmation la plus éclatante et

quod a me commemoratum non est, tantus vir ille mente conspexerit, cum hæc verba promeret, verum eum vidisse, apteque id enuntiasse non dubitem.

» la plus inattendue des textes les plus controversés de nos Livres Saints ! » (*Actualités*, par l'abbé V. Aubin, p. 720.)

Moïse n'a écrit que le grand mot de la *création;* et il laisse aux explorations de la science un champ illimité. L'écrivain sacré ne dit qu'un mot, mais ce mot est décisif. Il réduit son enseignement à ces données fondamentales : *la matière créée, et un Dieu créateur ; la matière en mouvement, et un Dieu premier moteur; la matière ordonnée, et un Dieu suprême ordonnateur.* Autour de ce point fixe et radieux, qui porte tout et éclaire tout, la science peut remuer un million de problèmes, elle ne l'ébranlera et ne l'obscurcira jamais.

(2) *Qu'il ne l'ait convenablement énoncée*, c'est-à-dire qu'il n'ait donné à sa pensée son expression propre, la plus juste. La véracité de la Genèse et l'inspiration divine de Moïse sont confirmées avec éclat, par toutes les découvertes ou les grands travaux de la science et de la critique.

CHAPITRE XXIV

Il s'élève contre ceux qui rejettent trop hardiment les interprétations des autres.

1. — Que personne ne vienne donc plus m'importuner en me disant : « Moïse n'a pas eu votre pensée, mais la mienne. » On me dirait : « D'où savez-vous que le sens de Moïse est celui que vous donnez à ses paroles? » je ne devrais pas m'en offenser, et je répondrais ce que j'ai répondu plus haut, et même avec plus de développement, si l'interlocuteur était moins accommodant. Mais qu'on me dise : « Moïse n'a pas eu la pensée que vous lui prêtez, c'est la mienne qu'il a voulu exprimer, » et qu'en même temps on m'accorde que nous disons tous deux la vérité, alors, ô mon Dieu, ô vie des pauvres! vous, dans le sein duquel il n'y a pas de contradiction, faites pleuvoir la douceur dans mon âme, afin que je supporte patiemment ceux qui me parlent ainsi. S'ils le font, ce n'est pas qu'ils soient des hommes de Dieu, et qu'ils aient lu dans l'esprit de votre serviteur, mais c'est qu'ils sont enflés d'orgueil, ayant moins l'intelligence des pensées de Moïse que l'amour de leurs propres pensées. Et encore, ce n'est point parce qu'elles sont vraies, mais parce qu'elles viennent d'eux. Autrement, ils auraient pour les pensées vraies des autres l'amour que j'ai pour ce qu'ils disent, quand ils disent vrai; et je les aime, non parce que c'est leur opinion, mais parce qu'elle est vraie, et qu'à ce titre elle n'est même plus à eux. Mais, s'ils n'aiment dans leur opinion que la vérité, elle n'est pas plus à eux qu'à moi, puisque la vérité est le patrimoine commun de ceux qui l'aiment.

2. — Ainsi, cette prétention de soutenir que leur sentiment, et non le mien, est celui de Moïse, je la repousse, je la déteste. Car, en fût-il ainsi, leur témérité n'est plus de la science, mais de l'audace; elle ne vient pas de leur intelligence, mais des vapeurs de l'orgueil. C'est pourquoi, Seigneur, vos jugements

CAPUT XXIV

Adversus eos qui aliorum interpretandi rationem temere rejiciunt.

1. — Nemo mihi jam molestus sit dicendo mihi: Non hoc sensit Moyses, quod tu dicis; sed hoc sensit, quod ego dico. Si enim mihi diceret: Unde scis hoc sensisse Moysen, quod de his verbis ejus eloqueris? æquo animo ferre deberem; et responderem fortasse, quæ superius respondi; vel aliquanto uberius, si esset durior. Cum vero dicit: Non hoc ille sensit quod tu dicis, sed quod ego dico, neque tamen negat, quod uterque nostrum dicit, utrumque verum esse. O vita pauperum, Deus meus, in cujus sinu non est contradictio, plue mihi mitigationes in cor, ut patienter tales feram qui non mihi hoc dicunt, quia divini sunt, et in corde famuli tui viderunt quod dicunt: sed quia superbi sunt nec noverunt Moysi sententiam, sed amant suam; non quia vera est, sed quia sua est. Alioquin, et aliam veram pariter amarent: sicut et ego amo quod dicunt, quando verum dicunt; non quia ipsorum est, sed quia verum est; et ideo jam nec ipsorum est quia verum est. Si autem ideo amant illud quia verum est, jam et ipsorum est, et meum est; quoniam in commune omnium est veritatis amatorum.

2. — Illud autem, quod contendunt, non hoc sensisse Moysen quod ego dico, sed quod ipsi dicunt, nolo, non amo, quia et si ita est, tamen ista temeritas non scientiæ, sed audaciæ est: nec visus, sed typhus eam peperit. Ideoque, Domine, tremenda sunt judicia tua; quoniam

sont redoutables; parce que votre vérité n'est ni à moi, ni à celui-ci, ni à tel autre; elle est à nous tous que vous convoquez publiquement à sa participation, avec la menace terrible d'en être privés à jamais, si nous voulons en faire notre bien exclusif. Quiconque, en effet, réclame pour lui seul ce dont vous destinez la jouissance à tous, et revendique comme son bien particulier ce qui appartient à tous, est bientôt réduit de ce fonds commun à son propre fonds, c'est-à-dire de la vérité au mensonge. Car celui qui ment parle de son propre fonds. (*Joan.* VIII, 44.)

3. — Écoutez, juge suprême, ô Dieu, la Vérité même. Écoutez, jugez ma réponse à ce contradicteur. C'est en votre présence que je parle, et devant mes frères, qui font un légitime usage de la loi, en la rapportant à la charité, sa fin véritable. Écoutez et jugez ma réponse, je vous prie; car voici les paroles de paix et de fraternité que je lui adresse. Quand nous voyons l'un et l'autre la vérité de ce que vous dites et aussi la vérité de ce que je dis, de grâce où la voyons-nous? Évidemment, ce n'est ni vous en moi, ni moi en vous; mais nous la voyons tous deux dans l'immuable vérité qui est au-dessus de nos esprits. Or, puisque nous sommes d'accord sur cette lumière elle-même du Seigneur notre Dieu, pourquoi discuter sur la pensée de notre prochain, qui ne saurait se manifester à nous comme cette vérité immuable? Car, si Moïse lui-même nous apparaissait et nous disait : « Telle a été ma pensée, » nous ne la verrions même pas alors, mais nous y croirions.

4. — Aussi, selon ce qui est écrit : « Que l'un ne s'enfle pas contre l'autre pour une opinion » (*I Cor.* IV, 6); aimons le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, et le prochain comme nous-mêmes. (*Deut.* VI, 5.) Voilà les deux préceptes de l'amour auxquels Moïse a rapporté les pensées de ces saints Livres. Refuser de le croire, ce serait démentir Dieu même, en se faisant de l'esprit de son serviteur une opinion contraire à celle qu'il nous en a enseignée. Voyez donc : au milieu de tant de sens, tous

veritas tua nec mea est, nec illius aut hujus, sed omnium nostrum, quos ad ejus communionem publice vocas, terribiliter admonens nos, ut nolimus eam habere privatam, ne privemur ea. Nam quisquis id quod tu omnibus ad fruendum proponis, sibi proprie vindicat, et suum vult esse quod omnium est, a communi propellitur ad sua, hoc est, a veritate ad mendacium. Qui enim loquitur mendacium, de suo loquitur.

3. — Attende, judex optime, Deus, ipsa Veritas, attende quid dicam contradictori huic, attende : coram te enim dico, et coram fratribus meis, qui legitime utuntur lege usque ad finem charitatis : attende, et vide quid ei dicam, si placet tibi. Hanc enim vocem huic refero fraternam et pacificam : Si ambo videmus verum esse quod dicis, et ambo videmus verum esse quod dico, ubi, quæso, id videmus? Nec ego utique in te, nec tu in me; sed ambo in ipsa, quæ supra mentes nostras est, incommutabili veritate. Cum ergo de ipsa Domini Dei nostri luce non contendamus, cur de proximi cogitatione contendimus, quam sic videre non possumus ut videtur incommutabilis veritas : quando si ipse Moyses apparuisset nobis, atque dixisset : « Hoc cogitavi, » nec sic eam videremus, sed crederemus?

4. — Non itaque supra quam scriptum est, unus pro altero infletur adversus alterum. Diligamus Dominum Deum nostrum, ex toto corde, et ex tota anima, et ex tota mente nostra, et proximum nostrum sicut nosmetipsos. Propter quæ duo præcepta charitatis sensisse Moysen quidquid in illis libris senserit, nisi crediderimus mendacem faciemus Deum, cum de animo conversi, aliter quam ille docuit opinamur. Jam vide, quam stultum sit, in tanta copia verissimarum sententiarum, quæ

véritables, qu'on peut tirer des mêmes paroles (1), ne serait-ce pas une folie d'oser affirmer lequel Moïse avait en vue de préférence, et d'offenser ainsi, par de pernicieuses disputes, cette charité qui fut l'unique fin des paroles dont nous poursuivons l'explication?

(1) *Tant de sens véritables, qu'on peut tirer des mêmes paroles.....* Il y a cette différence entre les livres ordinaires et les Livres Saints, dit saint Thomas, que, dans ces derniers, Dieu, qui en est l'auteur, a voulu que non seulement les mots, mais les objets exprimés par ces mots, signifient également quelque chose. (Ia *Pars*, quæst. Ia, art. X.) Les paroles de l'Ecriture Sainte doivent être interprétées suivant l'enseignement de l'Eglise, comme le Concile de Trente (sess. IV) l'a déclaré, et se prendre dans leur sens littéral propre, à moins qu'il n'en résulte un sens évidemment faux et contraire, soit à la signification certaine de quelques autres endroits de l'Ecriture, soit à l'autorité de la Tradition et aux décisions de l'Eglise.

Lorsqu'on interprète un passage des Ecritures dans le sens spirituel, il faut qu'on s'appuie ou sur l'Ecriture ou sur la Tradition, quand elles en assignent un à quelque autre passage des Saints Livres, ou sur une correspondance parfaite entre la chose figurative et l'objet figuré. Il est à remar-

de illis verbis erui possunt, temere affirmare, quam earum Moyses potissimum senserit, et perniciosis contentionibus ipsam offendere charitatem, propter quam dixit omnia ille cujus dicta conamur exponere.

quer que le sens spirituel n'a pas toujours, comme le sens littéral, une liaison sensible avec les antécédents et les conséquents.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

« Qu'est-ce que la raison comprend ? Presque rien : mais la foi embrasse l'infini, Celui qui croit est donc bien au-dessus de celui qui raisonne, et la simplicité du cœur, bien préférable à la science qui nourrit l'orgueil. C'est le désir de savoir qui perdit le premier homme ; il cherchait la science, il trouva la mort. Dieu, qui nous parle dans l'Ecriture n'a pas voulu satisfaire notre vaine curiosité, mais nous éclairer sur nos devoirs, exercer notre foi, purifier et nourrir notre âme par l'amour des vrais biens. qui sont tous renfermés en lui. L'humilité d'esprit est donc la disposition la plus nécessaire pour lire avec fruit les livres saints, et c'est déjà avoir profité beaucoup que de comprendre combien ils sont au-dsssus de notre raison faible et bornée. » (De Lamennais, *Réflexion* sur le chapitre v du premier livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*.)

CHAPITRE XXV

Quel est le langage qui convient aux Écritures et dans lequel Augustin aurait voulu s'exprimer, si Dieu lui eût commandé, comme à Moïse, d'écrire le livre de la Genèse.

1. — Et cependant, mon Dieu, ô vous, ma gloire dans mon humilité et mon repos dans mes fatigues, qui entendez mes confessions et pardonnez mes fautes, puisque vous m'ordonnez d'aimer mon prochain comme moi-même (*Matth.* XXII, 37), puis-je croire que Moïse, votre plus fidèle serviteur, ait reçu de vous de moindres faveurs que je n'en eusse souhaité et désiré moi-même, si j'étais né dans le même temps que lui ; et que, prenant à votre service mon cœur et ma langue, vous m'eussiez choisi à sa place pour dispenser ces Écritures, destinées à être, dans la suite, si utiles à toutes les nations, et, du faîte si élevé de leur autorité, à dominer universellement les paroles du mensonge et les doctrines de l'orgueil ?

2. — Oui, j'aurais voulu, si j'eusse été Moïse (ne venons-nous pas tous du même limon, et qu'est-ce que l'homme, si vous ne vous souvenez de lui?) (*Ps.* VIII, 5), oui, si j'eusse été Moïse (1), et que vous m'eussiez enjoint d'écrire le livre de la Genèse, j'aurais voulu recevoir de vous une telle facilité d'élocution, une telle mesure dans mes expressions, que, d'une part, les intelligences encore incapables de concevoir la création divine n'eussent pu rejeter mes paroles comme trop au-dessus d'elles; que, de l'autre, les intelligences capables de cette

(1) *Si j'eusse été Moïse*, etc..... Le récit de Moïse est simple, noble, divin. Il sert d'introduction magnifique à la Bible tout entière, en nous faisant connaître ce qu'on appelle la cosmogonie. « La beauté et la grandeur du récit de la création peint par Moïse ont frappé tous les esprits. Ainsi, un rationaliste, M. Dillmann (*Gen.* 1875, p. 9. Voir *Journal des Savants*, janvier 1868, p. 33-34), dit de la cosmogonie de la Genèse : « Elle ne contient

CAPUT XXV

Quis sermo deceat divinam Scripturam.

1. — Et tamen ego, Deus meus, celsitudo humilitatis meæ, et requies laboris mei, qui audis confessiones meas, et dimittis peccata mea: quoniam tu mihi præcipis ut diligam proximum meum sicut meipsum, non possum minus credere de Moyse fidelissimo famulo tuo, quam mihi optarem ac desiderarem abs te dari id muneris, si tempore illo natus essem quo ille, eoque loco me constituisses, ut per servitutem cordis ac linguæ meæ, litteræ illæ dispensarentur, quæ tanto post essent omnibus gentibus profuturæ, et per universum orbem, tanto auctoritatis culmine, omnium falsarum superbarumque doctrinarum verba superaturæ.

2. — Vellem quippe, si tunc ego essem Moyses (ex eadem namque massa omnes venimus; et quid est homo nisi quia memor es ejus?), vellem ergo, si tunc ego essem quod ille, et mihi abs te Geneseos liber scribendus injungeretur, talem mihi eloquendi facultatem dari, et eum texendi sermonis modum, ut neque illi qui nondum queunt intelligere quemadmodum creat Deus, tanquam

pas un mot qui puisse paraître indigne de la pensée de Dieu. Dès lors que l'on tentait de peindre, pour le rendre saisissable à l'intelligence humaine, le mystère de la création, qui demeurera toujours un mystère pour l'homme, il était impossible d'en tracer un tableau plus grand et plus digne. C'est à bon droit qu'on en tire une preuve du caractère révélé de ce récit; ce n'est que là où Dieu s'est manifesté selon sa véritable essence qu'il a pu être écrit. C'est l'œuvre de l'esprit révélateur. » « Ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, a dit Ampère, ou il était inspiré. » (Vigouroux, *Manuel biblique*, 1880, p. 316.)

conception eussent retrouvé, dans le peu de mots de votre serviteur, tout sens vrai qui se serait alors offert à leurs pensées; et qu'enfin, si la lumière de la vérité en dévoilait un nouveau à quelque autre esprit, celui-là eût aussi bien ressorti des mêmes paroles! (1)

(1) *Ce sens eût aussi bien ressorti des mêmes paroles.* « Le récit que nous fait l'auteur sacré de la création du monde est sobre, clair, et aussi précis que le permettaient la langue hébraïque et l'époque où vivait Moïse. C'est une histoire réelle qui nous est racontée. Il faut cependant observer que le génie de la langue dans laquelle elle est écrite a obligé l'écrivain à employer certaines expressions dans un sens métaphysique: il ne s'est pas exprimé en formules scientifiques et rigoureuses, il a voulu seulement montrer que Dieu est le créateur de tout ce qui existe, et, pour se mettre à la portée de tous et exposer les vérités les plus profondes, il s'est exprimé dans une sorte de langage populaire et figuré, dans lequel il attribue à Dieu la parole et le montre commandant au monde comme un maître à ses serviteurs..... » (Abbé Vigouroux, *loc. cit.*)

excedentia vires suas, dicta recusarent; et illi qui hoc jam possunt, in quamlibet veram sententiam cogitando venissent, eam non prætermissam in paucis verbis famuli tui reperirent; et si alius aliam vidisset in luce veritatis, nec ipsa in eisdem verbis intelligenda deesset.

CONSIDÉRATION PRATIQUE

« C'est la vérité qu'il faut chercher dans les Ecritures saintes et non l'éloquence. » N'aurons-nous pas un tel livre pour l'admirer; l'Esprit Saint qui l'a inspiré, n'a pas besoin de notre admiration. Ne le lisons pas non plus pour devenir plus savants, et encore moins pour le paraître. Quiconque aurait pour but de satisfaire sa curiosité d'apprendre et son désir de connaître ce que d'autres ignorent, perdrait son temps. Il faut lire les Ecritures avec humilité, avec simplicité, avec foi, sans viser à la pénétration, à l'habileté ou à la fausse science. Nous sommes des enfants que Dieu daigne instruire, et nous devons écouter ses leçons avec infiniment plus de respect que nous n'en avions jadis pour les leçons de notre mère. » (*Imit. de J.-C.* par Natalis de Wailly, *Réflexion.* Liv. I^er^, chap. v, p. 14.) [Voir ci-dessous, chap. xxix.]

CHAPITRE XXVI

Fausses idées qui viennent à l'esprit de ceux qui entendent ou lisent ces paroles : « Dieu dit que telle chose soit et elle fut. »

1. — Comme une source alimentant le cours de plusieurs ruisseaux répandus au loin est plus abondante, dans son étroit bassin, qu'aucun de ces ruisseaux qui en découlent et traversent de nombreux pays, de même le récit de votre prophète, qui devait servir à tous les interprètes, fait jaillir de quelques mots des torrents d'une limpide vérité, où chacun peut puiser à son gré, ceux-ci d'une façon, ceux-là d'une autre, pour la développer ensuite dans les circuits plus larges de ses discours.

2. — Quelques-uns, en lisant ou en entendant ces paroles, se figurent Dieu comme un homme ou un être corporel (1), doué d'un immense pouvoir, qui, par un dessein nouveau et subit, a produit hors de lui, et comme à distance, le ciel et la terre, ces deux grands corps contenant toutes choses, l'un supérieur, l'autre inférieur. Et lorsqu'ils entendent : « Dieu a dit : Que cela soit et cela fut, » ils s'imaginent une parole qui commence et qui finit, résonnant et passant dans le temps et qui est à peine prononcée, lorsque l'être appelé existe déjà; enfin je ne sais quelles autres pensées leur suscite ainsi l'illusion de la chair. Ce sont là de petits enfants, mais, par l'humilité de son langage, l'Ecriture porte, pour ainsi dire, leur faiblesse dans son sein maternel, et l'édifice du salut s'élève en eux par la foi qui leur fait garder la certitude que Dieu a fait

(1) *Quelques-uns se figurent Dieu comme un homme ou un être corporel.* Saint Augustin veut parler ici, non des interprètes ignorants de l'Ecriture Sainte, ni de ceux qui enseignent sérieusement de pareilles inepties, mais des pieux fidèles qui se représentent ces figures matérielles dans leur imagination. Il n'est pas dans l'Eglise de pauvre petite femme

CAPUT XXVI

Scripturam decet humile simplexque verborum genus.

1. — Sicut enim fons in parvo loco uberior est, pluribusque rivis in amplioria spatia fluxum ministrat, quam quilibet eorum rivorum qui per multa locorum spatia ab eodem fonte deducitur, ita narratio dispensatoris tui, sermocinaturis pluribus profutura, parvo sermonis modulo scatet fluenta liquidæ veritatis, unde sibi quisque verum quod de his rebus potest, hic illud ille istud, per longiores loquelarum anfractus trahat.

2. — Alii enim, cum hæc verba legunt vel audiunt, cogitant Deum quasi hominem, aut quasi aliquam molem immensa præditam potestate : novo quodam et repentino placito, extra seipsam tanquam locis distantibus, fecisse cœlum et terram : duo magna corpora supra et infra, quibus omnia continerentur. Et cum audient : Dixit Deus : Fiat illud, et factum est illud; cogitant verba cœpta et finita, sonantia temporibus atque transeuntia, post quorum transitum statim existeret quod jussum est ut existeret; et si quid forte aliud, hoc modo ex familiaritate carnis opinantur. In quibus adhuc parvulis animalibus, dum isto humillimo genere verborum, tanquam materno sinu, eorum gestatur infirmitas, salubriter ædificatur fides, qua certum habeant et teneant Deum

pour ignorer que les anges n'ont point de corps et sont des êtres spirituels. Cependant, la plupart des chrétiens simples et peu instruits se les représentent comme des jeunes gens d'une beauté extraordinaire. Or, un théologien chez qui la prudence est au niveau de l'érudition ira-t-il s'indigner contre eux et contre les conceptions de leur imagination?

toutes les créatures, dont leurs sens contemplent l'admirable variété. Mais si l'un d'eux, dans l'orgueil de sa faiblesse, méprisant la simplicité de ces paroles, s'élance hors du berceau où il est nourri (1), hélas! il tombera, le malheureux..... O Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de lui, afin que les passants n'écrasent pas dans le chemin ce petit du passereau encore sans plumes; envoyez-lui un ange, pour le replacer dans son nid et qu'il y vive jusqu'à ce qu'il puisse prendre son essor!

(1) *Si l'un d'eux s'élance dans l'orgueil de sa faiblesse hors de ce berceau,* etc. C'est-à-dire que si un chrétien, peu versé dans la science des

fecisse omnes naturas quas eorum sensus mirabili varietate circumspicit. Quorum si quispiam quasi vilitatem dictorum aspernatus, extra nutritorias cunas superba imbecillitate se extenderit, heu! cadet miser. Sed, Domine Deus, miserere, ne implumem pullum conculcent qui transeunt viam : et mitte angelum tuum, qui eum reponat in nido, ut vivat donec volet.

Ecritures, entend ces paroles de la Genèse dans un sens grossier, sans tenir compte du vrai sens de l'Ecriture et de l'interprétation de l'Eglise, il tombera misérablement dans l'erreur, comme saint Augustin en sa jeunesse.

CHAPITRE XXVII

Divers sens que les savants donnent aux premières paroles de la Genèse, tout en étant d'accord sur les grands principes.

1. — Pour d'autres, ces paroles ne sont plus un nid, mais un verger fertile, où ils voient des fruits cachés, où, voltigeant, joyeux et gazouillant, ils les cherchent et les cueillent. Car, à la lecture ou à l'audition de ces paroles, ô Dieu, ils voient que votre éternelle et immobile permanence domine tous les temps passés et futurs, quoiqu'il n'y ait aucune créature temporelle qui ne soit votre ouvrage. Ils voient que votre volonté, n'étant autre chose que vous-même, ne peut nullement changer, et que ce n'est point par une volonté nouvelle, n'existant pas auparavant, que vous avez tout créé, en tirant, non de votre substance, des êtres revêtus de votre forme éternelle, mais du néant, la plus informe dissemblance, capable cependant d'être formée à votre ressemblance. Ils voient que les créatures, puisant en vous seul suivant la mesure fixée par vous et la nature de chaque espèce, sont toutes très bonnes, soit qu'elles demeurent fixées autour de vous, soit que, successivement éloignées par la distance des temps ou des lieux, elles produisent ou reçoivent leurs variables perfections. Voilà ce qu'ils voient et ils s'en réjouissent dans la lumière de votre vérité, autant qu'on le peut ici-bas.

2. — L'un d'eux, en s'arrêtant sur ces paroles : « Dans le principe Dieu créa, » entend par le principe (1) la Sagesse, puisque c'est elle qui nous parle. Un autre, considérant les mêmes paroles, entend par principe le commencement de la création. Pour lui : créa dans le principe, c'est comme si l'on disait : Dieu fit d'abord. Parmi ceux qui reconnaissent dans ce principe la sagesse par laquelle vous avez fait le ciel et la terre, l'un croit

(1) *Par le principe,* voir les chapitres XII, XVI, XIX, XXVIII.

CAPUT XXVII

Ut varie intelligitur ab eruditis Scriptura.

1. — Alii vero, quibus hæc verba non jam nidus, sed opaca fruteta sunt, vident in eis latentes fructus, et volitant lætantes, et garriunt scrutantes, et carpunt eos. Vident enim, cum hæc verba legunt vel audiunt, tua, Deus, æterna et stabili permansione cuncta præterita et futura tempora superari; nec tamen quidquam esse temporalis creaturæ, quod tu non feceris: cujus potestas (quia idem est quod tu), nullo modo mutata, vel quæ antea non fuisset, exorta voluntate, fecit omnia; non de te similitudinem, tuam formam omnium; sed de nihilo dissimilitudinem informem, quæ formaretur per similitudinem tuam, recurrens in te unum pro captu ordinato, quantum cuique rerum in suo genere datum est: et fierent omnia bona valde, sive maneant circa te, sive gradatim remotiore distantia per tempora et loca pulchras variationes faciant aut patiantur. Vident hæc, et gaudent in luce veritatis tuæ, quantulum hic valent.

2. — Et alius eorum intendit in id quod dictum est: In principio fecit Deus; et respicit Sapientiam principium, quia et loquitur ipsa nobis. Alius itidem intendit in eadem verba, et principium intelligit exordium rerum conditarum: et sic accipit In principio fecit, ac si diceretur, Primo fecit. Atque in eis qui intelligunt: in principio, quod in sapientia fecisti cœlum et terram, alius eorum ipsum cœlum et terram creabilem materiam cœli et terræ sic esse credit cognominatam; alius jam formatas

que le ciel et la terre désignent la matière primitive dont ils furent créés; l'autre, les substances distinctes et déjà formées. Cet autre entend par le ciel la nature spirituelle déjà formée, et par la terre la substance corporelle encore informe.

Même divergence d'opinions entre ceux qui comprennent, sous les noms de ciel et de terre, la matière informe dont le ciel et la terre seraient formés : pour les uns, elle serait la source commune des créatures corporelles et intelligentes; pour les autres, elle est seulement cette masse extérieure, dont le vaste sein renferme tous les êtres sensibles qui s'offrent à nos yeux. Enfin, pareil dissentiment entre ceux qui croient qu'au même passage le nom de ciel et de terre désigne les créatures formées et classées dans un ordre régulier. L'un y fait entrer les créatures visibles et invisibles; l'autre n'y range que les seules créatures visibles, c'est-à-dire le ciel lumineux que nous contemplons, et cette terre couverte de ténèbres, avec tous les êtres qu'ils contiennent.

distinctasque naturas, alius unam formatam eamdemque spiritualem, cœli nomine; áliam informem corporalis materiæ, terræ nomine. Qui autem intelligunt in nominibus cœli et terræ adhuc informem materiam, de qua formaretur cœlum et terra, nec ipsi uno modo id intelligunt: sed alius, unde consummaretur intelligibilis sensibilisque creatura; alius tantum, unde sensibilis moles ista corporea, sinu grandi continens perspicuas promptasque naturas. Nec illi uno modo, qui jam dispositas digestasque creaturas, cœlum et terram vocari hoc loco credunt: sed alius invisibilem, atque visibilem; alius solam visibilem, in qua luminosum cœlum suspicimus, et terram caliginosam, quæque in eis sunt.

CHAPITRE XXVIII

De combien de manières une chose peut être avant une autre. La matière primitive a d'abord été créée et appelée le ciel et la terre, parce que c'est d'elle que le ciel et la terre ont été tirés, mais elle n'a pas eu la priorité du temps, parce que le temps ne commence qu'avec la forme des choses.

1. — Mais celui qui prend ces mots : « Dans le principe Dieu créa, » comme s'il y avait : « D'abord il créa, » n'a d'autre moyen d'avoir le véritable sens que d'entendre, par le ciel et la terre, la matière du ciel et de la terre, c'est-à-dire de toutes les créatures spirituelles et corporelles. Car voulût-il voir par là l'univers déjà formé, on aurait raison de lui demander : « Si c'est là ce que Dieu créa d'abord, qu'a-t-il fait ensuite? » Après la création de l'univers, ne pouvant rien trouver, il sera donc forcé de s'entendre interroger : « Comment Dieu a-t-il créé cela d'abord, s'il n'a rien créé depuis? » Mais s'il répond que Dieu créa d'abord la matière informe, pour la revêtir ensuite de ses formes, ce n'est pas absurde, pourvu qu'il sache bien distinguer les manières dont une chose peut précéder une autre, par l'éternité, par le temps, par le choix et par l'origine. Par l'éternité, Dieu est avant toute chose ; par le temps, la fleur existe avant son fruit; par le choix, le fruit l'emporte sur sa fleur; enfin, par l'origine, le son précède le chant.

2. — De ces quatre priorités, la première et la dernière sont très difficiles à comprendre ; les deux intermédiaires se conçoivent très aisément. Quoi de plus rare, en effet, et de plus difficile, Seigneur, que de concevoir votre éternité, produisant dans son immobilité les choses changeantes, et par cela même leur étant antérieure? Et puis, où est l'esprit assez subtil pour discerner, sans grand effort, comment le son précède le chant? Il a pourtant la priorité, puisque le chant est un son formé, et qu'une chose peut exister sans forme, mais ce qui n'existerait pas n'en pourrait recevoir aucune. C'est ainsi que la matière

CAPUT XXVIII

Quot modis dicitur aliquid prius.

1. — At ille qui non aliter accipit, In principio fecit, quam si diceretur, Primo fecit, non habet quomodo veraciter intelligat cœlum et terram, nisi materiam cœli et terræ intelligat, videlicet universæ, id est, intelligibilis corporalisque creaturæ. Si enim jam formatam velit universam, recte ab eo quæri poterit : Si hoc primo fecit Deus, quid fecerit deinceps? Et post universitatem nihil inveniet, ac per hoc audiet invitus : Quomodo illud primo, si postea nihil? Cum vero dicit primo informem, deinde formatam, non est absurdus : si modo est idoneus discernere quid præcedat æternitate, quid tempore, quid electione, quid origine : æternitate, sicut Deus omnia ; tempore, sicut flos fructum ; electione, sicut fructus florem ; origine, sicut sonus cantum.

2. — In his quatuor, primum et ultimum, quæ commemoravi, difficillime intelliguntur; duo media, facillime. Namque rara visio est, et nimis ardua, conspicere æternitatem tuam, Domine, incommutabiliter mutabilia facientem, ac per hoc priorem. Quis deinde sic acuto cernat animo, ut sine labore magno dignoscere valeat quomodo sit prior sonus quam cantus? Ideo, quia cantus est formatus sonus, et esse utique aliquid non formatum potest : formari autem quod non est, non potest. Sic est prior materies, quam id quod ex ea fit. Non ideo prior, quia ipsa efficit, cum potius fiat : nec prior intervallo temporis; neque enim priore tempore sonos edimus informes sine

est antérieure à l'objet qui en est tiré. Elle ne l'est pas assurément comme cause efficiente, puisqu'elle est plutôt passive; elle ne l'est pas non plus par le temps, puisque nous ne commençons point par émettre des sons informes, sans mélodie, pour les adapter ensuite et leur donner la forme d'un chant musical, comme on fait un coffre avec du bois, ou un vase avec de l'argent. De telles matières ont toujours une priorité de temps sur la forme des objets qui en sont tirés; mais il n'en est pas ainsi du chant. En effet, on chante, on entend un son; il ne résonne pas d'abord sans avoir de forme, pour prendre ensuite celle d'un chant.

3. — Ce son, quel qu'il soit, passe dès qu'il a retenti, et vous n'en retrouverez aucune partie que l'art puisse coordonner. Le chant est donc renfermé dans le son, et le son en est la matière. Oui, le son lui-même se transforme en chant, et ainsi que je le disais, la matière du son précède la forme du chant, mais non comme une cause précède l'effet. Car le son ne produit pas lui-même le chant; il dépend de l'âme du chanteur qui le fait naître à l'aide des organes. Il n'a pas non plus la priorité du temps, puisqu'il est produit avec le chant lui-même; ni la priorité de choix, car le son n'est point préférable au chant, qui n'est pas seulement un son, mais un son agréable. Il ne lui est donc antérieur que par l'origine, car le chant n'est pas formé pour produire un son, mais le son pour produire un chant. Comprenne qui pourra, par cet exemple, que la matière primitive a d'abord été créée et appelée le ciel et la terre, parce que c'est d'elle que le ciel et la terre ont été tirés; mais elle n'a pas eu la priorité de temps, parce que le temps ne commence qu'avec la forme des choses. Or, cette matière était informe et on la voit simultanément avec le temps. Néanmoins, on ne peut parler d'elle que comme si elle avait une priorité de temps, bien qu'elle soit au dernier rang, puisque les choses ayant une forme sont bien meilleures que celles qui n'en ont pas, et qu'elle soit précédée par l'éternité du Créateur, qui la fait sortir du néant pour devenir quelque chose.

cantu, et eos posteriore tempore in formam cantici coaptamus aut fingimus : sicut ligna quibus arca, vel argentum quo vasculum fabricatur. Tales quippe materiæ tempore etiam præcedunt formas rerum quæ fiunt ex eis. At in cantu non ita est. Cum enim cantatur, auditur sonus ejus. Non prius informiter sonat, et deinde formatur in cantum.

3. — Quod enim primo utcumque sonuerit, præterit; nec ex eo quidquam reperies, quod resumptum arte componas : et ideo cantus in sono suo vertitur, qui sonus ejus materies ejus est. Idem quippe formatur, ut cantus sit : et ideo, sicut dicebam, prior materies sonandi quam forma cantandi, non per faciendi potentiam prior. Neque enim sonus est cantandi artifex, sed cantanti animæ subjacet ex corpore, de quo cantum faciat : nec tempore prior, simul enim cum cantu editur : nec prior electione, non enim potior sonus quam cantus; quandoquidem cantus est non tantum sonus, verum etiam sonus speciosus. Sed prior est origine, quia non cantus formatur, ut sonus sit, sed sonus formatur, ut cantus sit. Hoc exemplo, qui potest, intelligat, materiam rerum primo factam; et appellatam cœlum et terram, quia inde facta sunt cœlum et terra : nec tempore primo factam, quia formæ rerum exerunt tempora : illa autem erat informis, jamque in temporibus simul animadvertitur. Nec tamen de illa narrari aliquid potest, nisi velut tempore prior sit, cum pendatur extremior; quia profecto meliora sunt formata, quam informia; et præcedatur æternitate Creatoris, ut esset de nihilo, unde aliquid fieret.

Nota. — Dans ce chapitre, saint Augustin expose, avec une facilité étonnante et une élégance vraiment extraordinaire, ce que la plupart des scolastiques ont noyé dans de longues dissertations, où l'obscurité du style est égale à la quasi-barbarie des expressions.

CHAPITRE XXIX

Ceux qui expliquent l'Ecriture Sainte et sont d'opinion différente doivent cependant s'aimer les uns les autres et aimer Dieu, source de toute vérité.

Que la Vérité même fasse l'accord entre tant d'opinions diversement vraies ! Que notre Dieu ait pitié de nous, afin que nous usions légitimement de la loi, en la rapportant à la fin du précepte, à la pure charité ! (*I Tim.* 1, 5, 8.) Ainsi donc, si l'on me demande lequel de ces sens a été celui de votre serviteur Moïse, ces pages ne seraient point mes confessions, si je ne vous avouais pas que je l'ignore. Je sais pourtant que toutes ces opinions sont vraies, sauf les interprétations de ces esprits grossiers dont j'ai cru devoir parler. Encore sont-ils eux-mêmes comme de petits enfants de bonne espérance, puisqu'ils ne se rebutent point de ces paroles de vos Saints Livres (1), si sublimes dans leur simplicité, si riches dans leur concision. Pour nous tous qui, je le reconnais, ne lisons et n'interprétons ces paroles que suivant la vérité, aimons-nous mutuellement et puissions-nous vous aimer également, vous, notre Dieu, source de la vérité, si c'est vraiment de la vérité et non de la vanité que nous avons soif ; et honorer le dispensateur de vos Écritures, votre serviteur, plein de votre Esprit, persuadés que quand il les écrivait sous votre inspiration, il y vit les sens les plus lumineux et les plus vrais, et les fruits les plus utiles et les plus excellents.

(1) *Ils ne se rebutent point de ces paroles.* « Celui qui aurait le véritable esprit de l'Ecriture, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, y trouverait une manne cachée. » Les saints avaient ce véritable esprit de Dieu. Sainte Ludgarde préférait l'intelligence des Ecritures au don même des miracles. Le Sauveur lui apparaissant un jour : « Que souhaitez-vous de préférence ? lui dit-il. — L'intelligence des Ecritures, afin que, les connaissant mieux, j'aime davantage

CAPUT XXIX

Tractatores Scripturæ diversa sentientes concordent invicem charitate.

In hac diversitate sententiarum verarum, concordiam pariat ipsa veritas; et Deus noster misereatur nostri, ut legitime lege utamur, præcepti fine, pura charitate. Ac per hoc, si quis quærit ex me quid horum Moyses ille tuus famulus senserit, non sunt hi sermones confessionum mearum, si tibi non confiteor. Nescio; et scio tamen illas veras esse sententias, exceptis carnalibus, de quibus, quantum existimavi, locutus sum; quos tamen bonæ spei parvulos hæc verba libri tui non territant, alta humiliter, et pauca copiose. Sed omnes quos in eis verbis vera cernere ac dicere fateor, diligamus nos invicem, pariterque diligamus te Deum nostrum, fontem veritatis, si non vana, sed ipsam sitimus eumdemque famulum tuum, Scripturæ hujus dispensatorem, spiritu tuo plenum, ita honoremus, ut hoc eum, te revelante, cum hæc scriberet, attendisse credamus, quod in eis maxime, et luce veritatis, et fruge utilitatis, excellit.

aussi l'Auteur de tout bien..... » Pour les docteurs, l'Ecriture fut le plus beau sujet d'études, le plus fécond de leurs étonnements. On peut mettre au socle de chacune des statues des Pères cette inscription faite pour l'image de Dom Calmet :

Des oracles sacrés, que Dieu nous fit entendre,
Son travail assidu perça l'obscurité.
Il fit plus, il les crut avec simplicité
Et fut par ses vertus digne de les comprendre.

Autant que le fini peut comprendre l'infini, et la main de l'enfant contenir l'Océan!

CHAPITRE XXX

On doit penser, d'après saint Augustin, que Moïse a voulu donner à ses paroles tous les sens véritables auxquels elles se prêtent.

Donc, quand l'un me dit : « Le sens de Moïse est le mien » ; et un autre : « Non, c'est plutôt le mien » ; je crois dire avec plus de piété : « Pourquoi l'un et l'autre ne seraient-ils pas le sien, si l'un et l'autre sont véritables? » Si l'on vient à découvrir dans ces paroles un troisième, un quatrième, ou même plusieurs autres sens vrais, pourquoi refuser de croire qu'il a vu tout cela, lui dont un Dieu s'est servi pour prêter aux saintes Lettres tant d'interprétations différentes, mais véritables? Pour moi, je le déclare hardiment et du fond de mon cœur, si j'écrivais quelque chose qui dût avoir une grande autorité, je préférerais écrire de façon à donner à mes paroles tous les sens raisonnables qu'on pourrait y trouver, plutôt que d'en exposer très clairement un seul vrai, qui exclurait tous les autres, n'eussent-ils rien de faux dont je puisse être choqué.

Je ne veux donc pas, mon Dieu, être assez téméraire pour croire qu'un tel homme n'ait pas mérité de vous une telle faveur. Oui, en écrivant ces paroles, Moïse a eu en vue, il a exprimé exactement toutes les vérités que nous avons pu y découvrir (1), toutes celles qu'il nous était impossible, comme maintenant encore, d'y trouver, et qui cependant peuvent s'y découvrir un jour.

(1) *Moïse a eu en vue, il a exprimé exactement toutes les vérités*, etc. C'est la pensée de saint Basile. (Préface du *Traité sur l'Esprit-Saint.*) C'est également celle de saint Jean Chrysostome. (*Homil.* XXI, in. cap. V *Gen.*) « Quel grand, quel ineffable trésor, mes bien-aimés, dit-il, dans les paroles que vous venez d'entendre! Je n'ignore pas que beaucoup, en jetant les yeux

CAPUT XXX

Sensisse putandus est Moyses quidquid veri potest in ipsius verbis inveniri.

Ita cum alius dixerit : Hoc sensit quod ego ; et alius : Immo illud quod ego, religiosus me arbitror dicere : Cur non utrumque potius si utrumque verum est? Et si quid tertium, et si quid quartum et si quid omnino aliud verum quispiam in his verbis videt, cur non illa omnia vidisse credatur, per quem Deus unus sacras litteras vera et diversa visuris multorum sensibus temperavit? Ego certe, quod intrepidus de corde meo pronuntio, si ad culmen auctoritatis aliquid scriberem, sic mallem scribere, ut quod veri quisque de his rebus capere posset, mea verba resonarent, quam ut unam veram sententiam ad hoc apertius ponerem, ut excluderem cæteras, quarum falsitas me non posset offendere. Nolo itaque, Deus meus, tam præceps esse, ut hoc illum virum de te meruisse non credam. Sensit ille omnino in his verbis, atque cogitavit, cum ea scriberet, quidquid hic veri potuimus invenire, et quidquid nos non potuimus, aut nondum possumus, et tamen in eis inveniri potest.

sur cette simple série de noms propres, s'imaginent qu'il n'y a rien là-dessous, si ce n'est ces mêmes noms. Mais, pour moi, je vous supplie de ne pas passer à la légère sur les choses renfermées dans les divines Ecritures. Rien dans ce Livre sacré qui n'ait une riche et profonde signification ; car c'est par l'inspiration de l'Esprit-Saint que les prophètes ont parlé, et de cette inspiration découlent des trésors inépuisables. Ne vous étonnez pas, je vous prie, si je m'engage à vous découvrir de grandes richesses dans cette simple série de noms. Il n'est pas une syllabe, il n'est pas une virgule dans ce livre, où l'on ne puisse trouver les plus magnifiques pensées.....

CHAPITRE XXXI

L'Esprit Saint ne pouvait ignorer tous les sens des paroles qu'il devait révéler plus tard à ceux qui les liraient, quand même l'écrivain à qui il les dictait n'aurait eu en vue qu'un seul de tous les sens véritables qu'elles peuvent recevoir.

1. — Enfin, Seigneur, ô vous qui êtes Dieu et non un être de chair et de sang, si l'homme n'a pu tout voir, votre Esprit de bonté, mon guide dans la voie droite (*Ps.* CXLII, 10), pouvait-il ignorer tout ce que vous-même deviez révéler plus tard, dans ces paroles, à ceux qui les liraient, quand même votre interprète n'aurait songé qu'à un seul de leurs nombreux sens véritables? S'il en est ainsi, celui de Moïse, sans doute, est le plus excellent. Faites-nous-le donc connaître, Seigneur, ou tel autre également vrai qu'il vous plaira; mais, soit que vous nous découvriez la pensée même de votre serviteur, soit qu'à l'occasion de ces paroles vous en montriez une autre, nourrissez vous-même notre esprit et qu'il ne devienne pas le jouet de l'erreur.

2. — Seigneur, mon Dieu, que de pages, n'est-ce pas? que de pages j'ai écrites sur ce peu de mots! Comment nos forces

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Que de fois saint Augustin a demandé à Dieu de l'éclairer, de lui faire connaître sa voie, d'être son guide dans le droit chemin! Connaître sa route, c'est-à-dire ce qu'on doit croire ici-bas, espérer, pratiquer pour que la vie soit comme le vestibule du ciel : voilà bien l'homme tout entier et la vie sous tous ses aspects. Combien de fois les cœurs les plus fermes sont ébranlés dans leurs voies et chancellent dans le chemin de la vie! L'âme regarde dans toutes les directions et elle ne découvre que les plus épaisses ténèbres, et alors comme le poète elle s'écrie :

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant
Je parcours tous les points de la vaste étendue,
Et je dis : nulle part le bonheur ne m'attend.....

CAPUT XXXI

Veri Scripturæ sensus a Spiritu sancto revelantur.

1. — Postremo, Domine, qui Deus es, et non caro et sanguis, si quid homo minus videt, numquid et spiritum tuum bonum, qui deducet me in terram rectam, latere potuit quidquid eras in eis verbis, tu ipse revelaturus legentibus posteris: etiamsi ille, per quem dicta sunt, unam fortassis ex multis veris sententiam cogitavit? Quod si ita est, sit igitur illa quam cogitavit, cæteris excellentior. Nobis autem, Domine, aut ipsam demonstra, aut quamlibet alteram veram: ut sive nobis hoc, quod etiam illi homini tuo, sive aliud ex eorumdem verborum occasione patefacias, tu tamen pascas nos, non error illudat.

2. — Ecce, Domine Deus meus, quam multa de paucis verbis; quam multa, oro te, scripsimus? Quæ nostræ

Il lui reste alors la prière..... « Un quart d'heure d'entretien, de conversation avec Dieu, en apprend plus sur nos vraies destinées, sur la direction à donner à certaines affaires délicates, que les plus longues réflexions et les plus habiles combinaisons de la sagesse humaine. » (Mgr Landriot, *La Prière*, II, 10.)

2. C'est par une belle prière à l'Esprit-Saint que saint Augustin termine ce XIIe livre, lui demandant de l'éclairer sur la profondeur de l'Ecriture comme il l'en conjurait aux chapitres IX et XIII. Pour nous, soyons convaincus que Dieu n'a pas voulu qu'une seule erreur se glissât dans le livre par excellence, dont il daignait si miséricordieusement, si paternellement se faire lui-même et l'objet et l'auteur. Moïse tenait la plume, mais Dieu dictait. « Aussi, astronomie, géologie, constitution physique du globe..... tout salue en Moïse la vérité même, exprimant, en langage divin, les réalités de l'histoire du globe et de l'univers. De toutes les cosmogonies, dit Cuvier, celle de Moïse est la seule conforme à la nature. » (E. M. Gaucher, *loc. cit.*, p. IV.)

et le temps de notre vie suffiraient-ils à expliquer de la sorte tous vos saints Livres? Permettez-moi donc d'abréger mes louanges sur ces paroles et de m'arrêter à une seule idée inspirée par vous, vraie, certaine et utile, lors même, comme cela peut être, qu'il s'en présenterait beaucoup d'autres. Puissé-je, dans cette confession sincère, si je rencontre le sens de votre ministre, l'exprimer avec vérité et précision : car tel doit être le but de mes efforts, et si je n'y réussis pas, exprimer au moins ce que votre vérité aura bien voulu m'indiquer, dans les paroles de celui qui s'est montré lui-même si fidèle à ses inspirations.

vires, quæ tempora, omnibus libris tuis ad istum modum sufficient? Sine itaque me brevius in eis confiteri tibi, et eligere unum aliquid, quod tu inspiraveris, verum, certum et bonum, etiamsi multa occurrerint, ubi multa occurrere poterunt, ea fide confessionis meæ, ut, si hoc dixero quod sensit minister tuus, recte atque optime; id enim conari me oportet : quod si assecutus non fuero, id tamen dicam quod mihi per ejus verba veritas tua dicere voluerit, quæ illi quoque dixit quod voluit.

LIVRE XIII

LIVRE XIII

Saint Augustin fait ressortir la bonté de Dieu dans la création des êtres; il proclame un Dieu en trois personnes et donne la notion propre de l'Esprit-Saint. Enfin, il explique, dans un sens allégorique, l'histoire de la création du monde et voit en elle le symbole des merveilles que Dieu devait opérer plus tard dans l'Église, pour sanctifier et glorifier les hommes.

Le dernier livre des Confessions *est un de ceux dans lesquels saint Augustin donne un plus libre cours aux effusions de sa tendre piété et de son ardent amour pour Dieu. A cause de cela même il ne suit pas un ordre très rigoureux, les digressions y sont fréquentes.*

Le premier chapitre est semblable à ceux qui servent comme d'exorde aux livres I, II, VI, VIII, IX et XI. Il en reproduit plusieurs pensées et peut en être considéré comme l'abrégé.

CHAPITRE PREMIER

Invocation à Dieu. Dieu nous prévient par ses bienfaits, sans avoir besoin de nous et sans que le bien qui est en nous puisse l'aider en rien.

Je vous invoque, ô mon Dieu, mon créateur et ma miséricorde, vous qui n'avez pas oublié celui qui vous oubliait. Je vous appelle dans mon âme, que vous préparez à vous recevoir en lui inspirant ce vif désir de vous posséder. N'abandonnez pas maintenant celui qui vous implore, vous qui, devançant ma prière, m'avez prévenu (1) et pressé de mille manières par

LIBER TERTIUS DECIMUS

Dei bonitatem in rerum productione ac perfectione relucere! tum etiam Deum Trinitatem, ipsiusque Spiritus sancti proprietatem ex primis Geneseos verbis insinuari ostendit. Postmodum vero totam conditi mundi historiam interpretatione allegorica transfert ad ea quæ Deus in Ecclesia ad hominum sanctificationem et glorificationem operatur.

CAPUT PRIMUM

Invocat Deum, cujus bonitate se prævertum agnoscit.

Invoco te, Deus meus, misericordia mea, qui fecisti me, et oblitum tui non es oblitus. Invoco te in animam meam quam præparas ad capiendum te ex desiderio quod inspiras ei; nunc invocantem te ne deseras, qui priusquam invocarem prævenisti; et institisti crebrescens multimodis vocibus, ut audirem de longinquo, et converterer, et vocantem me invocarem te. Tu enim, Domine, delevisti omnia mala merita mea, ne retribueres manibus meis, quibus a te defeci; et prævenisti omnia bona merita mea, ut retribueres manibus tuis, quibus me fecisti; quia et

(1) *Vous qui, devançant ma prière, m'avez prévenu,* qui n'avez tenu compte que de mes bonnes œuvres. Il n'est peut-être pas une page des ouvrages composés par saint Augustin, dans la seconde partie de sa vie, où cette vérité comme la précédente : « Je vous appelle dans mon âme que vous préparez, etc., » ne soit reproduite et affirmée sous différentes formes.

vos inspirations secrètes. Vous m'avez crié de loin de revenir à vous (1) et d'appeler à moi Celui qui m'appelait à lui. Oui, Seigneur, vous avez effacé tous mes péchés, pour n'être point obligé de solder les œuvres de mon infidélité; vous avez prévenu toutes mes bonnes actions, afin de rétribuer le bien fait en moi par vos mains, dont je suis l'ouvrage. Car vous étiez avant que je fusse, et je n'étais rien pour recevoir l'être de vous. Cependant, voilà que j'existe, grâce à votre bonté qui a devancé tout mon être et la matière dont vous l'avez créé. Vous n'aviez pas besoin de moi, je ne suis pas un bien qui puisse vous aider en rien, ô mon Seigneur et mon Dieu; non, je ne suis pas tel que mes services vous soulagent, comme si l'action vous fatiguait, ou que votre toute-puissance diminue si je vous refuse mes adorations, et vous ne réclamez point les hommages de mon culte, comme la terre demande qu'on la cultive pour ne pas demeurer stérile. Mais vous voulez que je vous serve, que je vous adore, afin que je sois heureux par vous, à qui je dois d'être capable de le devenir.

(1) *Vous m'aviez crié de loin de revenir à vous.* Comment était-il alors loin de Dieu? Lui-même nous l'explique dans un autre endroit de ses

priusquam essem, tu eras; nec eram cui præstares ut essem. Et tamen ecce sum, ex bonitate tua præveniente totum hoc quod me fecisti, et unde me fecisti. Neque enim eguisti me, aut ego tale bonum sum, quo tu adjuveris, Domine meus et Deus meus; non ut tibi sic serviam, quasi ne fatigeris in agendo, aut ne minor sit potestas tua carens obsequio meo; neque ut sic te colam, quasi terram, ut sis incultus, si non te colam. Sed ut serviam tibi, et colam te, ut mihi bene sit de te, a quo mihi est ut sim, cui bene sit.

ouvrages. « Quelquefois le même homme se trouve dans ces deux situations : tantôt il est proche de Dieu, et tantôt il en est éloigné; il en est rapproché par la lumière de la vérité, il en est éloigné par le nuage de la chair. En effet, Dieu étant partout et n'étant contenu en aucun lieu, nous ne pouvons être ni rapprochés, ni éloignés de lui par les lieux. Nous approcher de lui, c'est devenir semblable à lui; nous éloigner de lui, c'est perdre la ressemblance avec lui. » (*Sur le psaume XXXIV*, deuxième discours, n° 6.)

CHAPITRE II

Toutes les créatures corporelles et spirituelles tiennent leur existence de la bonté de Dieu, sans qu'elles aient rien mérité de lui.

1. — C'est en effet de la plénitude de votre bonté que toute créature subsiste, sans être un bien qui vous fût nécessaire, et qui, sorti de vous, dût être égal à vous (1); mais vous lui avez donné l'être, parce qu'ayant ce pouvoir, vous ne vouliez pas la laisser dans le néant. Que deviez-vous au ciel et à la terre par vous créés dans le principe? Qu'avaient mérité ces créatures spirituelles et corporelles que vous avez créées dans votre sagesse? Qu'elles disent ce qui leur a valu de recevoir de vous, chacune dans son espèce, spirituelle ou corporelle, cet être imparfait, même informe, et si éloigné, par ses imperfections, de votre ressemblance? L'être spirituel, même sans forme, est supérieur au corps formé; et le corps, fût-il informe, est bien supérieur au néant. Or, toutes ces créatures seraient restées dans cet état informe où les tenait votre Verbe, si ce même Verbe ne les avait rappelées à votre unité, en leur imprimant une forme et ce caractère universel de bonté qui vient de votre souveraine bonté. Et qu'avaient-elles fait pour mériter cet être, même informe, dont elles ne pouvaient jouir que par vous?

2. — Comment la matière corporelle a-t-elle pu mériter d'être même invisible et informe (*Gen.* 1, 1), car elle n'eût pas même été cela si vous ne l'aviez faite; par conséquent, n'étant pas encore, comment pouvait-elle auprès de vous mériter d'être? A cette ébauche de créature spirituelle, deviez-vous cet être même ténébreux, semblable à l'abîme et si différent de vous, où elle

(1) *Elle n'est pas un bien qui vous fût nécessaire, et qui, sorti de vous, dût être égal à vous.* Saint Augustin insiste sur cette vérité, pour distin-

CAPUT II

Creaturæ ex Dei bonitate subsistunt et perficiuntur.

1. Ex plenitudine quippe bonitatis tuæ creatura tua subsistit, ut bonum quod tibi nihil prodesset, nec de te æquale tibi esset, tamen quia ex te fieri potuit non deesset. Quid enim de te promeruit cœlum et terra, quæ fecisti in principio? Dicant quid de te promeruerunt spiritualis corporalisque natura, quas fecisti in sapientia tua: ut inde penderent etiam inchoata et informia quæque in genere suo, vel spirituali, vel corporali, euntia in immoderationem et in longinquam dissimilitudinem tuam, spirituale informe præstantius, quam si formatum corpus esset; corporale autem informe præstantius, quam si omnino nihil esset. Atque ita penderent in tuo Verbo informia, nisi per idem Verbum revocarentur ad unitatem tuam, et formarentur, et essent ab uno te summo bono universa bona valde. Quid de te promeruerunt ut essent saltem informia, quæ neque hoc essent, nisi ex te?

2. Quid de te promeruit materies corporalis, ut esset saltem *invisibilis et incomposita*, quæ neque hoc esset, nisi quia fecisti eam; ideoque de te, quia non erat, promerere ut esset non poterat? Aut quid de te promeruit inchoatio creaturæ spiritualis, ut saltem tenebrosa fluitaret, similis abysso, tui dissimilis, nisi per idem Verbum converteretur ad idem a quo facta est, atque ab eo illu-

guer la créature du Verbe; l'une vient de Dieu et a Dieu pour principe, mais ne lui est point égale. Le Verbe, au contraire, sorti du Père, lui est consubstantiel et absolument semblable.

flotterait encore, si votre Verbe ne l'eût ramenée au principe qui l'avait faite, afin qu'éclairée de ses rayons elle devînt lumière, non pas certes égale, mais conforme pourtant à ce type qui vous est égal? Si, pour le corps, être et être beau n'est pas la même chose, puisque autrement le corps ne pourrait être laid, de même pour l'esprit créé, vivre n'est pas la même chose que vivre sagement: sans quoi il serait immuable dans sa sagesse. Le bien pour lui est de s'attacher toujours à vous, pour ne pas perdre, par son éloignement (1), la lumière dont il était inondé en s'approchant de vous, et ne pas retomber dans cette vie de ténèbres, semblable à l'abîme. Ainsi, nous-mêmes, créatures spirituelles par notre âme, en nous éloignant de vous, notre lumière, autrefois nous avons été ténèbres dans cette vie (*Ephes.* v, 8), et nous luttons contre les dernières obscurités de cette nuit (2), jusqu'à ce que nous devenions votre justice dans votre Fils unique, élevés comme les montagnes divines, après avoir été l'objet de vos jugements profonds comme l'abîme. (*Ps.* xxxv, 7.)

(1) *Il lui est bon de s'attacher à vous, pour ne pas perdre par son éloignement,* etc. Saint Augustin passe ici des considérations philosophiques aux considérations théologiques. Il vient de parler de la condition naturelle de l'ange, il parle maintenant de la condition surnaturelle et divine. C'est en s'éloignant de Dieu que l'ange et l'homme perdent la lumière de la grâce et

minata lux fieret, quamvis non æqualiter, tamen conformis formæ æquali tibi? Sicut enim corpori non hoc est esse, quod pulchrum esse, alioqui deforme esse non posset, ita etiam creato spiritui, non id est vivere, quod sapienter vivere; alioquin incommutabiliter saperet. Bonum autem illi est hærere tibi semper, ne quod adeptus est conversione, aversione lumen amittat, et relabatur in vitam tenebrosæ abysso similem. Nam et nos, qui secundum animam creatura spiritualis sumus, aversi a te nostro lumine, in ea vita fuimus aliquando tenebræ; et in reliquiis obscuritatis nostræ laboramus, donec simus justitia tua in Unico tuo, sicut montes Dei. Nam judicia tua fuimus, sicut abyssus multa.

retombent dans les ténèbres, où ils étaient plongés avant d'obtenir le bienfait inestimable de la grâce.

(2) *Nous luttons contre les dernières obscurités de cette nuit.* Le saint Docteur veut parler des chutes légères que nous appelons vénielles, ou des révoltes d'une chair encore rebelle, ou du poids accablant de ce corps mortel, qui appesantit l'âme et l'empêche de s'élever par la méditation jusqu'à Dieu pour lequel elle a été créée. Il oppose ensuite la profondeur de l'abîme, où le péché nous précipite, à la hauteur des montagnes divines où la justice de Jésus-Christ doit nous élever.

CHAPITRE III

La créature spirituelle ne doit sa vie, sa lumière, qu'à la grâce de Dieu.

Les paroles que vous dites au début de la création: « Que la lumière soit, et la lumière fut, » (*Gen.* 1, 3) je les applique sans invraisemblance à la création spirituelle (1), parce qu'elle avait déjà une sorte de vie, que vous pouviez illuminer. Mais de même qu'elle n'avait mérité en rien cette vie capable de recevoir votre lumière, de même, après avoir reçu l'existence, elle n'avait pas mérité non plus d'être éclairée par vous. Car son état informe n'eût pu vous plaire, si elle n'était devenue lumière (2); elle le devint donc, non par nature, mais en contemplant celui qui l'éclairait et en s'attachant à lui sans retour. Ainsi, elle ne doit sa vie, son bonheur, qu'à votre grâce, parce qu'elle s'est tournée, par un heureux changement, vers ce qui est également incapable de changer, ni en mieux ni en pire, c'est-à-dire vers vous seul, qui possédez véritablement l'être et pour qui vivre n'est autre chose que vivre heureux, puisque vous êtes à vous-même votre béatitude.

(1) *Je les applique (ces paroles) à la création spirituelle.* Cette interprétation de saint Augustin est tout à fait secondaire et purement allégorique. Le sens naturel, historique et littéral de ces paroles, c'est que, sur l'ordre de Dieu, la lumière apparut sur la terre, quelle que soit la théorie qu'on adopte pour expliquer la source et l'apparition de la lumière avant la création du soleil, celle de Newton dite « théorie d'émission », celle qui revient à Descartes, dite « théorie des ondulations », ou même celle des *Rayons X*, de Rœntgen.

La science avoue cette seconde création, car elle reconnaît une lumière antérieure au soleil, indépendante de lui, cachée dans l'intérieur des corps, qui jaillit au moindre choc des veines du caillou, ou qui s'échappe des substances en dissolution. Elle l'appelle *fluide lumineux*. Sous l'action de

CAPUT III

Ex Dei gratia omnia.

Quod autem in primis conditionibus dixisti : Fiat lux, et facta est lux, non incongruenter hoc intelligo de creatura spirituali : quia erat jam qualiscumque vita, quam illuminares. Sed sicut non de te promeruerat, ut esset talis vita, quæ illuminari posset, ita nec cum jam esset, promeruit de te ut illuminaretur. Neque enim ejus informitas placeret tibi, si non lux fieret : non existendo, sed intuendo illuminantem lucem eique cohærendo, ut et quod utcumque vivit, et quod beate vivit, non deberet nisi gratiæ tuæ conversa per commutationem meliorem ad id quod neque in melius neque in deterius mutari potest, quod tu solus es, quia solus simpliciter es, cui non est aliud vivere, aliud beate vivere, quia tua beata vita tu es.

ce fluide allumé dans le sein de la terre, toute la végétation surgit et sourit au soleil. La science dit encore : le son, la chaleur, la lumière, l'électricité, ne sont qu'une forme du mouvement, une manifestation de l'*énergie universelle*. Ne pourrait-on pas dire cela plus chrétiennement et plus exactement de la *lumière?* Cette énergie universelle n'est-elle pas autre chose que la lumière infuse, le souffle de Dieu? (Voir ci-après, ch. VI, nos notes sur la lumière.) « Mais quoi ! la lumière avant le soleil ! » On ne s'attarde plus à cette objection de Voltaire. A la science le soin de répondre au philosophe incrédule et de justifier, sur ce point, comme sur bien d'autres, le récit mosaïque.

(2) *N'eût pu vous plaire si elle était devenue lumière.* Voir plus bas le chapitre X, où saint Augustin parle des saints anges comme s'ils avaient été aussi d'abord quelque chose d'informe et d'imparfait.

CHAPITRE IV

Dieu n'avait aucun besoin des créatures ;
il les a rendues parfaites, afin qu'elles puissent lui plaire.

Que manquerait-il donc à votre bonheur qui réside en vous, quand même toutes ces choses seraient encore dans le néant, ou à l'état informe? Vous ne les avez pas faites par besoin, n'est-ce point par la plénitude de votre bonté? Vous ne les avez point rassemblées et revêtues de formes, pour y trouver une sorte de complément à votre félicité. Leur imperfection vous déplaît, à vous qui êtes parfait; c'est pourquoi vous les perfectionnez, afin qu'elles vous plaisent, et non pour devenir plus parfait vous-même, par la perfection de vos œuvres. Car votre Esprit de bonté était porté au-dessus des eaux (*Gen.* I, 2), et non par elles (1), comme s'il s'y fût reposé lui qui fait reposer en soi ceux dans lesquels on dit qu'il repose. (*Isa.* XI, 21.) Immuable et incorruptible, se suffisant à elle-même, votre volonté était portée au-dessus de cette vie que vous aviez créée, pour laquelle vivre et vivre heureux ne sont pas la même chose, puisqu'elle ne laisse pas de vivre tout en flottant sous ses ténèbres; il ne lui reste donc qu'à se tourner vers son auteur, à chercher de plus en plus la vie dans la source de la vie, à voir la lumière dans sa lumière, et en recevoir sa perfection, son éclat et son bonheur.

(1) *Votre esprit de bonté était porté au-dessus des eaux, et non par elles.* Saint Augustin développe ainsi cette pensée dans le livre non terminé sur la Genèse (ch. VI, n° 16) : « Il n'était point porté sur les eaux, comme l'huile sur l'eau, ou l'eau sur la terre, c'est-à-dire comme s'il était contenu par elle, mais, s'il est permis en cette matière de recourir à des exemples tirés des choses visibles, comme la lumière du soleil et de la lune est portée

CAPUT IV

Deus non eget rebus conditis.

Quid ergo tibi deesset ad bonum, quod tu tibi es, etiamsi ista vel omnino nulla essent vel informia remanerent, quæ non ex indigentia fecisti, sed ex plenitudine bonitatis tuæ, cohibens atque convertens ad formam, non ut tanquam tuum gaudium compleatur ex eis? Perfecto enim tibi displicet eorum imperfectio, ut ex te perficiantur, et tibi placeant; non autem imperfecto, tanquam et tu eorum perfectione perficiendus sis. Spiritus enim tuus bonus superferebatur super aquas, non ferebatur ab eis, tanquam in eis requiesceret. In quibus enim requiescere dicitur Spiritus tuus bonus, hos in se requiescere facit. Sed superferebatur incorruptibilis et incommutabilis voluntas tua, ipsa in se sibi sufficiens super eam, quam feceras, vitam; cui non hoc est vivere, quod beate vivere: quia vivit etiam fluitans in obscuritate sua, cui restat converti ad eum a quo facta est, et magis magisque vivere apud fontem vitæ, et in lumine ejus videre lumen, et perfici, et illustrari, et beari.

sur les corps qu'elle éclaire ici-bas. Elle n'est point contenue par ces corps, mais dans le ciel, et elle est portée sur eux. N'allons pas croire non plus que l'esprit de Dieu soit porté sur la matière, comme dans des espaces matériels ; mais il l'est par une certaine force efficiente et créatrice, qui fait et façonne ce sur quoi elle est portée. Ainsi, la volonté de l'artisan est portée sur le bois qu'il façonne, ou sur tout autre objet qu'il travaille, ou même sur les propres membres qu'il met en mouvement pour les faire agir. »

CHAPITRE V

La Trinité divine se révèle dans les premières paroles de la Genèse.

Voici que m'apparaît, comme en énigme, la Trinité qui est vous-même, mon Dieu, car, ô Père, c'est dans le principe de notre sagesse (1), qui est votre sagesse, née de vous, égale et coéternelle à vous, c'est-à-dire dans votre Fils, que vous avez fait le ciel et la terre. J'ai déjà beaucoup parlé de ce ciel des cieux (2), de cette terre invisible et sans forme, et de l'abîme ténébreux, l'entendant de la nature spirituelle qui serait restée errante dans son imperfection, si elle n'eût été ramenée vers celui dont elle tenait l'espèce de vie, à laquelle sa lumière allait donner forme et beauté, pour qu'elle devînt ce ciel des cieux, placé plus tard entre les eaux supérieures et inférieures. Déjà, dans ce nom de Dieu, je découvrais le Père qui a fait ces choses, et dans celui de principe le Fils en qui il les a faites. Or, avec une ferme croyance que mon Dieu est une Trinité, je la cherchais dans vos saintes Écritures, dont voici le texte : « Votre esprit était porté au-dessus des eaux. » (3) (*Gen.* I, 2.) Et voilà la Trinité, mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, créateur de toutes les créatures.

(1) *C'est dans le principe de notre sagesse. Quoniam tu Pater in principio sapientiæ nostræ quod tua sapientia de te nata.* Les mots *sapientiæ nostræ* ne sont pas dans plusieurs textes anciens. Que saint Augustin dise : Mon Dieu, Père tout-puissant, par le principe qui est la sagesse née de vous, c'est-à-dire par votre Fils, vous avez fait le ciel et la terre; ou bien qu'il emploie volontiers le premier mot de la Bible *in principio*, c'est-à-dire rien n'existant encore que Dieu seul, pour désigner sous le nom de prin-

CAPUT V

Trinitas in Deo ex primis Geneseos verbis intelligitur.

Ecce apparet mihi in ænigmate Trinitas, quod es, Deus meus : quoniam tu Pater in principio sapientiæ nostræ, quod est tua Sapientia de te nata, æqualis tibi et coæterna, id est, Filio tuo, fecisti cœlum et terram. Et multa diximus de cœlo cœli, et de terra invisibili et incomposita, et de abysso tenebrosa, secundum spiritualis informitatis vagabunda deliquia, nisi converteretur ad eum a quo erat qualiscumque vita, et esset cœlum cœli ejus, quod inter aquam et aquam postea factum est, et tenebam jam Patrem in nomine Dei qui fecit hæc; et Filium in nomine Principii in quo fecit hæc : et Trinitatem credens Deum meum, sicuti credebam, quærebam in eloquiis sanctis ejus, et ecce Spiritus ejus superfere batur super aquas, Ecce Trinitas, Deus meus, Pater et Filius et Spiritus sanctus, creator universæ creaturæ.

cipe le Fils égal et coéternel au Père, ou enfin qu'il appelle principe, source, auteur de notre sagesse, le Verbe divin, le sens de sa pensée reste suffisamment clair comme aux chapitres VIII, XVIII, XIX et XXVIII du livre précédent.

(2) *J'ai déjà beaucoup parlé de ce ciel,* etc.; on l'a vu dans les premiers chapitres du livre XII.

(3) *Et l'esprit était porté,* etc. (Voir au chapitre suivant nos réflexions sur le *souffle de Dieu, Spiritus Dei.*)

CHAPITRE VI

Pourquoi n'est-ce qu'après avoir nommé le ciel et la terre invisibles et sans forme, et les ténèbres qui couvraient la face de l'abîme, que l'Ecriture parle de l'Esprit Saint.

Mais, ô lumière de vérité, quelle en était la cause? J'approche de vous mon cœur, dans la crainte qu'il ne m'enseigne le mensonge; dissipez ses ténèbres, et dites-moi, je vous en conjure, par la charité notre mère, dites-moi, je vous en supplie, pourquoi n'est-ce qu'après avoir nommé le ciel et la terre invisibles et sans forme, et les ténèbres répandues sur l'abîme (1), que l'Écriture nomme votre Esprit? Était-il donc nécessaire, pour nous en suggérer la notion, de le représenter comme « porté au-dessus » de quelque chose? Et cela ne pouvait-il se faire, sans avoir dit d'abord au-dessus de quoi votre Esprit était porté?

(1) *Les ténèbres répandues sur l'abîme..... Votre Esprit était porté.....* Dieu, pour créer l'univers, n'eut besoin que de sa volonté. Pour lui, a dit saint Augustin, commander, c'est faire. Mais la manifestation de cette volonté divine se fit nécessairement par des agents matériels, puisqu'il agissait sur la matière. C'est-à-dire que, de l'être tout-puissant et purement intellectuel, s'échappa (qu'on me passe l'expression) un souffle matériel, quoique divin, qui constitua l'organisation du monde.

Là, surtout, est le mystère, mystère que l'homme doit adorer à jamais; il fallut bien à la suprême intelligence un intermédiaire, un point de contact avec la grossièreté de la matière. Ce souffle matériel de Dieu, ce premier agent par lequel la volonté divine sortit, pour ainsi dire, de l'ordre intellectuel afin d'entrer dans l'ordre matériel, n'est-ce pas ce que la Genèse appelle la lumière? Elle nous apprend que la première parole de Dieu fut celle-ci : *Fiat lux! Que la lumière soit faite!* Avant elle, l'Esprit de Dieu planait sur le chaos. Nous ne voulons pas prétendre ici qu'on puisse dire : le souffle de Dieu, c'est la lumière; mais il faut admettre les effets que nous attribuons à ce puissant agent. De même que l'artisan, pour travailler la matière brute qu'il a devant lui, commence par préparer ou par faire ses outils, de même le sublime Ouvrier de l'univers fit et prépara son premier instrument.

Nous voyons d'ailleurs, dans la constitution du monde, un ordre admi-

CAPUT VI

Cur Spiritus dictus est superferri super aquas.

Sed quæ causa fuerat, o lumen veridicum! tibi admoveo cor meum, ne me vana doceat, discute tenebras ejus, et dic mihi, obsecro te per matrem charitatem; obsecro te, dic mihi, quæ causa fuerat, ut post nominatum cœlum et terram invisibilem et incompositam, et tenebras super abyssum, tum demum Scriptura tua nominaret Spiritum tuum? An quia oportebat eum sic insinuari, ut diceretur superferri : et non posset hoc dici, nisi prius illud commemoraretur, cui superferri Spiritus tuus posset intel-

rable de déductions, de conséquences successives. Toutes choses y sont en *corrélation;* tous les détails de la création, rapportés par la Genèse, s'appellent et se commandent. Le Seigneur fut admirablement logique dans son œuvre, et puisque la première chose qu'il fit, c'est la lumière, nous sommes autorisés à penser que la lumière fut son principal agent.

Mais qu'est-ce que la lumière, que je me plairais presque à nommer le souffle matériel de Dieu? Ce n'est pas seulement le rayon qui nous éclaire. On peut démontrer que la clarté n'est qu'un des divers ordres de cet immense et subtil élément qui anime le monde entier; élément si puissant et si délié, qu'on serait tenté de le définir une essence mixte, trait d'union entre la nature divine et la nature des choses matérielles, et que pour cela, je le répète, je serais tenté d'appeler, avec vénération, le souffle de Dieu.....

Ce souffle qui pénètre tout, qui échauffe tout, qui éclaire tout, vivifie tout, brille partout, et circule dans toutes les parties de l'univers créé, comme le sang circule dans nos veines, comme la sève dans les arbres, donnant ou conservant l'existence des êtres et des choses, ce souffle d'essence divine, puisqu'il est l'agent de Dieu, est la source de la vie matérielle comme de la vie spirituelle.

L'amour de Dieu, c'est la vie intellectuelle des hommes.

Le souffle de Dieu dans la lumière est une manifestation, c'est la vie matérielle.

Or, la lumière, c'est aussi la chaleur que les physiciens appellent *calorique*, pour ne point parler comme tout le monde. C'est aussi le feu, c'est le fluide électrique, c'est conséquemment la foudre, c'est le fluide magnétique, c'est

En effet, ce n'était ni au-dessus du Père, ni au-dessus du Fils, et l'on n'aurait pu dire réellement qu'il était porté, s'il ne l'avait été sur rien. Il fallait donc indiquer d'abord au-dessus de quoi il était porté, s'il était impossible de ne le désigner qu'en le disant « porté au-dessus ». Mais pourquoi ne devait-on nous le faire connaître que de cette manière?

peut-être la cause première d'une foule d'autres phénomènes dont la science humaine ne sait pas l'origine. Connaît-elle, par exemple, la cause première des rayons X, nommés *cathodiques* par les savants, c'est-à-dire formés au pôle négatif dans une ampoule de Crooke?

Qui aurait songé, avant la découverte de Rœntgen, qu'il y eût une lumière noire, comme la radiographie le prouve aujourd'hui?

Les phénomènes lumineux, de même que les phénomènes acoustiques, sont le résultat de *vibrations*. Les lois de ce mouvement vibratoire de l'*éther* sont rigoureusement les mêmes que celles du mouvement analogue de l'air, dans les phénomènes sonores. Un son n'existe *pour nous*, pour *notre ouïe*, que s'il résulte d'un nombre de vibrations compris entre un *minimum* (16) et un *maximum* (30 000 environ) par seconde.

De même, un rayon lumineux n'existe *pour notre œil* qu'entre un *minimum* de vibrations (400 millions, rayon *rouge*) et un *maximum* (700 trillions, rayon *violet*) par seconde.

En deçà du *minimum* se rangent *tous* les phénomènes *caloriques;* au delà du *maximum* tous les phénomènes connus sous le nom de *lumière noire*, rayons X, rayons cathodiques, et tous les phénomènes électriques: car, chaleur, lumière, électricité, sont le même phénomène avec une question de plus ou moins grand nombre de vibrations.

De même que notre œil ne perçoit pas les radiations calorifiques qui s'échappent d'un poêle, par exemple, de même il se trouve impuissant à

ligi? Nec Patri enim, nec Filio, superferebatur, nec superferri recte diceretur, si nulli rei superferretur. Prius ergo dicendum erat cui superferretur; et deinde ille quem non oportebat aliter commemorari nisi ut superferri diceretur. Cur ergo aliter eum insinuari non oportebat, nisi ut superferri diceretur?

percevoir les rayons de *même nature que ceux qu'il perçoit* (dits lumineux), mais dont les nombres de vibrations sont trop élevés pour actionner notre nerf optique : d'où ce nom de *lumière noire*, c'est-à-dire invisible pour nous.

Ces rayons ont une force de pénétration plus grande (résultant de leur mouvement plus rapide) que ceux visibles pour notre œil : d'où cette différente classification des corps opaques et transparents. Certains corps, *opaques* pour les rayons *lumineux*, ne le sont pas pour les rayons ultra-violets ou rayons X (v. g. bois, papier), la transparence étant à peu près en raison inverse de la densité. Ces rayons que nous ne pouvons percevoir *directement*, nous en manifestons la présence, en les faisant agir sur une substance (platino-cyanure de baryum), qui, d'obscure, devient immédiatement phosphorescente, lumineuse à nos yeux, aussitôt qu'elle se trouve sur le passage des dits rayons. La véritable découverte de Rœntgen a été justement la trouvaille de cette substance qui nous *manifeste* la présence de la lumière noire; car, bien avant lui, on connaissait l'existence de ces rayons invisibles.

Il y a plusieurs manières de produire ces rayons ultra-violets; la plus simple et la plus rapide, c'est la transformation de l'étincelle de la bobine d'induction ou de Ruhmkorff, en la faisant jaillir dans un vide parfait $\frac{1}{1\,000\,000}$ d'atmosphère ou de Crooke.

Il a fallu attendre six mille ans pour découvrir cette loi que Dieu a posée par son *fiat lux!*

CHAPITRE VII

Poids de la concupiscence qui nous entraîne dans les profondeurs de l'abîme et puissance de la charité qui nous en retire, par l'Esprit de Dieu qui était porté au-dessus des eaux.

Et maintenant, suive qui pourra, par la pensée, votre Apôtre s'écriant : « Votre charité s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (*Rom.* v, 5), nous instruisant des choses spirituelles, nous montrant cette voie suréminente de la charité et fléchissant pour nous les genoux devant vous, afin de nous obtenir la science sans égale de la charité de Jésus-Christ. (*I Cor.* XII, 31.) C'est pour cela que, dès le commencement, cet Esprit suréminent était porté au-dessus des eaux. A qui parler, comment parler de ce poids de la concupiscence qui nous entraîne dans un abîme abrupt et de cette charité qui nous relève par votre Esprit-Saint planant sur les eaux? A qui dirai-je, et comment dirai-je : Nous sommes submergés et nous surnageons? Car il n'y a pour ces flots ni profondeur, ni rivages. Quoi de plus semblable et de plus opposé? (1) D'un côté, nos passions, nos affections, la corruption de notre âme qui nous entraîne au fond par l'amour des vanités terrestres; de l'autre, la sainteté de votre Esprit qui nous ramène à la surface, par l'amour de la paix, afin que nos cœurs s'élèvent en haut jusqu'à vous, là où votre Esprit est porté au-dessus des eaux, et que nous parvenions au suprême repos, lorsque notre âme aura traversé les eaux sans solidité de la vie. (*Ps.* CXXIII, 5.)

(1) *Quoi de plus semblable et de plus opposé?* Saint Augustin parle ici de l'homme dans le sens de saint Paul, qui revient souvent sur cette vérité. L'homme aime les choses de la chair, par lesquelles il est comme

CAPUT VII

Effectus Spiritus sancti.

Jam hinc sequatur, qui potest, intellectu, Apostolum tuum dicentem : quia charitas tua diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis : et de spiritualibus docentem et demonstrantem supereminentem viam charitatis, et flectentem genua pro nobis ad te, ut cognoscamus supereminentem scientiam charitatis Christi. Ideoque ab initio supereminens superferebatur super aquas. Cui dicam? quomodo dicam de pondere cupiditatis in abruptam abyssum, et de sublevatione charitatis per Spiritum tuum, qui superferebatur super aquas? Cui dicam? Quomodo dicam: Mergimur et emergimus? Neque enim loca sunt, quibus mergimur et emergimus. Quid similius et quid dissimilius? Affectus sunt, amores sunt, immunditia spiritus nostri defluens inferius amore curarum : et sanctitas Spiritus tui, attollens nos superius amore securitatis, ut sursum corda habeamus ad te, ubi Spiritus tuus superfertur super aquas? et veniamus ad supereminentem requiem, cum pertransierit anima nostra aquas quæ sunt sine substantia.

submergé; il aime les choses du ciel, par lesquelles il s'élève et surnage. Ces deux tendances paraissent opposées et contradictoires; mais la contradiction disparaît, si l'on considère que l'homme aime les choses charnelles par l'appétit sensuel, ou par la convoitise, et cela malgré lui, tandis qu'il aime les choses spirituelles par la raison, par l'esprit, qui contemplent les biens éternels.

CHAPITRE VIII

Rien de ce qui est moins que Dieu ne peut suffire au repos et au bonheur de la créature intelligente.

1. — L'ange est tombé, l'âme de l'homme est tombée : ils ont fait voir le profond et ténébreux abîme où se serait perdue toute créature spirituelle, si vous n'aviez dit, dès le commencement : « Que la lumière soit ! » si la lumière ne s'était faite, et si toutes les intelligences de votre cité céleste ne s'étaient, par l'obéissance, attachées à vous et reposées dans votre Esprit qui repose, sans changer jamais, au-dessus de tout ce qui change. Autrement, ce ciel des cieux par lui-même ne serait qu'un abîme ténébreux; et maintenant il est lumière dans le Seigneur. (*Ephes.* v, 8.) En vérité, dans cette misérable inquiétude des esprits déchus, ténébreux et dépouillés du vêtement de votre lumière, vous montrez assez quelle est l'excellence des créatures raisonnables; car rien de ce qui est moins que vous, rien d'elles-mêmes, par conséquent, ne peut suffire à leur repos et à leur bonheur. Vous éclairerez donc nos ténèbres (*Ps.* xvii, 29), ô mon Dieu ; de vous viendra notre vêtement de lumière, et nos ténèbres auront l'éclat du jour à son midi. (*Ps.* cxxxviii, 11.)

2. — Donnez-vous à moi, mon Dieu, rendez-vous à moi ! Je vous aime, et si mon amour est trop faible, rendez-le plus fort. Je ne puis le mesurer, pour savoir ce qui lui manque afin d'être suffisant, et pour que mon âme s'élance dans vos embrassements et ne s'en détache point qu'elle ne soit comme perdue dans les secrètes profondeurs de votre visage. (*Ps.* xxx.) Tout ce que je sais, c'est que je suis mal partout ailleurs qu'en vous (1), non

(1) *Je suis mal partout ailleurs qu'en vous. Je ne puis mesurer mon amour.....* Cet élan de l'âme de saint Augustin rappelle son célèbre : *Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te. (Confessions,* Liv. Ier, ch. 1er.)

CAPUT VIII

Intellectuali creaturæ ad beatam requiem non sufficit quidquid Deo minus est.

1. — Defluxit angelus, defluxit anima hominis, et indicaverunt abyssum universæ spiritualis creaturæ in profundo tenebroso, nisi dixisses ab initio : Fiat lux, et facta esset lux : et inhæreret tibi omnis obediens intelligentia cœlestis civitatis tuæ, et requiesceret in Spiritu tuo, qui superfertur incommutabiliter super omne mutabile. Alioquin et ipsum Cœlum cœli tenebrosa abyssus esset in se : nunc autem lux est in Domino. Nam et in ipsa misera inquietudine defluentium spirituum, et indicantium tenebras suas nudatas veste luminis tui, satis ostendis, quam magnam creaturam rationalem feceris, cui nullo modo sufficit ad beatam requiem quidquid te minus est, ac per hoc nec ipsa sibi. Tu enim, Deus noster, illuminabis tenebras nostras. Ex te oriuntur vestimenta nostra, et tenebræ nostræ sicut meridies erunt.

2. — Da mihi te, Deus meus; redde te mihi : te enim amo; et si parum est, amem validius. Non possum metiri, ut sciam quantum desit amoris, ad id quod satis est, ut currat vita mea in amplexus tuos : nec avertatur, donec abscondatur in abscondito vultus tui. Hoc tantum scio, quia male mihi est præter te, non solum extra me,

En fait d'affections, ce que les créatures peuvent se donner est ce qu'il y a au monde de plus trompeur, de moins durable, ce qui répond le moins au rêve de notre âme, ou pour mieux dire à son erreur. Ni nous ne sommes aimés des autres, ni nous ne pouvons les aimer comme nous le voudrions. Pourquoi ? Parce que nous ne pouvons et nous ne devons aimer que Dieu, selon l'ardeur de ses immenses désirs. C'est lui qui a fait nos cœurs, il les

seulement hors de moi, mais en moi-même, et toute richesse qui n'est pas mon Dieu n'est pour moi que pauvreté.

a faits pour lui ; rien ne peut les remplir que lui ; rien n'y peut demeurer que par lui et avec lui.

« Le bonheur, si souvent et si faussement défini par les hommes, est l'adhésion que nous donnons à nos devoirs, et nous ne pouvons adhérer à

sed et in meipso; et omnis copia quæ Deus meus non est, mihi egestas est.

nos devoirs entièrement, franchement, toujours, qu'en aimant beaucoup Dieu. Aimer Dieu, c'est donc l'unique secret de cette ombre de contentement que l'on peut trouver dans la vie, non pour s'y plaire, mais pour s'y reposer et la prendre en patience. » (Louis Veuillot.)

CHAPITRE IX

Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il était porté au-dessus des eaux.

1. — Le Père et le Fils n'étaient-ils pas portés aussi sur les eaux? Le Saint-Esprit lui-même pouvait-il l'être, si on se représente un corps dans un espace? Mais si l'on y voit l'essence immuable de la divinité planant au-dessus de tout ce qui change, le Père et le Fils et le Saint-Esprit ensemble étaient portés sur les eaux. Pourquoi donc n'est-il parlé que de votre Esprit? Pourquoi de lui seulement (1), comme s'il y avait un lieu là où il n'y a pas de lieu? Est-ce parce que de lui seul aussi il a été dit qu'il est votre don, le don où nous goûtons le repos, où nous jouissons de vous-même? Il est notre repos, notre asile.

2. — Voilà où nous élève l'amour, et c'est votre Esprit de bonté qui retire notre bassesse des portes de la mort. (*Ps.* IX.) La paix est pour nous dans la bonne volonté. (*Luc.* II, 14.) Un corps tend vers son centre, par son propre poids; et ce poids ne tend pas seulement en bas, mais au lieu qui lui est propre. Le feu tend à s'élever, la pierre à tomber; l'un et l'autre, poussés par leur poids, cherchent leur centre. L'huile versée dans l'eau monte au-dessus de l'eau; l'eau versée sur l'huile descend au-dessous d'elle; toutes deux suivent leur poids et cherchent leur centre. Hors de l'ordre, c'est le trouble; dans l'ordre, c'est le repos. Mon poids, c'est mon amour (2); c'est lui qui me porte, en quelque lieu que je sois porté. Votre don nous embrase et nous enlève. Nous brûlons et nous marchons; nous montons les degrés de votre cœur (*Ps.* LXXXIII, 6), en chantant le can-

(1) *Pourquoi parle-t-on de lui seul?* Suivant l'axiome bien connu de la théologie, les actions *ad extra* sont attribuées aux trois personnes de la Trinité. Or, être porté sur les eaux est une action *ad extra*. Mais il n'est fait ici mention que de l'Esprit Saint, parce que c'est à lui surtout que nous attri-

CAPUT IX

Cur solus Spiritus sanctus superferebatur super aquas.

1. — Numquid aut Pater aut Filius non superferebatur super aquas? Si tanquam loco, sicut corpus; nec Spiritus sanctus. Si autem incommutabilis divinitatis eminentia super omne mutabile, et Pater et Filius et Spiritus sanctus superferebatur super aquas. Cur ergo tantum de Spiritu tuo dictum est hoc? Cur de illo tantum dictum est, quasi locus ibi esset, qui non est locus: de quo solo dictum est, quod sit donum tuum? In dono tuo requiescemus : ibi te fruemur : requies nostra, locus noster.

2. — Amor illuc attollit nos, et Spiritus tuus bonus exaltat humilitatem nostram de portis mortis : in bona voluntate, pax nobis est. Corpus pondere suo nititur ad locum suum: pondus non ad ima tantum est, sed ad locum suum. Ignis sursum tendit, deorsum lapis : ponderibus suis aguntur; loca sua petunt. Oleum infra aquam fusum supra aquam attollitur; aqua supra oleum fusa infra oleum demergitur : ponderibus suis aguntur; loca sua petunt. Minus ordinata, inquieta sunt : ordinantur, et quiescunt. Pondus meum, amor meus : eo feror, quocumque feror. Dono tuo accendimur, et sursum ferimur: inardescimus, et imus : ascendimus ascensiones in corde,

buons la puissance de nous élever, de nous purifier, de nous sanctifier.

(2) *Mon poids à moi, c'est mon amour.* Sur ce passage, Guillon, dans son *Cours d'éloquence sacrée* indique les applications de Mérault, *Instr. pour la Première Communion*, p. 444; Bossuet, *Serm.*, t. VI, p, 276. — Bourdaloue, *Dominicales*, t. Ier, p. 342.)

tique des Degrés (1). Embrasés par votre feu, celui de votre amour, nous avançons; il nous élève vers Jérusalem, centre de la paix; et je me suis réjoui à la voix qui m'a dit : « Nous irons dans la maison du Seigneur. » (*Ps.* CXXI.) La bonne volonté nous y a placés et nous n'avons plus rien à vouloir que de demeurer là éternellement. (*Ps.* XXVI, 4.)

(1) *Le cantique des Degrés*, l'un des psaumes graduels (du CXIX^e^ au CXXXIV^e^) qu'on chantait sur les quinze degrès du temple, ou bien l'un des cantiques composés à l'occasion de la délivrance de la captivité de Babylone et qu'on

et cantamus canticum graduum. Igne tuo, igne tuo bono, inardescimus, et imus : quoniam sursum imus ad pacem Jerusalem, quoniam jucundatus sum in his quæ dixerunt mihi : In domum Domini ibimus. Ibi nos collocavit voluntas bona, ut nihil velimus aliud, quam permanere illic in æternum.

a appelés *cantiques des montées*, parce que cette ville étant dans une plaine et Jérusalem dans un pays de montagnes, les Hébreux se servaient ordinairement du verbe *monter* en parlant du voyage de Babylone à Jérusalem.

CHAPITRE X

Tout ce que nous avons est un don de Dieu.

Heureuse la créature qui n'a pas connu d'autre état! Elle ne s'y fût jamais élevée d'elle-même si, dès l'instant de sa création, votre Esprit d'amour, porté au-dessus de tout ce qui est changeant, ne l'y eût élevée soudain par cet appel de votre voix : « Que la lumière soit et la lumière fut. » Nous distinguons bien en nous-mêmes le temps où nous étions ténèbres et celui où nous sommes devenus lumière (*Ephes.* v, 8); tandis que pour cette heureuse créature, on voit seulement ce qu'elle serait sans l'illumination divine. L'Ecriture en parle, comme si d'abord elle eût été flottante et ténébreuse, pour nous faire voir clairement la cause de son changement, c'est-à-dire son union lumineuse avec la lumière éternelle et immuable. Comprenne qui pourra; que celui qui ne le peut pas vous invoque. Car pourquoi s'en prendre à moi (1), comme si j'étais celui qui éclaire tout homme venant en ce monde? (*Joan.* I, 9.)

(1) *S'en prendre à moi,* m'importuner de questions, comme si j'étais la lumière, etc. Saint Augustin développe ainsi cette vérité dans son *Traité de la rémission des péchés :* La parole de l'Evangile : « Il était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, » signifie donc que personne n'est éclairé que par cette lumière de la vérité qui est Dieu. Per-

CAPUT X

Ex dono Dei omnia.

Beata creatura, quæ non novit aliud, cum esset ipsa aliud, nisi dono tuo, quod superfertur super omne mutabile, mox ut facta est, attolleretur, nullo intervallo temporis, in ea vocatione qua dixisti : Fiat lux, et facta est lux. In nobis enim distinguitur tempore, quod tenebræ fuimus, et lux efficimur : in illa vero dictum est, quid esset nisi illuminaretur. Et ita dictum est, quasi prius fuerit fluxa et tenebrosa; ut appareret causa qua factum est ut aliter esset, id est, ut ad lumen indeficiens conversa lux esset. Qui potest, intelligat : qui non potest, a te petat. Utquid mihi molestus est, quasi ego illuminem ullum hominem venientem in hunc mundum?

sonne, par conséquent, ne doit regarder comme sa lumière le maître dont il entend les leçons, ce maître fût-il, je ne dirai pas un grand homme, mais même un ange. La vérité a, sans doute, son expression extérieure dans la voix du maître qui enseigne, néanmoins celui qui plante n'est rien; celui qui arrose n'est rien; tout vient de Dieu qui donne l'accroissement. (*I Cor.* III, 7.) L'homme entend bien celui qui parle; mais pour comprendre et connaître la vérité de cette parole, son esprit a besoin d'être arrosé de cette lumière éternelle et qui brille même dans les ténèbres. (Liv. Ier, ch. XXV, nº 37.)

CHAPITRE XI

Image de la Trinité dans l'homme.

1. — Qui peut comprendre la Trinité toute-puissante (1)? Et pourtant, qui n'en parle? Mais peut-on dire qu'on en parle (2)? Bien rares ceux qui, en parlant d'elle, savent ce qu'ils disent! Et l'on conteste, et l'on dispute, tandis que c'est dans la paix seule qu'on peut entrevoir ce mystère. Je voudrais que les hommes considèrent en eux-mêmes trois choses infiniment différentes de la Trinité sainte; mais je leur indique ce sujet de méditation, pour leur faire juger et sentir quelle est la distance de l'infini. Ces trois phénomènes sont: être, connaître, vouloir; car je suis, je connais, je veux; je suis celui qui sait et qui veut; je sais que je suis et que je veux; et je veux être et savoir. Saisisse qui pourra combien notre existence est inséparable de ces trois choses, lesquelles ne font toutes trois qu'une même vie, une même âme, une même nature et qui, bien distinctes l'une de

(1) *Qui peut comprendre la Trinité?* (Voir Bossuet, *Elévations sur les mystères, 2e semaine*, 4e, 5e et 6e Elev.) : « O Dieu, devant qui je me considère moi-même et me suis à moi-même une grand énigme, j'ai vu en moi ces trois choses: être, entendre, vouloir. Vous voulez que je sois toujours, puisque vous m'avez donné une âme immortelle dont le bonheur ou le malheur sera éternel; et si vous vouliez, j'entendrais et voudrais toujours la même chose : car c'est ainsi que vous voulez que je sois toujours quand vous me rendez heureux par votre présence. Si je ne voulais et n'entendais éternellement que la même chose, comme je n'ai qu'un seul être, je n'aurais aussi qu'une seule connaissance et une seule volonté, ou, si l'on veut, un seul entendre et un seul vouloir. Cependant ma connaissance et mon amour ou ma volonté n'en seraient pas pour cela moins distingués entre eux, ni moins identifiés, c'est-à-dire n'en seraient pas moins un avec le fond de mon être, avec ma substance. Et mon amour ou ma volonté ne pourraient pas ne pas venir de ma connaissance, et mon amour serait toujours une chose que je produirais en moi-même, et je ne produirais pas moins ma connaissance; et toujours il y aurait en moi trois choses, l'être produisant la connaissance, la connaissance produite, et l'amour aussi

CAPUT XI

Symbola Trinitatis in homine.

1. — Trinitatem omnipotentem quis intelligit? Et quis non loquitur eam, si tamen eam? Rara anima, quæ cum de illa loquitur, sciat quid loquatur. Et contendunt et dimicant, et nemo sine pace vidit istam visionem. Vellem, ut hæc tria cogitarent homines in seipsis : longe aliud sunt ista tria, quam illa Trinitas; sed dico, ubi se exerceant, et probent, et sentiant, quam longe aliud sunt. Dico autem hæc tria : esse, nosse, velle. Sum enim, et novi, et volo. Sum sciens, et volens : et scio esse me et velle : et volo esse et scire. In his igitur tribus quam sit inseparabilis vita, et una vita, et una mens et una essentia, quam denique inseparabilis distinctio, et tamen

produit par l'un et par l'autre. Et si j'étais une nature incapable de tout accident survenu à sa substance, et en qui il fallût que tout fût substantiel, ma connaissance et mon amour seraient quelque chose de substantiel et de subsistant : et je serais trois personnes subsistantes dans une seule substance, c'est-à-dire je serais Dieu. Mais comme il n'en n'est pas ainsi, je suis seulement fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et un crayon imparfait de cette unique substance qui est tout ensemble Père, Fils et Saint-Esprit; substance incompréhensible dans sa trine divinité, qui n'est au fond qu'une même chose souveraine, immense, éternelle, parfaitement une en trois personnes distinctement subsistantes, égales, consubstantielles, à qui est dû un seul culte, une seule adoration, un seul amour. » (*Ibid., Trinité créée, image de l'incréée.*)

(2) *Peut-on dire qu'on en parle?* Nous ne pouvons ici-bas que raisonner très imparfaitement sur la nature de Dieu. Un célèbre académicien avait raison quand il disait à ce sujet :

Loin de rien décider sur cet être suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond;
Sa nature est immense et l'esprit s'y confond.
Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même.

l'autre, sont cependant inséparables. Voilà l'homme en présence de lui-même; qu'il se considère, qu'il voie et qu'il me réponde.

2. — Toutefois, quand il aura trouvé et répondu sur ce point, qu'il ne croie pas pour cela avoir compris l'Être immuable au-dessus de tout, immuable dans son être, immuable dans sa connaissance, immuable dans sa volonté. Car est-ce à cause de ces trois attributs que Dieu est trinité, ou se trouvent-ils tous les trois en chaque personne divine, chacune étant ainsi une et triple? Ou bien est-ce l'un et l'autre à la fois, Dieu étant, d'une manière ineffable et infinie, un et multiple tout ensemble, l'être qui est, qui se connaît et qui se suffit immuablement à lui-même dans la féconde immensité de son unité? Qui le comprendra facilement? Qui osera en parler? Qui se prononcera sans témérité?

distinctio, videat qui potest. Certe coram se est : attendat in se, et videat, et dicat mihi.

2. — Sed et cum invenerit in his aliquid, et dixerit, non jam se putet invenisse illud quod supra ista est incommutabile, quod est incommutabiliter, et scit incommutabiliter, et vult incommutabiliter. Et utrum propter tria hæc, et ibi trinitas : an in singulis hæc tria, aut alterna singulorum sint : an utrumque miris modis simpliciter et multipliciter infinito in se sibi fine, quo est, et sibi notum est, et sibi sufficit incommutabiliter idipsum copiosa unitatis magnitudine? Quis facile cogitaverit? Quis ullo modo dixerit? Quis quolibet modo temere pronuntiaverit?

CHAPITRE XII

La création du monde, figure de la formation de l'Église.

1. — Poursuis ta confession, ô ma foi; dis au Seigneur ton Dieu: Saint, saint, saint, ô mon Seigneur et mon Dieu! En votre nom nous sommes baptisés, Père, Fils et Saint-Esprit! C'est en votre nom que nous baptisons, Père, Fils et Saint-Esprit! Car, parmi nous aussi, Dieu a créé dans son Christ un ciel et une terre, c'est-à-dire les membres spirituels et les membres charnels de son Église. Et notre terre, avant de recevoir la forme de votre doctrine était invisible et informe (*Rom.* VI, 17), et nous étions enveloppés dans les ténèbres de l'ignorance parce que vous avez châtié l'homme à cause de son péché (*Ps.* XXXVIII, 12), et que vos jugements sont la profondeur d'un abîme. (*Ps.* XXXV, 6.)

2. — Mais comme votre Esprit-Saint était porté sur les eaux, votre miséricorde n'a pas délaissé notre misère, et vous avez dit: « Que la lumière soit! — Faites pénitence, le royaume des cieux est proche! » (*Matth.* III, 12.) Faites pénitence, que la lumière soit! Et dans la confusion de notre âme, repliés sur nous-mêmes, nous nous sommes souvenus de vous, Seigneur, aux bords du Jourdain (*Ps.* XLI, 6), auprès de la montagne aussi élevée que vous (1), mais qui s'est abaissée pour nous. Nos ténèbres nous ont effrayés; et nous nous sommes tournés vers vous et la lumière a été faite. Et voilà que nous, ténèbres autrefois, nous sommes maintenant lumière dans le Seigneur. (*Ephes.* V, 8.)

(1) *Auprès de la montagne aussi élevée que vous.* C'est une interprétation particulière au saint Docteur qui entend ici, par cette petite montagne,

CAPUT XII

Mundi creatio formationem Ecclesiæ præfigurat.

1. — Procede in confessione, fides mea : dic Domino Deo tuo : Sancte, sancte, sancte, Domine Deus meus, in nomine tuo baptizati sumus, Pater et Fili et Spiritus sancte : in nomine tuo baptizamus, Pater et Fili et Spiritus sancte : quia et apud nos in Christo Filio suo fecit Deus cœlum et terram, spirituales et carnales Ecclesiæ suæ. Et terra nostra, antequam acciperet formam doctrinæ, invisibilis erat et incomposita, et ignorantiæ tenebris tegebamur, quoniam pro iniquitate erudisti hominem, et judicia tua sicut abyssus multa.

2. — Sed quia spiritus tuus superferebatur super aquas, non reliquit miseriam nostram misericordia tua, et dixisti : Fiat lux. Pœnitentiam agite; appropinquavit enim regnum cœlorum : pœnitentiam agite, *fiat lux*. Et quoniam conturbata erat ad nos ipsos anima nostra, commemorati sumus tui, Domine, de terra Jordanis, et de monte æquali tibi, sed parvo propter nos; et displicuerunt nobis tenebræ nostræ, et conversi sumus ad te, et facta est lux. Et ecce fuimus aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino.

le Christ égal à son Père dans sa nature divine, et qui s'est fait homme pour nous et petite montagne abaissée jusqu'à nous.

CHAPITRE XIII

L'homme ne peut atteindre ici-bas le but auquel il aspire et son renouvellement ne peut être parfait sur la terre.

1. — Notre lumière n'est encore que la foi et non pas une claire vue. (*II Cor.* v, 7.) C'est, en effet, par l'espérance que nous sommes sauvés, et voir ce qu'on espère, ce n'est plus espérer. (*Rom.* VIII, 24.) L'abîme appelle encore l'abîme (1), mais par la voix de vos cataractes. (*Ps.* XLI, 8.) Celui qui dit : « Je n'ai pu vous parler comme à des êtres spirituels, mais comme à des hommes charnels » (*I Cor.* III, 1), reconnaît lui-même n'avoir pas encore atteint le but ; il oublie ce qui est derrière lui pour tendre à ce qui est devant (*Phil.* III, 13) ; il gémit sous le fardeau, et son âme assoiffée du Dieu vivant, comme le cerf soupire après l'eau des fontaines (*Ps.* XLI, 1), s'écrie : « Quand arriverai-je ? » Impatient de pénétrer dans sa céleste demeure, il s'adresse à l'abîme inférieur, en disant : « Ne vous conformez pas au siècle, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. (*Rom.* XII, 2.) Ne soyez pas enfants pour la raison, mais soyez-le en malice, pour atteindre la perfection de l'esprit. » (*I Cor.* XIV, 20.)

2. — « O Galates insensés, s'écrie-t-il aussi, qui vous a fascinés ? » (*Gal.* III, 1.) Mais ce n'est plus sa voix, c'est la vôtre ; car vous avez envoyé d'en haut votre Esprit (*Act.* II, 2) par celui qui, s'élevant dans les cieux (*Ps.* XVII), ouvrit les

(1) *C'est encore un abîme qui appelle l'abîme.* Saint Augustin veut dire ici que c'est l'homme qui invoque ou qui appelle encore l'homme, non de sa voix propre, mais par la voix de votre doctrine et de votre puissance. C'est une allusion au verset 8 du psaume XLI, dont le saint évêque donne cette explication : « Quel est donc cet abîme et quel abîme invoque-t-il ? Si l'abîme est une profondeur, penserons-nous que le cœur de l'homme ne soit pas un abîme ? Qu'y a-t-il, en effet, de plus profond que cet abîme ? Les hommes peuvent parler, on peut voir ce qu'ils font à l'aide de leurs

CAPUT XIII

Renovatio hominis, dum hic vivit, nondum perfecta.

1. — Et lumen adhuc per fidem, nondum per speciem. Spe enim salvi facti sumus. Spes autem quæ videtur, non est spes. Adhuc abyssus abyssum invocat, sed jam in voce cataractarum tuarum. Adhuc et ille, qui dicit : Non potui vobis loqui quasi spiritualibus, sed quasi carnalibus, etiam ipse nondum se arbitratur comprehendisse; et quæ retro oblitus, in ea quæ ante sunt, extenditur : et ingemiscit gravatus, et sitit anima ejus ad Deum vivum, quemadmodum cervus ad fontes aquarum, et dicit : Quando veniam? habitaculum suum, quod de cœlo est, superindui cupiens : et invocat inferiorem abyssum, dicens : Nolite conformari huic sœculo; sed reformamini in novitate sensus vestri; et : Nolite pueri effici sensibus, sed malitia parvuli estote, ut sensibus perfecti sitis.

2. — Et : O stulti Galatæ, quis vos fascinavit? Sed jam non in voce sua : in tua enim, qui misisti Spiritum

membres; on peut les entendre par leurs discours. Mais quel est celui dans la pensée duquel on peut pénétrer, dans le cœur duquel on peut voir?..... Si donc l'homme est un abîme, comment l'abîme invoque-t-il l'abîme? Est-ce que l'homme invoque l'homme ? L'invoque-t-il de la même manière qu'il invoque Dieu? Non, mais il l'invoque, c'est-à-dire qu'il l'appelle à lui..... L'abîme invoque l'abîme, l'homme appelle l'homme. C'est ainsi qu'on apprend la sagesse, c'est ainsi qu'on apprend la foi, lorsque l'abîme appelle l'abîme. Les saints prédicateurs de la parole de Dieu appellent l'abîme..... Tout homme donc, fût-il saint, fût-il juste, fût-il avancé en beaucoup de choses, est un abîme, et il invoque l'abîme quand il prêche à un autre homme quelque point de foi et quelque vérité en vue de la vie éternelle. »

cataractes de ses grâces pour inonder votre cité. (1) (*Ps.* XLV, 5.) C'est après elle que soupire cet ami de l'Époux (*Joan.* III, 29), possédant déjà les prémices de l'Esprit, mais en lui-même gémissant toujours dans l'attente de l'adoption qui affranchira son corps. (*Rom.* VIII, 23.) C'est après elle qu'il soupire, car il est membre de l'Épouse du Christ; pour elle il est jaloux, car il est l'ami de l'Époux; pour elle il est jaloux, non pour lui-même. Ainsi par la voix de vos torrents (*Ps.* XLI, 8) et non par la sienne, il appelle les victimes d'un autre abîme, pour lesquelles son zèle redoute que le serpent, dont la ruse séduisit Ève, ne détourne aussi leurs sens de la chasteté de notre Époux, votre Fils unique. (*II Cor.* XI, 3.) Quel sera l'éclat de sa lumière lorsque nous le verrons tel qu'il est (*Joan.* III, 2), et que seront taries ces larmes devenues mon pain nuit et jour, car on me dit sans cesse : « Où est ton Dieu ? » (*Ps.* XLI, 4.)

(1) *Pour inonder votre cité.....* On voit ici le rôle sanctificateur du Saint-Esprit dans l'Eglise, cité de Dieu sur la terre après l'Ascension. Le Christ Rédempteur avait promis de lui envoyer son Esprit, avec l'abon-

tuum de excelsis, per eum qui ascendit in altum et aperuit cataractas donorum suorum, ut fluminis impetus lætificaret civitatem tuam. Illi enim suspirat sponsi amicus, habens jam Spiritus primitias penes eum; sed adhuc in semetipso ingemiscens, adoptionem expectans, redemptionem corporis sui, illi suspirat; membrum est enim sponsæ, et illi zelat; amicus est enim sponsi : illi zelat, non sibi. Quia in voce cataractarum tuarum, non in voce sua invocat alteram abyssum, cui zelans timet, ne sicut serpens Hevam seduxit astutia sua, sic et eorum sensus corrumpantur a castitate, quæ est in sponso nostro unico tuo. Quæ est illa speciei lux, cum videbimus eum sicuti est, et transierint lacrymæ quæ mihi factæ sunt panis die ac nocte, dum dicitur mihi quotidie : Ubi est Deus tuus?

dance de ses dons: saint Augustin les désigne par les cataractes ou les torrents de la grâce, inondant de joie les justes de l'Eglise militante.

CHAPITRE XIV

La foi et l'espérance sont la force de l'âme au milieu des ténèbres et des épreuves de la vie présente.

1. — Moi aussi je dis : « Où êtes-vous, mon Dieu, où êtes-vous ? » Je respire un peu en vous, quand je répands hors de moi mon âme (1), en des chants de joie qui confessent et célèbrent vos louanges. (*Ps.* XLI.) Mais elle reste triste, parce qu'elle retombe et devient un abîme, ou plutôt sent qu'elle est encore abîme. Et la foi, dont vous éclairez mes pas dans la nuit, me dit : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère dans le Seigneur. (*Ps.* XLII, 5-6.) Son Verbe est un flambeau pour tes pas. (*Ps.* CXVIII, 9.) Espère et persévère jusqu'à ce que passe la nuit, mère des méchants (*I Thess.* V, 5), jusqu'à ce que tombe cette colère divine dont nous-mêmes avons été les fils, quand nous étions ténèbres, ténèbres dont nous traînons les restes dans ce corps victime du péché (*Rom.* VIII, 10), jusqu'à l'aube du jour où se dissiperont les ombres. » (*Cant.* II, 17.)

2. — Espère dans le Seigneur ; le matin je serai debout pour le contempler, et toujours je publierai sa gloire. Dès le matin je serai debout et je verrai le salut de ma face (*Ps.* XLII, 5), mon Dieu, qui vivifiera même nos corps mortels par son Esprit qui demeure en nous (*Rom.* VIII, 11) et qui était miséricordieusement porté sur nos âmes ténébreuses et flottantes.

(1) *Quand je répands mon âme hors de moi.* Nous n'avons nullement la pensée d'expliquer tous les passages des Saintes Ecritures, dont saint Augustin donne souvent une interprétation qui lui est propre ; mais nous croyons devoir dire un mot de ceux sans l'intelligence desquels ce qu'il dit serait incompréhensible, et souvent c'est lui-même qui nous fournit cette explication. Voici celle qu'il donne de ces paroles : « J'ai médité ces choses, et j'ai répandu mon âme, etc..... » Cherchant donc mon Dieu dans les choses visibles et corporelles, et ne l'y trouvant pas ; cherchant sa substance

CAPUT XIV

Fide et spe corroboramur.

1. — Et ego dico : Deus meus, ubi es? Ecce ubi es. Respiro in te paululum, cum effundo super me animam meam, in voce exultationis et confessionis soni festivitatem celebrantis. Et adhuc tristis est, quia relabitur, et fit abyssus : vel potius, sentit adhuc se esse abyssum. Dicit ei fides mea, quam accendisti in nocte ante pedes meos : Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me? Spera in Domino; lucerna pedibus tuis verbum ejus. Spera, et persevera; donec transeat nox mater iniquorum; donec transeat ira Domini, cujus filii et nos fuimus aliquando tenebræ, quarum residua trahimus in corpore propter peccatum mortuo, donec aspiret dies, et removeantur umbræ.

2. — Spera in Domino. Mane astabo. et contemplabor : semper confitebor illi. Mane astabo, et videbo salutare vultus mei, Deum meum : qui vivificabit et mortalia corpora nostra propter Spiritum, qui habitat in nobis : quia super interius nostrum tenebrosum et fluidum misericorditer superferebatur. Unde in hac peregrinatione pignus accepimus, ut jam simus lux, dum

en moi, comme s'il était quelque chose de semblable à ce que je suis, et ne l'y trouvant pas non plus, je sens que mon Dieu est quelque chose de supérieur à mon âme. Donc, pour arriver à le saisir, « j'ai médité ces choses et j'ai répandu mon âme au-dessus de moi-même. » Comment, en effet, mon âme atteindrait-elle ce qu'il faut chercher au-dessus d'elle, si mon âme ne se répandait au-dessus d'elle-même? Si elle restait en elle-même, elle ne verrait rien qu'elle, et en se voyant, elle ne verrait pas Dieu. (*Discours sur le Ps. XLI*, nº 8.)

C'est lui qui, dans notre pèlerinage, nous a donné l'assurance de devenir lumière (*Ephes.* v, 8), qui, de plus, nous a sauvés par l'espérance et rendus fils de la lumière et du jour, de fils de la nuit et des ténèbres (*I Thess.* v, 5) que nous étions. Entre les uns et les autres, dans l'incertitude présente de la connaissance humaine, vous seul faites la différence, vous qui sondez nos cœurs et appelez jour la lumière et nuit les ténèbres. (*Gen.* I, 5.) Et quel autre que vous ferait cette différence? Que possédons-nous donc que nous ne tenions de vous, nous tirés d'une même argile, dont les uns deviennent des vases d'honneur, les autres des vases d'ignominie? (1) (*Rom.* IX, 21.)

(1) *Les uns deviennent des vases d'honneur*, etc. Saint Paul, en disant que le potier est maître de son argile, pour faire de la même masse un vase destiné, soit à un noble usage, soit à un usage vil, n'ôte pas à l'homme son

adhuc spe salvi facti sumus, et filii lucis, et filii diei, non filii noctis neque tenebrarum, quod tamen fuimus. Inter quos et nos, in isto adhuc incerto humanæ notitiæ tu solus dividis, qui probas corda nostra : et vocas lucem diem, et tenebras noctem. Quis enim nos discernit, nisi tu? Quid autem habemus, quod non accepimus a te, ex eadem massa vasa in honorem ex qua sunt et alia facta in contumeliam?

libre arbitre; il montre seulement jusqu'où il faut porter la soumission envers Dieu. D'après cette comparaison, on le remarquera, l'argile est purement passive sous la main du potier ; or, tel n'est pas le rôle du libre arbitre dans la justification; il ne s'y comporte pas d'une manière purement passive, il consent librement à la vocation divine qu'il pourrait repousser.

CHAPITRE XV

Qu'est-ce que le firmament? Qu'est-ce que les eaux supérieures entendues dans le sens allégorique?

1. — Qui donc, si ce n'est vous, notre Dieu, a étendu sur nous ce firmament d'autorité de vos divines Écritures? (1) Car le ciel sera plié comme un livre (*Isa.* XXIV, 4), et maintenant il est étendu sur nos têtes comme une peau (2). (*Ps.* CIII.) En effet, l'autorité de vos divines Écritures est bien plus grande, depuis que ces hommes, par qui vous nous les avez léguées, ont passé par la mort. Vous savez, Seigneur, vous savez que vous avez revêtu de peaux les premiers hommes devenus mortels par le péché (*Gen.* III, 22); de même vous avez étendu comme une peau le firmament de vos Saints Livres et vous en avez placé au-dessus de nous, par le ministère d'hommes mortels, les leçons si pleines d'harmonie. Or, leur mort même affermit l'autorité de vos paroles qu'ils ont annoncées, en l'étendant bien haut sur ce monde inférieur, bien plus haut qu'elle ne le fut pendant leur vie, car vous n'aviez pas encore étendu le ciel comme une peau; vous n'aviez pas encore rempli l'univers du bruit de leur mort.

(1) *Ce firmament d'autorité.* Pour montrer la force et la puissance de l'Ecriture Sainte, Augustin emprunte le mot *firmamentum* (*firmatur aer*) au récit de la création. Il la représente étendue sur nos têtes *sicut pellem* comme un pavillon, une tente, de même que le firmament dans l'espace céleste occupé par l'atmosphère et les astres : allusion, dans la phrase suivante, à la nécessité pour nos premiers parents de se vêtir de peaux de bêtes, après avoir perdu le vêtement de l'innocence.

(2) *Maintenant qu'il est étendu sur nos têtes comme une peau.* Voir, dans le discours sur le psaume CIII, comment saint Augustin développe cette interprétation en expliquant ces paroles : *extendens cœlum sicut pellem*, il a étendu le ciel comme une peau. Le Prophète, par cette comparaison, a voulu nous montrer avec quelle facilité Dieu opère, et qu'autant il nous est facile d'étendre une peau, autant il lui a été facile aussi d'étendre l'immense

CAPUT XV

Quid firmamentum, quid superiores aquæ.

1. — Aut quis nisi tu, Deus noster, fecisti nobis firmamentum auctoritatis super nos in Scriptura tua divina? Cœlum enim plicabitur, ut liber; et nunc, sicut pellis, extenditur super nos. Sublimioris enim auctoritatis est tua divina Scriptura, cum jam obierint istam mortem illi mortales per quos eam dispensasti nobis. Et tu scis, Domine, tu scis, quemadmodum pellibus indueris homines, cum peccato mortales fierent. Unde sicut pellem extendisti firmamentum libri tui, concordes utique sermones tuos, quos per mortalium ministerium superposuisti nobis. Namque ipsa eorum morte solidamentum auctoritatis in eloquiis tuis per eos editis sublimiter extenditur super omnia quæ subter sunt. Quod cum hic viverent, non ita sublimiter extentum erat. Nondum sicut pellem cœlum extenderas; nondum mortis eorum famam usquequaque dilataveras.

voûte des cieux. En traduisant: « Vous étendez les cieux comme un pavillon, » comme une tente, cette expression répond au firmament du récit de la création et désigne l'espace céleste occupé par l'atmosphère et les astres.

Dom Martin, dans ses remarques sur ce chapitre, dit que, pour entendre la métaphore : « Le ciel sera plié comme un livre », qu'emploie ici saint Augustin, « il faut se souvenir : 1° que la plupart des livres des Anciens n'étaient que des rouleaux de parchemin; 2° que le parchemin est une peau de mouton, de brebis, etc., préparée; 3° que tant qu'on ne dépouille pas de leur peau les animaux dont on tire le parchemin, leur peau demeure pliée; et, au contraire, qu'on étend leur peau dès qu'on les a tués et écorchés; et enfin, 4° que Dieu ne nous a envoyé l'Ecriture que par le ministère d'autres hommes mortels comme nous. Cela posé, saint Augustin, comparant l'autorité de l'Ecriture et la solidité du firmament, dit que cette autorité ne

2. — Puissions-nous voir, Seigneur, ces cieux, ouvrage de vos mains! (*Ps.* VIII, 4.) Dissipez le nuage dont vous les voilez à nos yeux. Là, sont vos oracles qui donnent la sagesse aux petits enfants. (*Ps.* XVIII, 8.) O mon Dieu! mettez votre louange la plus parfaite dans la bouche des enfants encore à la mamelle. (*Ps.* VIII, 3.) Non, nous ne connaissons pas d'autres livres plus capables d'anéantir l'orgueil, de détruire l'ennemi rebelle (*Ps.* VIII, 3-4) à toute réconciliation avec vous (1), puisqu'il défend ses péchés. Non, Seigneur, je ne connais pas d'autres paroles aussi pures, pour me mieux persuader de m'humilier, de courber la tête sous votre joug et m'engager à vous servir sans intérêt (2). Puissé-je en avoir l'intelligence, ô Père si bon! accordez-le à ma soumission, puisque c'est pour les âmes soumises que vous les avez ainsi affermies.

3. — Il y a d'autres eaux au-dessus de ce firmament, immortelles, à mon avis, et à l'abri de la corruption de la terre. Qu'elles louent votre nom! Qu'ils vous louent par delà les cieux, ces chœurs de vos anges, qui n'ont pas besoin de contempler ce firmament ni d'y lire pour connaître votre parole, car ils voient sans cesse votre face (*Matth.* XVIII, 10), et ils y lisent sans succession de syllabes l'expression de votre éternelle volonté. Ils la lisent, la choisissent et l'aiment. Ils lisent toujours et ce qu'ils lisent ne passe jamais; car ils lisent par choix et par amour l'immuable stabilité de vos conseils. Leur livre est toujours ouvert, leur livre ne se ferme jamais, parce que leur livre c'est vous-même et que vous l'êtes éternellement; parce que vous avez créé vos anges supérieurs à ce firmament étendu par vous au-dessus de la faiblesse des peuples d'ici-bas, afin qu'en levant les yeux vers lui, ils y lisent votre miséricorde qui vous

s'est étendue et répandue sur la terre qu'après la mort de ceux par les mains de qui Dieu nous avait transmis sa divine parole; car on ne s'avise d'étendre la peau des animaux qu'après qu'ils sont morts. » (*Confessions de saint Augustin*, traduction, etc., 1741.)

(1) *Rebelle à toute réconciliation*, etc. *Paraphrase :* Nous ne connaissons

2. — Videamus, Domine, cœlos, opera digitorum tuorum; disserena oculis nostris nubilum quo subtexisti eos. Ibi est testimonium tuum, sapientiam præstans parvulis. Perfice, Deus meus, laudem tuam ex ore infantium et lactentium. Neque enim novimus alios libros ita destruentes superbiam, ita destruentes inimicum et defensorem, resistentem reconciliationi tuæ defendendo peccata sua. Non novi, Domine, non novi alia tam casta eloquia, quæ sic mihi persuaderent confessionem, et lenirent cervicem meam jugo tuo, et invitarent colere te gratis. Intelligam ea, Pater bone : da mihi hæc subterposito, quia subterpositis solidasti ea.

3. — Sunt aliæ aquæ super hoc firmamentum, credo immortales, et a terrena corruptione secretæ. Laudent nomen tuum; laudent te supercœlestes populi angelorum tuorum, qui non opus habent suspicere firmamentum hoc, et legendo cognoscere Verbum tuum. Vident enim faciem tuam semper; et ibi legunt sine syllabis temporum, quid velit æterna voluntas tua. Legunt, eligunt, et diligunt : semper legunt, et nunquam præterit quod legunt. Eligendo enim et diligendo, legunt ipsam incommutabilitatem consilii tui. Non clauditur codex eorum, nec plicatur liber eorum; quia tu ipse illis hoc es, et es in æternum : quia super hoc firmamentum ordinasti eos,

point de livre plus capable que celui des Saintes Ecritures d'écraser l'orgueil, de détruire tout ennemi qui résiste à la grâce divine, et qui confonde plus sûrement les ennemis du Seigneur, quand ils entreprennent d'excuser leur péché et d'éloigner ainsi leur réconciliation avec lui.

(2) *M'engage à vous servir sans intérêt,* dans le texte *gratis,* c'est-à-dire uniquement par amour. « Oui, mon Dieu, je ne connais qu'une morale aussi pure que celle de ces écrits, qui puisse arracher de ma bouche l'aveu que je vous fais de mes misères, me courber sous votre joug, et me porter à vous par le seul motif de votre amour. » (Trad. de Guillon, Biblioth. des PP., t. III, p. 139.)

annonce dans le temps, vous le créateur du temps. Oui, Seigneur, votre miséricorde est au ciel et votre vérité s'élève jusqu'aux nues. (*Ps.* XXXV, 6.) Les nues passent, mais le ciel demeure. Les prédicateurs de votre parole passent de cette vie dans une autre vie; mais votre Écriture s'étend au-dessus des peuples jusqu'à la fin des siècles.

4. — Oui, le ciel et la terre passeront, mais vos paroles ne passeront pas (*Matth.* XXIV); car la peau sera pliée et l'herbe sur laquelle elle était étendue passera avec sa beauté (*Jac.* I, 11; *Is.* XL, 6), tandis que votre parole demeure éternellement. Elle ne nous apparaît aujourd'hui qu'à travers l'énigme des nuages et dans le miroir du ciel (*I Cor.* XIII, 12), non point telle qu'elle est; car, nous-mêmes, malgré l'amour de votre Fils pour nous, nous ne voyons pas encore ce que nous serons plus tard. (*I Joan.* III, 2.) Il nous a regardés à travers les voiles de sa chair; il nous a caressés, il nous a embrasés de son amour, et nous avons couru après l'odeur de ses parfums. (*Cant.* I, 3.) Mais lorsqu'il apparaîtra, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. (*I Joan.* III, 2.) Donnez-nous, Seigneur, ce qui ne nous est pas encore permis, de le voir tel qu'il est.

quod firmasti super infirmitatem inferiorum populorum : ubi suspicerent et cognoscerent misericordiam tuam temporaliter enuntiantem te qui fecisti tempora. In cœlo enim, Domine, misericordia tua, et veritas tua usque ad nubes. Transeunt nubes; cœlum autem manet. Transeunt prædicatores verbi tui ex hac vita in aliam; Scriptura vero tua usque in finem sæculi super populos extenditur.

4. — Sed et cœlum et terra transibunt; sermones autem tui non transibunt : quoniam et pellis plicatur; et fœnum, supra quod extendebatur, cum claritate sua præteriet : Verbum autem tuum manet in æternum; quod nunc in ænigmate nubium, et per speculum cœli, non sicuti est, apparet nobis : quia et nos, quamvis Filio tuo dilecti simus, nondum apparuit quod erimus. Attendit per retia carnis, et blanditus est, et inflammavit, et cucurrimus post odorem ejus. Sed cum apparuerit, similes ei erimus; quoniam videbimus eum sicuti est. Sicuti est, Domine, videre quod nostrum nondum est, da nobis.

CHAPITRE XVI

Dieu seul se connaît parfaitement tel qu'il est.

Ce que vous êtes, vous seul le savez parfaitement, vous, immuable dans votre être, immuable dans votre connaissance, immuable dans votre volonté. Votre essence connaît et veut immuablement; votre science sait et veut immuablement, et votre volonté veut et sait immuablement. A vos yeux il n'est pas juste que la lumière immuable soit connue, comme elle se connaît elle-même, de la lumière illuminée et changeante. Aussi mon âme est-elle devant vous comme une terre sans eau (*Ps.* CXLII, 6), car elle ne peut pas plus d'elle-même rassasier ses désirs qu'éclairer ses ténèbres (1). Ainsi, c'est en vous qu'est la source de vie, comme celle de notre lumière est dans votre lumière. (*Ps.* XXXV, 10.)

(1) *Mon âme ne peut éclairer ses ténèbres.* Nous ne verrons la lumière que dans la lumière divine, car, le poète Racine l'a dit justement :

CAPUT XVI

Solus Deus se scit omnino sicuti est.

Nam sicut omnino tu es, tu scis solus, qui es incommutabiliter, et scis incommutabiliter, et vis incommutabiliter : et essentia tua scit et vult incommutabiliter; et scientia tua scit et vult incommutabiliter; et voluntas tua est et scit incommutabiliter. Nec videtur justum esse coram te, ut quemadmodum se scit lumen incommutabile, ita sciatur ab illuminato commutabili. Ideoque anima mea sicut terra sine aqua tibi : quia sicut se illuminare de se non potest, ita se satiare de se non potest. Sic enim apud te fons vitæ, quomodo in lumine tuo videbimus lumen.

Nos clartés d'ici-bas ne sont qu'énigmes sombres,
Mais Dieu, sans voiles et sans ombres,
Nous éclairera dans les cieux.

CHAPITRE XVII

Que les eaux se rassemblent. Qu'est-ce que la mer? Qu'est-ce que la terre?

1. — Qui a rassemblé en un même espace ces eaux d'amertume? Elles tendent toutes à une même fin (1) : la félicité temporelle et terrestre, objet de tous leurs efforts, malgré le nombre et la diversité des soins qui les agitent. Quel autre que vous, Seigneur, a dit aux eaux de se réunir en un même lieu, et à la terre aride, altérée de votre grâce, d'apparaître? (*Gen.* I, 9.) Oui, elle est à vous, cette mer, elle est votre ouvrage, et cette terre aride a été formée de vos mains. (*Ps.* XCIV, 5.) Ce n'est point l'amertume des volontés, mais la réunion des eaux (2) qui a été appelée la mer, car c'est vous qui réprimez aussi les mauvaises passions des âmes; vous leur fixez des limites au-delà desquelles il ne leur est pas permis d'avancer, contre lesquelles leurs flots se brisent sur eux-mêmes. (*Job* XXXI, 10.) C'est ainsi que vous formez la mer du monde, la soumettant à l'ordre de votre empire sur toutes choses.

2. — Mais ces âmes qui ont soif de vous et qui, présentes devant vous, sont séparées du rassemblement de la mer, pour une autre fin, vous les arrosez d'une eau mystérieuse et douce, pour que la terre porte son fruit (*Ps.* LXXXIV, 13), et elle le porte. Notre âme aussi, docile aux ordres du Seigneur, son Dieu, produit des œuvres de miséricorde selon son espèce (*Gen.* I, 11) : elle aime le prochain et le soulage dans les

(1) *Elles tendent toutes à une même fin.* Tous les êtres créés recherchent la félicité qui leur est propre; ce qu'il faut entendre cependant des actions qui ont pour principe et pour cause la nature de ces êtres créés. Car, dans celles qui sont soumises à la puissance des causes universelles supérieures, ce n'est plus ce qui est agréable en particulier à telle ou telle créature, mais la félicité générale de tout l'univers créé, comme dans les mouvements des

CAPUT XVII

Quid mare, quid arida.

1. — Quis congregavit amaricantes in societatem unam? Idem namque illis finis est temporalis et terrenæ felicitatis, propter quam faciunt omnia, quamvis innumerabili varietate curarum fluctuent. Quis, Domine, nisi tu, qui dixisti ut congregarentur aquæ in congregationem unam, et appareret arida sitiens tibi? Quoniam tuum est mare, et tu fecisti illud, et aridam terram manus tuæ formaverunt. Neque enim amaritudo voluntatum, sed congregatio aquarum vocatur mare. Tu enim coerces etiam malas cupiditates animarum; et figis limites quousque progredi sinantur aquæ, ut in se comminuantur fluctus earum; atque ita facis mare ordine imperii tui super omnia.

2. — At animas sitientes tibi, et apparentes tibi, alio fine distinctas a societate maris, occulto et dulci fonte irrigas : ut et terra det fructum suum, et te jubente Domino Deo suo, germinet anima nostra opera misericordiæ secundum genus, diligens proximum in subsidiis necessitatum carnalium, habens in se semen secun-

corps célestes et des flots de la mer, bien qu'on pourrait y voir deux avantages, l'un particulier, l'autre général. Ainsi, par exemple, le mouvement des flots de la mer la préserve de la corruption, etc.

(2) *Ce n'est point l'amertume des volontés, mais la réunion des eaux*, etc. De peur qu'on ne vînt à conclure de cette allégorie que Dieu est l'auteur des volontés mauvaises, saint Augustin attire l'attention sur cette particularité que ce ne sont point ces volontés amères, mais leur réunion, qu'il compare à la mer. C'est pour cela qu'il ajoute : « Car c'est vous qui réprimez aussi les mauvaises passions des âmes. »

nécessités temporelles. Ces fruits possèdent en eux la semence pour en produire d'autres semblables, car c'est la conscience de notre misère qui nous fait compatir et venir en aide à l'indigence, pour la secourir comme nous voudrions être soulagés nous-mêmes dans le même besoin. Il ne s'agit pas seulement d'une assistance facile comme une germination légère; mais, semblable à un arbre fertile, la charité déploie toute l'ardeur de son zèle, toute sa puissance, pour arracher celui qui souffre à l'injustice des bras de l'oppresseur (*Ps.* LXXXI, 4), en l'abritant sous l'ombrage d'une justice inflexible.

dum similitudinem : quoniam ex nostra infirmitate compatimur ad subveniendum indigentibus; similiter opitulantes, quemadmodum nobis vellemus opem ferri, si eodem modo indigeremus : non tantum in facilibus, tanquam in herba seminali, sed etiam in protectione adjutorii forti robore, sicut in ligno fructifero, id est, beneficio ad eripiendum eum qui injuriam patitur de manu potentis, et præbendum protectionis umbraculum, valido robore justi judicii.

CHAPITRE XVIII

Quels sont les astres du firmament qui font la division du jour et de la nuit.

1. — De même, Seigneur, que vous donnez aux âmes la joie et la force, de même faites, je vous en conjure, que la vérité sorte de la terre, que la justice nous regarde du haut du ciel (*Ps.* LXXXIV, 12), et que des astres nouveaux brillent au firmament ! Rompons notre pain avec celui qui a faim, ouvrons notre maison au pauvre sans asile, revêtons celui qui est nu, et ne méprisons pas des hommes nés de notre poussière. Ces fruits étant nés sur notre terre, voyez que cela est bon ; que notre lumière jaillisse en son temps ; que, par cette première moisson de bonnes œuvres, parvenant à nous élever jusqu'au Verbe de vie dans les délices de la contemplation, nous apparaissions en ce monde comme des astres attachés au firmament de votre Écriture. C'est là que vous conversez avec nous, afin que nous distinguions entre les choses de l'esprit et celles des sens, comme entre le jour et la nuit, ou bien entre les âmes spirituelles et les âmes charnelles. Alors vous ne serez plus seul, dans le secret de votre discernement, comme avant la création du firmament, à séparer la lumière des ténèbres ; vos créatures spirituelles aussi, rangées en ordre dans le même firmament, manifesteront partout votre grâce en illuminant toute la terre, en divisant le jour d'avec la nuit, en marquant les temps. Car les anciennes figures ont disparu, et tout est devenu nouveau (*II Cor.* V, 17) ; notre salut est plus près que lorsque nous avons embrassé la foi (*Rom.* XIII, 11) ; la nuit a précédé, le jour est arrivé, et vous couronnez l'année de vos bénédictions (*Ps.* LXIV, 12) en envoyant des ouvriers dans votre moisson préparée par d'autres, en envoyant aussi semer une nouvelle terre où l'on récoltera à la fin des siècles.

2. — Ainsi vous exaucez les demandes et bénissez les années

CAPUT XVIII

Quæ luminaria dividentia inter diem et noctem.

1. — Ita, Domine, ita, oro te, oriatur sicuti facis, sicuti das hilaritatem et facultatem; oriatur de terra veritas, et justitia de cœlo respiciat, et fiant in firmamento luminaria. Frangamus esurienti panem nostrum; et egenum sine tecto inducamus in domum nostram. Nudum vestiamus, et domesticos seminis nostri non despiciamus. Quibus in terra natis fructibus, vide, quia bonum est; et erumpat temporanea lux nostra : et de ista inferiori fruge actionis, in delicias contemplationis verbum vitæ superius obtinentes, appareamus sicut luminaria in mundo, cohærentes firmamento Scripturæ tuæ. Ibi enim nobiscum disputas, ut dividamus inter intelligibilia et sensibilia, tanquam inter diem et noctem, vel inter animas, alias intelligibilibus, alias sensibilibus deditas; ut jam non tu solus in abdito judicationis tuæ, sicut antequam fieret firmamentum, dividas inter lucem et tenebras, sed etiam spirituales tui, in eodem firmamento positi atque distincti manifestata per orbem gratia tua, luceant super terram, et dividant inter diem et noctem, et significent tempora; quia vetera transierunt, et ecce facta sunt nova; et quia propior est nostra salus, quam cum credidimus; et quia nox præcessit, dies autem appropinquavit; et quia benedicis coronam anni tui, mittens operarios in messem tuam, in qua seminando alii laboraverunt; mittens etiam alios in sementem, cujus messis in fine est.

2. — Ita das vota optanti, et benedicis annos justi.

du juste (*Ps.* v, 14); mais vous êtes toujours le même, et dans vos années sans fin vous préparez un grenier à nos années fugitives. Car au temps fixé par vos éternels desseins vous répandez sur la terre les biens célestes. En effet, à l'un est donné par l'Esprit une parole de sagesse, astre plus brillant, en faveur de ceux qui se complaisent dans la claire lumière de la vérité, comme dans l'aurore du jour; à l'autre une parole de science, selon le même Esprit, astre moins brillant; à un autre, la foi; à un autre, la vertu de guérir; à un autre, la puissance des miracles; à un autre, la prophétie; à un autre, le discernement des esprits; à un autre, la diversité ou l'interprétation des langues; et ce sont comme des étoiles, ouvrage d'un seul et même Esprit, qui distribue ses dons à chacun en particulier, comme il veut, et qui fait apparaître les astres en se manifestant pour l'utilité commune (*I Cor.* XII, 7-11).

3. — Mais la parole de science renfermant tous les mystères qui varient selon les temps, comme la lune (1), et les autres dons, que nous avons comparés aux étoiles, ne sont qu'un crépuscule, en comparaison de cette splendeur de la sagesse dont se réjouit le jour précité. Ils sont cependant nécessaires à ceux que votre si prudent serviteur, lui qui parle la sagesse avec les parfaits, n'a pu entretenir comme des hommes spirituels, mais comme des hommes charnels. Pour l'homme animal, semblable à un enfant dans le Christ, à un enfant à la mamelle, que, jusqu'au jour où il sera capable d'un aliment plus solide, où sa vue supportera l'éclat du soleil, il ne se croie pas abandonné dans la nuit, mais se contente de la lumière de la lune et des étoiles. Vous nous enseignez ainsi, ô Dieu très sage, dans le firmament de vos Ecritures, à discerner toutes choses par une contemplation admirable, bien que nous ne les voyions encore qu'en figure, dans les temps, les années et les jours.

(1) *Les mystères qui varient selon les temps.* Autres étaient les sacrements avant la loi ancienne, autres les sacrements établis par elle, et autres sont les sacrements de la nouvelle alliance. Les premiers produisaient une grâce et une sainteté purement civiles; l'effet des seconds était une grâce ou

Tu autem idem ipse es, et in annis tuis, qui non deficiunt, horreum præparas annis transeuntibus. Æterno quippe consilio, propriis temporibus bona cœlestia das super terram. Quoniam quidem alii datur per Spiritum sanctum sermo sapientiæ, tanquam luminare majus, propter eos qui perspicuæ veritatis luce delectantur, tanquam in principio diei; alii autem sermo scientiæ secundum eumdem Spiritum, tanquam luminare minus; alii, fides; alii, donatio curationum; alii, operationes virtutum; alii, prophetia; alii, dijudicatio spirituum; alii, genera linguarum; alii, interpretatio sermonum: et hæc omnia tanquam stellæ. Omnia enim hæc operatur unus, atque idem Spiritus, dividens propria unicuique prout vult et faciens apparere sidera in manifestatione ad utilitatem.

3. — Sermo autem scientiæ, qua continentur omnia sacramenta, quæ variantur temporibus tanquam luna, et cæteræ notitiæ donorum, quæ deinceps tanquam stellæ commemoratæ sunt; quantum differunt ab illo candore sapientiæ, quo gaudet prædictus dies, tanquam in principio noctis sunt! His enim sunt necessaria, quibus ille prudentissimus servus tuus non potuit loqui quasi spiritualibus, sed quasi carnalibus, ille qui et sapientiam loquitur inter perfectos: ut animalis homo, tanquam parvulus in Christo, lactisque potator, donec roboretur ad solidum cibum, et aciem firmet ad solis aspectum, non habeat desertam noctem suam; sed luce lunæ stellarumque contentus sit. Hæc nobiscum disputas, sapientissime Deus noster, in libro tuo firmamento tuo: ut discernamus omnia contemplatione mirabili, quamvis adhuc in signis, et in temporibus, et in diebus, et in annis.

sainteté simplement légale. Il était réservé aux derniers d'opérer par eux-mêmes la grâce sanctifiante.

CHAPITRE XIX

Il faut arracher les vices du cœur pour qu'il soit capable de produire les vertus. Explication allégorique du même verset : « Qu'il y ait des corps lumineux. »

1. — Mais d'abord lavez-vous, purifiez-vous; ôtez le mal de vos pensées et de mes regards (*Is.* 1, 16), afin que la terre commence à paraître. Apprenez à faire le bien, rendez justice à l'orphelin et maintenez le droit de la veuve, afin que cette terre se couvre de fertiles pâturages et d'arbres chargés de fruits. « Venez, dit le Seigneur, que je vous enseigne à devenir les flambeaux du ciel et à briller au-dessus de la terre. » Le riche demandait au bon Maître ce qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle. (*Matth.* XIX, 16 et seq.) Que ce bon Maître, qu'il croyait n'être seulement qu'un homme (1), mais qui est bon parce qu'il est Dieu, lui réponde et lui dise : « Si tu veux arriver à la vie, observe les commandements; éloigne de toi l'amertume de la malice et de l'iniquité; garde-toi du meurtre, de l'adultère, du vol; ne porte point faux témoignage, afin de paraître une bonne terre, qui produise le respect des parents et l'amour du prochain. — J'ai fait tout cela, » reprit le riche.

2. — D'où sortent donc tant d'épines, si la terre est riche de fruits? Va, déracine ces buissons touffus de l'avarice; vends ce que tu as, enrichis-toi en donnant aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel; suis le Seigneur si tu veux être parfait,

(1) *Ce bon maître qu'il croyait être un homme et rien de plus.* Les ariens prétendaient s'appuyer sur ces paroles de Jésus-Christ mal comprises : « Nul n'est bon que Dieu », pour en conclure que le Sauveur n'était pas Dieu; tandis que tel est le sens naturel de la réponse du Sauveur : Nul n'est bon substantiellement si ce n'est Dieu; croyez donc que je suis Dieu ou cessez de m'appeler bon, si vous ne voyez en moi qu'un homme. C'est

CAPUT XIX

Pectus purgandum vitiis, quo capax sit virtutum.

1. — Sed prius lavamini, mundi estote, auferte nequitiam ab animis vestris, atque a conspectu oculorum, ut appareat arida. Discite bonum facere, judicate pupillo, et justificate viduam : ut germinet terra herbam pabuli, et lignum fructiferum : et venite ; disputemus, dicit Dominus, ut fiant luminaria in firmamento cœli, et luceant super terram. Quærebat dives ille a magistro bono, quid faceret ut vitam æternam consequeretur? Dicat ei magister bonus, quem putabat hominem, et nihil amplius (bonus est autem, quia Deus est) : dicat ei, ut si vult venire ad vitam, servet mandata. Separet se ab amaritudine malitiæ atque nequitiæ ; non occidat, non mœchetur, non furetur, non falsum testimonium dicat : ut appareat arida ; et germinet honorem patris et matris, et dilectionem proximi. Feci, inquit, hæc omnia.

2. — Unde ergo tantæ spinæ, si terra fructifera est? Vade, extirpa sylvosa dumeta avaritiæ : vende quæ possides ; et imple te frugibus, dando pauperibus ; et habebis thesaurum in cœlis : et sequere Dominum, si vis esse

ainsi que saint Augustin l'explique dans un autre de ses ouvrages : « Nul n'est bon, si ce n'est Dieu seul, » c'est comme s'il avait dit : Vous avez raison de m'appeler bon, si vous me tenez pour Dieu ; mais si vous pensez que je ne suis qu'un homme, qu'avez-vous à m'appeler bon? Ce qui vous rend vous-même bon et heureux ne saurait être que le bien immuable qui n'est autre que Dieu seul..... Or, comment le vrai Fils de Dieu ne serait-il pas ce bien, quand il est vraiment Dieu et la vie éternelle à laquelle désirait parvenir celui qui l'interrogeait? (*Contre l'hérét. Maximin*, liv. II, ch. XXIII, n° 5.)

associé avec ceux à qui il parle le langage de la sagesse, lui qui sait et te fera savoir à toi-même ce que sont le jour et la nuit, et trouver place aussi au rang des astres dans le firmament céleste : résultat impossible si ton cœur n'y est déjà, et ton cœur ne saurait y être, si tu n'y as ton trésor, comme nous l'a dit ce bon Maître. (*Matth.* VI, 21.) Mais cette terre stérile s'attrista de ce langage, et les épines étouffèrent sa parole. (*Ibid.* XIII, 7.)

3. — Pour vous, famille d'élite, les faibles du monde (*I Cor.* I, 27), qui avez tout quitté pour suivre le Seigneur, marchez après lui et confondez les forts. Que vos pieds radieux suivent sa trace! (*Rom.* X, 15.) Afin que les cieux racontent sa gloire, étincelez au firmament (*I Petr.* II, 9), en distinguant la lumière des parfaits qui sont encore loin des anges, et les ténèbres des petits déjà sauvés de ses mépris! Illuminez la terre entière! Que ce jour, inondé de la splendeur du soleil, annonce au jour la parole de la sagesse, et que cette nuit, brillante comme la clarté de la lune, annonce à la nuit la parole de science. (*Ps.* XVIII.) La lune et les étoiles éclairent la nuit, sans être obscurcies par ses ténèbres ; elles lui donnent autant de lumière qu'elle en peut recevoir. Il semble que Dieu ait dit : « Astres, apparaissez au firmament du ciel! » (*Gen.* I, 14.) Aussitôt, un grand bruit retentit d'en haut, comme si un violent tourbillon s'était élevé, et l'on vit des langues de feu qui se divisèrent et se reposèrent sur chacun d'eux (*Act.* II, 2-3) ; et ainsi furent créés dans le firmament du ciel des astres possédant la parole de vie (1). Courez partout, flammes de sainteté,

(1) *Des astres possédant la parole de vie.* Le soleil et la lune étaient considérés par les Hébreux comme *des êtres animés et intelligents*, qui annoncent la grandeur de Dieu, comme des êtres qui connaissent leur route, et le temps de leur lever et de leur coucher ; qui obéissent aux ordres du Seigneur ; qui s'avancent, qui s'arrêtent, qui rétrogradent dès qu'il le leur ordonne ; qui se couvrent de ténèbres en plein jour et qui retirent leur lumière en dedans d'eux-mêmes, aussitôt que le Tout-Puissant se met en colère. (*Joël* II, 10 ; *Jérém.* XV, 9.) Ces deux astres sont regardés comme le roi et la reine du ciel, dont l'un préside au jour et l'autre à la nuit, et

perfectus, eis sociatus inter quos loquitur sapientiam ille qui novit quid distribuat diei et nocti, ut noscas et tu, et fias et tu luminare in firmamento cœli; quod non fiet, nisi fuerit illic cor tuum; quod autem non fiet, nisi fuerit illic thesaurus tuus, sicut audisti a magistro bono. Sed contristata est terra sterilis, et spinæ suffocaverunt verbum.

3. — Vos autem genus electum, infirma mundi, qui dimisistis omnia, ut sequeremini Dominum; ite post eum, et confundite fortia. Ite post eum, speciosi pedes, et lucete in firmamento; ut cœli enarrent gloriam ejus, dividentes inter lucem perfectorum, sed nondum sicut angelorum, et tenebras parvulorum, sed non despectorum. Lucete super omnem terram : et dies sole candens eructet diei verbum sapientiæ; et nox luna lucens annuntiet nocti verbum scientiæ. Luna et stellæ nocti lucent; sed nox non obscurat eas, quoniam ipsæ illuminant eam pro modulo ejus. Ecce enim, tanquam Deo dicente : Fiant luminaria in firmamento cœli : factus est subito de cœlo sonus, quasi ferretur flatus vehemens, et visæ sunt linguæ divisæ quasi ignis, qui et insedit super unumquemque illorum : et facta sunt luminaria in firmamento cœli, verbum vitæ habentia. Ubique discurrite, ignes sancti, ignes decori. Vos enim estis lumen mundi, nec estis sub modio. Exaltatus est cui adhæ-

exercent leur domination sur les autres astres appelés, dans le style des Hébreux, l'*armée du ciel*.

Le soleil et la lune sont dans un mouvement continuel; mais ils ne tournent pas autour de la terre, puisque les cieux n'enveloppent pas la terre par dessous..... (Dom Calmet, *loc. cit.*)

Lamartine. dans ses chants poétiques, poursuit de ses interrogations l'astre splendide et bienfaisant placé par Dieu au-dessus de nos têtes.

N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil, n'es-tu point un regard de ses yeux?

feux splendides, car vous êtes la lumière du monde et vous n'êtes pas sous le boisseau. (*Matth.* v, 13.) Monté aux cieux, celui à qui vous êtes unis vous y a élevés aussi. Courez donc et manifestez-vous à tous les peuples.

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

1. Comme on aime, après ces réflexions, à écouter les accents suppliants de Képler :

« O Toi qui, par la lumière de la nature, nous as fait soupirer après la lumière de ta grâce, afin de nous révéler la lumière de ta gloire, je te rends grâce, mon créateur et mon Dieu, de ce que tu m'as permis d'admirer et d'aimer tes œuvres !... Que mon âme loue mon Créateur ! C'est par lui et en lui que tout existe, le monde matériel comme le monde spirituel, tout ce que nous savons et tout ce que nous ne savons pas encore, car il nous reste beaucoup à faire que nous laissons inachevé. »

2. On voit ici que saint Augustin compare à ces astres brillants comme des feux sacrés, les apôtres et leurs successeurs, et tous ceux qui, avec eux, travaillent à éclairer et à sanctifier les âmes. Le christianisme, en

sistis, et exaltavit vos. Discurrite, et innotescite omnibus gentibus.

tout ce qu'il y a d'essentiel et de constitutif, a été entier et complet à partir de la Pentecôte, et porte sur son front une marque immortelle. Les premiers disciples de Jésus n'ont pas été choisis et n'ont pas reçu l'investiture de l'apostolat pour eux-mêmes, mais pour être les générateurs et les éducateurs de toute une descendance spirituelle qui formerait la famille des enfants de Dieu. C'est pourquoi le Verbe rédempteur a procédé envers eux comme le Verbe créateur avait fait envers nos premiers ancêtres selon la nature : il a déposé dans leur âme, par des espèces infuses, toutes les lumières, les vertus et les grâces destinées à être transmises aux générations chrétiennes. (V. Cardinal Pie, *Œuvres*, t. VIII, p. 67.)

3. Les étoiles symbolisent après les apôtres, les docteurs de l'Eglise, admirables génies dont les écrits superbes projettent à flots la pure lumière allumée au foyer de la vérité qui éclaire, touche, guérit, convertit..... Ceux qui enseignent sont comme des étoiles au ciel de l'éternité. (*Dan.* XII.) Etoiles encore, les âmes des justes dont les douces vertus rayonnent autour de la circonférence où Dieu ici-bas a placé leurs actions, familles, communautés, pays.

CHAPITRE XX

Sens allégorique de ces paroles : « Que les eaux produisent des reptiles et des oiseaux. »

1. — Que la mer conçoive aussi, qu'elle enfante vos œuvres et que les eaux engendrent les reptiles des âmes vivantes ! (1) Car en séparant le précieux de ce qui est vil (*Jerem.* xv, 19), vous êtes devenus la bouche de Dieu par laquelle il dirait : Que les eaux produisent non pas l'âme vivante comme la terre, mais des reptiles d'âmes vivantes, et les oiseaux qui volent au-dessus de la terre. (*Act.* II, 2.) Ainsi, ô mon Dieu, vos sacrements, par les œuvres de vos saints, se sont glissés à travers les vagues des tentations du siècle, pour imprégner les peuples de votre nom dans le saint baptême. Et par là se sont opérées d'étonnantes merveilles, semblables aux gigantesques baleines, et la voix de vos hérauts a plané sur la terre et sous le ciel de vos Saints Livres, qui leur offraient une autorité protectrice en tous lieux. Leurs paroles, leurs discours ne sont point un langage inintelligible, puisque toute la terre en a retenti, et que leurs accents ont atteint les frontières du monde (*Ps.* XVIII, 4); car en les bénissant, Seigneur, vous les avez multipliés.

2. — Suis-je dans l'erreur, dans le trouble, en n'établissant nulle différence entre la claire connaissance des choses qui sont au firmament céleste et les œuvres corporelles qui se réalisent au-dessous du même firmament dans la mer agitée? Non, puisque les objets dont les notions sont invariables, immuables comme les lumières de la sagesse et de la science, sans s'accroître, par génération, se manifestent corporellement en une infinité d'opérations différentes, et, naissant l'une de l'autre,

(1) *Les reptiles des âmes vivantes.* Cinq lignes plus bas, le saint Docteur explique qu'il entend par là les sacrements, à la faveur desquels les apôtres

CAPUT XX

Quæ reptilia, quæ volatilia.

1. — Concipiat et mare, et pariat opera vestra; et producant aquæ reptilia animarum vivarum. Separantes enim pretiosum a vili, facti estis os Dei, per quod diceret : Producant aquæ, non animam vivam, quam terra produxit, sed reptilia animarum vivarum, et volatilia volitantia super terram. Repserunt enim sacramenta tua, Deus, per opera servorum tuorum, inter medios fluctus tentationum sæculi, ad imbuendas Gentes nomine tuo, in baptismo tuo. Et inter hæc facta sunt magna mirabilia, tanquam ceti grandes et voces nuntiorum tuorum volitantes super terram, juxta firmamentum libri tui, præposito illo sibi ad auctoritatem, sub quo volitarent, quocumque irent. Neque enim sunt loquelæ, neque sermones, quorum non audiantur voces eorum, quando in omnem terram exiit sonus eorum : et in fines orbis terræ verba eorum : quoniam tu, Domine, benedicendo multiplicasti hæc.

2. — Numquid mentior, aut mixtione misceo, neque distinguo lucidas cognitiones harum rerum in firmamento cœli, et opera corporalia in undoso mari, et sub firmamento cœli? Quarum enim rerum notitiæ sunt solidæ, et terminatæ sine incrementis generationum, tanquam lumina sapientiæ et scientiæ, earumdem rerum sunt operationes corporales multæ ac variæ; et aliud ex alio

ont porté la connaissance du nom de Dieu aux nations, en traversant les flots des persécutions. (Voir note 1 du chapitre suivant.)

se multiplient sous votre bénédiction. O Dieu, vous nous consolez ainsi des dégoûts des sens mortels, ne permettant qu'une vérité conçue par notre esprit d'une seule manière, emprunte cependant aux signes corporels plus d'une figure et plus d'une expression. Les eaux ont accompli ce prodige, grâce toutefois à votre parole. Les besoins des peuples éloignés de votre éternelle vérité ont produit cette merveille, mais à la faveur de votre Évangile : tel est bien le prodige qui a jailli du sein de ces eaux, dont l'amertume et l'immobilité ont causé la fertilité de votre parole.

3. — Tout est beau sortant de vos mains; mais que vous êtes incomparablement plus beau, vous, le Créateur de l'univers ! Ah ! si Adam ne s'était point séparé de vous, son sein n'eût pas été la source de cet océan d'amertume, de cette race humaine profondément curieuse, livrée aux tempêtes de l'orgueil et à l'instabilité de ses flots. Et alors les dispensateurs de votre Verbe n'auraient pas eu besoin, au milieu de cette mer immense, d'employer tant de signes sensibles et corporels, tant de paroles et d'opérations mystérieuses. Voilà, à mon avis, ce que symbolisent ces reptiles et ces oiseaux, par le moyen desquels les hommes ont été instruits, initiés et soumis aux symboles sacramentels. Mais ils ne sauraient s'élever plus haut, si votre esprit ne donnait à leur âme un nouveau degré de vie, et si, après vos premières paroles (1), elle ne tendait à la perfection.

(1) *Après vos premières paroles*, la parole du commencement, *initii verbum*, c'est-à-dire du baptême. Tout ce chapitre est l'interprétation mystique des animaux terrestres, et, comme celui-ci, les chapitres suivants sont remplis de métaphores sublimes, dont le sens est difficile à saisir sur les signes sensibles, moyens indispensables d'initiation de l'âme humaine à la

crescendo multiplicatur in benedictione tua, Deus, qui consolatus es fastidia sensuum mortalium; ut in cognitione animi, res una multis modis per corporis motiones figuretur, atque dicatur. Aquæ produxerunt hæc, sed in verbo tuo; necessitates alienatorum ab æternitate veritatis tuæ populorum produxerunt hæc, sed in evangelio tuo : quoniam ipsæ aquæ ista ejecerunt, quarum amarus languor fuit causa ut in tuo verbo ista producerent.

3. — Et pulchra sunt omnia, faciente te, et ecce tu inenarrabiliter pulchrior, qui fecisti omnia : a quo si non esset lapsus Adam, non diffunderetur ex utero ejus salsugo maris, genus humanum profunde curiosum, et procellose tumidum, et instabiliter fluidum; atque ita non opus esset ut in aquis multis corporaliter et sensibiliter operarentur dispensatores tui mystica facta et dicta (sic enim nunc mihi occurrerunt reptilia et volatilia), quibus imbuti et initiati homines corporalibus sacramentis subditi, non ultra proficerent, nisi spiritualiter vivisceret anima gradu alio, et post initii verbum in consummationem respiceret.

vie spirituelle et à la consommation des vertus. Ce qui augmente encore la difficulté, c'est que le saint Docteur donne aux mêmes métaphores tantôt un sens, tantôt un autre. Quoi qu'il en soit, dans cette sorte de symbolisme ouvert à son génie si profond, nous voyons la racine du symbolisme chrétien renfermée dans la thèse bien comprise de la connaissance de Dieu par la création visible et un rapprochement ingénieux entre la création du monde et l'institution de l'Eglise.

CHAPITRE XXI

Interprétation allégorique de ces paroles : « Que la terre produise des animaux. »

1. — Aussi bien la vertu de votre parole a fait sortir, non plus des profondeurs de la mer, mais d'une terre séparée des ondes amères, non des reptiles d'âmes vivantes et des oiseaux (1), mais une âme vraiment vivante. Celle-ci n'a plus besoin, en effet, comme lorsque les eaux la couvraient, du baptême indispensable aux païens; car on n'entre pas dans le royaume des cieux d'une autre manière, depuis que vous avez établi qu'on y entrerait ainsi. Et cette âme ne requiert plus de merveilles étonnantes pour avoir la foi. Elle n'en est plus à ne pas croire si elle ne voit des signes et des prodiges (*Joan.* IV, 48), puisqu'elle est maintenant une terre fidèle séparée des eaux amères de l'incrédulité et que le don des langues est un signe non pour les croyants, mais pour les incrédules. (*I Cor.* XIV, 22.) Les oiseaux eux-mêmes, que votre parole a tirés des eaux, ne sont plus nécessaires à cette terre affermie par vous au-dessus des eaux. Faites descendre en elle ce Verbe annoncé par vos apôtres. Nous racontons, il est vrai, leurs œuvres; mais c'est vous qui agissez en eux pour leur faire produire une âme vivante.

2. — C'est cette terre qui la produit, car c'est elle qui est la cause que vos envoyés agissent en elle; de même la mer a été cause de la création de ces reptiles d'âmes vivantes et de ces oiseaux qui volent sous le firmament, oiseaux, reptiles, dont cette terre n'a plus besoin, quoiqu'elle mange le poisson (2) tiré

(1) *Des reptiles d'âmes vivantes et des oiseaux*..... Saint Athanase le Sinaïte, patriarche d'Antioche, donnant aux poissons le nom de *reptiles* selon les exemples qu'en fournissent les Ecritures (Voir Dom Calmet, *Dictionnaire de la Bible*, au mot *Reptiles*), écrit que « les baptisés sont des

CAPUT XXI

Qui aves, qui pisces, quæ cætera animantia.

1. — Ac per hoc in verbo tuo, non maris profunditas, sed ab aquarum amaritudine terra discreta ejicit non reptilia animarum vivarum et volatilia, sed animam vivam. Neque enim jam opus habet baptismo, quo gentibus opus est, sicut opus habebat cùm aquis tegeretur. Non enim intratur aliter in regnum cœlorum ex illo, quo instituisti, ut sic intretur : nec magnalia quærit mirabilium, quibus fiat fides. Neque enim, nisi signa et prodigia viderit, non credit; cum jam distincta sit terra fidelis ab aquis maris infidelitate amaris; et linguæ in signum sunt, non fidelibus, sed infidelibus. Nec isto igitur genere volatili, quod verbo tuo produxerunt aquæ, opus habet terra quam fundasti super aquas. Immitte in eam verbum tuum, per nuntios tuos. Opera enim eorum narramus : sed tu es qui operaris in eis, ut operentur animam vivam.

2. — Terra producit eam, quia terra causa est ut hæc agant in ea : sicut mare fuit causa ut agerent reptilia animarum vivarum, et volatilia sub firmamento cœli, quibus jam terra non indiget : quamvis piscem manducet, levatum de profundo, in ea mensa quam

reptiles pêchés pour la nourriture de Dieu par ceux qui furent autrefois pêcheurs, et qui maintenant sont apôtres. » (*Biblioth. PP.*, t. Ier, *In Hexamer.*)

Saint Grégoire de Nazianze enseigne que, autre est la chair des oiseaux, c'est-à-dire des martyrs qui furent baptisés dans leur sang, autre celle des *poissons,* auxquels l'eau baptismale suffit. (*De resurrect.* LII.)

(2) *Quoiqu'elle mange le poisson*, etc. Au chapitre XXIII, le saint Docteur

de l'abîme (*Luc.* XXIV, 43), pour le banquet que vous destinez à vos fidèles (*Ps.* XXII, 6) ; oui, il a été tiré de la mer pour nourrir la terre. Et les oiseaux, nés aussi de cette mer, se multiplient néanmoins sur la terre. L'infidélité des hommes a bien été la cause des premières prédications de vos ministres ; mais ceux-ci ne laissent pas d'exhorter les fidèles mêmes et de multiplier sur eux chaque jour leurs bénédictions (3). Toutefois, l'âme vivante prend son origine de la terre, car il ne sert qu'aux seuls croyants de s'arracher à l'amour du siècle, pour faire revivre en vous leur âme morte dans une vie de délices (*I Tim.* V, 6), délices mortelles, ô Seigneur, qui êtes les vivifiantes délices d'un cœur pur.

3. — Que vos ministres cultivent donc dès lors cette terre, autrement que ces eaux de l'infidélité, les païens auxquels ils parlaient et annonçaient la vérité par des symboles, des miracles et des paroles mystérieuses qui provoquent l'attention, fille de l'ignorance, par la crainte de ces prodiges cachés. Telle est, en effet, l'entrée de la foi pour les fils d'Adam qui, vous ayant oublié et se soustrayant à vos regards (*Gen.* III, 8), sont devenus un abîme. Oui, qu'ils travaillent comme sur une terre séparée des gouffres de l'abîme ; qu'ils forment les fidèles sur le modèle de leur vie, les excitant à vous imiter. Que les fidèles, de leur côté, les écoutent, non seulement pour écouter, mais pour agir, lorsqu'ils disent : « Cherchez le Seigneur, et votre âme revivra, » (*Ps.* LXVIII, 37) et : « Que la terre de votre cœur produise une âme vivante. Ne vous rendez pas semblables au siècle, (*Rom.* XII, 2), écartez-vous de lui. » En le fuyant, l'âme vit, en le recherchant, elle meurt. Réprimez en vous l'âpre fierté de l'orgueil, l'indolente mollesse de la volupté, les séductions d'une science trompeuse, afin que vos passions

revient sur ce même mystère. Le poisson a été regardé dans la primitive Eglise comme un symbole de Jésus-Christ. Cette allégorie a pris sa source dans les deux pêches miraculeuses que l'Evangile nous raconte et qui ont fourni aux Saints Pères le sujet d'un grand nombre d'homélies. En outre, les cinq lettres qui composent le mot grec ἰχθύς (poisson) sont les cinq ini-

parasti in conspectu credentium. Ideo enim de profundo levatus est, ut alat aridam, et oves, marina progenies, sed tamen super terram multiplicantur. Primarum enim vocum evangelizantium infidelitas hominum causa exstitit, sed et fideles exhortantur, et benedicunt eis multipliciter de die in diem. At vero anima viva de terra sumpsit exordium : quia non prodest jam nisi fidelibus, continere se ab amore hujus sæculi, ut anima eorum tibi vivat, quæ mortua erat, in deliciis vivens, deliciis mortiferis; nam tu, Domine, puri cordis vitales deliciæ.

3. — Operentur ergo jam in terra ministri tui, non sicut in aquis infidelitatis, annuntiando et loquendo per miracula et sacramenta et voces mysticas; ubi intenta sit ignorantia mater admirationis, in timore occultorum signorum. Talis enim est introitus ad fidem filiis Adam oblitis tui, dum abscondunt se a facie tua, et fiunt abyssus. Sed operentur etiam sicut in arida, discreta a gurgitibus abyssi; et sint forma fidelibus, vivendo coram eis, et excitando ad imitationem. Sic enim non tantum ad audiendum, sed etiam ad faciendum audiunt : Quærite Dominum, et vivet anima vestra, ut producat terra animam viventem. Nolite conformari huic sæculo; continete vos ab eo, et vitando vivet anima, quæ appetendo moritur. Continete vos ab immani feritate superbiæ, ab inerti voluptate luxuriæ, et a fallaci nomine scientiæ; ut

tiales de : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur; en grec Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτήρ.

Voir dans le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, de l'abbé Martigny, Paris, Hachette, 1877, au mot *Poisson*, l'explication de cette désignation mystique et diverses interprétations dignes d'attention.

(3) *Multiplier sur eux chaque jour leurs bénédictions.* Ces bénédictions comprennent les sacrements, que les ministres de l'Église confèrent aux fidèles, et les prières qu'ils font sur eux et pour eux.

deviennent des bêtes apprivoisées, des animaux domptés, des serpents sans venin, car ce sont les mouvements de l'âme que décrit cette allégorie. Le faste de la vanité, les jouissances de la passion, le poison de la curiosité sont, en effet, les mouvements d'une âme morte, mais pas assez complètement pour être privée de toute espèce de mouvement; elle meurt parce qu'elle s'éloigne de la source de vie, parce qu'elle est emportée au torrent du siècle dont elle a pris la forme.

4. — Or, votre parole, ô Dieu, est la source de la vie éternelle; elle ne passe point, aussi s'oppose-t-elle à cet éloignement, en nous disant: « Ne vous conformez pas à ce siècle, afin que votre terre, arrosée par cette source de vie, produise une âme vivante, » une âme vertueuse, selon la parole annoncée par vos évangélistes, et imitatrice des imitateurs de votre Christ. Tel est le sens du mot *selon son espèce,* car l'homme imite surtout ceux qu'il aime. « Soyez comme je suis, dit l'Apôtre, parce que je suis comme vous êtes. » (*Galat.* IV, 12.) Ainsi, dans une âme vivante, les bêtes se révéleront bonnes par la douceur de leurs actions. Car vous avez donné ce commandement: « Accomplissez vos œuvres dans la douceur, et vous serez aimés de tous les hommes. » (*Eccli.* III, 19.) Et ces animaux ne se trouveront pas mieux pour être dans l'abondance, ni plus mal pour être dans la disette. (*I Cor.* VIII, 8.) Les serpents seront sans venin pour nuire, mais prudents pour se préserver (*Matth.* X, 16), et ils n'étudieront la nature temporelle qu'autant qu'il est nécessaire pour voir et comprendre l'éternité par l'intermédiaire des créatures. (*Rom.* I, 20.) Ces animaux (1) deviennent les serviteurs de la raison, quand ils sont retenus par elle loin du sentier de la mort, et alors ils sont bons.

(1) *Ces animaux.....* A ce mot, en ce chapitre et aux deux suivants, il faut donner généralement le sens d'affections mondaines, de passions

sint bestiæ mansuetæ, et pecora edomita, et innoxii serpentes. Motus enim animæ sunt isti in allegoria : scilicet fastus elationis, et delectatio libidinis, et venenum curiositatis, motus sunt animæ mortuæ, quia non ita moritur, ut omni motu careat; quoniam discedendo a fonte vitæ moritur, atque ita suscipitur a prætereunte sæculo, et conformatur ei.

4. — Verbum autem tuum, Deus, fons vitæ æternæ est, et non præterit : ideoque in verbo tuo cohibetur ille discessus, dum dicitur nobis : Nolite conformari huic sæculo : ut producat terra in fonte vitæ animam viventem, in verbo tuo per evangelistas tuos animam continentem, imitando imitatores Christi tui. Hoc est enim, secundum genus, quoniam æmulatio viri ab amico est. Estote, inquit, sicut ego; quia et ego sicut vos. Ita erunt in animam vivam bestiæ in mansuetudine actionis. Mandasti enim, dicens : In mansuetudine opera tua perfice et ab omni homine diligeris. Et pecora bona, neque si manducaverint, abundantia, neque si non manducaverint, egentia; et serpentes boni, non perniciosi ad nocendum, sed astuti ad cavendum; et tantum explorantes temporalem naturam, quantum sufficit ut per ea quæ facta sunt intellecta conspiciatur æternitas. Serviunt enim rationi hæc animalia, cum a progressu mortifero cohibita vivunt, et bona sunt.

humaines dans « la terre de nos cœurs ». En effet, les passions deviennent des bêtes soumises et utiles lorsque, retenues par la raison comme par un frein, elles marchent loin du sentier de la mort.

CHAPITRE XXII

Pourquoi Dieu ne dit pas : « Que l'homme soit fait selon son espèce, » mais : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » (*Gen.* I, 26.) Comment l'homme se renouvelle selon l'image de Celui qui l'a créé.

1. — Oui, Seigneur, notre Dieu et notre Créateur, lorsque seront ainsi dégagées de l'amour du siècle ces affections qui nous faisaient mourir en nous faisant mal vivre, lorsque notre âme commencera à vivre en vivant saintement, et lorsqu'elle sera docile à cette parole que vous avez inspirée à votre Apôtre : « Ne vous conformez pas au siècle, » alors s'accomplira aussi votre précepte qui suit aussitôt : « Mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » (*Rom.* XII, 2.) Or, ce n'est plus vivre « selon son espèce (1) », c'est-à-dire en imitant ceux qui nous ont précédés, ou même en réglant notre vie sur l'exemple et l'autorité d'un homme plus parfait. Car vous n'avez pas dit : « Que l'homme soit fait selon son espèce, » (2) mais : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance » (*Gen.* I, 26), afin que nous eussions un moyen de connaître votre volonté.

(1) *Selon son espèce.* Les espèces sont divines et voulues directement par Dieu. Il fit les animaux domestiques, compagnons et amis de l'homme, les bêtes sauvages et les reptiles, *chacun selon son espèce déterminée, absolue, immuable,* exerçant son activité dans un cercle restreint, qu'il ne doit ni ne peut franchir. Aucune espèce nouvelle n'apparaîtra dans la suite des siècles. Du polype jusqu'à l'homme, autant de degrés immuables dans l'immuable échelle de la création qu'il y eut de genres constitués au sixième jour. *Omne secundum genus suum.* On est frappé de l'insistance avec laquelle Moïse répète pour les animaux terrestres comme pour les animaux aquatiques, qu'ils ont été créés *chacun selon leur espèce.* En parlant de la création des végétaux, il affirme cette loi d'une spécificité *d'espèces* irréductible. C'est sur les points qui devaient être les plus attaqués ou provoquer plus d'interprétations, mais qui, dans le plan divin, représentent ce qu'il y a de plus nécessaire, que portent surtout les répétitions de son récit.

(2) *Vous n'avez pas dit « que l'homme soit fait selon son espèce »,* etc.

CAPUT XXII

Renovatio mentis.

1. — Ecce enim, Domine Deus noster, creator noster, cum cohibitæ fuerint affectiones ab amore sæculi, quibus moriebamur male vivendo, et cœperit esse anima vivens bene vivendo, completumque fuerit verbum tuum, quod per Apostolum tuum dixisti : Nolite conformari huic sæculo, consequetur et illud, quod adjunxisti : Sed reformamini in novitate mentis vestræ : non jam secundum genus, tanquam imitantes præcedentem proximum, nec ex hominis melioris auctoritate viventes. Neque enim dixisti : Fiat homo secundum genus; sed, Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram : ut nos probemus quæ sit voluntas tua.

Dieu créa l'homme à son image. Il ne saurait être question ici du corps matériel, composé d'éléments grossiers, mais de quelque chose d'infiniment plus noble, de l'âme spirituelle. Il y a donc eu dans la formation de l'homme deux substances bien distinctes : le « limon terrestre » et le « souffle de vie », que Dieu a combinés ensemble pour constituer la personnalité humaine.

L'Ecclésiaste (xii, 7) a très bien fait ressortir la différence de ces deux substances dans l'homme par la différence même de leurs destinées : « Que le corps, formé du limon, retourne à la terre d'où il est issu ; et que le souffle de vie remonte vers Dieu, dont il est l'émanation. »

Signalant quelques-unes des particularités qui caractérisèrent la première apparition de l'homme sur le globe, le docteur James dit :

« Tandis que les autres animaux étaient sortis de la terre et des eaux en quantité considérable, l'homme fut l'objet d'une création spéciale et individuelle ; et quand, par la naissance de la femme, prise à sa propre chair même, il fut en quelque sorte dédoublé, l'espèce humaine ne représenta toujours qu'un seul couple.

» Il y a, dans ce mode de création de l'homme et de la femme, deux conséquences à déduire, l'une morale, l'autre physiologique.

» La conséquence morale a été indiquée par Adam lui-même : « Voilà,

2. — C'est pourquoi le dispensateur de vos mystères, qui vous a engendré tant de fils par l'Évangile, ne voulant pas qu'ils fussent toujours comme de petits enfants qu'on nourrit de lait et qu'on réchauffe sur son sein comme une nourrice (*I Cor.* III, 2), leur dit : « Réformez-vous dans la nouveauté de votre esprit, afin de connaître quelle est la volonté de Dieu, de savoir ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait. » (*Rom.* XII, 2.) Aussi vous ne dites pas : « Que l'homme soit fait, » mais : « Faisons l'homme »; et non : « selon son espèce, » mais : « à notre image et ressemblance. » En effet, renouvelé spirituellement et apercevant votre vérité avec son intelligence, il n'a plus besoin qu'un homme la lui montre (*Hebr.* VIII, 2), pour imiter quelqu'un de son espèce. C'est de vous-même qu'il connaît votre volonté, ce qui est bon, ce qui vous plaît, ce qui est parfait. Vous lui donnez la puissance de contempler la Trinité de votre unité, et l'unité de votre Trinité. Aussi, après avoir dit au pluriel : « Faisons l'homme, » on trouve au singulier : « Et Dieu fit l'homme, » et, après avoir dit de même au pluriel : « à notre image, » vous ajoutez au singulier : « à l'image de Dieu. » Ainsi l'homme est renouvelé (1)

s'écrie-t-il en apercevant sa compagne, voilà *maintenant* l'os de mes os et la chair de ma chair. » Et le texte sacré ajoute : « C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme. Et ils seront deux dans une seule chair. » Comment ne pas voir dans ces paroles l'établissement et la consécration des liens indissolubles du mariage?

» La conséquence physiologique découle de ce fait que l'espèce humaine a été représentée originairement par un seul couple ; toute sa descendance n'a donc été que le développement d'une même tige. Où trouver ailleurs un témoignage plus concluant en faveur de l'unité de notre race?

» Ce qui prouve encore cette unité, c'est que, dans l'espèce de revue passée par Adam des principaux animaux, il ne s'en rencontra pas un qui lui ressemblât. « Adam, dit la Genèse, appela donc tous les animaux d'un nom qui leur était propre, tant les oiseaux du ciel que les bêtes de la terre. Mais il ne se trouvait point d'aide pour Adam qui lui fût semblable. » *Qui lui fût semblable!* Et cependant le singe existait déjà! Qu'en pense Darwin? » (*Moïse et Darwin, loc. cit.*, p. 58.)

(1) *Ainsi l'homme est renouvelé.* « Le renouvellement de l'homme consiste dans la connaissance de Dieu et dans la conformité qu'il a avec l'image de celui qui l'a créé. C'est ce qui fait *l'homme spirituel*, qui juge de toutes

2. — Ad hoc enim ille dispensator tuus generans per evangelium filios, ne semper parvulos haberet quos lacte nutriret, et tanquam nutrix foveret : Reformamini, inquit, in novitate mentis vestræ ad probandum quæ sit voluntas Dei, quod bonum et beneplacitum et perfectum. Ideoque non dicis : Fiat homo; sed : Faciamus hominem. Nec dicis, secundum genus; sed : ad imaginem et similitudinem nostram. Mente quippe renovatus, et conspiciens intellectam veritatem tuam, homine demonstratore non indiget ut suum genus imitetur; sed, te demonstrante te probat ipse quæ sit voluntas tua, quod bonum et beneplacitum et perfectum; et facis eum jam capacem videre Trinitatem unitatis, et unitatem Trinitatis. Ideoque pluraliter dicto : Faciamus hominem, singulariter tamen infertur : Et fecit Deus hominem; et pluraliter dicto : ad imaginem nostram, singulariter tamen infertur : ad imaginem Dei. Ita homo renovatur in agni-

les choses qui sont soumises à son jugement, et n'est jugé de personne. » (Traduction de Dom Martin, Bénédictin de Saint-Maur (1741).

Nous avons vu (liv. VIII, ch. XII) un exemple frappant de cette transformation causée par le renouvellement de l'intelligence, de l'esprit *in agnitionem*, comme dit l'Apôtre, quand Augustin est devenu une âme vivante, à la lecture de l'épître de saint Paul aux Romains.

A son tour sainte Thérèse trouva les prérogatives d'une âme renouvelée, en lisant les *Confessions* de saint Augustin. « Quand je commençai à les lire, dit-elle, je m'y vis, ce me semblait, comme dans un miroir qui me représentait à moi-même telle que j'étais : je me recommandai extrêmement à ce grand saint; et lorsque j'arrivai à sa conversion et y lus les paroles que lui dit la voix qu'il entendit dans le jardin, mon cœur en fut si vivement pénétré, qu'elles y firent la même impression que si Notre-Seigneur me les eût dites à moi-même. Je demeurai durant un long temps toute fondante en pleurs et dans une douleur très sensible. Car que ne souffre point une âme, lorsqu'elle perd la liberté de disposer d'elle-même, comme il lui plaît! Et j'admire à cette heure comment je pouvais vivre dans un tel tourment. Je ne saurais trop vous louer, mon Dieu, de ce que vous me donnâtes alors comme une nouvelle vie, en me tirant de cet état que l'on pourrait comparer à une mort et à une mort très redoutable. Il

dans la connaissance de Dieu, selon l'image de celui qui l'a créé; et, devenu spirituel, il juge tout ce qui peut être jugé, sans être lui-même jugé par personne. (*I Cor.* II, 15.)

m'a paru que depuis ce jour Votre Divine Majesté m'a extrêmement fortifiée, et je ne saurais douter qu'elle n'ait entendu mes cris et n'ait été

tionem Dei secundum imaginem ejus qui creavit eum; et spiritalis effectus judicat omnia quæ utique judicanda sunt; ipse autem a nemine judicatur.

touchée de compassion de me voir répandre tant de larmes. » (Vie de sainte Thérèse, chap. IX, trad. d'Arnauld d'Andilly. Paris, 1687.)

CHAPITRE XXIII

De quelles choses l'homme spirituel peut juger
et sur lesquelles il a la puissance de commander et de juger.

1. — Il est juge de tout, c'est-à-dire qu'il a puissance sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les animaux domestiques et sauvages, sur la terre entière et sur tout ce qui rampe à sa surface. (*Gen.* I, 28.) Il exerce ce pouvoir par l'intelligence de son esprit, qui lui fait pénétrer ce qui est de l'esprit de Dieu! (*I Cor.* II, 14.) Mais l'homme élevé à cet honneur ne l'a pas compris, il est descendu au rang des brutes et leur est devenu semblable. (*Ps.* XLVIII, 13.) Ce don de juger dans votre Église, effet de la grâce que vous avez accordée à l'homme, ô notre Dieu, parce que nous sommes votre ouvrage et au nombre de vos œuvres bonnes (1) (*Ephes.* II, 10), n'appartient pas seulement à ceux qui ont une autorité spirituelle, mais encore à ceux qui, selon votre Esprit, leur obéissent. Car vous avez créé l'homme mâle et femelle (*Gen.* I, 27); il en est ainsi dans l'édifice de votre grâce, où cependant il n'y a ni mâle ni femelle suivant le sexe corporel, ni juif, ni grec, ni libre, ni esclave. Donc, ces hommes spirituels, soit qu'ils commandent, soit qu'ils obéissent, jugent spirituellement (*I Cor.* II, 15); mais ils ne peuvent juger les vérités spirituelles qui brillent au firmament. On ne doit pas prononcer sur une autorité si sublime, ni sur celle de vos Écritures (2), quand même il s'y présenterait des obscurités. Nous devons, en effet, lui soumettre notre intelligence, et avoir pour certain que ce qui est voilé à nos regards a été dit avec justice

(1) *Au nombre de vos œuvres bonnes :* l'homme justifié est, dans le sens propre du mot, façonné par Dieu et sa nouvelle créature. (Voir ci-dessous la note 1 de la p. 200.)

(2) *Ni sur celle de vos Écritures.* Nous avons vu plus haut (liv. XII,

CAPUT XXIII

De quibus Christianus judicet.

1. — Quod autem judicat omnia, hoc est quod habet potestatem piscium maris, et volatilium cœli, et omnium pecorum et ferarum, et omnis terræ, et omnium repentium quæ repunt super terram. Hoc enim agit per mentis intellectum, per quem percipit quæ sunt Spiritus Dei. Alioqui, homo in honore positus non intellexit, comparatus est jumentis insensatis, et similis factus est illis. Ergo in Ecclesia tua, Deus noster, secundum gratiam tuam, quam dedisti ei, quoniam tuum sumus figmentum, creasti in operibus bonis, non solum qui spiritualiter præsunt : sed etiam ii qui spiritualiter subduntur eis qui præsunt, masculum enim et feminam fecisti hominem, hoc modo, in gratia tua spirituali, ubi secundum sexum corporis non est masculus et femina, quia neque Judæus, neque Græcus; neque servus, neque liber. Spirituales ergo, sive qui præsunt, sive qui obtemperant, spiritualiter judicant : non de cognitionibus spiritualibus, quæ lucent in firmamento, non enim oportet de tam sublimi auctoritate judicare; neque de ipso libro tuo, etiam si

ch. XIII et XV) comment saint Augustin prend Dieu lui-même pour arbitre, dans les interprétations de la Sainte Écriture.

« Il ne faudrait pas prêter à la Bible des systèmes scientifiques personnels et contestables, couvrir de sa divine autorité les théories hypothétiques. Il serait également téméraire de distinguer dans la Bible, et en vertu de sa mission et de son objet spécial, entre l'autorité des passages qui se rapportent à l'ordre naturel et l'autorité des passages qui ont trait à l'ordre surnaturel. Bien plus, nous étendons à toute la révélation et à l'enseignement total de l'Eglise ce que nous disons de la Bible au point de vue

et avec vérité. L'homme même spirituel, et renouvelé dans la connaissance de Dieu, selon l'image de son Créateur (*Coloss.* III, 10), doit observer la loi et non pas la juger. (*Jac.* IV, 11.)

2. — Il ne juge point davantage de la différence qu'il y a entre les hommes spirituels ou charnels, connus de vous, ô mon Dieu, mais qui ne se sont pas encore manifestés à nos yeux par aucune de leurs œuvres. Nous les connaîtrions comme l'arbre par ses fruits. (*Matth.* VII, 20.) Vous, Seigneur, vous les connaissez déjà, vous les avez discernés et vous les avez appelés dans le secret de vos desseins, avant même de créer le firmament (1). Quoique spirituel, il ne juge pas non plus les hommes turbulents du siècle. Que lui importe, en effet, de juger ceux du dehors (*I Cor.* V, 12), puisqu'il ignore lesquels d'entre eux viendront un jour goûter les douceurs de votre grâce, et lesquels demeureront dans l'éternelle amertume de l'impiété ! Ains donc, l'homme formé à votre image n'a de pouvoir ni sur les astres du firmament, ni sur le ciel qui nous est caché, ni sur le jour et la nuit, que vous avez appelés avant la création du ciel, ni sur la réunion des eaux qui s'appelle la mer ; mais il a reçu la puissance sur les poissons de la mer, sur le

scientifique. » (J.-B. Aubry, *Quelques Idées sur la Théorie catholique des Sciences*, t. Ier, p. 55, Paris. Retaux, 1894.)

« Que les Protestants ouvrent ici les yeux, dit le R. P. Bénédictin auteur d'une traduction des *Confessions*, en 1741 : ils mettent l'Écriture Sainte entre les mains de tout le monde et abandonnent l'explication aux femmelettes et aux ignorants, tandis que saint Augustin enseigne qu'il est défendu aux Spirituels de l'Église d'étendre leur jugement sur les vérités, les mystères, dont les Livres saints sont semés. »

(1) *Appelés dans le secret de vos desseins*, avant qu'il y eût un firmament. Ce passage favorise la doctrine de la *prédestination*, c'est-à-dire d'un choix fait à l'avance entre les élus et les réprouvés. (Voir le livre *du don de la persévérance* par le saint docteur, ch. VII et XVII.)

« Dieu prédestine, non pas les œuvres d'autrui, mais les siennes propres, car il prévoit beaucoup de choses qu'il ne fait pas, comme les péchés ; mais il ne prédestine rien qu'il ne fasse, puisqu'il ne prédestine et ne préordonne que les bonnes œuvres, qu'il fait par la grâce qu'on ne cesse de lui demander. Lors donc qu'il fait en nous ces bonnes œuvres, il dispense cette

quid ibi non lucet; quoniam submittimus ei nostrum intellectum, certumque habemus etiam quod clausum est aspectibus nostris, recte veraciterque dictum esse. Sic enim homo, licet jam spiritualis, et renovatus in agnitionem Dei, secundum imaginem ejus qui creavit eum factor tamen legis debet esse, non judex.

2. — Neque de illa distinctione judicat, spiritualium videlicet atque carnalium hominum, qui tuis, Deus noster, oculis noti sunt, et nullis adhuc nobis apparuerunt operibus, ut ex fructibus eorum cognoscamus eos : sed tu, Domine, jam scis eos, et divisisti et vocasti in occulto, antequam fieret firmamentum. Neque de turbidis hujus sæculi populis, quanquam spiritualis homo, judicat : quid enim de iis qui foris sunt judicare, ignoranti quis inde venturus sit in dulcedinem gratiæ tuæ, et quis in perpetua impietatis amaritudine remansurus? Ideoque homo, quem fecisti ad imaginem tuam, non accepit potestatem luminarium cœli neque ipsius occulti cœli, neque diei et noctis quæ ante cœli constitutionem vocasti, neque congregationis aquarum, quod est mare; sed accepit

grâce, et lorsqu'il la prépare, il prévoit et il prédestine ce qu'il devait faire. » (Bossuet, *Défense de la tradition et des Saints Pères*, liv. XII, ch. XII.)

Cf. les théories de M. l'abbé Loisy sur la grave question de la science et de la Bible, et l'étude de Mgr d'Hulst sous le titre *Question biblique*, au *Correspondant*, 21 janvier 1893; la réfutation donnée par les *Études*, mars 1893, p. 374 et suiv., août 1893, p. 653 à 667; la réfutation donnée par l'*Univers* les 24 et 27 janvier, 23 avril, 8 mai 1893, et celle donnée par la *Science catholique*, mars 1893, p. 293-294; enfin l'admirable Encyclique *Providentissimus Deus*, du 18 novembre 1893.

« Que saint Augustin et saint Thomas aient tracé certaines règles pour prévenir toute exagération dans l'emploi de l'Ecriture, le fait est certain et providentiel; mais qu'ils aient défendu à la science de puiser dans la parole révélée ses premiers éléments si elle peut les trouver, c'est là une obligation démentie par leurs travaux eux-mêmes..... Dites qu'il faut être prudent et discret dans la manière de s'en servir, mais ne nous défendez pas d'essayer cette concordance, car : 1° elle éclate partout et d'elle-même, soit dans l'étude comparée de la Bible et des sciences, soit dans les décou-

oiseaux du ciel, sur tous les animaux, sur toute la terre et sur tout ce qui rampe à sa surface. Il juge donc, en approuvant ou condamnant ce qu'il trouve bon ou mauvais, soit dans la solennité du sacrement, qui consacre et initie à votre service ceux que votre miséricorde va chercher au milieu des eaux; soit dans celle où le mystique poisson, tiré du fond de l'abîme, sert de nourriture à la terre fidèle; soit dans les discours et les paroles soumises à l'autorité de vos Écritures, et qui volent, pour ainsi dire, sous son firmament : interprétations, expositions, discussions, controverses, bénédictions, invocations jaillissant de la bouche en formules sonores, pour que le peuple réponde : Ainsi soit-il ! (1)

3. — La cause de tous ces bruits de la voix est l'abîme du siècle et la cécité de cette chair, qui, étant incapable de voir les pensées, nous force à frapper ainsi aux oreilles pour nous faire entendre. Et voilà comment ces oiseaux qui se multiplient sur la terre sont néanmoins originaires des eaux. L'homme spirituel juge encore, en approuvant ce qu'il trouve bien, en condamnant ce qui lui paraît mal dans les œuvres et les mœurs des fidèles; il est juge des aumônes comme des fruits de la terre; il l'est de l'âme vivante qui sait, par la chasteté, les jeûnes et les pieuses pensées, apprivoiser ses passions; il l'est encore de tout ce qui est perçu par les sens. Il l'est, en un mot, de tout ce qu'il a le droit de corriger.

vertes qui se font chaque jour, et qui, d'elles-mêmes, proclament l'accord entre les révélations et la science naturelle; 2° si nous ne la faisions pas dans un but d'enseignement calme et positif, les méchants nous obligeraient à la faire dans un but de défense polémique, par les discordances qu'ils s'acharnent à trouver partout et auxquelles il ne suffit plus aujourd'hui de répondre par le silence ou par ce principe général que, la Bible étant révélée, ne peut être démentie par rien; 3° c'est la gloire de notre siècle de l'avoir poussée aussi loin que possible, pendant que les savants spéciaux sont occupés à raisonner leurs découvertes et à confronter les données révélées avec les données scientifiques, pour confirmer les premières, éclairer les autres, et faire du tout ensemble le mouvement scientifique le plus complet et le plus harmonieux qui ait jamais été conçu par l'intelligence humaine. » (J.-B. Aubry, *Ibid.*, p. 89.)

(1) *Ainsi soit-il !...* Le vœu général du peuple se résume en ce mot

potestatem piscium maris, et volatilium cœli, et omnium pecorum, et omnis terræ, et omnium repentium quæ repunt super terram. Judicat enim, et approbat quod recte; improbat autem, quod perperam invenerit; sive in ea solemnitate sacramentorum, quibus initiantur, quos pervestigat in aquis multis misericordia tua; sive in ea, qua ille piscis exhibetur, quem levatum de profundo terra pia comedit; sive in verborum signis vocibusque subjectis auctoritati libri tui, tanquam sub firmamento volitantibus, interpretando, exponendo, disserendo, disputando, benedicendo, atque invocando te, ore erumpentibus atque sonantibus signis, ut respondeat populus : Amen.

3. — Quibus omnibus vocibus corporaliter enuntiandis, causa est abyssus sæculi, et cæcitas carnis, qua cogitata non possunt videri : ut opus sit instrepere in auribus. Ita quamvis multiplicentur volatilia super terram, ex aquis tamen originem ducunt. Judicat etiam spiritualis, approbando quod rectum; improbando autem quod perperam invenerit in operibus moribusque fidelium de eleemosynis, tanquam terra fructifera et de anima viva, mansuefactis affectionibus, in castitate, in jejuniis, in cogitationibus piis de iis quæ per sensum corporis percipiuntur. De his enim judicare nunc dicitur, in quibus et potestatem corrigendi habet.

hébreu *amen*, qui signifie *en vérité, véritablement, fidèlement, exactement, ainsi soit-il*, etc. « L'usage fréquent que Jésus-Christ en a fait dans ses discours a porté l'Église primitive à le consacrer et à terminer ses prières, ses gémissements, ses louanges, ses bénédictions, ses invocations, ses exhortations, ses exorcismes, etc., par cette formule. Autrefois les fidèles ne manquaient pas de l'employer tous ensemble à la fin de la collecte, par où finissaient les Assemblées publiques. De plus, en leur particulier, ils avaient coutume de dire *amen* en plusieurs occasions, principalement en recevant les Sacrements. » (Dom Martin, Bénédictin.)

CHAPITRE XXIV

Pourquoi Dieu a-t-il béni spécialement l'homme, les poissons et les oiseaux.

1. — Mais, quoi donc ! Quel est ce mystère? Voici, Seigneur, que vous bénissez les hommes, afin qu'ils croissent (1), se multiplient et remplissent la terre. (*Gen.* I, 28.) N'y a-t-il pas là quelque autre secret que vous voulez nous découvrir? Pourquoi n'avez-vous pas béni ainsi la lumière que vous avez appelée jour, et le firmament du ciel et ses flambeaux, et les astres, et la terre et la mer? Je dirais, ô notre Dieu, qui nous avez créés à votre image, je dirais que vous avez voulu accorder spécialement à l'homme le bienfait de votre bénédiction, si vous n'aviez béni de même les poissons (2) et les cétacés pour qu'ils croissent, se multiplient et peuplent les eaux, la mer, aussi bien que les oiseaux pour qu'ils se multiplient sur la terre. Je dirais encore que votre bénédiction a été réservée à tous les êtres qui perpétuent leur espèce par la génération, si je vous retrouvais

(1) *Vous bénissez les hommes afin qu'ils croissent*, etc. Sous la bénédiction de Dieu, la race humaine va couvrir le monde. « Et cette force de vie, cette puissance de ressorts renfermés en Adam, sera telle que le premier battement physique de son cœur, passant de génération en génération, dans l'avenir, ne s'arrêtera plus que dans la poitrine du dernier des hommes expirant au dernier des jours, qui verra la dernière catastrophe ensevelissant la terre entière à son tour. Tout cela, effet d'un premier mouvement communiqué par Dieu aux deux valves fragiles du cœur du premier homme! *Perfecta sunt opera Dei..... Omnia in sapientia fecisti.* » (Gaucher, *Essai*, *loc. cit.*, p. 53.)

> Que mon cœur et ma bouche et tout ce que je suis
> Rendent hommage au Dieu qui m'a donné la vie! (Racine.)

(2) *Si vous n'aviez béni de même les poissons, les oiseaux*, etc. Le cinquième jour Dieu créa les grands poissons et tout ce qui vit sous les flots, dans l'élément liquide, et les oiseaux qui volent dans les airs. La vie apparut enfin pour la première fois. « Comme amical salut, les Latins disaient: *Ave*

CAPUT XXIV

Quare Deus benedixerit homini et piscibus et volatilibus, et non aliis creaturis.

1. — Sed quid est hoc, et quale mysterium? Ecce benedicis homines, ô Domine, ut crescant et multiplicentur, et impleant terram. Nonne nobis ex hoc innuis, ut intelligamus aliquid; cur non ita benedixeris lucem quam vocasti *diem*, nec firmamentum cœli, nec luminaria, nec sidera, nec terram, nec mare? Dicerem te, Deus noster, qui nos ad imaginem tuam creasti, dicerem te hoc donum benedictionis homini proprie voluisse largiri, nisi hoc modo benedixisse pisces et cetos, ut crescerent et multiplicarentur, et implerent aquas maris; et volatilia, ut multiplicarentur super terram. Item dicerem, ad ea rerum genera pertinere benedictionem hanc, quæ gignendo ex semetipsis propagantur, si eam reperirem in arbustis,

Frater, have atque vale! » (Catulle.) Vivez ! et la vie, ce mystère si beau, cette énigme éternelle et divine, et la perpétuité de la vie, dans le cercle admirable des genres et des espèces, n'est que l'effet éternel d'une première bénédiction que Dieu donna à ses créatures. Les profondeurs des océans tressaillirent donc en se voyant sillonnées par les légions innombrables d'êtres rapides, légers, vivants, et l'Air, doucement agité par la brise, prêta avec allégresse son élasticité aux joyeux bataillons des hirondelles, légères, rapides et vivantes, au puissant vol de l'aigle et du condor, et tout chanta le premier hymne de la terre au ciel.

Seigneur ! tant d'animaux, par toi, des eaux fécondes
Sont produits à ton choix :
Que leur nombre infini peuple les mers profondes,
Ou les airs et les bois. (Racine.)

« L'apparition et le développement de la vie sur le globe restent l'histoire mystérieuse et divine dont la première page ne sera jamais lue par l'homme, » a dit Geoffroy Saint-Hilaire. Avec Cuvier, Buffon, etc., les savants prouvent

l'étendant aux plantes, aux arbres et aux animaux de la terre. Mais il n'a été dit ni aux végétaux, ni aux bêtes, ni aux serpents : « Croissez et multipliez, » quoique tous ces êtres, comme les poissons, les oiseaux et les hommes, se propagent et conservent leurs espèces par la génération.

2. — Dirai-je donc, ô Vérité, ma lumière, que ce sont là paroles vaines, sans but? Non, non, ô Père de toute piété : éloignez semblable pensée du serviteur de votre Verbe! Si je ne saisis pas le sens de ce passage, que ceux qui sont meilleurs et plus intelligents que moi le comprennent, selon la mesure d'intelligence que chacun a reçue de vous, ô mon Dieu! Mais agréez l'aveu que je fais devant vous, Seigneur; oui, je le crois, ce n'est pas en vain que vous avez parlé de la sorte, et je ne tairai point les pensées que me suggère la lecture de ces mots.

3. — Car elles sont vraies et je ne vois pas ce qui m'empêche d'interpréter ainsi le langage figuré de vos Ecritures. Ce que l'esprit ne conçoit que d'une manière, j'ai appris que le corps peut l'exprimer d'une infinité de façons, comme l'esprit saisit de plusieurs manières ce que les signes extérieurs ne nous présentent que d'une seule. Par exemple, le simple amour de Dieu et du prochain, par combien de formules mystiques, dans combien de langues, et par combien de locutions sans nombre dans chacune de ces langues, n'est-il exprimé sensiblement? Ainsi s'accroissent et se multiplient les productions des eaux. Ecoute encore, lecteur, qui que tu sois. Voici un mot de l'Ecriture, elle ne le proclame que sous une seule forme : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre. » Ces paroles ne peuvent-elles pas se comprendre dans bien des sens? Ces sens sont-ils erronés? Ne viennent-ils pas des différentes manières de concevoir

que les oiseaux et les poissons sont les plus anciens habitants du globe. Quelle fécondité miraculeuse dans les espèces si multiples des poissons : tel d'entre eux porte neuf millions d'œufs à la fois! Et si nous ne comprenons pas ces mystères de la bénédiction divine, comment donc comprendrons-nous jamais les mystères de la sanctification des âmes par la grâce, par la foi, c'est-à-dire Dieu senti au cœur, selon le beau mot de Pascal! L'apôtre

et frutetis, et in pecoribus terræ. Nunc autem nec herbis et lignis dictum est, nec bestiis et repentibus, Crescite et multiplicamini : cum hæc quoque omnia, sicut pisces, et aves, et homines, gignendo augeantur, genusque custodiant.

2. — Quid igitur dicam, lumen meum Veritas? Quia vacat hoc? Quia inaniter ita dictum est? Nequaquam, Pater pietatis : absit, ut hoc dicat servus Verbi tui. Et si ego non intelligo quid hoc eloquio significes, utantur eo melius meliores, id est, intelligentiores, quam ego sum, unicuique quantum sapere dedisti, Deus meus. Placeat autem et confessio mea coram oculis tuis, qua tibi confiteor credere me, Domine, non incassum te ita locutum esse : neque silebo, quod mihi lectionis hujus occasio suggerit.

3. — Verum est enim, nec video quid impediat ita me sentire dicta figurata librorum tuorum. Novi enim, multipliciter significari per corpus, quod uno modo mente intelligitur; et multipliciter mente intelligi, quod uno modo per corpus significatur. Ecce simplex dilectio Dei et proximi, quam multiplicibus sacramentis, et innumerabilibus linguis, et in unaquaque lingua innumerabilibus locutionum modis, corporaliter enuntiatur! Ita crescunt et multiplicantur fœtus aquarum. Attende iterum, quisquis hæc legis. Ecce, quod uno modo Scriptura effert, et vox personat : In principio fecit Deus cœlum et terram : nonne multipliciter intelligitur, non errorum

saint Paul, en présence de la révélation qui lui est faite et qu'il nous fait à nous-mêmes, dans l'Epître aux Romains, ch. xi, des desseins les plus cachés de Dieu pour le salut des pécheurs, est ravi et transporté..... « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles!..... De lui, par lui et pour lui sont toutes choses. A lui la gloire dans tous les siècles!..... »

la vérité? Et c'est ainsi que s'accroît et se multiplie la race humaine.

4. — Car, à considérer la nature même des choses dans le sens propre et non dans le sens allégorique, cette parole : « Croissez et multipliez, » convient à tous les êtres qui naissent d'une semence. Au contraire, en nous attachant au sens figuré, interprétation la plus conforme, suivant moi, à l'esprit de l'Ecriture, qui certes n'attribue pas sans raison cette bénédiction seulement aux hommes et aux productions des eaux, nous trouvons qu'il y a des multitudes d'êtres dans les créatures spirituelles et corporelles, tout aussi bien que dans le ciel et sur la terre; dans les âmes justes et impies, aussi bien que dans la lumière et les ténèbres; dans le firmament qui a été affermi entre les eaux, c'est-à-dire dans les auteurs sacrés, interprètes de votre loi; dans l'océan d'amertume des sociétés humaines, c'est-à-dire dans la mer; dans le zèle des âmes pieuses, aussi bien que dans une terre séparée des eaux; dans les plantes qui naissent de leur semence et dans les arbres fruitiers, comme dans les œuvres de miséricorde qui s'exercent durant cette vie; dans les astres du ciel, comme dans les dons spirituels dispensés pour l'utilité générale; dans l'âme vivante, c'est-à-dire dans les mouvements de l'âme soumise à la règle. Dans tout cela, nous découvrons multitude, fécondité, accroissement.

5. — Mais ce mode de multiplication et d'accroissement, qui fait qu'une même chose s'exprime de plusieurs manières différentes et qu'une même expression s'entende différemment, nous ne le trouvons que dans les signes corporels et dans les conceptions de l'intelligence. Les signes corporels, qui ont pour cause la profondeur de l'aveuglement charnel, sont exprimés par les générations des eaux; et les pensées de l'intelligence sont marquées par les générations de l'homme, comme étant le fruit de la fécondité de notre esprit. Et voilà pourquoi, Seigneur, je crois qu'aux seules générations des hommes et des eaux vous avez dit : « Croissez et multipliez. » Dans cette bénédiction, je vois que vous nous avez conféré la puissance et la faculté, soit

fallacia, sed verarum intelligentiarum generibus? Ita crescunt et multiplicantur fœtus hominum.

4. — Itaque, si naturas ipsas rerum non allegorice, sed proprie cogitemus, ad omnia quæ de seminibus gignuntur, convenit verbum : Crescite et multiplicamini. Si autem figurate posita ista tractemus, quod potius arbitror intendisse Scripturam, quæ utique non supervacue solis aquatilium et hominum fœtibus istam benedictionem attribuit, invenimus quidem multitudines et in creaturis spiritualibus, atque corporalibus, tanquam in cœlo et in terra; et in animis justis et iniquis, tanquam in luce et in tenebris; et in sanctis auctoribus per quos lex ministrata est, tanquam in firmamento quod solidatum est inter aquam et aquam; et in societate amaricantium populorum, tanquam in mari; et in studio animarum piarum, tanquam in arida; et in operibus misericordiæ secundum præsentem vitam, tanquam in herbis seminalibus et lignis fructiferis; et in spiritualibus donis manifestatis ad utilitatem, tanquam in luminaribus cœli; et in affectibus formatis ad temperantiam, tanquam in anima viva. In his omnibus nanciscimur multitudines, et ubertates, et incrementa.

5. — Sed quod ita crescat et multiplicetur, ut una res multis modis enuntietur, et una enuntiatio multis modis intelligatur, non invenimus, nisi in signis corporaliter editis, et rebus intelligibiliter excogitatis; signa corporaliter edita, generationes aquarum, propter necessarias causas carnalis profunditatis : res autem intelligibiliter excogitatas, generationes humanas, propter rationis fecunditatem, intelligimus. Et ideo credimus utrique horum generi dictum esse abs te, Domine : Crescite et multiplicamini. In hac enim benedictione, concessam

d'exprimer de plusieurs manières une seule et même pensée de notre esprit, soit d'attacher plusieurs sens aux endroits obscurs exprimés d'une seule façon dans vos Saints Livres. Ainsi se remplissent les eaux de la mer, et leurs agitations figurent les diverses significations données à vos paroles; ainsi la postérité humaine peuple la terre elle-même, qui devient fertile par son ardeur pour la vérité et sa soumission à la raison éternelle.

nobis a te potestatem ac facultatem accipio, et multis modis enuntiare quod uno modo intellectum tenuerimus, et multis modis intelligere quod obscure uno modo enuntiatum legerimus. Sic implentur aquæ maris, quæ non moventur nisi variis significationibus : sic et fœtibus humanis impletur et terra, cujus ariditas apparet in studio et dominatur ei ratio.

CHAPITRE XXV

Les fruits de la terre représentent et figurent allégoriquement les œuvres de miséricorde qui naissent d'une terre fertile.

1. — Je veux ajouter, Seigneur mon Dieu, ce que me suggère la suite de votre Écriture; et je l'ajouterai sans crainte. Je dirai la vérité, car vous m'avez inspiré le sens (1) que, selon votre volonté, je donnerai à ces paroles. Inspiré par un autre que vous, je ne croirais pas dire vrai, parce que vous êtes la Vérité (*Joan.* XIV, 6) et que tout homme est menteur (*Ps.* CXV, 2). Aussi, quiconque profère un mensonge parle de son propre fonds. Donc, afin de dire la vérité, c'est par vous que je parlerai. Vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes nées de semences ou de graines, qui couvrent la surface de la terre, et tous les arbres produisant des fruits avec leurs graines. Ce n'est pas à nous seuls, mais encore à tous les oiseaux du ciel, aux animaux terrestres et aux reptiles, que vous les avez donnés, non pas aux poissons et aux énormes baleines.

2. — Or, à mon sens, ces fruits de la terre symbolisent et figurent allégoriquement les œuvres de miséricorde, qu'un sol fécond produit pour les besoins de cette vie. Ce fut une terre fertile, le pieux Onésiphore, à la maison duquel vous fîtes miséricorde, parce qu'il assista fréquemment votre Apôtre et ne rougit pas de ses chaînes. (*II Tim.* I, 16.) Ainsi ont agi ses frères de Macédoine, qui produisirent les mêmes fruits, en lui rapportant ce dont il avait besoin. (*II Cor.* XI, 9.) Comme il gémit sur certains arbres qui ne lui ont pas donné le fruit qu'ils lui devaient, lorsqu'il s'écrie : « Dans ma première défense, personne ne me vint en aide, mais tous me délaissèrent; Dieu le

(1) *Car vous m'avez inspiré le sens.* Il serait téméraire de conclure de là que : 1° Dieu s'engage à donner la solution de toutes les questions métaphysiques à celui qui l'en prie; 2° que, parce qu'on a prié Dieu, on doive

CAPUT XXV

Qui fructus terræ.

1. — Volo etiam dicere, Domine Deus meus, quod me consequens tua scriptura commonet: et dicam, nec verebor. Verum enim dicam, te mihi inspirante, quod ex eis verbis voluisti ut dicerem. Neque enim alio, præter te, inspirante, credo me verum dicere, cum tu sis veritas, omnis autem homo mendax. Et ideo, qui loquitur mendacium, de suo loquitur. Ergo, ut verum loquar, de tuo loquar. Ecce dedisti nobis in escam omne fœnum sativum, seminans semen, quod est super omnem terram; et omne lignum, quod habet in se fructum seminis sativi. Nec nobis solis, sed et omnibus avibus cœli, et bestiis terræ atque repentibus; piscibus autem et cetis magnis non dedisti hæc.

2. — Dicebamus enim, his terræ fructibus significari et in allegoria figurari opera misericordiæ, quæ hujus vitæ necessitatibus exhibentur ex terra fructifera. Talis terra erat pius Onesiphorus, cujus domui dedisti misericordiam, qui frequenter Paulum tuum refrigeravit, et catenam ejus non erubuit. Hoc fecerunt et fratres, et tali fruge fructificaverunt, qui quod ei deerat suppleverunt a Macedonia. Quomodo autem dolet quædam ligna, quæ fructum ei debitum non dederunt, ubi ait: *In prima mea defensione nemo mihi adfuit; sed omnes me derelique-*

regarder des appréciations personnelles, sur n'importe quoi, comme des vérités dévoilées par Dieu. Ce ne serait qu'un pur enthousiasme, à l'aide duquel on mettrait sur le même pied, malgré les répugnances d'une saine raison, des songes, des rêveries et la révélation divine.

leur pardonne! » (*II Tim.* IV, 16.) Ces fruits, en effet, sont dus à ceux qui dispensent l'enseignement doctrinal, en expliquant les divins mystères. On les leur doit comme à des hommes; on les leur doit aussi comme à des âmes vivantes, offrant elles-mêmes le modèle de toutes les vertus. On les leur doit enfin comme à des oiseaux, à cause des bénédictions qu'ils sèment sur la terre et parce que leur voix a retenti jusqu'aux extrémités du monde.

runt : non illis imputetur. Ista enim debentur eis qui ministrant doctrinam rationalem, per intelligentias divinorum mysteriorum ; et ita eis debentur, tanquam hominibus. Debentur autem eis, sicut animæ vivæ præbentibus se ad imitandum in omni continentia. Item debentur eis tanquam volatilibus, propter benedictiones eorum quæ multiplicantur super terram ; quoniam in omnem terram exivit sonus eorum.

CHAPITRE XXVI

Plaisirs et utilité qu'on retire du bien fait au prochain. Saint Paul se réjouit, non des secours que lui avaient envoyés les Philippiens, mais de leur retour à la pratique des bonnes œuvres.

1. — Ces fruits sont l'aliment de ceux qui y mettent leur joie; mais on n'en éprouve aucune quand on fait un dieu de son ventre. (*Phil.* III, 19.) En effet, même chez ceux qui les produisent, ce n'est pas la chose donnée qui est le fruit, c'est leur intention en donnant. Aussi, je vois bien le motif de la joie de l'Apôtre voué au culte de Dieu et non de son ventre; je le vois, et je m'en félicite grandement avec lui. Il avait reçu par Epaphrodite les aumônes des Philippiens; quelle était la cause de sa joie? Je le vois, il se réjouit, et sa joie le rassasie, quand il dit en toute vérité : « J'ai éprouvé une grande joie dans le Seigneur, de ce que votre sollicitude à mon égard a porté enfin de nouveaux fruits; vous y pensiez bien, mais les temps étaient difficiles. » (*Phil.* IV, 10.) Les Philippiens avaient été abattus par un long ennui, ils semblaient stériles et ne produisaient plus les fruits des bonnes œuvres (1). C'est pour eux qu'il se réjouit de leur nouvelle fécondité, et non pour lui-même quand ils l'ont secouru dans son indigence. (*Ibid.* IV, 5-11.) Aussi ajoute-t-il : « Ce n'est pas en vue de mes besoins que je parle ainsi, car j'ai appris à me contenter de ce que j'ai. Je sais avoir peu (2), je sais être dans l'abondance. En tout et

(1) *Ne produisaient plus les fruits des bonnes œuvres.* « Saint Paul emprunte ici cette comparaison, *aliquando refloruistis*, aux arbres qui fleurissent, se dépouillent et paraissent se flétrir dans l'hiver, et refleurissent ensuite au retour du printemps, ou bien aux champs qui, après la saison d'hiver, se couvrent de nouveau de verdure. Cet hiver, qui avait comme desséché la libéralité des Philippiens, comme le froid qui dessèche le suc des plantes, et qui les avait empêchés de produire les fleurs et les fruits habituels de la charité à l'égard de l'Apôtre, c'est le temps dur et les circonstances pénibles

CAPUT XXVI

Voluptas et utilitas, ex beneficio in proximum collato.

1. — Pascuntur autem his escis, qui lætantur eis: nec illi lætantur eis, quorum Deus venter est. Neque enim et in illis qui præbent ista, ea quæ dant, fructus est, sed quod animo dant. Itaque ille qui Deo serviebat, non suo ventri, video, et congratulor ei valde. Acceperat enim a Philippensibus, quæ per Epaphroditum miserant: sed tamen, unde gaudeat, video. Unde autem gaudet, inde pascitur: quia in veritate loquens: Gavisus sum, inquit, magnifice in Domino, quia tandem aliquando repullulastis sapere pro me, in quo et sapiebatis, tædium autem habuistis. Isti ergo diuturno tædio marcuerant, et quasi exaruerant ab isto fructu boni operis: et gaudet eis, quia repullularunt; non sibi, quia ejus indigentiæ subvenerunt. Ideo secutus ait: Non quod desit aliquid, dico. Ego enim didici, in quibus sum, sufficiens esse. Scio et minus habere, scio et abundare: in omnibus et

au milieu desquelles ils ne pouvaient être aussi généreux qu'ils le désiraient. » (Mgr Péronne, *Analyse des Epîtres de saint Paul*, t. II, p. 152.)

(2) *Je sais avoir peu*, etc. Je sais me contenter de l'état où je suis. Mais, direz-vous, il n'y a ni science, ni vertu à vivre dans l'abondance. Et moi je vous déclare qu'il y a plus de vertu à savoir user de la richesse, qu'à savoir souffrir la pauvreté. Pourquoi? Parce que la fortune, aussi bien que la misère, engendre une foule de maux. (S. Chrys. *Homil.*, xv, 2.)

« Souffrir la pénurie peut être le partage de tous les hommes indifféremment; mais savoir souffrir la pénurie n'appartient qu'aux âmes grandes. » Qui encore ne peut se trouver dans l'abondance? Mais savoir être dans l'abondance est le privilège de ceux qui ne se laissent point corrompre par l'abondance. « Oui, dit saint Bernard, c'est une grande et rare vertu que de savoir souffrir la faim au milieu des festins, le froid parmi les vêtements, l'humiliation au milieu des honneurs. Annibal sut, il est vrai, supporter la faim et

partout, j'ai appris à être rassasié et à avoir faim, à être dans l'opulence, à souffrir la disette : je puis tout en celui qui me fortifie. » (*Ibid.* IV, 10-13.)

2. — D'où vient donc cette joie continuelle, ô grand Paul? D'où vient-elle? Quels sont vos aliments, homme renouvelé pour la connaissance de Dieu, conformément à l'image de votre créateur (*Col.* III, 10), âme vivante d'une si haute pureté, langue ailée qui prêche les mystères? Certes, c'est à de telles âmes qu'on doit cette nourriture. Quelle est donc la vôtre? La joie? Écoutons ce qui suit : « Oui, dit-il, vous avez bien fait de partager mes tribulations. » (*Phil.* IV, 14.) De là, sa joie et sa nourriture, parce qu'ils ont bien fait et non parce que se sont calmées les angoisses de celui qui vous disait : « Dans la tribulation, vous avez dilaté mon cœur » (*Ps.* IV, 2), car il sait souffrir l'abondance et la disette en vous, sa seule force. « Vous savez, en effet, dit-il, ô vous, Philippiens, que, dès que je quittai la Macédoine pour commencer à prêcher l'Évangile, aucune Église ne m'ouvrit un compte de doit et avoir (1); vous fûtes les seuls à le faire, puisque, à deux reprises, vous m'aviez envoyé à Thessalonique ce dont j'avais besoin. » (*Phil.* IV, 14-16.)

3. — Maintenant sa joie, c'est leur retour à ces bonnes œuvres ; sa joie, c'est la nouvelle fertilité, ce sont les nouveaux fruits de leur zèle. Vient-elle des secours qu'il en a reçus, car il a dit : « Vous avez subvenu à mes besoins »? Serait-ce là la source de sa joie? Non, certes. Et d'où le savons-nous? Lui-même nous le dit plus loin : « Ce n'est pas le don que je recherche, mais le fruit. » (*Ibid.* 17.) Il a appris de vous, mon Dieu, à distinguer le don et le fruit. Le don, c'est l'objet offert par celui qui dispense les choses nécessaires, comme l'argent, la

les privations, mais il ne sut point résister à la satiété, à l'abondance; les délices de Capoue ont énervé l'invincible Carthaginois, et l'ont exposé sans défense aux coups victorieux des Romains. » (Mgr PÉRONNE, *loc. cit.*, p. 153.)

(1) *De doit et avoir*, locution empruntée à la langue du commerce, les églises *recevaient* des secours spirituels et *donnaient* en retour de quoi sub-

in omnia institatus sum : et satiari, et esurire, et abundare, et penuriam pati : omnia possum in eo qui me confortat.

2. — Unde ergo gaudes, o Paule magne? Unde gaudes? Unde pasceris, homo renovate in agnitionem Dei, secundum imaginem ejus qui creavit te, et anima viva tanta continentia, et lingua volatilis loquens mysteria? Talibus quippe animantibus esca ita debetur. Quid est quod te pascit? Lætitia? Quod sequitur, audiamus : Verumtamen, inquit, bene fecistis, communicantes tribulationi meæ. Hinc gaudet: hinc pascitur; quia illi bene fecerunt, non quia ejus angustia relaxata est, qui tibi dicit : In tribulatione dilatasti mihi; quia et abundare et penuriam pati novit in te, qui confortas eum. Scitis enim, inquit, et vos Philippenses, quoniam in principio evangelii, cum ex Macedonia sum profectus, nulla mihi ecclesia communicavit in ratione dati et accepti, nisi vos soli, quia et Thessalonicam, et semel et iterum usibus meis misitis.

3. — Ad hæc bona opera eos rediisse nunc gaudet, et repullulasse lætatur, tanquam reviviscente fertilitate agri. Numquid propter usus suos, quia dixit, usibus meis misistis? Numquid propterea gaudet? Non propterea. Et hoc unde scimus? Quoniam ipse sequitur dicens : Non quia quero datum, sed requiro fructum. Didicit a te, Deus meus, inter datum et fructum discernere. Datum est res ipsa quam dat qui impertitur hæc neces-

venir aux besoins des prédicateurs. Saint Paul semble donc dire : Vous seuls eutes avec moi un compte courant d'actif et de passif, les autres n'ont que du passif; ils n'ont fait que recevoir sans rien donner, c'est-à-dire que les Philippiens seuls l'avaient assisté dans son ministère apostolique. Ailleurs (*I Cor.* IX, 11), il parle de cette subvention, sous une figure métaphorique qu'il emprunte à l'agriculture.

nourriture, la boisson, le vêtement, un abri, des secours; le fruit, c'est l'intention pure et droite du donateur. Le bon Maître, en effet, ne s'est pas borné à dire : « Celui qui reçoit un prophète, » mais il ajouta : « En qualité de prophète »; il ne dit pas seulement : « Celui qui reçoit un juste, » mais « en qualité de juste, » recevra l'un la récompense des prophètes, l'autre celle de l'homme juste. (*Matth.* x, 41.) Il ne dit pas seulement : « Celui qui donnera un verre d'eau froide au dernier des miens, » il ajoute : « en tant que mon disciple, » et il conclut : « En vérité, je vous le dis, celui-là ne perdra pas sa récompense. » (*Ibid.* x, 42.) Recueillir un prophète, recevoir un juste, offrir un verre d'eau froide à un disciple, voilà le don; faire cela en considération du prophète, du juste, du disciple, voilà le fruit. La veuve qui, en nourrissant Élie, savait qu'elle nourrissait un homme de Dieu et le nourrissait à ce titre (*III Reg.*, xvi, 6), lui offrait le fruit; le corbeau, au contraire, le nourrissait d'un don. Ce don n'était pas pour Élie la nourriture de l'homme intérieur, mais de l'homme extérieur qui, faute d'un tel aliment, pouvait seul tomber en défaillance.

saria; veluti est nummus, cibus, potus, vestimentum, tectum, adjutorium : fructus autem, bona et recta voluntas datoris est. Non enim ait Magister bonus : Qui susceperit prophetam, tantum; sed addidit : in nomine prophetæ. Neque ait tantum : Qui susceperit justum; sed addidit : in nomine justi. Ita quippe ille mercedem prophetæ, iste mercedem justi accipiet. Nec solum ait : Qui calicem aquæ frigidæ potum dederit uni ex minimis meis tantum; sed addidit : in nomine discipuli. Et sic adjunxit : Amen dico vobis, non perdet mercedem suam, Datum est suscipere prophetam, suscipere justum, porrigere calicem aquæ frigidæ discipulo : fructus autem in nomine prophetæ, in nomine justi, in nomine discipuli, hoc facere. Fructu pascitur Elias a vidua, sciente quod hominem Dei pasceret, et propter hoc pascente : per corvum autem dato pascebatur. Nec interior Elias, sed exterior pascebatur, qui posset etiam talis cibi egestate corrumpi.

CHAPITRE XXVII

Pourquoi les poissons et les monstres de l'abîme ne se nourrissent d'aucune des productions qui ne peuvent naître de la terre qu'après qu'elle a été séparée et purifiée de l'amertume des eaux de la mer.

Je dirai donc la vérité devant vous, Seigneur! Quand les hommes ignorants et infidèles, ne pouvant être gagnés et initiés à votre service que par les premiers mystères et les plus éclatants miracles, figurés, selon moi, par les poissons et les monstres de l'abîme, accueillent vos serviteurs pour nourrir leur faim, ou les soulager dans les nécessités de la vie présente, ils ignorent pour quelle raison ils doivent le faire et dans quel but. Ces hommes ne donnent et vos enfants ne reçoivent aucune nourriture; car l'action des uns ne vient pas d'une volonté sainte et droite, et les autres ne ressentent aucune joie d'un don qui leur apparaît stérile. Or, l'âme ne se nourrit que de ce qui fait sa joie. Voilà pourquoi les poissons (1) et les cétacés ne sauraient vivre des productions qui ne naissent que d'une terre séparée des eaux de la mer et purifiée de leur amertume.

(1) *Les poissons et les cétacés ne sauraient vivre*, etc. Les poissons représentent ceux qui n'ont pas reçu la création supérieure de l'Esprit-Saint: païens (des centaines de millions!) baptisés, séparés, exilés de l'Eglise par l'erreur obstinée, catholiques romains plongés dans la révolte du cœur. — Insensés! oublieux de leur céleste privilège, ils vivent, s'agitent et meurent dans les bas-fonds de la matière, misérablement emportés par des courants

CAPUT XXVII

Quid pisces, quid ceti.

Ideoque dicam quod verum est coram te, Domine. Cum homines idiotæ atque infideles, quibus initiandis atque lucrandis necessaria sunt sacramenta initiorum, et magnalia miraculorum, quæ nomine *piscium* et *cetorum* significari credimus, suscipiunt corporaliter reficiendos, aut in alio præsentis vitæ usu adjuvandos pueros tuos; cum id quare faciendum sit, et quo pertineat ignorent, nec illi istos pascunt, nec isti ab illis pascuntur : quia nec illi hæc sancta et recta voluntate operantur, nec isti eorum datis, ubi fructum nondum vident, lætantur. Inde quippe animus pascitur, unde lætatur. Et ideo pisces et ceti non vescuntur escis, quas non germinat nisi jam terra ab amaritudine marinorum fluctuum distincta atque discreta.

inférieurs de ce monde et toujours le regard en bas : malheureux à qui les ténèbres suffisent! (*Job.*) O Dieu, qui avez séparé les eaux d'avec les eaux, séparez ainsi nos âmes des âmes follement agitées, inquiètes, impies et méchantes de la foule qui ne vous connaît pas, eau boueuse et stagnante qui ne reflèta jamais le suave éclat de vos volontés saintes et tombera un jour dans les profondeurs du lac infernal »! (*Is.*)

CHAPITRE XXVIII

« Et Dieu vit toutes ses œuvres et elles étaient très bonnes. » Pourquoi Dieu dit que ses œuvres étaient très bonnes.

Vous avez vu, ô Dieu, toutes vos œuvres, et voilà qu'elles étaient très bonnes (1). Nous les voyons aussi et nous les trouvons très bonnes. A chacun de vos ouvrages, en particulier, dès que vous eûtes dit : « Qu'il soit et il fut, » vous l'avez vu et vous l'avez trouvé bon. J'ai compté sept fois écrit (2) que vous aviez trouvé bon votre ouvrage; et la huitième fois, à l'aspect de toutes vos œuvres, vous les avez trouvées non seulement bonnes, mais très bonnes dans leur ensemble. Car séparément elles n'étaient que bonnes, mais toutes ensemble elles étaient très bonnes. La beauté de tout objet sensible parle de même : un corps composé de membres parfaits est beaucoup plus beau que chacun de ses membres en particulier, dont l'harmonie forme l'ensemble, bien que chacun d'eux, pris à part, ait sa beauté propre.

(1) *Et voilà qu'elles étaient très bonnes.* Voir note 1 du chap. suivant. Dieu *a vu*, Dieu *dit*, Dieu *sépara*, etc., sont des manières humaines d'expliquer l'action de Dieu. Celle-ci est simple, sans succession; mais, pour l'expliquer, l'auteur sacré doit se servir du langage humain, l'assimiler à ce que nous faisons. Dans tout le cours de la Bible, le langage humain prête à Dieu des passions humaines, dans l'impossibilité d'exprimer autrement les actions divines.

(2) *J'ai compté sept fois écrit.* Le nombre 7, dit saint Jérôme, est sacré et plein de beaux mystères cachés. Dieu créa l'univers en six jours, puis

CAPUT XXVIII

Quomodo cuncta valde bona.

Et vidisti, Deus, omnia quæ fecisti, et ecce bona sunt valde; quia et non videmus ea, ecce omnia bona valde. In singulis generibus operum tuorum, cum dixisses, ut fierent, et facta essent, illud atque illud vidisti, quia bonum est. Septies numeravi scriptum esse, te vidisse quia bonum est quod fecisti; et hoc octavum est, quia vidisti omnia quæ fecisti et eccè non solum bona, sed etiam valde bona tanquam simul omnia. Nam singula tantum bona erant, simul autem omnia, et bona et valde. Hoc modo dicuntur etiam quæque pulchra opera : quia longe multo pulchrius est corpus, quod ex membris suis omnibus constat, quam ipsa membra singula, quorum ordinatissimo conventu completur universum; quamvis et illa etiam singulatim pulchra sint.

il se reposa le septième. « Bénissez Dieu, je suis un des sept prosternés devant le trône éternel. » (L'ange à Tobie.) Il y a les sept jours de la semaine, les sept sacrements, les sept dons du Saint-Esprit, les sept fioles de la colère, que les sept anges verseront aux derniers jours sur la terre épouvantée. Il y eut l'année sabbatique, le chandelier aux sept branches, les sept corbeilles pleines des restes des sept pains du désert, les sept années d'abondance..... Il y a les sept douleurs de Notre-Dame, les sept semaines de Daniel..... les sept ouvertures du visage de l'homme, les sept étoiles de la Grande-Ourse, etc.

CHAPITRE XXIX

Comment faut-il entendre que Dieu a vu huit fois que ses œuvres étaient bonnes.

Je me suis appliqué à chercher si vous avez vu sept ou huit fois que vos œuvres étaient bonnes, puisqu'elles vous plaisaient. Dans votre vue divine, je n'ai pas découvert les intervalles de temps, qui me fissent comprendre comment vous avez vu à tant de reprises ce que vous avez fait. Alors, j'ai dit : Seigneur, votre Écriture n'est-elle pas vraie, dictée par vous qui êtes la sincérité, la vérité même? Pourquoi donc me dites-vous qu'il n'y a pas de temps dans votre intuition, tandis que votre Écriture me dit que, jour par jour, vous trouviez que vos œuvres étaient bonnes? (1) En comptant combien de fois, j'en ai trouvé le nombre. Comme vous êtes mon Dieu, vous m'avez répondu, et d'une voix forte, vous avez crié à l'oreille de l'âme de votre serviteur : « O homme, mon Écriture est bien ma parole. Mais elle parle dans le temps; et il n'y a point de temps dans mon Verbe, puisqu'il demeure avec moi dans une égale éternité. » Ainsi, ce que vous voyez par mon esprit, c'est moi qui le vois, et ce que vous dites par mon esprit, je le dis avec vous. Mais ce que vous voyez dans le temps, ce n'est pas dans le temps que je le vois; vous parlez dans le temps et ce n'est pas dans le temps que je parle.

(1) *Vous trouviez que vos œuvres étaient bonnes.* Après chaque œuvre de la toute-puissance divine, l'écrivain sacré nous montre, en effet, Dieu considérant avec complaisance ce qui vient de sortir de ses mains. L'expression de l'admiration est portée à son plus haut point, quand il dit : *et erant valde bona.* C'est que si chaque créature en particulier nous offre des traits admirables de la sagesse et de la puissance de Dieu, rien de plus beau, de plus ravissant que l'ordre merveilleux par lequel tous les êtres sont enchaînés les uns aux autres; et voilà cette magnifique harmonie en laquelle Dieu, souverain ami de l'ordre, se complaît si fort, après avoir achevé l'œuvre de la création.

CAPUT XXIX

Opera Dei perpetuo bona.

Et attendi, ut invenirem utrum septies vel octies videris, quia bona sunt opera tua, cum tibi placuerunt; et in tua visione non inveni tempora, per quæ intelligerem quod toties videris quæ fecisti; et dixi : O Domine, nonne ita scriptura tua vera est, quoniam tu verax et veritas edidisti eam? Cur ergo tu mihi dicis, non esse in tua visione tempora; et ecce ista scriptura tua mihi dicit per singulos dies, ea quæ fecisti te vidisse quia bona sunt : et cum ea numerarem, inveni quoties? Ad hæc tu dicis mihi, quoniam tu es Deus meus; et dicis voce forti in aure interiore servo tuo, perrumpens meam surditatem et clamans : O homo, nempe quod scriptura mea dicit, ego dico : et tamen illa temporaliter dicit; Verbo autem meo tempus non accidit, quia æquali mecum æternitate consistit. Sic ea quæ vos per Spiritum meum videtis, ego video : sicut ea quæ vos per Spiritum meum dicitis, ego dico. Atque ita, cum vos temporaliter ea videatis, non ego temporaliter video; quemadmodum, cum temporaliter vos dicatis, non ego temporaliter dico.

A partir de la création de la lumière, le premier jour, Dieu répète souvent cette formule : *quod esset bonum*. Il ne fait rien que de bon, et dès qu'il produit quelque chose, Dieu se complaît nécessairement dans son propre ouvrage. Il semble que, par ces mots, l'Esprit Saint ait voulu d'avance réfuter l'erreur des Manichéens, en déclarant positivement que toutes les œuvres de la création sont bonnes. Saint Augustin plaint ces hérétiques, au chapitre suivant, d'avoir les yeux fermés à la vérité.

CHAPITRE XXX

Rêveries des Manichéens sur les créatures que Dieu aurait faites par nécessité, d'une matière préexistante, après avoir triomphé de son ennemi; sur d'autres œuvres que Dieu n'aurait point faites, ni entièrement formées.

J'ai entendu votre voix, Seigneur mon Dieu, j'ai goûté la douce liqueur de votre vérité, et j'ai compris qu'il est des hommes à qui vos œuvres déplaisent. C'est poussé par la nécessité, disent-ils, que vous auriez fait beaucoup d'entre elles, comme la structure des cieux et la disposition des astres, et leur être émanerait, non de votre puissance, mais d'une matière préexistante dont vous n'étiez pas l'auteur et que vous auriez rassemblée, resserrée et reliée; vous n'auriez élevé cet édifice du monde qu'après la défaite de votre ennemi, afin qu'arrêté par ce rempart inexpugnable, il ne pût plus se révolter contre vous. Ils ajoutent que ce n'est pas par vous qu'ont été créées, ni coordonnées d'autres parties de l'univers, comme les corps de chair, tous les plus petits animaux et tout ce qui tient à la terre par des racines. Ce serait une autre puissance ennemie de la vôtre et d'une autre nature, que vous n'avez point créée, qui les a produites et organisées dans les basses régions de cet univers. Insensés! ils parlent ainsi parce qu'ils ne voient pas vos œuvres par votre Esprit et qu'ils ne vous reconnaissent point en elles.

CAPUT XXX

In eos quibus opera Dei displicent.

Et audivi, Domine Deus meus, et elinxi stillam dulcedinis ex tua veritate, et intellexi quoniam sunt quidam quibus displicent opera tua bona : et multa eorum dicunt te fecisse, necessitate compulsum, sicut fabricas cœlorum et compositiones siderum; et hæc non de tuo, sed jam fuisse alibi creata et aliunde, quæ tu contraheres, et compaginares, atque contexeres, cum de hostibus victis mundana mœnia molireris, ut ea constructione devincti, adversus te iterum rebellare non possent : alia vero nec fecisse te, nec omnino compegisse, sicut omnes carnes, et minutissima quæque animantia, et quidquid radicibus terram tenet; sed hostilem mentem naturamque aliam, nec abs te conditam, tibique contrariam, in inferioribus mundi locis ista gignere atque formare. Insani dicunt hæc, quoniam non per Spiritum tuum vident opera tua, nec te cognoscunt in eis.

CHAPITRE XXXI

Les fidèles approuvent tout ce qui est agréable à Dieu.

1. — Quant à ceux qui voient ces choses (1) par votre Esprit, c'est vous qui les voyez en eux. Et quand ils voient qu'elles sont bonnes, c'est vous qui les trouvez bonnes aussi. Dans tout ce qui leur plaît à cause de vous, c'est vous qui leur plaisez; et ce qui nous plaît par votre esprit vous plaît en nous. Car quel homme connaît ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui? De même l'esprit de Dieu connaît seul ce qui est de Dieu. (*I Cor.* II, 2.) « Pour nous, dit l'Apôtre, nous n'avons point reçu l'esprit de ce monde, mais l'esprit qui vient de Dieu, afin que nous sachions ce que Dieu nous a donné. » (*I Cor.* II, 11-12.) D'où je puis conclure que personne assurément ne sait ce qui est de Dieu, sinon l'esprit de Dieu.

2. — Comment donc savons-nous nous-mêmes ce que Dieu nous a donné? On me répond que nous le savons par son esprit, et ainsi personne ne le sait, sinon l'esprit de Dieu. Si l'on a dit avec raison à ceux qui parlaient par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui parlez » (*Matth.* X, 20), de même on peut dire en vérité à ceux qui savent par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui savez. » On dira donc avec non moins de justesse à ceux qui voient par l'Esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui voyez. » Ainsi, dans tout ce que l'esprit de Dieu leur

(1) *Quant à ceux qui voient (et savent) ces choses* par l'Esprit de Dieu, c'est Dieu même qui les voit et les sait en eux. Ainsi, quand nous voyons par l'Esprit de Dieu qu'une chose est bonne, ce n'est pas nous qui la voyons telle, mais Dieu qui la voit bonne. On serait tenté de croire, en lisant ces lignes, que saint Augustin absorbe la raison humaine dans la raison divine et qu'il se laisse séduire aux doctrines décevantes du

CAPUT XXXI

Piis idem probatur, quod Deo placuit.

1. — Qui autem per Spiritum tuum vident, ea tu vides in eis. Ergo cum vident quia bona sunt, tu vides quia bona sunt et quæcumque propter te placent; tu in eis places, et quæ per Spiritum tuum placent nobis, tibi placent in nobis. Quis enim scit hominum, quæ sunt hominis, nisi spiritus hominis, qui in ipso est? Sic et quæ Dei sunt, nemo scit, nisi Spiritus Dei. Nos autem, inquit, non spiritum hujus mundi accepimus; sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis. Et admoneor, ut dicam : Certe nemo scit quæ Dei sunt, nisi spiritus Dei.

2. — Quomodo ergo scimus et nos, quæ a Deo donata sunt nobis? Respondetur mihi quoniam quæ per ejus Spiritum scimus, etiam sic nemo scit, nisi Spiritus Dei. Sicut enim recte dictum est : Non enim vos estis qui loquimini, eis qui in Spiritu Dei loquerentur : sic recte dicitur : Non vos estis, qui scitis, eis qui in Dei Spiritu sciunt. Nihilominus igitur recte dicitur : Non vos estis, qui videtis, eis qui in Spiritu Dei vident. Ita quidquid in

panthéisme. Mais pour qui connaît l'ensemble de sa philosophie, ce sont là des expressions qui excèdent sa pensée et qui lui sont arrachées par sa piété ardente et par son vif désir de rehausser Dieu aux dépens de l'homme. Dans maint autre endroit, il distingue, avec le soin le plus sévère, la raison humaine de la raison divine, et attribue à la première des caractères qui ne sauraient convenir à la seconde. (Voir *de Lib. arb.*, lib. II, cap. VI, X, XII, *In Joan. Ev. Tract.*, lib. XV, cap. XIV; *de Trinit.* lib. XV, cap. XV; *de Civit. Dei*, lib. X, cap. X.)

fait trouver bon, ce ne sont pas eux qui voient que c'est bon, c'est Dieu.

3. — Donc, autre chose est de penser que ce qui est bien soit mal, comme ces insensés dont j'ai parlé; autre chose est de trouver bien ce qui est réellement bien. Ainsi vos créatures plaisent à beaucoup d'hommes parce qu'elles sont bonnes, sans que cependant ils vous aiment en elles, car ils aiment mieux jouir de vos créatures que de vous. Autre chose est enfin que Dieu voie ce qui est bon dans ce qu'un homme voit de bon, aimant toutefois Dieu dans son œuvre; or, cet amour ne peut croître sans le don de l'Esprit Saint, car la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (*Rom.* v, 5), et par qui nous voyons que tout être, quel qu'il soit, est bon, puisqu'il a pour auteur celui qui n'est pas un être quelconque, mais l'Être lui-même.

Spiritu Dei vident quia bonum est, non ipsi, sed Deus videt quia bonum est.

3. Aliud ergo est, ut putet quisque malum esse quod bonum est, quales supra dicti sunt; aliud, ut quod bonum est, videat homo quia bonum est (sicut multis tua creatura placet, quia bona est, quibus tamen non tu places in ea; unde frui magis ipsa quam te volunt); aliud autem, ut cum aliquid videt homo quia bonum est, Deus in illo videat quia bonum est : ut scilicet ille ametur in eo quod fecit, qui non amaretur, nisi per Spiritum sanctum quem dedit. Quoniam charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis, per quem videmus quia bonum est quidquid aliquo modo est. Ab illo enim est, qui non aliquo modo est, sed quod est, est.

CHAPITRE XXXII

Récit abrégé des œuvres de Dieu.

1. — Grâces vous soient rendues, Seigneur ! Nous voyons le ciel et la terre (1), c'est-à-dire les régions supérieures et inférieures du monde, ou le monde des esprits et celui des corps ; et pour l'ornement de ces parties qui forment la masse de ce monde ou l'ensemble de la création, nous voyons la lumière créée et séparée des ténèbres. Nous voyons le firmament du ciel, soit ce premier corps du monde, élevé entre les eaux supérieures qui sont spirituelles et les eaux inférieures qui sont matérielles (2) ; soit ces espaces de l'air qui sont aussi appelés ciel, où les oiseaux volent entre les eaux dont la vaporisation se condense au-dessus d'eux et retombe en rosée, pendant les nuits sereines, et les eaux plus lourdes qui coulent sur la terre.

2. — Nous voyons la beauté de ces eaux rassemblées dans les plaines de la mer et de la terre, d'abord aride et sans parure, puis recevant sa forme pour apparaître avec sa beauté, et produire des plantes et des arbres. Nous voyons au-dessus d'elle briller les astres sur nos têtes, le soleil suffire seul au jour, la lune et les étoiles consoler la nuit, et tous ces astres marquer, désigner les temps (3). Nous voyons partout l'élément humide se peupler de poissons, de monstres énormes, même

(1) *Nous voyons le ciel et la terre.* Voir liv. XII, chap. XIX.

(2) *Le firmament élevé entre les eaux supérieures*, etc. Sur ces mots, saint Augustin lui-même, dans le livre II de ses *Rétractations*, ch. VI, dit : « Ce que j'avance au XIII^e^ livre de mes *Confessions :* « Le firmament sépare » les eaux spirituelles supérieures des eaux corporelles inférieures », est bien hasardé dans une matière, du reste, aussi obscure. »

La science admet généralement aujourd'hui que le mot *firmamentum* désigne ou l'atmosphère, ou les nuages qui y sont suspendus, ou enfin l'eau qu'elle contient à l'état de vapeur invisible. Dieu créa l'étendue de l'air, et divisa l'eau qui devait rester suspendue dans l'atmosphère, de celle qui

CAPUT XXXII

Compendio enarrat opera Dei.

1. — Gratias tibi, Domine. Videmus cœlum et terram, sive corporalem partem superiorem atque inferiorem, sive spiritualem corporalemque creaturam : atque omnem ornatum harum partium, quibus constat vel universa mundi moles, vel universa omnia creatura. Videmus lucem factam divisamque a tenebris. Videmus firmamentum cœli, sive inter spirituales aquas superiores et corporales inferiores, primarium corpus mundi; sive hoc spatium aeris, quia et hoc vocatur cœlum, per quod vagantur volatilia cœli, inter aquas quæ vaporaliter eis superferuntur, et serenis etiam noctibus rorant, et has quæ in terris graves fluitant.

2. — Videmus congregatarum aquarum speciem per campos maris; et aridam terram vel nudatam vel formatam, ut esset visibilis et composita; herbarum quoque atque arborum materiem. Videmus luminaria fulgere desuper, solem sufficere diei, lunam et stellas consolari noctem, atque his omnibus notari et significari tempora. Videmus humidam usquequaque naturam, piscibus et belluis et alitibus fœcundatam, quod aeris corpulentia,

devait former les mers, les fleuves et les rivières, etc.; ou bien, Dieu étendit et dilata les eaux de telle sorte que celles qui devaient remplir l'air furent séparées de celles qui devaient rester sur la terre. Tel est bien le sens obvie du verset 7, chap. I de la Genèse. Mais il faut avouer, avec saint Augustin lui-même, que son idée métaphorique n'est pas facile à saisir.

(3) *Ces astres désignent les temps*, c'est-à-dire les saisons. Liv. XI, chap. XXIII.

d'oiseaux : car l'évaporation de l'eau donne au corps de l'air cette consistance qui soutient leur vol.

3. — Nous voyons la surface de la terre ornée de toutes les races d'animaux, et l'homme, créé à votre image et ressemblance, investi d'autorité sur tous ces êtres sans raison, à cause de cette image et de cette ressemblance, c'est-à-dire en vertu de sa raison et de son intelligence. Et comme, dans son âme, il est une faculté qui domine et conseille et une autre qui se soumet et obéit, ainsi dans la nature corporelle la femme a été créée pour l'homme ; elle est douée comme lui de l'intelligence et de la raison ; mais la différence de son sexe l'assujettit à l'homme, de même que, dans notre esprit, le désir d'où naît l'action doit obéir à la raison et recevoir d'elle la règle pour bien agir. Nous voyons toutes ces œuvres et chacune est bonne ; leur ensemble aussi est très bon.

quæ volatus avium portat, aquarum exhalatione concrescit.

3. — Videmus terrenis animalibus faciem terræ decorari : hominemque ad imaginem et similitudinem tuam factum cunctis irrationalibus animantibus, ipsa tua imagine ac similitudine, hoc est, rationis et intelligentiæ virtute, præponi : et quemadmodum in ejus anima aliud est quod consulendo dominatur, aliud quod subditur ut obtemperet, sic vero factam esse etiam corporaliter feminam, quæ haberet quidem in mente rationalis intelligentiæ parem naturam, sexu tamen corporis ita masculino sexui subjiceretur, quemadmodum subjicitur appetitus actionis ad concipiendam de ratione mentis recte agendi solertiam. Videmus hæc, et singula bona, et omnia bona valde.

CHAPITRE XXXIII

Dieu a créé le monde de rien et non pas de sa substance, ou d'aucune autre matière qui lui fût étrangère, ou qui existât, mais d'une matière créée par Lui dans le même temps.

Que vos œuvres vous louent, afin que nous vous aimions! Faites que nous vous aimions, pour que vos œuvres vous louent (1), elles qui ont, dans le temps, un commencement et une fin, leur lever et leur coucher, leur accroissement et leur déclin, leur beauté et leur défaillance. Elles ont donc successivement leur matin et leur soir, les unes plus clairement, les autres d'une manière moins sensible. Vous les avez faites de rien et non de vous-même, ni d'une autre substance étrangère ou antérieure à vous, mais d'une matière créée dans le même temps par vous. Car, sans aucune succession de temps, vous lui avez donné la forme avec l'être. Malgré la différence qu'il y a, soit entre la matière du ciel et de la terre, soit entre la beauté du ciel et de la terre, vous n'avez pas moins créé de rien la matière, et de cette matière informe tiré, en même temps, la beauté du monde; de sorte que la création de la forme a suivi aussitôt celle de la matière, sans intervalle.

(1) *Que vos œuvres vous louent.....* Cette pieuse aspiration en face des chefs-d'œuvre de la création a trouvé de l'écho dans l'âme de Racine, le poète sacré :

CAPUT XXXIII

Omnia de nihilo sive de concreata materia.

Laudent te opera tua, ut amemus te; et amemus te, ut laudent te opera tua quæ habent initium et finem ex tempore, ortum et occasum, profectum et defectum, speciem et privationem. Habent ergo consequentia mane et vesperam, partim latenter, partim evidenter. De nihilo enim a te, non de te facta sunt; non de aliqua non tua, vel quæ antea fuerit, sed de concreata, id est, simul a te creata materia, quia ejus informitatem, sine ulla temporis interpositione, formasti. Nam cum aliud sit cœli et terræ materies, aliud cœli et terræ species; materiem quidem de omnino nihilo; mundi autem speciem de informi materia simul, tamen utrumque fecisti : ut materiem forma, nulla moræ intercapedine, sequeretur.

Tout l'univers est plein de sa magnificence!
Qu'on l'adore, ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!
Son empire a des temps précédé la naissance,
Chantons, publions ses bienfaits!.....
..... Son nom ne périra jamais!
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance.

CHAPITRE XXXIV

Explication allégorique de tout l'ensemble de la création.

1. — Nous avons encore considéré ce que vous avez voulu signifier par l'ordre suivi dans votre création et dans le récit que vous en avez dicté; et nous avons vu que chaque chose séparément est bonne et que toutes ensemble sont très bonnes; que, dans votre Verbe, dans votre Fils unique, vous avez créé le ciel et la terre, le chef et le corps de l'Église, prédestinés avant tous les temps, avant la naissance du matin et du soir. Mais dès que vous avez commencé d'exécuter, dans le temps, ce que vous aviez résolu avant le temps, afin de dévoiler vos secrets et de coordonner ce qui, en nous, était livré au désordre (nos péchés pesant sur nous et nous entraînant loin de vous, dans l'abîme des ténèbres, où votre Esprit de bonté planait pour nous secourir en temps favorable), alors vous avez justifié les impies, vous les avez séparés des pécheurs. Alors vous avez consolidé l'autorité de vos Livres Saints (1) entre ceux qui, supérieurs aux autres, vous seraient dociles, et les inférieurs soumis à ceux-là. Vous avez réuni en un seul corps la société des infidèles, afin de faire paraître le zèle des fidèles qui devaient vous offrir leurs œuvres de miséricorde, en distribuant aux pauvres les biens de la terre, pour gagner ceux du ciel.

2. — Alors encore vous avez allumé, comme des flambeaux dans le firmament, vos saints, dépositaires du Verbe de vie, qui brillent par l'éclat de la sublime autorité que les dons spi-

(1) *Vous avez consolidé l'autorité de vos Livres Saints*..... Le sens mystique du saint Docteur est très profond. Voyant dans ce passage, d'ailleurs assez difficile à rendre, une allusion, soit au chapitre XXXII, soit au chapitre XV ci-dessus, dans lequel il compare l'Ecriture Sainte au firmament et les anges aux eaux supérieures, L. Moreau a traduit ainsi : « Vous avez établi votre Ecriture comme un firmament, entre l'autorité où vous élevez

CAPUT XXXIV

Totius creationis mundi allegorica expositio.

1. — Inspeximus etiam, propter quorum figurationem, ista vel tali ordine fieri, vel tali ordine scribi voluisti; et vidimus, quia bona sunt singula, et omnia bona valde. In principio, Verbo tuo, Unico tuo, fecisti cœlum et terram, caput et corpus Ecclesiæ, in prædestinatione ante omnia tempora, sine mane et vespera. Ubi autem cœpisti prædestinata temporaliter exsequi, ut occulta manifestares, et incomposita nostra componeres, quoniam super nos erant peccata nostra, et in profundum tenebrosum abieramus abs te, et Spiritus tuus bonus superferebatur, ad subveniendum nobis in tempore opportuno, justificasti impios, et distinxisti eos ab iniquis; et solidasti auctoritatem libri tui inter superiores qui tibi docibiles essent, et inferiores qui eis subderentur; et congregasti societatem infidelium in unam conspirationem, ut apparerent studia fidelium, et tibi opera misericordiæ parerent, distribuentes etiam pauperibus terrenas facultates ad acquirenda cœlestia.

2. — Et inde accendisti quædam luminaria in firmamento, verbum vitæ habentes sanctos tuos, et spiritualibus donis prælata sublimi auctoritate fulgentes : et

les eaux supérieures et la soumission à cette autorité que vous imposez aux inférieures. » C'est une belle allégorie de ce qui s'est passé dans la création, et saint Augustin revient ici sur le récit de la Genèse, en disant que l'Ecriture est un firmament et que Dieu a allumé dans ce firmament des astres intelligents, qui font la lumière en expliquant aux peuples cette parole divine. On voit là l'histoire de l'Église tracée dans celle de la création.

rituels leur confèrent. Puis, pour la conversion des nations infidèles, vous avez encore produit, d'une matière corporelle, ces sacrements, ces miracles visibles, et la parole sacrée, appuyée sur l'autorité de votre Ecriture, qui appellent vos bénédictions sur les fidèles eux-mêmes (1). Ainsi avez-vous formé l'âme vivante de vos fidèles, par leurs affections soumises à l'empire d'une rigoureuse continence. Alors enfin, cette âme raisonnable, désormais soumise à vous seul, n'ayant plus besoin de l'autorité ni de l'exemple des autres hommes, vous l'avez renouvelée à votre image et ressemblance; à cette intelligence perfectionnée, vous avez soumis l'activité raisonnable, comme la femme à son époux; et puisque vos ministres sont toujours nécessaires ici-bas à l'avancement des fidèles dans la vertu, vous avez prescrit aux fidèles de les assister dans leurs besoins temporels, par des œuvres qui fructifient pour l'éternité. Nous voyons toutes ces choses et elles sont très bonnes, ou mieux c'est vous qui les voyez en nous (2), vous qui nous avez donné l'Esprit par lequel nous devons les voir et ensuite vous aimer en chacune d'elles.

(1) *Appellent vos bénédictions sur les fidèles.* Nous entendions plus haut, chap. xx, saint Augustin dire : En les bénissant, Seigneur, vous les avez multipliés. Pour les animaux, la bénédiction divine leur donnait la facilité de se reproduire. Celle que Dieu donne à l'homme et à la femme n'est pas simplement la fécondité, les avantages du corps; mais

inde ad imbuendas infideles gentes, sacramenta et miracula visibilia vocesque verborum secundum firmamentum libri tui, quibus etiam fideles benedicerentur, ex materia corporali produxisti : et deinde fidelium animam vivam per affectus ordinatos, continentiæ vigore formasti; atque inde tibi soli mentem subditam et nullius auctoritatis humanæ ad imitandum indigentem renovasti ad imaginem et similitudinem tuam; præstantique intellectui rationabilem actionem tanquam viro feminam subdidisti; omnibusque tuis ministris ad perficiendos fideles in hac vita necessariis, ab eisdem fidelibus ad usus temporales, fructuosa in futurum opera præberi voluisti. Hæc omnia videmus, et bona sunt valde : quoniam tu ea vides in nobis, qui spiritum, quo ea videremus, et in eis te amaremus, nobis dedisti.

c'est principalement l'abondance des dons naturels et surnaturels de l'âme; la science, la droiture, l'innocence, l'amour du Créateur, l'empire de l'esprit sur le corps, une parfaite soumission à la volonté souveraine : prérogatives ornant l'âme vivante des fidèles, et dont l'homme avait été privé par le péché.

(2) *C'est vous qui les voyez en nous.* Cette vérité a été clairement expliquée plus haut, ch. XXXI.

CHAPITRE XXXV

Saint Augustin demande la paix.

Seigneur, notre Dieu, donnez-nous la paix, car vous nous avez tout donné; donnez-nous la paix de votre repos (1), la paix de votre sabbat (2), du sabbat qui n'a pas de soir. Car tout cet ordre magnifique de tant de créatures excellentes passera, lorsque leur destinée sera accomplie. Elles auront leur soir, comme elles ont eu leur matin.

(1) *La paix de votre repos*, du repos en Dieu, repos éternel des saints! Saint Augustin aspire après la fin de la délivrance terrestre. Quand cessera le temps de l'exil, le temps de l'espérance et des larmes? Quand pourrons-nous saluer les splendeurs divines du jour qui ne s'éteindra pas?

C'est la même prière qu'exprime une ancienne hymne de l'Eglise en ces termes :

Chantons l'auteur de la lumière
Jusqu'au jour où son ordre a marqué notre fin;
Et qu'en le bénissant, notre aurore dernière
Se perde en un midi sans soir et sans matin!

CAPUT XXXV

Optat pacem.

Domine Deus, pacem da nobis, omnia enim præstitist nobis; pacem quietis, pacem sabbati, sabbati sine vespera. Omnis quippe iste ordo pulcherrimus rerum valde bonarum, modis suis peractis, transiturus est; et mane quippe in eis factum est, et vespera.

(2) *La paix de votre sabbat.* Saint Augustin tient le langage de tous les Pères. Le repos que Dieu, selon l'Ecriture, prit le septième jour, leur a a fait regarder ce jour mystérieux comme la figure du repos éternel, dans lequel les saints doivent entrer au sortir de la vie. Jésus-Christ a marché sur les traces de son Père; il a achevé l'œuvre de notre Rédemption le sixième jour et a voulu que son corps sacré reposât le jour suivant dans le tombeau, où l'on avait eu soin de le mettre comme dépôt. D'ailleurs on observe que Dieu bénit ce jour préférablement aux autres. C'est sans doute à cette bénédiction qu'il faut rapporter la vénération que les païens eux-mêmes avaient pour ce jour. Ce qui fait dire à Joseph que, ni chez les barbares, ni chez les nations policées, il n'y avait aucune ville où la religion du septième jour n'eût été établie. (Voir Dom Calmet, *Comment. Genes.*, p. 40.)

CHAPITRE XXXVI

Pourquoi le septième jour de la création n'a pas eu de soir.

Or, le septième jour est sans soir et n'a pas de crépuscule, parce que vous l'avez sanctifié, afin qu'il dure éternellement (1). Et si, le septième jour, vous vous êtes reposé après avoir créé tant de choses admirables, sans sortir de votre repos, c'est pour nous faire comprendre, par l'oracle de l'Écriture, que nous aussi, après l'accomplissement de nos œuvres, dont votre grâce fait la bonté, nous nous reposerons en vous-même au jour du sabbat de la vie sans fin (2).

(1) Voir note 2 du chapitre XXXVIII, ci-après.

(2) *Vous l'avez sanctifié, afin qu'il dure éternellement.* Dieu bénit le septième jour par la destination qu'il en fit dès lors, et par la volonté qu'il eut de le consacrer à son culte et à son service d'une manière particulière. La sanctification du septième jour a été observée chez les anciens peuples. Suivant Ly-King, un des plus anciens Chinois, on offrait au Chang-Ti un

CAPUT XXXVI

Diem septimum vespera quare non sequatur.

Dies autem septimus sine vespera est, nec habet occasum; quia sanctificasti eum, ad permansionem sempiternam : ut id, quod tu post opera tua bona valde, quamvis ea quietus feceris, requievisti septimo die; hoc præloquatur nobis vox libri tui, quod et nos post opera nostra, ideo bona valde, quia tu nobis ea donasti, sabbato vitæ æternæ requiescamus in te etiam (1).

sacrifice tous les sept jours. Les patriarches, suivant plusieurs docteurs, ont suivi cet usage avant qu'on pût le rapporter à des calculs astronomiques. Aux Indes, chez les Celtes, en Egypte, en Ethiopie, en Syrie, en Arabie, en Perse, etc., on a compté les jours par sept.

(1) Certaines éditions ont raison de ne pas reporter le mot *etiam* en tête du chapitre suivant.

CHAPITRE XXXVII

Quand Dieu se reposera-t-il en nous.

Alors aussi, vous vous reposerez en nous, de la même manière qu'aujourd'hui vous agissez en nous. Et notre repos sera le vôtre (1), comme aujourd'hui nos œuvres sont les vôtres. Car vous, Seigneur, vous ne cessez d'agir, et vous ne cessez d'être en repos (2). Ce n'est pas pour un temps que vous voyez, que vous agissez, que vous vous reposez; et cependant, c'est vous qui faites notre vue dans le temps, vous qui avez fait le temps lui-même et le repos après le temps.

(1) *Et notre repos sera le vôtre.* C'est cette pensée qui a fait dire à Racine :

> Nous t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos armes;
> Rends-nous chastes et saints à tes yeux,
> Fais que, t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
> Nous te chantions, un jour, dans le repos des cieux.

(2) *Vous ne cessez d'être en repos.* Saint Augustin a plusieurs fois émis la même pensée, notamment aux livres I, ch. IV, XI, ch. X. Ceux qui voient un

CAPUT XXXVII

Deus in nobis quando quiescet.

Tunc enim sic requiesces in nobis, quemadmodum nunc operaris in nobis, et ita erit illa requies tua per nos, quemadmodum sunt ista opera tua per nos. Tu autem, Domine, semper operaris, et semper requiescis. Nec vides ad tempus, nec moveris ad tempus, nec quiescis ad tempus; et tamen facis et visiones temporales, et ipsa tempora, et quietem ex tempore.

changement dans la volonté divine se font un Dieu à leur taille et mesurent sa volonté sur la nôtre. Il n'y a pas pour Dieu deux états distincts, le repos et l'action. Ne nous imaginons pas un Dieu au repos qui se tient bien tranquille, et puis un Dieu en action qui se met au travail. Dieu agit sans sortir de son repos et il se repose sans cesser d'agir. Il applique à une œuvre nouvelle, non pas une pensée nouvelle, mais une éternelle pensée. C'est dans l'œuvre et non dans l'acte qu'il faut chercher le commencement et la succession; c'est ainsi que l'œuvre nouvelle n'accuse aucune mutabilité dans son auteur; c'est une seule et même volonté qui a fait d'abord que ni le monde, ni le temps n'existaient, puis qui les a fait sortir du sein de l'immuable unité. » (*Cité de Dieu*, XII, XVII. — Cf. A. DESJARDINS, p. 132.)

CHAPITRE XXXVIII

Dieu ne voit pas les créatures comme nous les voyons. Nous les voyons parce qu'elles sont; pour Dieu, au contraire, elles ne sont que parce qu'il les voit.

Nous voyons donc ces choses que vous avez faites, parce qu'elles sont; pour vous, au contraire, elles ne sont que parce que vous les voyez. Nous voyons, au dehors, qu'elles sont; et au dedans, qu'elles sont bonnes. Mais vous, vous les avez vues faites, là où vous vites des choses à faire! (1) Si maintenant nous sommes portés à faire le bien, c'est que votre esprit en a déposé la pensée dans notre cœur. Il fut un temps, hélas! où, loin de vous, nous n'étions portés qu'à faire le mal. Pour vous, ô Dieu unique et souveraine bonté, jamais vous n'avez cessé de bien faire. Si quelques-unes de nos œuvres sont bonnes, c'est par un effet de votre grâce, encore ne sont-elles pas éternelles; elles nous donnent seulement l'espoir de nous reposer un jour (2) dans votre ineffable sanctification. O Vous, seul bien qui n'avez besoin d'aucun autre bien, vous êtes toujours en repos, parce que vous êtes vous-même votre propre repos. Quel homme donner à l'homme l'intelligence de ces mystères? Quel ange pourra les révélera à l'ange? Quel ange à l'homme? C'est à

(1) *Vous les avez vues*, etc.: c'est en vous que vous les voyez depuis qu'elles existent, comme vous les distinguiez avant de les faire.

(2) *L'espoir de nous reposer un jour.* Il l'a déjà montré au chapitre VIII de ce livre; mais il ajoute ici: *au jour de la vie sans fin!* « Jour à jamais souhaitable, jour éternellement redoutable, dont le couchant dans l'éternité entendra les longs désespoirs des maudits, mais aussi l'éclatante et suave harmonie de l'éternel *Alleluia* des bénis du Père!..... *Venite, benedicti..... Ite, maledicti!* (*Matth.* XX.) Et alors, à ce même moment, l'aurore éternelle du septième jour s'ouvrira dans la vision réalisée de saint Jean, aurore du jour qui n'aura plus ni déclin, ni ombre, ni soir, qui ne verra plus ni labeurs, ni combats, ni brisements de cœur, ni larmes, ni deuil, ni séparation, ni adieu, ni tombe à jamais s'ouvrir. Dieu même, caressant ses enfants, aura séché à jamais la source de nos pleurs, essuyés à jamais

CAPUT XXXVIII

Aliter Deus, aliter homo videt creata.

Nos itaque ista quæ fecisti videmus, quia sunt : tu autem quia vides, ea sunt. Et nos foris videmus quia sunt : et intus, quia bona sunt; tu autem ibi vidisti facta, ubi vidisti facienda. Et nos alio tempore moti sumus ad benefaciendum, posteaquam concepit de Spiritu tuo cor nostrum; priore autem tempore ad malefaciendum movebamur, deserentes te : tu vero, Deus summe et vere bone, nunquam cessasti benefacere. Et sunt quædam bona opera nostra ex munere quidem tuo, sed non sempiterna : post illa nos requieturos in tua grandi sanctificatione speramus. Tu autem bonum nullo indigens bono, semper quietus es; quoniam tua quies tu ipse es. Et hoc intelligere, quis

par sa main. (*Apoc.* VII.) Essuie tes larmes, pauvre exilé! Ton cœur déchiré par tous les rebuts du chemin, oui! goûtera un jour cette joie suprême! Ce sera alors le vrai jour plein, le dimanche éternel, le vrai triomphe, le vrai repos de Dieu donné sans voile à l'homme — ses délices, — le vrai repos de l'homme, livré sans mystère à Dieu son Père, et nageant dans les flots éternels d'éternelle allégresse. Oh! travaillons à nous assurer la conquête de ce septième jour.

O quando lucescat tuus qui nescit occasum Dies!
O quando sancta se dabit quæ nescit hostem Patria!

» Oh! quand donc, Seigneur, éclatera sur nos fronts ce jour, votre jour, ô Père! qui ne connaît pas de crépuscule, qui n'a pas de déclin! Quand donc, Seigneur, les portes de la patrie qui n'a pas d'ennemis s'ouvriront-elles à nos pas exilés, heurtant ici-bas à toutes les contradictions de cette vie misérable?

» Vivons humbles et doux, chastes et pénitents, contents des dernières places, rebuts du monde (*peripsema*, dit saint Paul) et conscients de notre faiblesse, effroi de nous-mêmes!..... Mais, nous jetant, nous rejetant comme des enfants, au sein paternel, au cœur même de Dieu. » (GAUCHER, *loc. cit.*)

vous qu'il faut demander (1), en vous qu'il faut chercher (2), à votre porte qu'il faut frapper : ainsi, ainsi l'on reçoit, ainsi l'on trouve, ainsi l'on entre.

Ainsi soit-il !

(1) *C'est à vous qu'il faut demander :*

Car la parole est au Seigneur :
Il sait pourquoi flottent les mondes ;
Il sait pourquoi coulent les ondes,
Pourquoi les cieux pendent sur nous,
Pourquoi le jour brille et s'efface,
Pourquoi l'homme soupire et passe.....
Et vous, mortels, qu'en savez-vous ?

(LAMARTINE.)

(2) *En vous qu'il faut chercher...* Nous avons vu combien notre saint Docteur aspirait à trouver Dieu et aspirait après le repos en Lui, seul capable de combler les aspirations de son cœur. Ce fut, pour ainsi dire, son unique préoccupation. Avec quelle pénétrante ardeur ne demandait-il pas au Seigneur de le voir à jamais, de mourir pour vivre de sa vue ! (Liv. I, chap. v.) Toute sa vie a confirmé la vérité de cette pensée du P. Gratry, à propos de la théodicée de saint Augustin : Si la philosophie n'est que Dieu vu en nous, la vision éternelle c'est Dieu vu en lui. (*De la connaissance de Dieu*, tome Ier, p. 269.) A la recherche de sa fin, en contemplant les créatures, il s'est élevé, par ascensions successives, jusqu'au divin Créateur qui se révélait à son âme inquiète. Mgr Mermillod les a gracieusement dépeintes dans une page inédite, inspirée tout entière du livre des *Confessions*. Nous ne saurions trouver une plus belle conclusion pour ce quatrième volume.

Un soir, sous le beau ciel d'Italie, Augustin se promenait sur le bord de la mer. Tout était tranquille autour de lui : les vagues venaient expirer doucement sur le rivage, et quelques barques, retenues par un câble sur le bord, s'agitaient mollement sur la surface de l'Océan. Alors Augustin, élevant son cœur vers de célestes pensées et contemplant avec ravissement ces sublimes créations de la main de Dieu, s'écria tout à coup dans les transports de son enthousiasme : « O vagues de la mer ! Êtes-vous ma fin ? » Et il lui sembla qu'une voix sortait de ces flots si mollement agités, qui

hominum dabit homini? Quis angelus angelo? Quis angelus homini? A te petatur; in te quæratur; apud te pulsetur : sic, sic accipietur, sic invenietur, sic aperietur. Amen.

lui disait : « Non, non, Augustin, nous ne sommes pas ta fin, monte, monte plus haut. » Et les regards d'Augustin franchirent la vaste étendue de la mer, et dans le lointain il aperçut des montagnes couvertes de forêts et, au pied de ces montagnes, il y avait de magnifiques prairies où serpentaient des milliers de ruisseaux dont les bords étaient émaillés de gazon et de fleurs aux couleurs variées qui épanouissaient leurs calices à la fraîche tiédeur de la soirée. Alors Augustin, interrogeant tous ces chers objets qui s'offraient à sa vue, s'écria : « O forêts de la montagne, ruisseaux de la prairie, fleurs charmantes qui vivez sur les bords, êtes-vous ma fin ? » Et il lui sembla qu'une voix légère sortait des feuilles de ces arbres et du calice de ces fleurs, qui lui disait : « Non, non, Augustin, nous ne sommes pas ta fin, monte, monte plus haut. »

Alors quittant la terre, l'homme de Dieu contempla les astres qui commençaient à illuminer le firmament et il s'écria : « Astres du firmament, petits soleils suspendus sur nos têtes, êtes-vous ma fin ? » Et il lui sembla que les astres lui répondaient à leur tour : « Non, non, Augustin, nous ne sommes pas ta fin, monte, monte plus haut. » Alors, par la pensée, s'élevant par delà le firmament et ces milliers de globes lumineux suspendus dans l'espace, Augustin s'arrêta comme dans une extatique contemplation devant une multitude d'esprits célestes que l'œil des hommes ne peut apercevoir et, s'adressant à ces sublimes esprits, il leur demanda : « O vous, les chefs-d'œuvre de la création, êtes-vous ma fin ? » Et il lui sembla que des voix angéliques descendaient du ciel sur la terre et lui répondaient : « Non, non, Augustin, monte, monte encore plus haut. » Alors Augustin crut apercevoir le trône devant lequel les esprits bienheureux étaient en contemplation, et, sur ce trône, le Roi des esprits célestes, le Créateur lui-même, le principe et la fin de toutes choses, et alors, tombant à genoux, éperdu, ravi, il s'écria : « Oui, ô mon Dieu, c'est vous, vous seul qui êtes ma fin, mon repos, ma récompense, et mon cœur sera toujours inquiet jusqu'à ce qu'il repose en vous, ô vérité toujours ancienne, toujours nouvelle !... »

Fiat, fiat! Amen.

APPENDICE

RÉSUMÉ DE LA VIE ET DES ŒUVRES DE SAINT AUGUSTIN PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

354. Sa naissance le 13 novembre, à Tagaste. Son père se nommait Patrice et sa mère Monique. Il est inscrit dès son bas âge au nombre des catéchumènes.

370. A seize ans, il cède à un amour coupable, étant étudiant dans la ville de Carthage.

371. Mort de Patrice, son père.

372. Naissance d'Adéodat, que lui donne sa concubine.

374. Augustin tombe dans l'hérésie des manichéens, dont il suit les erreurs pendant neuf ans. Monique pleure cette chute et espère son retour à Dieu.

376. Il revient à Carthage où il enseigne la rhétorique, après avoir professé la grammaire à Tagaste.

379. Sa confiance dans l'astrologie judiciaire est trop grande. Firmin l'en détourne.

380. Il dédie à Hiérius ses livres *Du Beau et du Convenable*.

383. Il découvre les erreurs des manichéens après avoir entendu Faustus; mais il tombe dans les doutes des académiciens. Il se rend à Rome et enseigne la rhétorique.

384. Le préfet de Rome l'envoie comme professeur d'éloquence à Milan, où saint Ambroise l'accueille. Il se décide à abandonner le manichéisme et à rester catéchumène dans le sein de l'Église catholique. Monique se rend à Milan. Au lieu de se marier avec sa maîtresse, il en prend une autre.

385. La lecture des platoniciens lui fait faire des progrès dans la connaissance de Dieu, mais non du Verbe incarné. Il reconnaît la nécessité de croire en l'autorité salutaire de l'Écriture.

386. Une voix extraordinaire qui lui dit de lire les écrits de saint Paul met fin à la lutte de son esprit et de sa volonté. Il se convertit et compose ses trois livres : *Contre ou sur les Académiciens*, son ouvrage de la *Vie heureuse*, et les deux livres de l'*Ordre* dans sa retraite de Cassiacum.

387. Encore catéchumène, il écrit ses *Soliloques* et des Lettres particulières. Il revient à Milan, termine ses Soliloques par un traité sur l'*Immortalité de l'âme;* il en écrit un autre sur les *Sciences libérales* ou *arts libéraux*, et sur la *Grammaire*. Dans la nuit du 24 au 25 avril, il est baptisé par saint Ambroise, avec son fils Adéodat. Le 13 novembre il perdit à Ostie, Monique, sa sainte mère.

388. Il séjourne quelque temps à Rome. Là, il rédige deux ouvrages : sur les *Mœurs de l'Eglise catholique*, l'autre sur les *Mœurs des manichéens*. Il y fit aussi un dialogue sur la *Grandeur de l'âme* et commença trois livres sur le *Libre arbitre* qu'il n'acheva qu'en 395, après avoir reçu la prêtrise. Pendant qu'il était à Rome, il apprit quelques coutumes propres à l'Eglise romaine, comme il le dit dans ses *Opuscules*. Il retourne en Afrique, séjourne près de Tagaste, où il achève des ouvrages commencés à Milan : le traité de la *Musique* en six volumes, et diverses études sur les cinq autres sciences : la *Dialectique*, la *Rhétorique*, la *Géométrie*, l'*Arithmétique* et la *Philosophie*, et deux livres : *De la Genèse*, *Contre les manichéens*.

389. Il écrivit le livre du *Maître*, dialogue entre Adéodat et Augustin ; et le merveilleux traité de la *Vraie religion*. Mort d'Adéodat.

390. Sa correspondance est déjà volumineuse.

391. Il est ordonné prêtre d'Hippone par Valère, évêque de cette ville, qui se décharge sur lui de la charge de la prédication. Augustin fonde un monastère à Hippone.

392. Après son livre sur *l'Utilité de la foi*, contre les manichéens, il en fait un sur *les deux âmes*, contre les mêmes, et *les actes contre Fortunat*.

393. Augustin reçoit des évêques l'ordre de discuter *sur la foi et le symbole* au Concile d'Hippone. Il écrit à saint Jérôme.

394. Ouvrages de cette époque : *Commentaire littéral sur la Genèse* (incomplet), deux livres sur *le Sermon de Notre-Seigneur sur la montagne*, *Explication de quelques propositions tirées de l'Epître de saint Paul aux Romains*, puis de *l'Epître aux Galates;* enfin, le livre du *Mensonge*.

395. Avènement d'Augustin à l'épiscopat, comme coadjuteur de Valère, évêque d'Hippone.

396. Mort de Valère. Augustin écrit le livre du *Combat chrétien* et les *deux livres à Simplicien* sur la vocation selon le décret de la *volonté divine*. Dans beaucoup de lettres il réfuta encore le manichéisme et spécialement dans son ouvrage *contre la lettre de Manès*, intitulée *Du fondement*.

397. Par son *Traité de la Sainte Trinité,* en quinze livres, il confond les ariens; toutefois, il n'acheva cet important ouvrage que beaucoup plus tard, et leur opposa en 397 ses quatre livres *de la Doctrine chrétienne.*

398. Il réfute les donatistes par des conférences dont la substance se trouve dans sa lettre adressée à Glorius, à Eleusius et aux deux Félix. *Deux livres contre les donatistes* sont perdus.

399. Il poursuit la secte de Donat dans son ouvrage *contre la lettre de Pétilien,* qui eut une seconde partie en 402.

400. C'est la plus riche des années de la vie de saint Augustin. Nous y voyons dix ouvrages, parmi lesquels figurent les *Confessions,* et dont l'un, l'ouvrage *contre Faust,* se compose de trente-trois livres. Les quatre livres de l'*Accord des évangélistes;* les deux livres des *questions des Evangiles, des choses que l'on ne voit pas,* le livre sur la *manière de catéchiser les ignorants,* le livre *du travail des moines,* des *annotations sur Job* et les trois livres *contre la lettre de Parménien* et les sept livres du *Baptême, contre les donatistes.*

401. Augustin assiste au 2e Concile de Carthage. Il défend l'honneur du mariage et de la virginité dans ses livres *sur le lien conjugal* et la *sainte virginité.*

402. Il compose les deuxième et troisième livre, *Contre Pétilien,* sa *Nouvelle lettre aux catholiques,* appelée aussi le livre de l'*Unité de l'Eglise.*

404. Le saint Docteur convertit Félix le manichéen, dans des réunions publiques à Hippone. Les *Actes avec Félix* parlent de deux conférences recueillies par des notaires. Au Concile de Carthage son influence fut grande.

405. Le livre *de la nature du bien, contre les manichéens,* est bientôt suivi du livre de la réponse à Secondinus que saint Augustin préfère à tout ce qu'il a écrit contre le manichéisme. Il termine une dispute mémorable commencée en 395 avec saint Jérôme sur un passage de l'épître de saint Paul aux Galates. Il implore le secours de Cécilien contre les excès des donatistes d'Hippone.

406. Il écrit quatre livres contre Cresconius, sur l'unité du baptême et l'indépendance de son efficacité.

408. Une de ses lettres, qui a l'importance d'un livre à Vincent le Rogatiste, traite de la répression des hérétiques par la puissance séculière. Il demande des nouvelles du siège de Rome.

409. Il demande la miséricorde en faveur des païens de Calame. Il écrit sur les désastres occasionnés par les Goths, en Italie, les Alains et les Suaves, en Gaule, et les Vandales, en Espagne, dans les monastères.

410. Sa remarquable lettre à Dioscore examine et démolit tous les systèmes philosophiques de l'antiquité. Il écrit son dernier ouvrage de controverse contre les donatistes : *sur le Baptême unique*. Dans ses sermons sur la prise de Rome, par Alaric, il jette la première idée de la *Cité de Dieu*. La composition de son livre sur *le don* prophétique des démons est peut-être de cette époque.

411. A Carthage, 268 évêques donatistes et 286 évêques catholiques sont réunis. Augustin brille et porte le dernier coup au parti de Donat et combat les erreurs naissantes du pélagianisme.

412. Il publie *son ouvrage aux donatistes*, après l'assemblée de Carthage et son livre *sur le Veuvage*. Il ne peut assister au Concile de Carthage, mais envoie un traité *des mérites* et de la *Rémission des péchés* contre les pélagiens, puis le livre de *l'Esprit et de la lettre*.

413. Indépendamment de ses lettres particulières sur la vision de Dieu, il fait paraître son livre *sur la foi et les œuvres*. Il commence la *Cité de Dieu*, ouvrage achevé en 426, et qui est comme l'Encyclopédie du v^e^ siècle.

415. Dans le livre *de la nature et de la grâce*, il continue de poursuivre l'hérésie pélagienne et publie l'ouvrage *sur le sens littéral de la Genèse*, commencé en 401, et son beau travail intitulé *l'Explication des Psaumes*.

416. Il termine le traité *sur la Trinité* entrepris en l'année 400; et les 124 *traités sur l'Evangile*, comme les 10 traités sur la première Epître de saint Jean, sont des homélies prononcées durant l'année 416. On compte 363 sermons du saint Docteur, indépendamment de ceux qu'il écrivit sur la *Prise de Rome*, *l'utilité du jeûne*, *la discipline chrétienne*, etc.

417. Le pélagianisme étant l'erreur et le danger du moment, il le discute dans de nombreuses lettres. Son livre *des actes de Pelage ou de ce qui s'est passé en Palestine* est l'analyse critique du Concile de Diospolis.

418. Il réfute encore les Pélagiens par deux livres de la *Grâce de Jésus-Christ*, du *Péché originel*, et par le traité de la *Patience*.

419. Il dicte deux livres des *Noces* et *de la concupiscence* établissant la sainteté du mariage, puis deux autres *des mariages adultères*. Pour combattre les priscillianistes, il écrit quatre livres sur *l'Ame et son origine*. Les sept livres *des Locutions* étudient le Pentateuque, le livre de Josué et des Juges. Les sept livres *des Questions*, examen de l'Heptateuque, qui commence où finissent les douze livres *sur la Genèse*.

420. Quatre lettres au *pape Boniface* dévoilent encore des pièges de l'erreur pélagienne. Le saint Docteur écrit aussi deux livres *contre Gaudentius* et le donatisme expirant, un livre *contre le mensonge* des priscillianistes, et deux livres *contre l'adversaire de la Loi et des Prophètes*, dernier ouvrage d'Augustin contre les manichéens et les pauliciens.

421. Les six livres *contre Julien*, énergique controverse pélagienne; un *Manuel* abrégé de la doctrine chrétienne, le livre *sur le soin à donner aux morts*, furent écrits par ce rude athlète qui commençait à sentir les atteintes de la vieillesse.

423. Les religieuses d'Hippone reçoivent la *Règle de saint Augustin*, législation monastique qui a eu dans sa destinée quelque chose des œuvres de Dieu.

426. Augustin désigne Héraclius pour son successeur. Il complète son ouvrage sur la *Doctrine chrétienne* et achève la *Cité de Dieu* dont l'inspiration lui vint en 410, après la chute de Rome.

427. Le livre intitulé *De la grâce* et *Du libre arbitre*, suivi *de la correction* et *de la grâce* et le *Miroir*, recueil de préceptes tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, atteignent les restes du manichéisme, du donatisme et du pélagianisme. Les doctrines erronées d'Arius vont faire invasion; Augustin les réfute une à une dans le livre *contre le sermon des ariens*.

428. Cette question de l'arianisme est débattue par Augustin dans sa *Conférence avec Maximin*, et deux livres *contre Maximin, hérétique, évêque des Ariens*. Tout en réfutant les huit livres de Julien (nous avons six livres de l'*Ouvrage imparfait* (inachevé) contre Julien), il écrit la *Revue de ses livres*, ou leur revision, leur vérification, l'examen de ses ouvrages, qu'on a appelé *rétractations* parce que le saint Docteur dit qu'il traitait à nouveau (*retractabam*) certains passages inexacts ou incomplets et obscurs. La révision nous offre quatre-vingt-treize ouvrages qui forment deux cent trente-deux livres. Le catalogue de Possidius, premier historien de sa vie, qui comprend les livres, les lettres et les sermons du prodigieux Augustin, donne un total de mille trente écrits!

429. Il consacre au *Livre des Hérésies* et aux livres de la *Prédestination des saints* et du *Don de la Persévérance*, ses derniers jours. Il dit qu'il avait achevé les deux livres de la revision de ses ouvrages, quand il reçut les lettres de saint Prosper et d'Hilaire, placées en tête de la *Prédestination des saints*.

430. Les Vandales assiègent la ville d'Hippone. Augustin meurt le 28 août, âgé de soixante-seize ans.

ERRATA

Tome Ier, p. 26, 10e ligne, au lieu de : *j'eus les sentiments,* lire : *le sentiment.*

p. 33, 15e ligne (note), au lieu de : *l'homme sujet,* lire : *non sujet.*

p. 144, 4e ligne, après : *il doit,* ajouter : *d'avoir évité.*

p. 170, 12e ligne, avant : *destructeurs,* lire : *aussi pouvait-on les mieux nommer que* « brise-tout »?

p. 184, 4e ligne, ajouter : *en idée,* après : *je me repaissais alors.*

p. 228, 4e ligne, après : *astrologues,* ajouter : *appelés aussi mathématiciens.*

p. 264, supprimer la dernière phrase de la traduction; elle se rapporte au chapitre suivant.

p. 267, 2e ligne, lire : *ex,* au lieu de : *eo.*

Tome II, p. 36, ligne 19e, après : *voilà comment,* ajouter : *par des moyens admirables et cachés.*

p. 55, dernière ligne, lire : *livres,* au lieu de : *librès.*

p. 80, dernière ligne, après : *crise salutaire,* ajouter : *selon le langage des médecins.*

p. 96, 16e ligne, *revêtues,* au lieu de : *revêtus.*

p. 107, avant-dernière ligne : *qui suffit à un,* au lieu de : *qui suffit un.*

p. 182, 29e ligne, après : *leur royaume,* ajouter le renvoi *(1).*

p. 196, ligne 26e, au lieu de : *cet,* lire : *ces;* 29e ligne : *envié,* au lieu d'*enviés.*

p. 214, 11e ligne, au lieu d'*un bien,* lire : *un Dieu.*

p. 240, 17e ligne, après : *reçu,* intercaler : (*Rom.* VII, 22).

Tome II, p. 286, 11e ligne, mettre après *tour :* (*Luc* xiv, 26.)
p. 303, avant-dernière ligne, au lieu de : *vouillons*, lire : *voulons*.

Tome III, p. 26, 3e ligne, après : *prière*, intercaler : (*Ps.* iv, 1, 2).
p. 28, à la fin de la 11e ligne, ajouter : (*Ps.* iv, 5); 19e ligne, après : *jugements*, intercaler : (*Rom.* ii, 5); 29e ligne, après le guillemet, ajouter : (*Ephes.* v, 8).
p. 30, dernière ligne, après : *littéralement*, supprimer le ;.
p. 73, 15e ligne, saint Augustin est mort à 76 ans et non à 69.
p. 76, 23e ligne, lire : *tandis qu'on offrait*, au lieu : d'*adressait*.
p. 194, 2e ligne, après : *m'avez appelé*, mettre le renvoi *(2)*.
p. 222, 10e ligne, après : *chants*, mettre *entre parenthèses* : (t. III, 38, 44).
p. 316, 11e ligne, après : *vous avez fait tous les temps*, ajouter : *vous êtes avant tous les temps*.
p. 354, 8e ligne, supprimer : *ne*.

Tome IV, p. 16. Ce chapitre, qui est le quatrième du xiie livre dans plusieurs éditions, a été réuni dans celle-ci au cinquième.

TABLE ABRÉGÉE DES CHAPITRES

A leur place respective ils sont analysés plus longuement dans chaque titre.

Un index alphabétique des matières se trouve à la fin du 4e volume.

LIVRE DOUZIÈME

Ch. I. — La recherche de la vérité est pénible..... 6
II. — Il y a deux sortes de cieux..... 10
III. — Des ténèbres couvrant l'abîme..... 12
IV. — Matière primitive..... 16
V. — Nature de cette matière. Erreurs antérieures d'Augustin sur elle. Comment il faut la concevoir..... 18
VI. — Dieu a créé d'abord les substances spirituelles, puis la terre ou la matière informe..... 22
VII. — La matière primitive a été faite de rien..... 24
VIII. — Le ciel du ciel..... 28
IX. — Prière à Dieu..... 30
X. — Diverses vérités que Dieu lui a enseignées..... 32
XI. — Deux ordres de créatures non assujetties au temps..... 38
XII. — Des créatures spirituelles et de la matière informe..... 40
XIII. — Profondeur des Ecritures..... 44
XIV. — Vérités sur Dieu, sa substance immuable, inséparable de sa volonté, sur les anges et la matière informe..... 46
XV. — Contre ceux qui contredisent la vérité divine..... 54
XVI. — Explication de ces mots : *le ciel et la terre*..... 58
XVII. — On peut donner plusieurs sens à l'Ecriture..... 64
XVIII. — Vérités incontestables sur la création du monde..... 66
XIX. — Diverses interprétations des premières paroles de la Genèse. 68
XX. — Explications différentes de ces mots : *la terre était invisible*..... 70
XXI. — La Genèse peut avoir passé sous silence plusieurs créations..... 74
XXII. — Deux espèces de doutes dans l'interprétation de l'Ecriture. 78
XXIII. — Difficulté de déterminer le vrai sens de Moïse entre plusieurs également vrais..... 80
XXIV. — Contre ceux qui cherchent à faire prévaloir leur sens contre les interprétations des autres..... 84

XXV. — L'Ecriture peut renfermer plusieurs sens sous les mêmes paroles 90
XXVI. — Abondance de l'Ecriture dans les divers sens qu'elle peut avoir 94
XXVII. — Divers sens qu'on peut lui donner 98
XXVIII. — Des différentes espèces de priorité d'une chose sur une autre 102
XXIX. — L'Ecriture doit être interprétée dans un esprit de charité .. 106
XXX. — Moïse a pu entendre tous les sens véritables auxquels se prêtent ses paroles 108
XXXI. — Tous les sens véritables ont été prévus par le Saint-Esprit .. 110

LIVRE TREIZIÈME

Ch. I. — Invocation. Prévenance divine 116
II. — Toute créature tient l'être de la pure bonté de Dieu ... 120
III. — La création spirituelle vient de la grâce de Dieu 124
IV. — Dieu n'a aucun besoin des choses créées 126
V. — De la Trinité 128
VI. — Comment l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux 130
VII. — Effets de l'Esprit-Saint sur la corruption du cœur 134
VIII. — Le repos et le bonheur des êtres intelligents n'est que dans l'union avec Dieu 136
IX. — Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il était porté sur les eaux 140
X. — Tout ce que nous avons est un don de Dieu 144
XI. — Image de la Trinité dans l'homme 146
XII. — La création du monde figure l'institution de l'Eglise ... 150
XIII. — Notre renouvellement ne peut être parfait en cette vie .. 152
XIV. — La foi et l'espérance soutiennent l'âme 156
XV. — L'Ecriture Sainte comparée au firmament et les anges aux eaux supérieures 160
XVI. — Dieu seul se connaît tel qu'il est 166
XVII. — Comment on peut entendre la création de la mer et de la terre 168
XVIII. — Les justes peuvent être comparés aux astres 172
XIX. — Moyens d'arriver à la perfection 176
XX. — Sens allégorique de ces paroles : « Que les eaux produisent des reptiles et des oiseaux » 182
XXI. — Interprétation mystique des animaux terrestres 186
XXII. — L'homme se renouvelle selon l'image de son Créateur .. 192
XXIII. — De qui et de quoi l'homme spirituel peut juger 198
XXIV. — Pourquoi Dieu n'a béni spécialement que l'homme, les poissons et les oiseaux 204
XXV. — Les fruits de la terre désignent les œuvres de piété ... 212
XXVI. — Le fruit des bonnes œuvres est dans l'intention 216
XXVII. — Explication allégorique des poissons et des baleines ... 222

XXVIII. — Pourquoi Dieu dit que ses œuvres étaient très bonnes.. 224
XXIX. — Comment Dieu a vu huit fois que ses œuvres étaient bonnes..... 226
XXX. — Rêveries manichéennes..... 228
XXXI. — Les fidèles voient par l'Esprit de Dieu, et Dieu voit en eux que ses œuvres sont bonnes..... 230
XXXII. — Vue sommaire de la création..... 234
XXXIII. — Dieu a créé le monde d'une matière créée par lui au même temps..... 238
XXXIV. — Allégorie de l'ensemble de la création..... 240
XXXV. — Augustin demande la paix..... 244
XXXVI. — Pourquoi le septième jour n'a pas eu de soir..... 246
XXXVII. — Comment Dieu se repose en nous..... 248
XXXVIII. — Différence entre la connaissance de Dieu et celle des hommes..... 250

TABLE ANALYTIQUE

Les chiffres romains renvoient aux volumes et les chiffres arabes aux pages.

A

Abaissement. Avilissement par l'orgueil, I, 112.

Abandon à la volonté de Dieu dans l'épreuve que Monique subit de la part de son mari et de son Augustin, I, 118, 122; III, 54.

Abattement. Prière pour n'y point tomber dans l'affliction, I, 79. — Voir *Douleur*.

Abîme. Dieu connaît celui de la conscience humaine, III, 96. — Ténèbres sur la surface de l'abîme, IV, 12 et suiv. — Pourquoi la matière informe a été désignée par ce nom, IV, 16, 24, 40, 66. — « L'abîme appelle l'abîme, » signification de cette parole, IV, 152. — Abîme du serpent infernal, IV, 154. — L'homme est un abîme, IV, 153.

Abondance. — V. *Richesse*.

Aboyeur. Pourquoi saint Augustin se qualifie ainsi lui-même, II, 30.

ABRAHAM. Sacrifice d'Abraham, I, 200. — Bonheur de ceux qui sont « dans le sein d'Abraham », III, 18. — Sens de cette locution, III, 19.

Abstinence. La souillure vient du péché et non de la nourriture, III, 212, 214.

ACADÉMICIENS. Sectateurs d'Arcesilas, etc. Sentiment qu'on leur attribuait de douter de tout, II, 54. — Ils n'ont pas de règle de vie, II, 130. — Saint Augustin écrit contre eux trois livres, II, 55.

Accidents. Règle pour juger sainement de tout ce qui nous arrive dans la vie, III, 94. — V. *Adversité*.

Accusation de ses péchés, I, 20, 22.

Acteurs. Ceux dont on est content, I, 162, 164.

Actions. C'est le même principe qui fait agir les hommes, quoique les actions soient différentes, III, 174. — Certaines actions paraissent des péchés et ne sont point coupables, car il y a une grande différence entre ce qu'elles sont aux yeux de Dieu et ce qu'elles semblent être aux yeux des hommes, I, 200, 201.

Actions de grâces des dons reçus, I, 102. — Pour les péchés non commis, I, 142. — Pour le bienfait de la conversion et de la vocation, I, 30, 36, 102; III, 6 et suiv. — V. *Reconnaissance* et *Bienfaits*.

ADAM. Signification des tuniques de peaux dont Dieu le revêtit, IV, 160. — S'il n'avait point péché, les fidèles auraient été privés des merveilles figurées par les productions de la mer, IV, 184.

ADEODATUS, fils naturel de saint Augustin, I, 226; II, 146. — Il l'appelle *ex me natum carnaliter de peccato*, III, 36, 37. — Beauté de son génie. Ce sont ses opinions que rapporte l'autre interlocuteur dans le livre *du Maître* publié à Rome, quand il n'avait que seize ans. Il est baptisé à quinze ans environ, avec Augustin, III, 36. — Sa mort prématurée, III, 38. — Pensée de Saint-Marc Girardin sur l'affection d'Augustin pour Adéodatus, III, 38. — Douleur d'Adéodatus quand sainte Monique expira, III, 74.

Admiration. Ce qui la produit, IV, 188.

Adolescent. Qu'est-il sans la crainte de Dieu? I, 171. — Il est victime de la passion des spectacles, II, 114. — Qu'il ne se fie pas à lui-même, II, 117, 118. — V. *Jeunesse* et *Compagnies*.

Adulation. Les amis flatteurs corrompent, souvent les ennemis corrigent, III, 56. — V. *Flatterie*.

Adversité. Comment elle est à craindre et devient un malheur, I, 158; III, 198.

Affaires. Les hommes donnent ce nom à des vanités et des bagatelles, I, 48. — Ce qui en résulte, 1, 49. — On traitait des affaires devant l'évêque saint Ambroise, II, 88.

Affection. Augustin a ses affections criminelles en horreur, I, 152. — La mémoire des affections de l'âme est distincte de ces affections, III, 144 et suiv. — L'affection des créatures est trompeuse et sans durée, IV, 136, 137. — V. *Aimer*, *Amitié*, *Amour*.

Affliction. Comment le temps la dissipe, I, 250. — Soulagement des afflictions quand on a recours à Dieu, I, 234, 246. — V. *Consolation*.

Agapes. Triple motif de leur célébration et pourquoi on les supprima, II, 86. — V. *Mémoires*.

Age. En combien d'âges les anciens partageaient la vie, I, 40.

Agence d'affaires. Emploi éclatant de cinq classes différentes, II, 284, 285.

Agitations. Principe de nos agitations et de nos peines, II, 104 et suiv. — Agitation et souffrances d'Augustin pressé de chercher la vérité, II, 188 et suiv.

Air. L'air est appelé ciel et cieux, IV, 234.

Aliments. Augustin les prenait comme des médicaments, III, 208 et suiv. — Il faut manger pour vivre. *Ibid.* — V. *Nourriture, Table*.

Allégories. Revue des allégories de la création, IV, 234, 240 et suiv.

ALVAREZ. Traité contre l'orgueil, III, 255.

ALYPIUS. Son caractère, II, 108. — Son intégrité, II, 124. — Né à Tagaste, de parents notables, plus jeune qu'Augustin, son ami d'enfance, étudie la rhétorique sous Augustin à Tagaste et à Carthage; il montre de grandes dispositions pour la vertu de bonne heure, II, 111, 112. — Augustin l'appelle son frère par le cœur, III, 24. — Alypius arrêté comme voleur à Carthage, et relâché, II, 120. — Alypius à l'amphithéâtre, II, 116. — Augustin le détourne de la fréquentation des spectacles, II, 110, 112. — Alypius vient étudier le droit à Rome avant Augustin, II, 124. — Sa pénitence et ses austérités. Dur pour lui-même, il marche pieds nus sur les glaces en Italie, III, 36. — Il tombe avec Augustin dans l'erreur des Manichéens, II, 114. — Avec lui, il part pour Milan, II, 124. — Sa vie très chaste, II, 136. — En voulant détourner Augustin du mariage, afin de lui procurer plus de liberté pour l'étude de la sagesse, il est tenté lui-même de se marier, II, 136, 138. — Il est assesseur trois fois, II, 124, 280. — Comment il s'acquitte de cette fonction. Sa générosité et son désintéressement. Par amour de la justice, il ne touche pas l'argent du préteur, II, 126. — Alypius pense que les chrétiens n'admettent pas un corps et une âme comme les nôtres en Jésus-Christ, c'est pourquoi il n'a pas la foi; mais bientôt il s'aperçoit que c'est une erreur des Apollinaristes, II, 232. — Il se propose d'imiter la conversion de saint Augustin, II, 322. — Les deux catéchumènes se retirent

à Cassiacum, III, 24. — Alypius discute avec Augustin sur la fin du bien et du mal, II, 150. — Il dédaigne d'abord d'insérer le nom de Jésus-Christ dans ces discussions, mais bientôt il change d'avis, III, 24. — De retour à Milan, il se fait inscrire au nombre des catéchumènes avec Augustin, III, 36. — Il devient évêque de Tagaste, II, 112, 122. — Son humilité et sa mortification, III, 36.

Ambitieux. Leur malheur. A la vue d'un mendiant ivre, Augustin déplore les soucis stériles de l'ambition, II, 104. — Vanité de l'ambition, II, 104. — V. *Orgueil.*

AMBROISE (Saint), évêque de Milan. Son éloge, sa bonté, son éloquence, II, 66, 70. — Il a l'estime générale des grands et des petits. Son célibat, ses occupations et son grand amour de l'étude II, 88. — Ses sermons. Il prêche tous les dimanches, II, 90, 94. — Monique l'aime comme un ange, II, 80. — Ambroise reçoit avec bonté Augustin, son auditeur attentif, I, 215; II, 90. — A Augustin, qui lui demande ce qu'il doit lire de l'Ecriture pour se préparer au baptême, il conseille la lecture d'Isaïe, III, 34. — Il baptise Augustin (386), III, 38. — Il est persécuté par l'impératrice Justine, arienne, III, 40. — Le zèle de ses diocésains en cette occasion : son peuple veut mourir avec son évêque dans l'église. *Ibidem.* — Pour préserver le peuple de l'ennui, il lui fait chanter des psaumes et des hymnes comme on le faisait déjà en Orient; de là cette coutume s'est conservée dans l'Occident. *Ibidem.* — Il défend de porter des offrandes dans les réunions en l'honneur des martyrs, II, 84. — Il découvre miraculeusement les corps des saints Gervais et Protais, III, 42. — Dans l'interprétation de l'ancienne loi, il disait souvent qu'il fallait penser que la lettre tue et que l'esprit vivifie, II, 96. — Vers ambrosiens, III, 79. — Basilique ambrosienne, III, 42. — Il avait soin d'un monastère d'hommes aux portes de Milan, II, 284, 288.

Ame. Principe de la vie du corps, III, 168. — Sa vie selon Dieu, III, 169. — Demeure étroite pour Dieu, I, 20. — Qu'est-ce qu'aimer les âmes en Dieu? I, 266. — Deux âmes n'en faisant qu'une, I, 244. — Ame, principe des mouvements désordonnés et des erreurs de la vie, I, 282. — Comme l'âme n'est pas sa lumière, elle n'est pas sa nourriture, IV, 166, 168. — Comment on peut dire que l'âme possède toute science et que, pour elle, apprendre c'est se souvenir, III, 128. — L'âme doit commander aux sens et à elle-même, II, 224, 302. — Elévation de l'âme dégagée de tout jusqu'au ciel, III, 62. — Elle est immortelle, II, 150, 151. — La foi catholique le montre, II, 132. — Elle est la partie la plus noble de l'homme, lui sert de degré pour s'élever à Dieu, III, 120. — Sa destination,

III, 130. — Comment elle se rend criminelle, I, 138. — Ses quatre passions, III, 146. — Sa misère quand elle ne s'attache pas à la vérité, I, 16. — Les Manichéens prétendaient que l'âme est de la substance de Dieu, II, 162. — L'âme n'est pas une partie de Dieu, I, 282. — Région intermédiaire où elle est placée, II, 190, 191. — Salut de l'âme, II, 132, 266. — Elle ne se nourrit que de ce qui fait sa joie, IV, 222. — Prérogatives de l'*âme vivante* des fidèles, IV, 243. — Si l'âme devait mourir avec le corps, Dieu n'aurait jamais fait pour nous tant de grandes choses, II, 132. — Quelle est la mort de l'âme, I, 114; IV, 188, 192. — Dieu seul peut nous faire comprendre ce qu'il est à notre âme, I, 20. — Sens de l'expression *répandre son âme hors de soi*, IV, 156. — Ames que saint Augustin comprend par *reptiles d'âmes* vivantes, IV, 182, 186, 208. — Théorie de la préexistence des âmes et de leur formation, I, 28, 29. — En quoi Augustin encore manichéen faisait consister la nature de l'âme raisonnable, I, 280. — L'âme est-elle faite pour le sensible et l'immatériel, II, 227. — Trois motifs pour lesquels l'âme peut s'élever jusqu'à Dieu, III, 122. — Le repos de l'âme n'est jamais dans les créatures, I, 258. — L'âme s'ouvre à Dieu sans avoir besoin de paroles, III, 96. — Son excellence et sa destination doivent la faire préférer à tout objet, à cause de son rapport avec Dieu, III, 131.

Amen. Usage fréquent que l'Église fait de cette expression, IV, 202, 203.

Amertume. Pourquoi l'attachement aux choses du monde en produit toujours, I, 266. — Dessein de Dieu en répandant de l'amertume sur ceux qui s'éloignent de lui, I, 114; — ou sur les fausses douceurs qu'on trouve dans les créatures et qui sont des effets de sa miséricorde, I, 78, 158-160.

Amis. Augustin, type de l'ami dans le monde, I, 236. — Liste de plusieurs de ses amis, I, 237. — Combien il pleure un ami perdu, I, 238 et suiv. — Horace a bien parlé de son ami, quand il a dit : c'est la moitié de mon âme, I, 244. — Ce qu'on aime dans les amis. On ne perd point d'amis en les aimant dans celui qu'on ne peut perdre, I, 254, 266. — Heureux celui qui aime Dieu, son ami en Dieu, et son ennemi à cause de Dieu, I, 254. — Ce que procure le commerce des amis, I, 250. — Amis *jusqu'à l'autel*, I, 238. — Un mauvais ami est dangereux, II, 136. — Consolation à la mort des amis, I, 252, 254. — Reconnaissance qu'on doit à ses amis, III, 20

Amitié. Ses effets, I, 250-256. — Ce qui produit l'amitié entre les hommes, I, 250-254. — Elle se borne à l'union des esprits et des

cœurs, I, 110. — Amitié d'Augustin pour Alypius, III, 24. — Il n'y a d'amitié véritable que celle que Dieu cimente par la charité, I, 16-50, 234, 266. — Caractères de l'amitié, I, 235. — Comparaison de l'amitié des créatures avec celle de Dieu, I, 254. — Jouissances de l'amitié humaine, I, 250, 253. — L'amitié des méchants est une ennemie, II, 139. — L'amitié de ce monde éloigne de Dieu, I, 70. — Malheureux celui qui se laisse enchaîner par les affections terrestres, I, 242, 246-256. — Seuil de l'amitié, ou ses pures limites, I, 110. — Six précautions à prendre pour y maintenir l'amitié, I, 114. — Différence entre l'amitié réglée et l'attachement désordonné, I, 244. — Qu'est-ce que l'amitié des jeunes gens et des voluptueux? I, 245; II, 138. — Commerce de l'amitié purement naturelle, I, 250. — Indice d'amitié désordonnée, I, 245. — Ses déchirements, I, 250. — Cause précise de la douleur que nous sentons en perdant ce que nous aimons, I, 252. — Comment le bien qu'on entend dire d'un homme fait qu'on l'aime, même sans le connaître, I, 274. — On veut trouver de la vie dans ce qu'on aime, I, 158. — Comment il faut aimer les hommes, I, 254. — On aime autrement les honnêtes gens que ceux qui divertissent le peuple dans les théâtres, I, 276.

Amour. Passion engageante, source de malheurs, I, 156-160. — Ses remèdes, I, 160, 161. — C'est un poids qui entraîne l'âme avec lui, IV, 140. — Amour et amitié, amour sensuel et affection pure, I, 110. — Nous ne sommes bons que par la qualité de notre amour, IV, 134. — Ce qu'il faut aimer, et comment, pour être heureux, I, 20. — C'est une injustice d'aimer la créature au lieu de Dieu, I, 266. — Vouloir se faire aimer des hommes est une vanité honteuse, III, 240. — Comment on peut désirer d'être aimé, III, 240, 242. — De quelle manière les honnêtes gens désirent qu'on les aime et qu'on les loue, I, 274, 276. — Ce que fait en nous le plaisir de nous voir aimés et estimés des hommes, III, 244. — Nous ne pouvons aimer que le beau, I, 270. — Augustin s'abandonne au plaisir d'aimer et d'être aimé, I, 110 et suiv. — V. *Attachement. Volupté.*

Amour de Dieu. Aimer Dieu quoique tardivement, III, 195. — On n'a jamais pu manquer sans injustice d'aimer Dieu de tout son cœur, I, 194. — Tout nous dit d'aimer Dieu, chacun entend cet ordre et devient inexcusable s'il ne l'exécute, III, 195. — Nous ne pouvons savoir si nous aimons trop peu ou assez, III, 112; IV, 136. — Les sens ne donnent pas cette connaissance, III, 122. — Tout amour qui ne se rapporte pas à Dieu est pris sur celui qu'on lui doit, I, 70; III, 200. — La science de l'amour de Dieu est la

seule certaine, III, 114 et suiv. — Le repos parfait se trouve là où se trouve la fidélité de l'amour, I, 276. — L'amour de Dieu est excité par ses perfections, I, 16, 18; — par les biens qui sont meilleurs en lui que dans toutes les créatures, I, 136; — par la considération des créatures, III, 118. — L'amour de Dieu porte à le connaître mieux, III, 120. — L'amour qu'on doit à Dieu ne permet pas de s'arrêter à l'étude d'une vaine philosophie, I, 182. — Bonté de Dieu dans le commandement qu'il nous donne de l'aimer, I, 4. — Amour de saint Augustin pour Dieu, I, 20 et suiv.; III, 12, 114, 122, etc., etc. — Amour de Dieu pour nous, III, 266, 268. — Paroles du P. de la Colombière et du P. La Rue, I, 20, 21.

Amour des créatures. C'est comme l'enivrement du vin de la volupté, I, 118. — Ce que produit en nous l'amour des choses de la terre, III, 118, 121. — Sur quoi l'on doit compter quand on se laisse aller à l'amour des choses qui passent, I, 242, 258. — Différence entre l'amour impudique et l'amour conjugal, I, 112, 224.

Amour des ennemis. Haïr son ennemi, c'est se faire plus de mal que de le dépouiller ou d'en être dépouillé, I, 94, 96.

Amour du monde. C'est une prostitution, I, 70. — Il assujettit l'homme, et les sujets ne peuvent juger, III, 118. — Pourquoi il a tant de puissance, II, 310, 314. — Sa fragilité, I, 269.

Amour-propre. Rien ne déplaît tant à Dieu : l'Incarnation du Verbe en abat la fierté, II, 228. — C'est un sot orgueil et un malheur de vouloir être craint ou aimé à cause de soi, non à cause de Dieu, III, 240. — L'amour de nous-mêmes, ses caractères, I, 7. — Nature et force de l'amour-propre, III, 254.

Amphithéâtre des gladiateurs, II, 116. — Goût d'Alypius pour ces combats, II, 118.

Anarchisme militant et jouisseur, I, 61. — V. *Education. Mère.*

ANAXIMENE. Ce qu'il a cru de Dieu. Il croyait que l'air était un dieu, le principe de toutes choses, III, 116.

ANGES. Sans être éternels comme Dieu, ils ne connaissent pas les vicissitudes des temps, III, 376; IV, 28, 34, 38, 50. — Sans être coéternels à Dieu, les anges jouissent de l'éternité immuable de Dieu, IV, 28, 29, 40. — Les esprits bienheureux, demeure de Dieu, IV, 3, 34, 36, 48, 50. — A quoi a servi la chute des anges, IV, 136. — Pourquoi les anges sont appelés sagesse et lumière, IV, 48. — Les anges désignés par les eaux supérieures, IV, 74, 162. — Les anges sont les cieux des cieux, IV, 28. — Principe de mutabilité en eux, IV, 50. — Anges mêlés à l'haleine d'un élu parmi les Manichéens, I, 204, 222. — Union de

Dieu et des pures intelligences, IV, 144. — Connaissances des anges, IV, 41. — V. *Ciel. Chérubins.*

Angoisses. De quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que peines et angoisses, II, 152.

Animaux. Ils n'ont point d'âme, de raison qui préside aux perceptions des sens, III, 118. — Ce que signifient les bêtes farouches, les serpents, IV, 186 et suiv., 190. — Ils ont de la mémoire, III, 160. — Ce que signifie le pouvoir donné par Dieu à l'homme sur les animaux, IV, 198, 200. — Pourquoi ce pouvoir ne s'étendait que sur les animaux, IV, 200, 202. — Sens mystique des animaux terrestres de la création, IV, 183. — Dieu les a créés chacun selon son espèce, IV, 192.

Années. Les ans de Dieu sont un seul jour, un aujourd'hui éternel, III, 316. — Toutes les années de Dieu existent simultanément, en un seul instant, III, 314; IV, 102. — Les années des hommes ne subsistant pas toutes ensemble, vont et viennent, tirent leur cours et leur durée du jour éternel de Dieu, I, 28; IV, 316; — sont en réserve dans celles de Dieu, IV, 174.

ANTOINE (Saint) solitaire d'Egypte. Sa vie, II, 282. — Il se convertit par la lecture de l'Evangile, en entendant ces paroles : « Allez, vendez », etc., II, 320. — Deux officiers impériaux convertis à la lecture de sa vie, II, 282, 286.

ANTONIN (Saint) déplore la vicieuse éducation des jeunes gens, II, 63.

ANUBIS. Divinité égyptienne et romaine, chien, idole, II, 258.

APOLLINARISTES. Leurs erreurs sur l'âme de Jésus-Christ, II, 232.

Apostolat de sainte Monique auprès de son mari et de son fils; sa méthode, III, 54, 56, 86.

APOTRES. Ils sont comme des nuées, I, 113; — des luminaires, IV, 178, 180, 181, 240.

Applaudissements des hommes, I, 92, 98.

Apprendre. Ce que c'est, particulièrement à l'égard des vérités qui sont connues par elles-mêmes, III, 138. — La curiosité est plus utile que la rigueur pour l'enseignement des lettres, I, 76. — Les enfants peuvent apprendre plus sûrement dans les choses sérieuses ce que souvent ils apprennent dans les futilités, I, 76.

Aquilon. Ce qu'il signifie, III, 242.

Arbitre (Libre). Son rôle dans la justification, IV, 159.

Arithmétique. Connaissance des nombres, III, 172. — V. *Mathématiques.*

ARISTOTE péripatéticien. Augustin étudie seul, à vingt ans, son livre des Catégories; — Aristote traite assez bien des substances, I, 286. — Il regarde le cœur comme le principe du sang, I, 31. — Pensées sur les frivoles amitiés, I, 245. — *Passim*, diverses pensées, I, 27, 31, 110, 127, 231, 245, 259. — Saint Augustin se sépare d'Aristote sur le sens extérieur et le sens intime, II, 225.

ARNAUD (de Port-Royal). Sur l'origine des idées d'existence et de la pensée, III, 134.

Artistes et artisans. Leçons d'art, III, 228. — D'où vient leur inspiration, III, 230.

Arts libéraux. Il n'y a que les cœurs libres qui en soient dignes, I, 288.

Aruspice offrant une victoire littéraire à Augustin, I, 226.

Ascension de l'âme d'Augustin vers Dieu, II, 202-222.

Assesseur. Ce que c'était, II, 124. — Alypius eut cette charge de magistrat trois fois, II, 280.

Assistance. La disposition du cœur vis-à-vis de ceux qu'on assiste en fait le fruit, IV, 216, 218. — Assistance due aux ministres de Dieu, IV, 242.

Astres. Création des astres, figure de ce qui eut lieu le jour de la Pentecôte, IV, 178. — Sens allégorique des astres du firmament, IV, 172, 176, et surtout des deux grands astres, du jour et de la nuit, IV, 174, 178, 234. — Les astres, images des Justes, IV, 174. — V. *Apôtres.*

Astrologie judiciaire. Passion d'Augustin pour l'astrologie, I, 228. — Prédictions ridicules de l'astrologie judiciaire, fausse, pernicieuse, ôtant la liberté à l'homme, contraire aux principes de l'Evangile, I, 228; II, 16, 180, 184. — Anecdote curieuse prouvant la fausseté de cette science, II, 182; III, 339.

Astrologues. D'où vient qu'ils disent vrai quelquefois, II, 184. — Pourquoi la piété ne permet pas de s'arrêter à leurs prédictions, II, 186. — En elles il n'y a pas moins d'impiété que de tromperie, II, 180. — Comment saint Augustin s'en désabuse, II, 184. — Ceux qui les consultent reçoivent chacun la réponse que méritent les secrètes dispositions de son cœur, II, 186.

ATHANASE (Saint), évêque d'Alexandrie, n'approuvait pas les modulations dans le chant des psaumes, III, 222. — Réflexions d'Augustin sur sa méthode de chant ecclésiastique. *Ibid.*

Athéisme. Il renverse le fondement de la piété, I, 82.

Attachement. Il est bon à l'âme de s'attacher toujours à Dieu, de peur qu'en s'en éloignant elle ne perde le bien qu'elle a acquis, IV, 122. — Comment reconnaître si on a de l'attachement pour quelque chose, III, 246. — Ce qui empêche qu'on ne se donne à Dieu, II, 274 et suiv. — On est malheureux même avant de perdre les choses auxquelles on est attaché, I, 242.

Attentat. Différence entre crime et attentat, I, 197.

Attention continuelle à Dieu, moyen de ne point tomber, III, 228.

AUBRY (l'abbé). Sur l'étude de la Bible et des sciences, IV, 200, 204.

AUDITEURS. Nom donné à la seconde classe des Manichéens, I, 204, 205; II, 52. — V. *Elus. Manichéens.*

AUGUSTIN (Saint). Il naquit (354) à Tagaste, ville d'Afrique, I, 116. — Patricius, son père, simple bourgeois de cette ville. *Ibidem.* — Différence de foi et de mœurs de ses parents, I, 58, 116. — A l'exception de son père, tout le monde était chrétien dans la maison paternelle, I, 58. — Années d'enfance, t. Ier, liv. Ier. — Adolescence, liv. II. — La jeunesse, l'hérésie, liv. III. — Les illusions scientifiques, liv. IV. — Les anxiétés du doute, t. II, liv. V. — Les premiers pas vers l'Eglise catholique, t. II, liv. VI. — La recherche de la vérité, liv. VII. — Le travail de la conversion, t. III, liv. VIII. — La régénération du Baptême, liv. IX. — Dès le sein de sa mère, il fut élevé dans le christianisme. Tout petit, il offrait à Dieu des prières ardentes, I, 44. — Où il apprit à parler, I, 76, 80. — Son attention à ne point faire de faute contre la langue et à tromper ceux qui veillaient sur lui, I, 64. — Il fut placé au rang des catéchumènes par ses parents, I, 56. — Il reçut le signe de la croix et le sel bénit, I, 54. — Sa mère désirait qu'il choisît Dieu pour père, et son père laissa à sa mère le droit de l'élever dans le christianisme, I, 58. — Augustin, encore enfant, souffrant d'un mal d'estomac, désire ardemment le baptême. Ayant recouvré la santé, on diffère son baptême, I, 54, 56, 60.

Jeunesse d'Augustin. Il est envoyé à l'école de Madaure, I, 44. — Il n'aime pas les leçons élémentaires de lecture, d'écriture et de calcul. Il aime le latin, déteste le grec. Il apprend le latin sur les bras de sa nourrice, I, 68, 76. — Il comprenait alors comme il le pouvait que Dieu est un être pouvant, quoique invisible, nous entendre et nous exaucer. Combien il craignait les châtiments de l'école, I, 44, 46. Il avoue qu'il eut tort de ne pas s'appliquer davantage à l'écriture, à la lecture et à la réflexion. Il aimait à jouer, à être supérieur dans la lutte et à lire des fables, I, 46, 50, 64. — Il trompait ses parents et ses maîtres par des mensonges sans nombre et ne voulait pas être trompé. Il aimait à gagner au

jeu en trompant. Il était adonné à la gourmandise et à la colère, I, 98. — Ce qu'il se proposait de bien. Il ne cherchait qu'à acquérir l'éloquence, I, 88, 114. — Il surpasse en classe ses condisciples même plus anciens que lui et reçoit des éloges. A cause de ses progrès dans les lettres, il est appelé enfant d'une belle espérance, I, 84, 86. — Il revient de Madaure, où il était allé pour prendre des leçons d'éloquence et de littérature, I, 116. — Augustin passe sa seizième année chez son père, interrompant ses études et se livrant au plaisir et à la volupté. Dans l'oisiveté, ses passions s'accrurent, I, 108, 110, 114, 118. — Il méprise les avis de sa mère, I, 118. — Jamais cependant il ne manqua à sa mère par des paroles dures ou injurieuses, I, 122. — Il commit un vol pendant la nuit. Il avait honte de n'être pas aussi débauché que ses contemporains. Il aimait à faire le mal, non seulement par plaisir, mais encore pour en être loué. Aussi se vantait-il du mal qu'il n'avait pas fait, I, 126, 130, 132, 134, 146, 150. — On l'envoie à dix-sept ans continuer ses études à Carthage. Il se passionne pour le théâtre. Il se livre à la passion et ne veut qu'aimer et être aimé, I, 156, 166. — Il se livre à la concupiscence, même pendant les offices. Dieu le punit de ce péché. Il est le premier en rhétorique. Par ses études, il se destinait au barreau, I, 168. — Il a horreur des débauches de ses condisciples, non parce qu'il les réprouve, mais parce qu'il ne peut les imiter, I, 170. — En ce temps, il perd son père. Il continue ses études avec l'argent de sa mère et avec le secours de Romanianus et de Mécène, I, 172. — L'*Hortensius* de Cicéron le porte à l'étude de la sagesse, I, 172; II, 290. — Il désirait beaucoup s'élever vers Dieu. Combien était gravé profondément dans son cœur depuis son enfance l'amour et le respect pour Jésus-Christ, I, 174, 176; II, 188. — Il néglige l'Ecriture, ne la regardant pas comme digne d'entrer en comparaison avec Cicéron, I, 178. — Devenu jeune homme et encore catéchumène, il tombe dans l'hérésie des Manichéens, I, 180. — Ses erreurs sur Dieu pendant ce temps, I, 182, 184, 188, 190, et plus tard, II, 156; — sur Jésus-Christ, I, 180; II, 58, 168; — sur la nature du mal, I, 194; II, 56, 188; — sur l'ancienne loi, I, 192; — sur la cause du péché, I, 194; II, 188. — Il se tourmente en recherchant la cause du péché, II, 188. — Ses erreurs sur l'esprit et la matière, I, 282; — sur les fruits de la terre, I, 204. — Il cherche à entraîner les autres dans l'hérésie des Manichéens, et entre autres Romanianus, II, 142; — et Alypius, II, 114. — Il persévéra neuf ans dans cette hérésie, c'est-à-dire depuis sa dix-neuvième année jusqu'à sa vingt-huitième, I, 210, 220. — Ses préjugés sur la sainteté du Manichéisme, I, 204,

207; II, 26. — Quand Augustin faisait une objection, on le renvoyait à Faustus, II, 14, 28, 130. — Monique évite son fils et déteste ses erreurs, I, 208. — Elle se plaint à Dieu de sa perdition, I, 210. — Dans un songe, Monique est avertie de la conversion future de son fils, ainsi que par la réponse d'un évêque, I, 210, 212, 214. — Augustin nommé fils des larmes, I, 216. — Il enseigne les sciences libérales et la rhétorique. I, 224, 234; — d'abord à Tagaste, II, 110, 248; — ensuite à Carthage, I, 248; II, 38, 62; où il s'était réfugié dans le désespoir qu'il éprouvait de la perte d'un ami, I, 246, 248. — Dans les deux villes, Alypius suit ses cours, II, 110, 112, 124. — Augustin détourne Alypius de la passion des jeux du cirque, II, 110, 112, 116. — Par amour d'une vaine gloire, il lutte en poésie, I, 230. — Il prend en haine un aruspice, lui prédisant le triomphe dans une lutte d'éloquence, I, 226. — Il a coutume de consulter les mathématiciens, I, 228. — En vain le vieillard Vindicianus veut le détourner de ces hommes, I, 230. — Il comprend enfin l'erreur de ce genre de divination, en entendant un discours de Firminus, et il y renonce, II, 182. — Il entretient une concubine qui lui est fidèle, II, 146. — De cette femme il a un fils du nom d'Adéodat, I, 226; II, 146; (V. *Adéodat*). — A l'âge d'environ vingt ans, Augustin comprend par lui-même les catégories d'Aristote, ainsi que les livres sur les arts libéraux, I, 286, 288. — Grandeur et perspicacité du génie d'Augustin, I, 288. — Il errait sur la piété d'une manière grossière et sacrilège, I, 290. — Alors il avait des idées fausses sur Dieu, II, 54. — D'où il est pris d'amour pour les choses du monde, II, 166-178. — C'était à l'âge de vingt-six ou vingt-sept ans, I, 284. — Il écrit deux ou trois livres sur « le beau et le convenable, » I, 272, 284. — Il envoie ces livres à Hiérius, orateur de Rome, I, 274, 278. — Faustus vient à Carthage trouver Augustin qui l'attendait depuis longtemps, II, 14, 28. — A vingt-neuf ans, il s'éloigne des Manichéens, après avoir constaté l'incapacité de Faustus. Cependant, il ne les abandonne pas entièrement, II, 30, 34, 36. — Fatigué de la débauche des élèves de Carthage, il part pour Rome, contre le gré de sa mère, II, 38 et suiv. — Saisi par la fièvre, il est longtemps malade, II, 46. — Il entre en convalescence dans la maison d'un manichéen, II, 54. — A Rome, il est uni aux Manichéens auditeurs et élus, I, 222; II, 52. — Il n'existait encore aucun traité contenant leurs opinions ridicules sur l'origine du mal, I, 280; II, 166-178. — Il désespère de trouver la vérité chez les Manichéens; il se range du parti des Académiciens qui doutent de tout, II, 54. — Ses relations avec les Manichéens diminuaient son ardeur dans la recherche de la vérité. — Ses erreurs sur la nature du mal, II, 52

et suiv. — Ce qui retenait Augustin dans l'erreur, II, 56. — Il enseigne la rhétorique à Rome, où ses élèves sont plus calmes qu'à Carthage, II, 38. — Beaucoup d'entre eux conspirent pour ne lui donner aucune rétribution. Pourquoi il détestait de tels élèves, II, 62 et suiv. — Il est envoyé pour enseigner la rhétorique à Milan, par Symmaque, préfet de la ville. Ambroise le reçoit avec bonté. Il désespérait de trouver la vérité dans le christianisme, II, 66. — En entendant Ambroise, il s'aperçoit peu à peu qu'il possède la vérité, II, 94. — Il se décide à abandonner les Manichéens, II, 68, 72. — Il est ébranlé par une discussion d'Helpidius contre les Manichéens à Carthage, II, 60; — ainsi que par les arguments que leur oppose Nébridius, II, 126. — Après avoir entendu commenter un ou deux passages de l'Ecriture, il s'aperçoit qu'on peut défendre la foi catholique contre les Manichéens, II, 72. — Cependant, comme il doute de tout, il veut rester catéchumène jusqu'à ce que la vérité lui apparaisse plus clairement. Volontiers il eût abandonné l'erreur, s'il eût pu se faire une idée d'une substance spirituelle, II, 74. — Vives perplexités d'Augustin, II, 78. — Pourquoi ses efforts dans la recherche de la vérité étaient inutiles, II, 130-134. — A l'âge de trente ans, il n'est ni manichéen, ni catholique. C'est ce qu'il annonce à sa mère qui vient le voir à Milan, II, 80. Les sermons de saint Ambroise lui font de plus en plus comprendre la doctrine de l'Eglise, II, 88 et suiv. — Il admet la nécessité de la foi et l'autorité de l'Ecriture, II, 94, 98 à 102. — Il convoite encore les honneurs, l'argent et le mariage, II, 104, 134. — A la vue d'un mendiant plaisantant et dansant dans l'ivresse, il comprend la vanité de l'ambition, II, 104, 106. — Il fait le panégyrique de l'empereur (peut-être Valentinien le Jeune), II, 104. — Il est inquiet au sujet du genre de vie qu'il doit embrasser, II, 130. — Il diffère sa conversion de jour en jour, II, 106, 108. — Alypius s'efforce de le détourner du mariage, II, 136. — On lui cherche une femme, afin qu'étant marié, il soit baptisé, II, 140. — Sa mère s'informe en vain du futur mariage, II, 136, 140. — Augustin ayant permis à la concubine qui, durant quinze ans, dispute son cœur à Dieu, de retourner en Afrique, s'en procure une autre, II, 146. — La crainte de la mort et du jugement le détournent des plaisirs charnels. Il avait toujours eu cette crainte, II, 150. — Projets de vie commune avec ses amis, II, 142. — Ils devaient former une Société d'environ dix hommes, dont deux s'occuperaient annuellement de la subsistance et procureraient la tranquillité aux autres. Il abandonne ce projet, II, 144. — A l'âge de trente et un ans, il errait encore en une foule de points sur la nature de Dieu, II, 156, 158, 202. — Par la méditation, il parvient enfin à découvrir

ce qui est, mais il ne peut s'y arrêter, II, 158. — Il a une foi ferme, mais grossière, en Jésus-Christ, II, 188. — Cette foi est remplie d'erreurs, II, 228. — Peu à peu il s'habitue à la doctrine de l'Eglise, qu'il avait condamnée, II, 98, 188. — Il la préfère à celle des Manichéens, II, 102, 270. — Toujours ses parents lui avaient fait l'éloge de l'Eglise, II, 74. — Jamais il ne douta de l'existence de Dieu. Cependant, dans son erreur sur Dieu, il se le représentait comme un être corporel, II, 202, 204. — Les livres des Platoniciens l'aident à découvrir la vérité, II, 208, 238; — le rendent plus éclairé et plus orgueilleux, II, 236. — Il étudie l'Ecriture et surtout saint Paul, II, 230, 240. — Cette lecture lui fait faire de grands progrès, II, 244, 248. — Il se dégoûte du monde à trente-deux ans, II, 250. — Il y est cependant retenu par l'amour de sa femme, II, 252, 253. — Force de la mauvaise habitude en Augustin, II, 222, 250, 252, 274. — Il était lié par ses propres chaînes, II, 274, 277, 278. — Il va trouver Simplicianus, II, 256. — Il est ébranlé et tourmenté en apprenant par Simplicianus la conversion de Victorinus, II, 260, et par Pontitianus celle de deux seigneurs, II, 286. — Il demandait à Dieu la chasteté, mais il ne voulait pas être exaucé si tôt, II, 290, 292. — Il se retira dans un jardin avec Alypius, II, 298. — Luttes de l'esprit contre la chair en Augustin, II, 138 et suiv.; II, 190, 276, 278, 298; III, 202. — Il ne voulait ni ne repoussait la conversion, de là ses luttes intérieures, II, 191, 276, 278, 292, 302. — La mauvaise habitude avait plus de pouvoir sur lui que le désir de mieux faire, II, 276, 290. — Il s'éloigne un peu d'Alypius, se couche sous un figuier, verse force larmes et implore la miséricorde de Dieu, II, 298, 318. — Une voix l'avertit de lire l'Apôtre et il est converti, II, 318, 321.

Conversion d'Augustin. — Il l'apprend à sa mère qui s'en réjouit beaucoup et rend grâces à Dieu, II, 322. — Augustin renonce aux espérances du monde et embrasse le célibat, II, 322, 323. — Il continue de professer la rhétorique jusqu'aux vendanges, en s'excusant de ce délai si court, III, 10. — Il avoue cependant que ce délai n'était pas une faute, III, 14. — Il abandonne enfin le professorat, III, 10, 22; — à cause d'une maladie de poitrine, III, 12, 14, 32, 34; — et plus encore pour mieux servir Dieu, III, 32, 34. — A l'époque des vendanges, il se retire avec les siens à Cassiacum, villa de Vérécundus, III, 16, 17, 22. — Il demande à Ambroise quel livre de l'Ecriture il doit lire de préférence pour se préparer au baptême. Ambroise lui conseille Isaïe, III, 34. — Là, Augustin compose quelques livres et écrit plusieurs lettres à Nébridius, III, 22. — Il discute avec Alypius et Nébri-

dius sur la fin des bons et des méchants, II, 150. — Encore catéchumène, et en vacances à la campagne avec Alypius, il est profondément touché par la récitation des Psaumes, III, 24. — Plein d'un zèle pieux contre les Manichéens, il médite le psaume quatrième, III, 24 et suiv. — Il est tourmenté, par une violente douleur de dents. Il prie avec les siens et la douleur disparaît, III, 32. — Il retourne à Milan pour demander le baptême, qu'il reçoit (386) avec Alypius et Adéodat, III, 36. — Sa joie spirituelle après son baptême et comme il oublie sa vie antérieure, III, 38. — Ses larmes et ses élans pieux au chant des hymnes et des cantiques de l'Eglise, III, 38, 44. — Il entreprend de retourner en Afrique avec les siens, III, 46. — Il s'entretient avec sa mère, à Ostie, de la vie éternelle, et tous deux sont dans le ravissement, III, 60. — Le monde avec ses charmes lui devient méprisable, III, 62. — A cinq jours de là, Monique tombe malade, et, après neuf jours de maladie, elle meurt à l'âge de cinquante-six ans. Augustin en avait alors trente-trois, III, 72. — Comment il pleure la mort de sa mère, III, 74, 76, 78. — Il assiste à ses funérailles sans verser de larmes, III, 76. — Augustin prie pour l'âme de sa mère, III, 84, 88. — Son cœur déborde d'amour pour sa mère, III, 74 et suiv. — A Milan, avec Adéodat, il achève son livre *Du Maître*, III, 36. — Ses délices sont de s'occuper du souvenir de Dieu, III, 94. — Il n'a d'espoir qu'en la miséricorde infinie de Dieu, II, 192. — Il emploie à la contemplation tout le temps qu'il peut arracher aux nécessités de la vie, III, 278. — Ses chastes délices dans l'Ecriture. Il emploie tout son temps libre à la méditer, II, 98, 240, 278, 280. — Comme il projette de se retirer dans la solitude, Dieu lui dit de ne pas penser seulement à son salut, mais encore à celui des autres, III, 268. — Son ardent amour de Dieu, III, 114 et suiv. — Le démon lui inspire de demander un prodige à Dieu, III, 236. — Comment il se comporte dans les tentations de la chair, II, 312 et suiv.; III, 196-206; — et les tentations de gourmandise, III, 208-214; — et au sujet des parfums, III, 218. — Sa conduite vis-à-vis les tentations de curiosité, III, 234 à 238. — Comment il dirige ses yeux, III, 226 à 230. — Sa conduite dans les tentations d'orgueil, III, 240; même durant les chants qu'il entend, III, 38, 44, 220; — dans les injures qu'il essuie, III, 240, 241; — dans les louanges qu'on lui adressait, III, 246 et suiv. — Ce que faisait saint Augustin quand il écrivit ses *Confessions*, III, 94. — Il demande l'assistance de Dieu pour ses recherches sur le temps, III, 344, et ses lumières sur la nature du temps, III, 354, 378; sur la création et les mystères de la Sainte Ecriture, IV, 30, 32, 54, 110.

Saint Augustin arriva par sept degrés à la vraie foi ;

1° Il reconnut qu'on ne pouvait soutenir et défendre les dogmes des Manichéens; II, 70; III, 24, 30.

2° Qu'on pouvait défendre la foi catholique et les Ecritures contre leurs arguments, II, 71.

3° Que la substance divine est immuable, II, 72.

4° Que le libre arbitre est la cause du mal, II, 176.

5° Que Jésus-Christ a pris un vrai corps et qu'il est la voie du salut, II, 196.

6° Que Dieu n'a pas de corps : il en est averti par Dieu même, II, 170, 210.

7° Qu'aucune créature ou aucune substance n'est mauvaise; donc, la vraie cause du mal, c'est la volonté mauvaise, II, 174, 176.

Trois choses surtout l'amenèrent à mépriser le monde ; 1° il reconnut qu'il vaut mieux servir Dieu que d'être l'esclave de la passion, II, 266, 292 et suiv. — 2° Il entendit raconter et admirer les exemples des saints, II, 274, 282 et suiv. — 3° Il crut que les saints n'avaient pas pu par eux-mêmes le devenir, mais avec Dieu dans la miséricorde duquel il se jeta, en se débattant par un dernier effort de sa volonté, II, 276, 298, 312 et suiv. — V. *Grâce, Exemples, Saints, Passions.*

Saint Augustin embrassa la foi catholique, telle que la professe et l'a toujours professée l'Eglise romaine. D'après les *Confessions*, voici les rites et les articles de foi en honneur de son temps :

1° Le signe de la croix, I, 54.

2° Le sel bénit, *Ibidem.*

3° Temples dédiés aux saints, II, 42, 44, 51 ; III, 42, 67.

4° Leur culte d'invocation, *Ibidem.*

5° Marie sans péché, II, 58.

6° Les offrandes du pain et du vin, etc. — Dans l'église, II, 48, 49, 84, 87.

7° Les passages obscurs de l'Ecriture ont leur interprétation fidèle et authentique par l'Eglise, II, 96, 98, 100, 178, 188, 284.

8° Les vœux de chasteté, de virginité, de pauvreté, de religion, II, 146, 147, 148, 252, 284.

9° Nous avons le libre arbitre, II, 176.

10° Il est la cause du péché, II, 176.

11° Ce qu'on fait malgré soi n'étant pas une faute, le péché doit être volontaire, I, 62; II, 166.

12° Le mariage n'est pas de précepte, ni obligatoire, II, 252.

13° La chasteté évangélique est préférable au mariage, selon le conseil de Jésus-Christ, II, 252, 253, 288.

14° Chose admirable, la vie monastique était en vigueur du temps d'Antoine, d'Ambroise et d'Augustin; le renoncement aux choses temporelles était pratiqué de fait, II, 284, 288; III, 268.

15° Les saints s'intéressent à nous, III, 18, 20.

16° Translation et vénération des reliques, II, 84; III, 42, 45.

17° Miracles opérés par leur culte, III, 42, 45.

18° Le Saint Sacrifice et la prière pour les morts, II, 85; III, 68, 70, 84, 88, 270.

19° La Sainte Communion fréquente, II, 86; III, 270.

20° Universalité de la croyance catholique sur l'autre vie, II, 188; III, 84, 85.

21° Assurance de la rémission des péchés par le Baptême et la Pénitence, III, 39.

Aumônes distribuées aux anniversaires, inhumations, etc. Leur origine, II, 87.

Autel. Monique demande qu'on se souvienne d'elle à l'autel, III, 68, 84, 86. — La Victime sainte nous vient de l'autel, III, 84.

Auteurs profanes. Quel profit on retire de l'étude des lettres profanes, I, 72, 89. — Utilité de leurs ouvrages sur la vertu et la sagesse I, 80. — Leurs dangers, I, 87; II, 236. — Auteurs licencieux, I, 86. — Usage mais non abus de leurs ouvrages, I, 87. V. *Education chrétienne. Livres.*

Avarice. Sa laideur, II, 62.

Avenir. Il n'est pas encore, III, 318. — Il chasse le passé, III, 324. — Si rien ne survenait, il n'y aurait point d'avenir, III, 334, 338. — L'attente de l'avenir se tourne en vue présente lorsqu'il est arrivé et cette vue devient mémoire lorsque l'avenir est passé, III, 332, 338. — Comment l'avenir peut nous être connu, III, 334, 336. — De sa présence en nous, III, 332. — On ne peut le prédire que par la vue de quelque chose du présent, III, 334, 336. — Ce que c'est qu'un long avenir, III, 368. — L'avenir d'un enfant, I, 210. — V. *Passé. Prophètes.*

Avertissement. Il touche souvent longtemps après, I, 233.

Aveux. Autorité de ceux qui sont inspirés par la grâce, III, 100. — V. *Confessions.*

Aveugle guéri auprès des reliques de saint Gervais et de saint Protais, III, 42.

Aveuglement. Dieu permet que les passions conduisent à l'aveuglement, I, 92, 94. — Aveuglement des hommes se glorifiant de leur aveuglement, I, 170, et des philosophes, II, 14. — Aveuglement des hérétiques, II, 57. — L'esprit n'est pas tellement obscurci par l'affection déréglée qu'il ne voie que Dieu est digne de recherche, III, 119. — Aveuglement causé par les habitudes perverses, II, 38.

Avis. Pourquoi on les reçoit si mal quand on est engagé dans le péché, II, 136. — V. *Avertissement. Remontrance.*

B

BABYLONE. Signification de ce mot, I, 121.

BACON. Réflexion sur la création, IV, 19.

Bain. Origine ou étymologie de ce nom chez les Grecs. Effets du bain, remède à la tristesse, III, 76.

Baleines. Sens allégorique des baleines et des poissons, IV, voir livre XIII, ch. 27.

Balles. Jeu des anciens, I, 100.

Baptême. On baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, IV, 150. — On y reçoit la rémission des péchés par la foi en Jésus-Christ, IV, 182. — Il efface tous les péchés, III, 14. — Sans le baptême on ne peut entrer au ciel, IV, 184, 186. — Les péchés sont plus graves après le baptême, I, 56. — Augustin dédaignait de recourir à cet unique remède, II, 46. — Quelle volonté est requise pour le baptême des adultes, I, 237. — Profession de foi qu'on faisait publiquement avant de le recevoir, II, 260, 262. — Dans quel but on différait de le donner aux jeunes gens, I, 56, 60. — Efficacité du baptême, I, 237 et suiv.; III, 14. — L'homme spirituel peut juger de la sublimité des sacrements, IV, 202. — Baptême *in articulo mortis* d'un ami d'Augustin, I, 236.

Baptême de saint Augustin. Tableau de D. Maillart, III, 39.

Barreau. Saint Augustin se destine au barreau, I, 168. — Jugement sur la gloire qu'on y acquiert, I, 168 et suiv. — V. *Eloquence.*

BATIFFOL (Mgr). Sur le chant d'Antioche et de Milan, III, 40 et suiv.

Béatitude objective et formelle, III, 176. — Elle est en Dieu seul, III, 180. — V. *Repos. Bonheur.*

Beau. Notion du beau et de la beauté, leur différence avec le bon et la bonté, I, 270 et suiv. — Source primitive de tout ce que les hommes sont capables de faire de beau, III, 230. — V. *Convenance. Hiérius.*

Beauté. En quoi elle consiste, I, 270. — Elle est distincte de la substance, I, 288. — La beauté des créatures vient de Dieu, III, 116, 226. — Beauté harmonieuse de la création, IV, 224, 226. — Le beau souverain ne peut être vu que des yeux du cœur, II, 147; III, 230. — Dieu est la souveraine beauté, I, 134, 272. — Diffé-

rence entre la beauté et la convenance, I, 272. — Comment on se laisse prendre aux pièges des beautés visibles, III, 226. — Quel usage doit-on faire des beautés sensibles? I, 266, 270.

Belles lettres. Ce que l'on appelle ainsi, I, 70.

Bénédiction. Pourquoi Dieu ne bénit que les hommes, les oiseaux et les poissons, IV, 204, 242.

BERNHARDT (De). Sur l'efficacité de la prière pour les défunts, III, 69.

Bêtes sauvages. Ce qu'elle signifient, IV, 186. — Symbole des passions domptées, IV, 190. — Mémoire des bêtes, III, 143, 160. — V. *Animaux.*

Bible. Respect pour la Sainte Bible au moyen âge; de M. Dupont à Tours, IV, 79. — Interprétation de la Sainte Ecriture, IV, 199 et suiv. — La Bible et la science, IV, 201. — V. *Ecriture Sainte, Moïse.*

Bibliographie. Note bibliographique sur les *Confessions*, I, XLI, XLVIII.

Bien. Au lieu de ce mot, lire *Dieu*, ligne 12, II, p. 214, comme l'indiquent le titre du chapitre et le texte latin en regard.

Où saint Augustin, avant sa conversion, plaçait le souverain bien, I, 280, 282. — Qu'est-ce que le bien universel, III, 170. — Tout est bien et bon, II, 208 et suiv. 218. — Tout existe dans l'intérêt du bien, I, 126. — Nous ne faisons le bien que par un dessein et un don de Dieu; nous faisons le mal par nous-mêmes et pour être jugés par Dieu, I, 84. — On ne fait pas bien quand on agit par contrainte, I, 64. — Les biens inférieurs ont leurs délices, mais elles n'équivalent pas à celles de Dieu, qui est la joie des cœurs droits, I, 132. — Les biens du corps et de l'âme viennent de Dieu. Il n'y a point de bien qui ne vienne de Dieu, I, 28, 30; III, 50. — Ces bienfaits publient la libéralité de Dieu, I, 26. — Ce qu'il y a de bien et de mal en nous, III, 106. — Par un effet de la grâce on reconnaît que le bien vient de Dieu, III, 210. — Où faut-il être pour être bien? IV, 136. — On ne saurait manquer de se bien trouver avec le souverain bien, I, 152. — Le véritable bien de l'homme n'est qu'en Dieu, I, 130, 292; — pourquoi? II, 202, 206. — Ce qui empêche de le connaître. Dans la partie la plus intime de l'âme seulement on peut l'apercevoir et en goûter les douceurs, III, 28, 30. — Tout consiste à trouver de la douceur dans le bien, I, 80, — Nous ne le faisons que par l'opération de Dieu en nous, III, 82; IV, 250. — A quoi nous devons rapporter le bien que nous faisons, III, 210 et suiv. — Trois sortes de biens, I, 130.

Biens extérieurs. Caractères des biens de ce monde, II, 62. L'amour des biens particuliers nous fait perdre le bien souverain et universel, I, 198. — Ce qui chasse de notre cœur l'amour de ces biens, III, 30.

Bienfaits. Nous devons beaucoup d'actions de grâces à Dieu pour ses nombreux bienfaits, I, 33, 37, 67, 102, 103, 123, 144.

Blâme. Comment il faut le recevoir, III, 243, 248.

Boire. Comment les saints regardaient la nécessité de boire et de manger. L'habitude de boire hors des repas peut devenir funeste, III, 210, 212.

Bon. Ce qui est bon au souverain degré est incorruptible, II, 208. — C'est par la charité qu'on est bon, III, 106. — Les bons entrent dans l'ordre des choses les plus élevées à proportion de leur conformité avec Dieu, II, 218.

Bonheur. Tous le désirent, III, 170, 174. — Dieu est l'unique bonheur, III, 176, 182; IV, 136. — Ce qui peut faire le bonheur de l'homme, III, 174. — Le bonheur, c'est la connaissance de Dieu, II, 22; — c'est s'attacher à lui, 171, 186, 191; — c'est la joie de la vérité, III, 178; — c'est se réjouir de Dieu à cause de Dieu, III, 176; — c'est d'aimer Dieu et ses amis en Dieu, I, 254. — Le bonheur parfait n'est pas en ce monde, III, 176, 178, 183. — Il n'est pas dans les voluptés charnelles, I, 82; II, 150, 152; III, 62. — Ce qui nous éloigne du véritable bonheur, II, 222, 228. — Pourquoi si peu obtiennent le bonheur, III, 170, 180. — Comment on doit regarder ce qu'on appelle les bonheurs de la vie, III, 182. — Définition, IV, 138. — V. *Vie Bienheureuse. Félicité. Joie. Béatitude.*

BOISSIER (Gaston), académicien. Jugement sur les *Confessions*, I, p. XI et XX.

Bonté. C'est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, II, 66. — Bonté relative des choses créées, II, 217, 219. — Retour d'Augustin à la bonté divine, III, 192. — V. *Bon.*

BOSSUET a soigneusement étudié saint Augustin, I, XXVII. — Citations nombreuses, *passim*, dans les annotations.

BOTREL (Th.). Influence du chant religieux, III, 223.

BOUGAUD (Mgr). Citations de l'*Histoire de sainte Monique*, I, 180, 217, 253; II, 130, 146, 282; III, 59, 60.

BOULY de LESDAIN. Sur les inhumations, III, 66.

BOURDALOUE. Sur la fin de l'homme, I, 7.

BRUYERE (La). Eloge de saint Augustin, I, IX.

BRENTIUS. Chanoine de Wurtemberg, luthérien, attaque à tort la confession sacramentelle à propos des *Confessions*, III, 100.

Bruit des chaînes des passions, I, 111.

BRISSON, anarchisme maçonnique, I, 61.

Brise-Tout. Etudiants dissolus, démolisseurs, I, 170.

C

Cacher. Vouloir se cacher à Dieu, c'est cacher Dieu à soi-même, III, 96, 98.

CALMET (Dom). Inscription pour son portrait, IV, 107. — Note sur le sabbat, IV, 245.

Camarades. Influence contagieuse des mauvais, I, 148. — V. *Compagnies. Carnot.*

Cantique des degrés. Ce qu'il faut entendre par ce chant, III, 10, 11; IV, 522.

Cantiques. V. *Chant.*

CARNOT. Son assassinat attribué aux mauvaises fréquentations de Caserio Santo, I, 149.

CARTHAGE, capitale de l'Afrique, I, 115, 116. — Passionnée pour les spectacles, II, 110. — Saint Augustin y retourne pour enseigner, I, 156, 225, 248. — Turbulence des jeunes gens, I, 170. — Licence des étudiants, II, 38. — Augustin quitte cette ville et ses affections criminelles, II, 38, 40. — Lieu de naissance d'Adéodatus, I, 226. — Patrie de Vindicianus, I, 230. — Séjour de Faustus, II, 14.

CASSIACUM. Terre de Verecundus, près de Milan, où saint Augustin se retire après sa conversion, se préparant au baptême, III, 17, 22. — Il y écrivit ses 3 livres : *Contra Academicos*, II, 55 et d'autres : *de l'Ordre, de la Vie bienheureuse, de l'Immortalité de l'âme*, et les *Soliloques*, III, 23.

CATÉCHUMÈNES. Deux sortes de catéchumènes, II, 250. — A Rome, ils avaient coutume de réciter, sur un lieu élevé, le symbole en présence des fidèles, II, 260. — Le catéchumène n'est pas assuré du salut avant son baptême, III, 32. — Charité et patience avec lesquelles on traitait les catéchumènes et les néophytes, II, 26. — V. *Baptême.*

Catégories. Etudes des Catégories, I, 286. — V. *Aristote.*

Catholique (Eglise). On l'appelait simplement la catholique, II, 90, 91. — Et Augustin se disait lui-même chrétien catholique, fidèle catholique, II, 80.

CATILINA. Pourquoi il s'exerçait au mal, I, 132.

Caveaux pour sépultures de famille, III, 66.

Cavernes ténébreuses des Manichéens, I, 184.

Célibat. Il paraissait dur à saint Augustin, II, 134-138.

Cérémonies. Les cérémonies du culte sont émouvantes, III, 181. — V. *Chant.*

Certitude morale qu'on peut avoir de la grâce, III, 114.

Chagrin. Dieu ne commande point d'aimer les chagrins et les peines, mais de les supporter, III, 196-199. — Comment le modérer, III, 80.

Chair. D'après les Manichéens, c'était quelque chose de mauvais et l'ouvrage des puissances de ténèbres, I, 284.

CHANAAN. Légitime occupation de cette terre par les Israélites, I, 201.

Changement. Ce que c'est, IV, 38. — Le ciel et la terre montrent qu'ils ont été créés, parce qu'ils changent, III, 286. — Combien peu de chose nous change tout d'un coup de bien en mal, IV, 32, 34.

Chant. Comme à saint Augustin, le chant fait verser des larmes à l'empereur Théodose, III, 43. — Notes sur le chant grégorien, III, 224, 225. — Le chant est un son harmonieux, III, 222. — Le son et le chant, IV, 102, 104. — Chant ecclésiastique établi à Milan par saint Ambroise, III, 40. — Origine du chant des psaumes et des cantiques. *Ibidem.* — Grande utilité du chant. Augustin l'admire, mais observe qu'il ne faut pas se complaire charnellement même dans le chant de l'Eglise. C'est péché que de s'attacher plus à la voix qu'à ce qui est chanté. Raisons pour et contre d'admettre la mélodie pour accompagner les saints mystères, III, 220 et suiv. — But moral des chants d'Eglise, III, 40, 222. — Bannir la musique profane, III, 223. — Emotions que le chant religieux produit, III, 223. — Larmes d'Augustin au chant des hymnes, III, 38, 44, 222.

Chaos. Il n'est pas sujet au temps, IV, 24, 26, 40. — Etat chaotique du globe à la création, IV, 7, 12, 13, 16, 23, 70.

Charité. Son excellence. Elle est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, IV, 134. — Ce qu'elle fait en nous, II, 221. — Elle édifie sur la base de l'humilité et est incompatible avec l'envie de paraître, II, 238. — Charité envers le prochain. Le précepte de la charité est de tous les temps et de toutes les nations, I, 194. — Ce qu'elle doit être et ses fruits, IV, 108, 110. — Elle ne fait qu'un cœur de ceux qu'elle unit, et fait ajouter foi les uns aux autres, III, 103, 104. — Moïse a tout rapporté aux deux commandements de la charité, IV, 84. — La charité croit facilement, III, 100. — Comment elle approuve et désapprouve les autres, III, 103, 106.

Chasteté. Elle est un don de Dieu, I, 138. — Chasteté spirituelle,

comment elle est en nous, IV, 152. — Comment Augustin la demandait à vingt-sept ans, II, 290; à quarante-sept ans, III, 200-204. — Où il en était, après sa conversion, à l'égard de la chasteté, II, 314; III, 202, 205. — A quoi l'on reconnaît qu'on ne consent point aux songes impurs, III, 202, 204. — La chasteté est conseillée par Jésus-Christ, II, 252; III, 202. — Appréciation de ses victoires, I, 120, 121. — Parents gardiens de la chasteté de leurs enfants, I, 122, 123. — V. *Continence.*

Châtiment. Personne ne peut éviter les châtiments de Dieu, II, 10, 11; châtiment du péché en ce monde, I, 67, 69, 94 et suiv., 108, 109; II, 40; III, 107. — La crainte du châtiment contient dans le devoir, I, 77.

CHÉRUBINS. Moïse ne parle pas de leur création, mais l'Apôtre seulement, IV, 74.

Chercher. Quelques-uns cherchent mal la vérité, voilà pourquoi ils ne la trouvent pas, I, 232.

Choix d'un état, II, 253, 314.

Chrétien catholique, III, 64.

Chute. Nos chutes mêmes nous sont utiles, quand il plaît à Dieu, III, 107, 108. — Chutes légères, IV, 123. —V. *Tomber.*

CICERON (*Tullius*). Tous admiraient sa langue, mais non son cœur. Ce qu'il dit des dieux, I, 83; de la beauté des corps, I, 271. — Il a composé l'*Hortensius*, livre perdu. Effet que cet ouvrage produisit sur Augustin, I, 172.

Ciel. Par ciel et terre on entend toute créature, III, 312; IV, 60, 62, 63, 68; les anges, IV, 28, 32 et suiv.; les spirituels et les charnels dans l'Eglise, IV, 150. — Les ignorants acquièrent le ciel, II, 296, 300. — Les deux espèces de cieux, IV, 10. — Les trois cieux des Hébreux, IV, 11. — Création intellectuelle, IV, 28, 29. — Où est le ciel du ciel, IV, 10, 12. — Le ciel du ciel, création intellectuelle, n'est pas sujet au temps. Opinions différentes sur le sens du mot ciel, IV, 24 et suiv., 62, 63. — Vision ciel par Monique et Augustin, III, 62. — Dans le ciel on se nourrit de la vérité, II, 204; III, 62. — V. *Anges.*

Cirque. Augustin guérit Alypius de sa passion pour les jeux du cirque. Origine de ces jeux, II, 110, 112. — V. *Jeux.*

Citoyens. A quoi ils sont obligés, I, 194.

CLAIR (R. P.), Jésuite, auteur de la *Jeunesse de saint Augustin*, d'après ses *Confessions*, dont il a excellemment traduit plusieurs chapitres; note bibliographique, I, XLVII. — Note sur les catéchumènes, I, 54.

Classes. Exercices classiques ou littéraires d'Augustin, I, 88, 89.

Cœur. Tout homme existe par le cœur, III, 106. — Douleur et tendresse du cœur d'Augustin à la mort de sa mère, III, 74-78. — Il faut placer son cœur en Dieu, afin qu'il soit stable, III, 310. — Notre cœur n'a de repos qu'en Dieu, I, 4. — Dieu purifie peu à peu des affections terrestres les cœurs qui le cherchent avec une piété sincère, III, 62. — Dieu fait les délices vivifiantes d'un cœur pur, IV, 188. — Il faut rentrer en son cœur pour s'occuper de Dieu, IV, 46. — Et où le trouver? I, 266. — Ce qui trouble le silence du cœur si nécessaire à l'oraison, III, 236. — Un cœur fermé n'échappe pas aux yeux de Dieu, qui voit le fond du cœur, III, 96. — L'endurcissement du cœur n'éloigne pas Dieu, qui le brise par vengeance ou par miséricorde, car personne n'est à l'abri de sa chaleur, I, 77, 78. — Le cœur humain est un mystère, III, 250. — V. *Corruption.*

Colère. Elle a pour fin la vengeance, I, 136. — Explication de : *mettez-vous en colère et ne péchez pas*, III, 28.

Collyre. Définition de ce remède, II, 192.

Combat. Peinture du combat intérieur de la corruption et de la grâce en saint Augustin, II, 188, 190. — Derniers combats, II, 312. — V. *Guerre. Lutte.*

Comédie. Elle éloigne de Dieu et prostitue aux démons, I, 168. — Ce qui l'a fait aimer et ce qui fait qu'on en est attendri, I, 162. — V. *Spectacles.*

Commandements. Dieu donne la grâce d'accomplir ses lois, III, 210. — Il faut faire tout ce que Dieu ordonne, I, 202. — On suit les règles des grammairiens, on viole celles de Dieu, I, 92.

Commencement du monde : divers sens de ce mot, IV, 58, 68, 98, 102, 128, 129, 206.

Communion. La Sainte Eucharistie distribuée par Augustin, III, 270.

Compagnies. Combien celle des méchants est funeste I, 95, 120, 126, 146, 148. — Il faut leur résister, II, 116, 118. — Nos misères augmentent à mesure que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes. Souvent on ne ferait pas seul le mal qu'on commet en compagnie, I, 146, 147. — Séduction d'une mauvaise compagnie, I, 150. — V. *Liaisons. Sociétés.*

Compassion. Ce que c'est. Compassion vicieuse et compassion louable, I, 162, 164. — Quels sont les plus dignes de compassion, I, 164.

Complaisance en soi-même, c'est une grande injustice, I, 108, 109; III, 97, 242, 243, 254.

Concorde entre époux. Exemples et moyens, III, 54 et suiv. — V. *Epoux. Mariage.*

Concubine. Augustin en eut deux, II, 146. — La première se retire et vit dans le célibat et la continence, II, 146.

Concupiscence. Témoignage du péché, I, 5; III, 271. — Elle était bannie du paradis terrestre, I, 112. — Trois sortes de concupiscences qui font pécher, I, 196; III, 260. — Ce n'est pas une substance mauvaise, mais un châtiment, II, 306. — Ses mouvements involontaires ne sont pas un péché, II, 168, 169. — Trois raisons de notre malheureux penchant vers le mal, I, 143. — Voix de la concupiscence, II, 314. — Concupiscence de la chair, ou volupté, III, 202 et suiv. — Poids de la concupiscence, IV, 134.

Concupiscence des yeux. Ce qu'elle est, III, 232 et suiv.

Confession. Qu'est-ce que se confesser à Dieu? III, 96. — Rien n'approche plus de Dieu qu'un cœur confessant la foi et vivant par elle, I, 146. — Fruits précieux de cette confession, I, 34; III, 106. — La confession sacramentelle, souverain remède à la volupté, I, 161. — Méditation utile pour la confession, II, 6, 9. — V. *Brentius.*

Confessions (Livre des). En quelle année saint Augustin écrivit ses *Confessions*, préface, XXIX, III, 109. — Pourquoi il leur donna ce nom-là, XXVIII, XXX. Elles ne s'adressent qu'aux chrétiens, III, 100, 106, 108. — Fin qu'il s'est proposée en composant cet ouvrage qui a toujours été le plus lu, III, 93, 96, 100. — Fruit qu'il voulait en retirer et qu'elles produisirent, III, 96, 101, 102, 106, 108, 277. — Elles paraissent avoir été écrites pour déterminer des conversions, II, 290; III, 102, 103, 107, 276, 278. — Leur utilité, III, 103. — Diverses études sur cet ouvrage. Aspects du génie et de la science de saint Augustin, ses traités multiples. Objet qu'il a en vue dans les *Confessions*. Distinction entre ce livre et les « mémoires ou confessions et souvenirs » d'auteurs modernes. Jugement de saint Augustin lui-même sur ses *Confessions*. Difficultés de cette étude. Diverses appréciations sur les Confessions, Préface I, XXXIX. — Pourquoi les trois derniers livres, III, 109, 274. — Augustin prend Dieu pour arbitre entre ses *Confessions* et ses contradicteurs, IV, 56. — Sainte Thérèse et les *Confessions*, IV, 195.

Confiance en Dieu. Signe de vraie vocation, II, 312. — Quel est le fondement de notre confiance, III, 268. — C'est être sans soutien que de n'en avoir point d'autre que soi-même, II, 316.

Connaissance de Dieu. Malheureux l'homme savant qui ignore Dieu; bienheureux l'ignorant qui le connaît, II, 22. — On ne le connaît pas par les sens, II, 224; III, 122. — Les créatures, par degrés, conduisent l'homme à la connaissance de Dieu, II, 222 et suiv. — L'esprit s'élève jusqu'à Dieu pour trois motifs, III, 122. — Où il le trouve, III, 188. — La connaissance humaine et la connaissance divine, IV, 250 et suiv.

Connaissance de soi-même. Réflexions pour nous aider à la développer, I, 32. — Difficultés de se connaître soi-même, III, 112.

Connaissances. A quoi servent-elles sans Jésus-Christ, II, 236. — Sans la grâce, II, 240. — Nulle autre connaissance que celle de Dieu ne saurait rendre les hommes heureux, II, 64; III, 94. — Connaissance des corps matériels. Sa certitude, I, 183.

Connaître. L'homme ignore s'il se connaît, III, 218. — Qu'est-ce que connaître, reconnaître et se connaître? III, 92, 100, 158.

Conscience. C'est un abîme que Dieu connaît, III, 102. — D'une bonne conscience naît la joie véritable, III, 94. — C'est un bon signe quand elle est stimulée, II, 106. — Discussion d'Augustin avec sa conscience, II, 130 et suiv.

Conseiller. Exemple pour les conseillers des grands, II, 124. — Dieu dirige secrètement celui qui donne un conseil et celui qui le reçoit, de telle sorte qu'on entend ce que l'on mérite, II, 86; III, 52. — La langue des amis du siècle donne souvent des conseils contraires à ceux des justes, II, 12, 188. — Qui sont ceux qui, sous prétexte de donner de bons conseils, détournent du bien, III, 12.

Conseils évangéliques découverts à Augustin par un texte de saint Paul, II, 321; IV, 178.

Consolation. Les consolations intérieures marquent que l'on est à Dieu, III, 16. — Consolations dont Dieu combla saint Augustin dans sa retraite, III, 22, 24, et dans la douleur ressentie à la mort de sa mère, III, 82 et suiv. — Consolations à la perte de personnes chères, I, 238, 239, 250; III, 70, 71. — Consolations en réserve par Dieu, III, 65.

Contestations. Elles étouffent la charité, IV, 64, 86. — C'est Dieu qui apaise tout esprit de contention, IV, 86, 88.

Continence. Ce qu'elle est, III, 200. — Elle a une dignité chaste et sereine et non une gaieté dissolue, II, 314. — Elle est féconde par Dieu, époux de l'âme, II, 316. — Elle rend l'âme vivante, IV, 242; ramène à Dieu dont nous nous sommes séparés en bien des choses, III, 204. — Dieu ordonne et donne la continence, III, 200.

— Dieu fait ce don à ceux qui le lui demandent, II, 134. — Prière de saint Augustin pour l'obtenir, III, 204. — Voix de la continence, II, 314. — *V. Chasteté.*

Contradictions. A quoi servent celles qu'on éprouve dans la vie. I, 78.

Contrainte. — V. *malgré soi.*

Contrat de mariage. Opinion de sainte Monique, III, 54. — V. *Concorde.*

Contrition du cœur. Elle appelle efficacement la miséricorde de Dieu, II, 188.

Convenance ou **le Convenable.** Composition d'un livre sur la beauté et la convenance dans chaque chose, I, 270. — Ce qui distingue le convenable du beau, I, 271. — Convenance ou bonté particulière des créatures, II, 217, 219. — Rapport de convenance des créatures avec Dieu, II, 217; des méchants avec le monde inférieur, II, 219.

Conversion. L'aveu de ses misères amène la conversion, II, 12. — Cause de la joie produite par la conversion des pécheurs, II, 264. — Pourquoi on se réjouit plus de celle des grands, II, 270, ou d'une âme désespérée, II, 264. — Ses difficultés, II, 312. — Conversion de saint Augustin, II, 318, 321. — Repos dont il jouit ensuite, III, 8. — Joie du converti, III, 14. — Conversion de saint Antoine et de deux courtisans, II, 284. — Conversion d'Augustin, modèle de la nôtre, III, 261, 270. — A quoi se réduit ce qu'on appelle conversion, obstacle à la conversion, III, 261. — Pourquoi elle fait peur, ou ce qui l'arrête, II, 295; III, 261. — Par où Dieu commence d'opérer la conversion des pécheurs, II, 6, 290 et suiv. — A quoi l'on reconnaît si l'on est véritablement converti, III, 28 et suiv. — La lumière et la paix, fruits inséparables de la véritable conversion, III, 8. — Dieu donne les préservatifs contre le mal à ceux qui sont convertis, III, 14. — Ce que la grâce apprend aux pécheurs qu'elle convertit, III, 30. — Comment il est vrai de dire que Dieu se réjouit de la conversion des pécheurs, II, 263, 264. — Pourquoi on se réjouit plus de la conversion des pécheurs dont on désespérait davantage, II, 264, et de celle des grands, II, 272. — Après la conversion, mépriser les jugements et le blâme des hommes, III, 13. — V. *Pénitence.*

Convoitise. Triple convoitise désordonnée d'un triple bien, III, 260. — Réprimer les convoitises du jeune âge, III, 48.

COPPÉE (François), Académicien et poète, auteur de la *Bonne*

Souffrance (note de M. Egremont, I, Préface, xv). — Sur la crise des passions, III, 181.

Corps. C'est l'ouvrage de Dieu, I, 184. — Il est soumis à l'empire de la volonté, II, 230. — Le corps humain après la mort, III, 66, 70. — La beauté n'est pas l'essence d'un corps, I, 288; IV, 122. — Ceux qui s'adonnent trop aux choses corporelles en reçoivent justement leur châtiment, II, 190. — Les corps se meuvent dans le temps, III, 350. — On ne saurait mesurer leur mouvement sans mesurer le temps, III, 356.

Correction. Comment les sages usent de la correction, II, 110, 112. — Il ne faut pas s'attribuer l'effet des corrections quand elles réussissent, III, 56. — Corrections d'Augustin enfant, I, 44, 46. — Ce qu'il faut éviter dans les punitions, I, 46, 47. — Correction des défauts des enfants, I, 99. — V. *Punition.*

Corruptibilité. C'est le premier principe de la coulpe et de la peine du péché, II, 168, 171. — Elle prive de ce qui est bon, II, 208. — Tous les biens sont corruptibles, II, 208. — Pourquoi, I, 28.

Corruption. Corruption du cœur et de l'esprit, puis des mœurs, I, 96. — Elle se manifeste de bien des manières chez les enfants et ne fait que changer d'objet avec l'âge, I, 100. — Son effet, II, 170. — Ce qui n'est pas sujet à la corruption est préférable, II, 158, 208. — Dieu se sert pour notre bien de notre propre corruption et même de celle des autres, II, 282. — Elle ne peut atteindre Dieu, II, 170. — La corruption nuit, c'est un mal, II, 208.

Coups donnés par les maris des amies de sainte Monique à leurs femmes, III, 54.

Cour. Combien ce qu'on appelle fortune à la cour est fragile, II, 284.

Couronne dite *du combat,* au concours de poésie, I, 222, 230.

Courtisans. Exemples pour leur préservation, II, 284, 286.

Coutume. Maux qu'elle produit. Il est difficile de lutter contre ce torrent, I, 86. — Sur quoi est fondée l'obligation de suivre celle des pays et des sociétés où l'on se trouve. Différence de la nature et de la coutume, I, 194, 196.

Crainte. Il n'y a rien à craindre que Dieu, I, 136. — Vouloir se faire craindre des hommes, c'est de la puérilité, III, 240. — Comment on peut désirer d'être craint, III, 242. — Dieu se sert de la crainte pour presser vivement le cœur, II, 312. — Le sentiment de la crainte est une garantie pour le cœur. La crainte ne trouve de sécurité qu'en Dieu, I, 136, 138. — V. *Certitude.*

Créateur. Par les créatures, on arrive à la connaissance du Créateur,

II, 216, 222, 224. — Les créatures criant chacune à leur manière : Dieu m'a fait, III, 116, 286, 288. — Dieu a tout fait de rien, IV, 22. — Il a tout créé par bonté et non par besoin, III, 286; IV, 120.

Création. Dieu en est l'artisan, III, 36, 236, 286 et suiv. — Augustin déclare n'être qu'une partie quelconque (*aliqua portio*) de la création, I, 2, 4. — L'univers ou le ciel et la terre ont été créés de rien, III, 286, 288, 312. — Qu'est-ce que la parole de Dieu dans la création, III, 292. — Vue générale de la création, IV, 234. — Exposition allégorique de la création du monde, IV, 186 et suiv.; 240. — Vérités claires sur la création du monde, IV, 66. — On entend diversement le mode de création raconté par l'Ecriture, IV, 94, 102. — Explication des mots : *Croissez et multipliez*, IV, 204 et suiv., 208. — Réponse à celui qui demande ce que Dieu faisait avant la création, III, 308-317, 376; IV, 102. — En Dieu, la création n'est pas l'effet d'une volonté nouvelle, III, 298, 308; IV, 40, 94. — Avant la création, le temps n'existait pas encore, III, 314, 376. — La création de la forme a suivi immédiatement celle de la matière, IV, 238. — Tout est bon dans les œuvres de Dieu, II, 210, 214; IV, 224, 226. — Tout participe de la vérité et de la bonté de Dieu, II, 216; IV, 120. — Epoque distincte des deux ordres de création, IV, 40, 100. — La grâce de Dieu est le principe de la création spirituelle, IV, 124. — Image de la Trinité dans la création, IV, 128, et figure de la formation de l'Eglise, IV, 150. — V. *Monde, Allégories, Matière, Terre, Bacon.*

Créatures. D'où tirent-elles leur beauté, ou ce qu'elles ont de bon et de grand III, 216; IV, 98, 122. — Elles ne sont point faites de la propre substance de Dieu, III, 376; IV, 22, 206, 238. — Toutes sont l'ouvages de sa bonté, IV, 120. — Elles seraient informes si Dieu ne leur avait donné que l'existence, IV, 126. — La seule bonté de Dieu l'a porté à leur donner l'être, III, 286; IV, 120, 126. — Gradation de divers genres de créatures, IV, 120, 122. — Comment se montre l'infirmité de la créature raisonnable, IV, 136. — Comment la créature spirituelle peut être lumière, IV, 120. — En quoi consiste le bonheur et la perfection de la créature spirituelle. *Ibid.* — Des deux ordres de créatures, IV, 38. — Dieu vit que ses œuvres étaient très bonnes, IV, 224. — Elles publient les louanges de Dieu, II, 212. — Différence qu'il y a entre l'existence des créatures et celle de Dieu, II, 206, 207. — Elles servent à l'homme de degré pour s'élever vers Dieu, II, 18, 22, 218. — Les créatures qui passent pour mauvaises ne le sont qu'à certains égards; elles sont trois fois bonnes, II, 208, 210. — Ce n'est point par une distance de lieu que les créatures sont loin de Dieu, IV, 22, 34. — Créatures qui ne sont point

sujettes au temps, IV, 33. — Cinq manières par lesquelles Dieu est dans ses créatures, I, 11, 12. — Les créatures terrestres dispersent l'esprit, I, 106, 107; III, 33; le dissipent et l'enivrent, I, 110. — Elles ne sont pas belles comme Dieu, I, 133. — Elles existent pour disparaître, I, 258, 260. — Elles n'ont pas de stabilité, I, 259; elles sont changeantes : Dieu seul est immuable, I, 262. — C'est vanité de se réjouir en elles, III, 33. — Elles nous crient d'aimer Dieu, I, 22. — Quels sont ceux qui en usent bien, II, 8; III, 228. — Asservissement aux créatures, punition de ceux qui veulent secouer le joug de Dieu, II, 190. — Fragilité des créatures, I, 258. — Triple rapport des créatures avec Dieu, comme cause universelle, II, 217. — Usage que nous devons faire des créatures, III, 121. — Deux manières de connaître la bonté et l'immensité de Dieu, d'après les créatures, III, 120.

Criminalité parmi les jeunes gens; ses sources et statistiques, I, 58, 59.

Crime. Quand on doit punir les crimes, I, 194. — Principes des crimes et de l'iniquité, I, 196, 198. — On ne commet point de crime sans avoir en vue son intérêt, I, 132, 134. — Crimes qui attaquent la société, I, 194. — Apparences de crimes sans réalité, I, 200-203. — Distinction entre crime et attentat, I, 197. — V. *Attentat. Ecoles.*

Croix. Signe de la croix, I, 54. — Bois de la croix : *lignum pro navi*, I, 82. — Salut par la croix, II, 46.

Cupidité. Ce que c'est que le poids de la cupidité, IV, 134. — C'est en se défendant de tout ce qui a la cupidité et la curiosité pour principe qu'on devient saint, III, 236. — Les choses mêmes auxquelles nous porte la seule cupidité nous conduisent à Dieu quand il lui plaît, II, 40, 42. — La cupidité de la fornication, I, 290. — Il y a trois sortes de volupté : la volupté de fornication, celle de domination et celle de curiosité. Le Christ tenté par le démon les a vaincues, III, 260. — Quel grand bien c'est d'être exempt des liens du péché, III, 8. — Toute cupidité est suivie de son châtiment, I, 98. — Les hommes sont submergés par la cupidité et le péché, ils sont sauvés par la charité et la sainteté, IV, 134. — Quand la cupidité diminue, elle devient à charge, II, 250.

Curiosité. De la curiosité ou concupiscence des yeux, III, 236 et suiv. — Pourquoi on l'appelle ainsi. Elle a donné cours aux recherches de la magie, III, 234. — Du vice de la curiosité. A combien de chutes elle nous expose. Elle veut connaître la volupté et jouir par les sens. L'honneur dû à Dieu défend la curiosité. *Ibidem.* Elle se donne pour la passion de la science, I, 136; III,

234. — Tous sont curieux pour connaître la vie du prochain, personne pour corriger la sienne, III, 100. — La curiosité est la cause des distractions dans la prière, III, 236. — La curiosité est la punition du péché, III, 376; une des sources des péchés des hommes, I, 196. — Ses effets, I, 168. — Par elle les enfants apprennent aisément à parler. Ses excès doivent être réprimés par des châtiments, I, 78. — Elle est tous les jours tentée et succombe sur une infinité de choses vaines et frivoles, III, 236. — Jusqu'où la curiosité porte les hommes, III, 234. — Pourquoi l'Ecriture lui donne le nom de *concupiscence des yeux* et pourquoi l'on s'en fait honneur, III, 232. — Il faut la sacrifier à Dieu, II, 16. — L'application des saints à mortifier leur curiosité sur les moindres choses, III, 234, 236. — V. *Yeux. Volupté.*

CYPRIEN (Saint). Chapelle bâtie en son honneur, II, 42. — V. *Mémoires.*

D

Damnation. Ce qui cause son tourment, III, 195.

DANAE a désiré s'unir à Jupiter par une pluie d'or : Ce que cela signifie, I, 82, 84.

DARWIN. Son école ose proclamer la matière éternelle, IV, 36, 37.

Décalogue. Trois et sept commandements. Révolte contre le Décalogue, I, 196. — V. *Grammairiens*.

Défauts. Comment Augustin travaille à vaincre les siens, II, 308-316.

Défendu (Ce qui est). Comment l'on prend plaisir à le faire, I, 142, 144.

Défunts. On a coutume d'en faire mémoire à l'autel. — Sacrifice pour les morts, le corps étant près de l'autel, II, 85; III, 68, 70, 76, 84, 88. — Ce que Monique demande pour elle, III, 60, 66, 68, 84. — Elle veut qu'Augustin prie pour elle et pour son père. Il prie en effet, III, 74, 76, 82, 84.

Degrés. V. *Cantique*.

Dehors. Ce que font ceux qui se répandent au dehors, III, 228. — D'où vient qu'on s'y jette si volontiers, I, 158.

Délai de la conversion, II, 295. — V. *Conversion*.

Délectation. V. *Jouissances*.

Délices. Quelles sont les délices des saints, III, 280; IV, 188.

Demande. Dieu accorde ordinairement ce qu'on lui demande par les gémissements du cœur, II, 134. — V. *Prière*.

Demeurer en soi ou en Dieu, II, 206.

DÉMOLISSEURS. Jeunes gens dissolus de Carthage, I, 170; II, 38.

DÉMON. Ce qu'il a de semblable aux hommes, III, 264: — Faux médiateur de ceux qui ne cherchent Dieu que par orgueil, il veut passer pour avoir quelque chose de commun avec Dieu, III, 263 et suiv. — Il est appelé l'antique pécheur, chef de la mort et du siècle, c'est-à-dire de tous les pécheurs. Pièges qu'il nous tend, III, 236, 242. — Comment il aveugle le jugement de l'homme, I, 96. — Il cherche à contrefaire Dieu en mal, III, 242. — Comment il

a perdu son pouvoir sur nous, III, 84. — Quels sont ceux que le démon enchaîne le mieux, II, 272. — Plus on est abandonné aux plaisirs, plus on est exposé aux séductions du démon, I, 120-122. — De quelle manière Jésus-Christ l'a vaincu, III, 84. — Comment se mesure la victoire qu'on remporte sur lui, II, 272. — Quel est notre recours contre ses accusations, III, 270, 271. — On sacrifie au démon en beaucoup de manières, I, 90. — C'est avec justice que tous les hommes ont été livrés au démon, II, 242.

Dents. Douleur de dents guérie subitement, III, 32.

Dépit. Prendre plaisir à causer du dépit aux autres, c'est une dépravation du cœur, I, 150.

Déplaire. Celui qui se déplaît à lui-même ne manque point d'obtenir des grâces de Dieu, III, 96.

Dérèglements de la jeunesse, II, 62. — Comment et par où Dieu punit principalement les dérèglements des hommes, I, 66, 94; II, 10.

DESJARDINS (Arthur). Son travail sur les *Confessions*. Préface et citations, *passim*. Note sur le repos de Dieu, IV, 249.

Dette. Dieu s'est constitué débiteur en remettant et en promettant, I, 18.

Désir. Ce qui doit être l'unique but des désirs ou l'espérance des chrétiens, III, 94.

Désordre. Dieu fait entrer dans son ordre le désordre apparent des choses, I, 50; IV, 168. — Désordres des mœurs, I, 156.

Dessein. Tout entre dans les desseins de Dieu, II, 112, même le dérèglement, IV, 168.

Devoir. Devoirs des hommes les uns envers les autres gravés dans leur âme, I, 94.

DIDON. Ses aventures, sa mort. — Saint Augustin les pleurait dans sa jeunesse, I, 69, 71.

DIEU. Notion de Dieu en nous, III, 162. — Différentes opinions sur Dieu, II, 54, 55, 94. — Ce qu'est Dieu, ou ce qu'il n'est pas, III, 116 et suiv. — L'essence de Dieu, c'est d'être et de vivre souverainement, I, 30; IV, 166. — En considérant le monde, les philosophes ont pensé que Dieu est une vie éternelle et sage créant les anges, I, 24 et suiv. — Dieu est incompréhensible, il est partout tout entier; sa plénitude, I, 14; IV, 120. — Les attributs de Dieu sont inexplicables. — Sa grandeur et sa puissance, I, 16, 136. — Augustin décrit sommairement les perfections divines, I, 16-18; IV, 166. — Elles nous amènent à l'aimer, I, 22. — Immensité de Dieu, I, 10, 13; II, 160. — Dieu est immuable, I, 16, 28;

II, 158; IV, 46, 124. — Son éternité n'est qu'un jour. Elle est avant l'avenir, I, 32; III, 276, 314. — Dieu n'est pas soumis au temps, I, 30-32; III, 316. — En lui ni temps ni succession, IV, 226. — La beauté de Dieu est ancienne et nouvelle, III, 192. — Toute beauté vient d'elle, III, 230; IV, 120. — Dieu n'est pas indifféremment dans un lieu et dans un autre, IV, 22. — Il possède en lui la cause, l'origine et la raison éternelle et immuable de toutes choses, IV, 120, 166. — Il crée et renouvelle tout sans changer, III, 316. — Dieu est ineffable, I, 20. — Malheur à ceux qui ne parlent pas de Dieu, car ceux qui en parlent sont encore muets, I, 16, 18. — Dieu ne faisait rien avant la création, III, 312, 376. — Dieu n'a pas de corps, II, 94. — Il est nécessairement incorruptible, II, 170. — En Dieu l'être et la vie sont deux attributs inséparables, I, 31. — Dieu est dans ses créatures de cinq manières, I, 11. — Dieu est la justice, l'innocence, I, 152; — l'esprit des esprits, I, 186. — Sa nature incorporelle, I, 188; II, 56, 92, 156, 205. — Il est simple et immuable, I, 262, 286; II, 188. — Dons de sa bonté, I, 288; IV, 120, 144. — Son essence, I, 30; II, 204, 205. — Cause universelle des êtres créés, I, 30; II, 217; IV, 120. — Avances de Dieu, II, 288. — Sa bonté donne l'existence aux créatures, IV, 120. — Sa bonté et sa providence à l'égard des enfants, I, 24 et suiv., 102. — Son unité et sa simplicité, sa sagesse et sa beauté, I, 37, 38. — Sa miséricorde et sa bonté, III, 8. — Il est miséricordieux sans préjudice des droits de sa justice, I, 92; III, 87. — Dieu dans l'homme et l'homme en Dieu, I, 10; III, 192. — Dieu est la vraie fin des âmes, I, 266; IV, 136. — Dieu nécessairement incorruptible, II, 170. — Deux manières de connaître sa bonté et son immensité, III, 120. — Nous trouvons Dieu en lui-même, III, 188; dans la vérité, III, 184; dans notre mémoire, III, 185, 194. — Quelle place il occupe dans la mémoire, III, 186. — Incompréhensibilité de Dieu, III, 192. — Dieu, cause immédiate de la vie physique, de la vie morale, de la vie heureuse, III, 168. — Créateur unique et universel, III, 288. — Ce que les créatures nous apprennent de Dieu, III, 116. — Elles le reconnaissent pour leur auteur III, 286. — Dieu seul connaît tout ce qu'il est, IV, 166. — Lui seul est véritablement, II, 204, 236. — Idée magnifique de la grandeur de Dieu, I, 3, 16, 134 et suiv. — Seul il est éternel et immortel, IV, 32. — Rien ne lui est coéternel, III, 376; IV, 36. — Comment des hommes se représentent l'infinité de Dieu, II, 213, 236. — Dieu ne peut être forcé à rien, II, 172; IV, 228. — Rien n'est fortuit ni imprévu à son égard, II, 170. — Personne ne peut se retirer de ses mains, I, 138. — Rien ne lui est caché, III, 96. — La main dont Dieu soutient tou n'est autre

que la vérité, II, 216. — Comment il connaît toutes choses, III, 274. — Il ne survient en lui aucune volonté nouvelle, III, 308. — Il n'y a jamais aucune variation dans sa connaissance, III, 378. — Il voit ses œuvres d'une autre manière que les hommes, IV, 250. — Rien en nous ne peut lui échapper, I, 210. — Il voit ce qui n'est pas encore comme ce qui est déjà, II, 6, 8. — De ceux qui diminuent la force de l'action créatrice, IV, 232. — La volonté est éternelle en Dieu, III, 308. — Le temps disparaît dans l'immutabilité divine, III, 371. — Dieu est indépendant du temps, III, 376. — Dieu seul éternel, seul immuable, IV, 32. — Il se suffit à lui-même, IV, 126. — Dieu est la fin naturelle des intelligences créées, IV, 136. — Union de Dieu et des pures intelligences, IV, 144. — Du repos de Dieu en nous, IV, 248. — De l'approbation donnée par Dieu à ses œuvres, IV, 224 et suiv. — Du nombre de ces approbations, IV, 226. — Nature de la vision divine, IV, 230, 242, 250. — Unité et trinité de Dieu, IV, 146-148. — Dieu se montre et suffit tellement à ceux qui le voient qu'ils ne peuvent s'en séparer, IV, 48. — Dieu est partout, I, 14; II, 10, et n'est dans aucun lieu, II, 92; III, 186. — Fausse opinion d'Augustin encore manichéen sur la nature de Dieu, I, 226, 286 et suiv.; II, 156 et suiv.; IV, 94; — sur son immensité, II, 166-172. — La science de Dieu ne change pas, III, 378. — Sa connaissance est cause de tout, II, 172. — Il ne peut tromper personne quand il promet, III, 378. — La volonté de Dieu n'est pas une créature, III, 308. — Dieu est sa volonté et sa puissance, II, 172. — Il veut toutes choses une même fois, en même temps et toujours, IV, 46. — Le meilleur serviteur de Dieu est celui qui ne demande pas que la volonté de Dieu soit conforme à ses désirs, mais qui veut la faire, III, 190. — Dieu n'a aucun maître et il est maître sans orgueil, III, 240. — Description abrégée des œuvres de Dieu, IV, 234. — Dieu a créé le ciel et la terre sans effort, III, 290, non pas de sa substance, mais d'une matière crée par lui, IV, 238. — Dieu se sert bien de tous, III, 278, même de l'erreur des hommes, I, 64, de la méchanceté des pécheurs, III, 56. — Dieu est le souverain bien n'ayant besoin d'aucun autre, IV, 120, 250 et suiv. — Nous sommes toujours bien près de Dieu, et nous ne devenons mauvais qu'en nous en éloignant, I, 292. — Il n'abandonne personne avant d'en être abandonné, I, 256, 266, 268; II, 14. — Il punit les pécheurs par miséricorde, I, 112. — Dieu est un bon Père dans ses dons, il est encore meilleur dans son pardon, I, 102. — Sa miséricorde est nécessaire aux saints, III, 82. — Dieu est miséricordieux quand il mêle l'amertume aux plaisirs défendus, I, 106, 108. — Il frappe toujours d'aveuglement les plaisirs défendus, I, 94. — En

fuyant un Dieu bon, le pécheur tombe entre les mains d'un Dieu juste et sévère, I, 290. — Personne ne veut perdre Dieu, III, 260. — Dieu dispose tout, même le péché, 1, 50. — En Dieu sont les délices vivifiantes d'un cœur pur, IV, 188; la vie de l'âme, I, 266; III, 168; la vie des vies, I, 184; II, 204. Il est notre fin dernière, I, 4. — Il n'a pas besoin de nous, II, 204. — Dieu seul connaît ce qui vient de lui, IV, 230. — Il se connaît seul parfaitement, IV, 166. — Deux manières de connaître Dieu, III, 116, 118. — Par où nous commençons à le connaître, II, 202. Ce qu'il est à nos âmes, III, 120. — Ce qu'il est pour ceux qui sont à lui, II, 292; III, 196. V. *Esprit de Dieu. Création, Lumière éternelle.*

Dieux. Pourquoi les anciens nous les représentent vicieux, I, 82, 84. — Que voulait Homère en en parlant dans ses fables, I, 82.

Dignités. Ceux qui sont élevés en dignité sont plus exposés à l'orgueil. Ils doivent faire en sorte qu'on les craigne et qu'on les aime, III, 242.

Discipline. V. *Jeunesse.*

Discorde. Comment l'apaiser? III, 54. — Surtout entre les deux époux, III, 54, 56.

Discours. Ce qui fait la longueur des discours, IV, 6. — De quoi que l'on parle, on ne dit rien si l'on ne parle de Dieu, I, 18.

Discussion. Règle à garder dans les discussions et les disputes de mots, IV, 64. — Faiblesse des Manichéens dans la discussion, II, 60.

Dissentiment. Belle règle pour entretenir la paix et l'union entre ceux qui sont partagés de sentiments, IV, 86, 88, 106.

Dissipation. Obstacle à l'amour qu'on doit à Dieu, III, 372.— Maux qu'elle cause à l'âme, IV, 54. V. *Dehors.*

Distractions. Leur source, III, 236 et suiv.

Divination. Celle des mathématiciens et astrologues est trompeuse, II, 180. — Nébridius s'en amuse, I, 232.

Divinité de la foi et de l'Eglise prouvée par son universalité, II, 132, 133. — V. *Verbe, Ignorance.*

DONATISTES. Réponse qu'Augustin leur adresse sur ses fautes de jeunesse, III, 106. — V. *Pétilien.*

Dons. Les différents dons de l'esprit de Dieu, pour le bien des fidèles, IV, 172, 243. — Ils sont comme des semences d'où l'on voit naître de merveilleux fruits, III, 68.

DOUAIS (Mgr), évêque de Beauvais. Son étude sur les *Confessions.* I, Préface *passim.* Lettre d'approbation donnée à cette édition avec

commentaires, I, XLI. — Sur les larmes, I, 109. — Sur la conversion de saint Augustin, II, 323; III, 38.

Douceur. Par elle, Ambroise gagna Augustin, II, 66. — Eloge de la douceur, II, 68. — Douceur des larmes, I, 240.

Douceurs du siècle. Elles nous éloignent de Dieu, III, 364. — Combien les saints trouvent de plaisir à s'en priver, II, 316. — La chair et le sang ne sauraient goûter les douceurs qui se trouvent en Dieu. Elles surpassent toutes celles qui se rencontrent dans les créatures, I, 138; IV, 96. — Effet de la douceur que Dieu nous fait trouver en lui, III, 242. — C'est la grâce qui fait qu'on trouve plus de douceur en Dieu qu'on en trouvait dans les plaisirs, I, 102.

Douleur. L'âme ne souffre qu'en dehors de Dieu. Sa douleur s'apaise toujours, I, 250. — Louable douleur et consolation d'Augustin à la perte de sa mère, III, 74-78. — Comment on aime la douleur; celle qu'on éprouve au théâtre est fausse, I, 164, 165. — Le temps calme la douleur, I, 250. — Il y en a une qu'on doit approuver, mais non qu'on doive aimer, I, 164. — Comment elle se mesure, I, 254. — Les douleurs salutaires sont de véritables sujets de joie, III, 196. — Celle que produit en nous le souvenir du péché nous fait goûter les plaisirs célestes, I, 106-109. — Remède contre la douleur causée par la mort de personnes chères, I, 252. — V. *Souffrance, Peines, Pleurs*.

Doute. Triple avertissement à ceux qui ont des doutes sur la religion, II, 72. — Anxiétés du doute, tout le Ve livre, t. II. — Progrès des doutes sur les opinions manichéennes, II, 52. — Sur l'origine du mal, II, 174.

Dualité ou dyade. Nature mauvaise, Ce que saint Augustin entend par ce mot, I, 280, 281.

DU BOIS, de l'Académie française, au XVIIIe siècle, a traduit les *Confessions* avec des notes, I, 71.

E

Eaux. De l'esprit porté sur les eaux, IV, 74, 76, 130. — De la formation des eaux, IV, 76. — Ce que saint Augustin entend par les productions des eaux, IV, 206. — Pourquoi l'Esprit-Saint seul, et non le Père et le Fils, était porté sur les eaux, IV, 130, 140. — Les anges désignés par les eaux supérieures, IV, 160 et suiv. — Quand eurent-elles leur forme, IV, 76. — Sens mystique de cet assemblage des eaux que Dieu fit lors de la création du monde, IV, 182 et suiv., 234. — Eaux, figure de l'instabilité naturelle des créatures, IV, 222. V. *Mer.*

Éclat. Les saints évitent tout ce qui peut faire de l'éclat, III, 10.

Écoles. Du vice, criminalité précoce, I, 58. — Fruits de l'enseignement sans Dieu, I, 60. — V. *Education, Enfants, Parents.*

Écoliers. Corrections et punitions utiles; défauts à éviter dans les châtiments, I, 46, 47. — Ecoliers frondeurs de Carthage, leur audace, II, 38, 62. — Ceux de Rome, I, 170; II, 38. — Leurs supercheries, II, 62.

Écrire. On se servait de tablettes et de stylets, II, 120.

Écriture Sainte. Sentiment d'abord de mépris de la part d'Augustin, I, 178; ensuite d'épouvante, IV, 46 et suiv. — Eloge et dignité de l'Ecriture, III, 280; IV, 64, 172 et suiv. — Son autorité divine, sa simplicité, II, 100; III, 285; IV, 90, 98, 160, 226, 240. — L'Ecriture déplaît à l'orgueil d'Augustin, I, 178, 179; IV, 46 et suiv.; puis elle fait ses chastes délices et lui est plus agréable que les plaisirs du monde, II, 238, 280; III, 278. — Combien Augustin déteste les ennemis de l'Ecriture, IV, 44. — Elle enseigne la voie du salut, II, 240; I, 177, 240. — Sa simplicité, I, 178; II, 100; IV, 54. — Son admirable profondeur, II, 98, 103; III, 34, 284; IV, 44. — Personne ne doit la juger, II, 103; IV, 54, 78, 198. — Il ne peut rien y avoir de faux dans l'Ecriture, II, 59, 60, 230, 233; III, 284; IV, 64, 78. — Elle enseigne partout l'humilité, II, 240; IV, 94. — C'est le fondement de la foi, II, 230; IV, 79. — C'est le principal instrument dont Dieu se sert pour nous insinuer la vérité, IV, 79, et détruire l'orgueil, IV, 162. — Caractère de l'Ecriture Sainte, IV, 78, 90. — Ce qui empêche de la goûter. Triple condition nécessaire pour l'étudier et l'interpréter, III, 282 : la simplicité, IV, 65, 79; la charité, IV, 86, 106; l'humilité, IV, 88, 96. — Elle porte à l'amour de Dieu, IV, 163. — Augustin demande

l'intelligence de l'Ecriture et il l'aime, III, 280; IV, 54. — Dieu seul peut la donner, III, 278. — Recourir à lui à défaut de Moïse, III, 284; IV, 54, 86. — Pensée de Bossuet sur la méditation de l'Ecriture Sainte, III, 33, 283. — De la diversité des interprétations de l'Ecriture, IV, 64, 78, 106. — La discussion du fond et la discussion du sens, IV, 54, 78, 84, 86. — L'Ecriture peut avoir plusieurs sens, IV, 64 et suiv., 79, 210, 212. — Le même texte peut en viser plusieurs, IV, 54, 58, 100. — Son silence n'a pas une portée limitative, IV, 74, 78, 80. — Les sens raisonnables et le sens vrai, IV, 80, 82. — L'Ecriture se prête aux plus faibles intelligences, IV, 94; et peut se montrer sous divers aspects à ceux qui la méditent, IV, 78, 98. — Le Saint-Esprit prévoit tous les sens véritables, IV, 108, 109, 110. — Dans le sens allégorique, elle est comparée au firmament, IV, 160. — De la lecture de l'Ecriture Sainte, IV, 65, 78 et suiv. — Respect dû à la Sainte Ecriture, IV, 79. — Encyclique *Providentissimus*, IV, 78. — V. *Genèse*, *Moïse*, *Bible*. *Ludgarde* (Sainte).

Éducation. Avantages d'une bonne éducation. A qui elle est due, III, 48. V. le mot *Monique*. — Tout son amour pour Augustin prouve le bienfait et le fruit d'une éducation chrétienne, II, 80. — Elle demande un juste tempérament entre la sévérité et l'indulgence, III, 48. — Influence de la mère dans l'éducation de l'enfant, I, 56 et suiv. — Pensées de Jules Simon, *Ibidem*. — Imprégner l'éducation de christianisme, I, 73. — Vices de l'éducation, I, 116.

Église. Mère commune de tous les chrétiens, I, 54. — Terre mystique des croyants fidèles, IV, 186 et suiv. — Elle seule est le corps de Jésus-Christ, II, 94. —C'est une montagne fertile et délicieuse, III, 18. — Economie de la formation, IV, 150, 240. — Les petits voient pousser les ailes de leur charité dans l'Eglise, I, 290. — Le dissentiment des hérétiques fait mieux voir la doctrine de l'Eglise, II, 256. — Son autorité garantit la vérité, II, 83. — Premiers pas d'Augustin vers l'Eglise catholique, tout le livre VI, tome II. — La création du monde figure sa formation, IV, 150, 185, 240.

ÉGYPTIENS. Leurs justes dépouilles, I, 201; II, 198, 200. — Ce que saint Augustin appelle les *mets d'Egypte*, II, 198, 199, 201. — Idoles de l'Egypte, II, 200.

Éléments des Manichéens, au nombre de cinq, I, 181.

Élévation à Dieu, I, 152.

Éloge des psaumes, III, 24 et suiv. — De Nébridius et de Verecundus, III, 16, 18. — Des vertus de sainte Monique, III, 54 et suiv. — Des personnes qu'on aime, I, 274. — V. *Louanges*.

Éloignement de l'âme hors de Dieu et du ciel, IV, 34, 35. — Par le péché, IV, 48, 119, 122.

Éloquence. Les choses ne sont ni plus ni moins vraies pour être bien dites, II, 30. — Elle ouvre le chemin aux vains honneurs de ce monde, I, 44. — Il ne faut pas confondre les choses avec la manière de les dire, II, 30. — Si elle est une denrée, II, 280, III, 10. — V. *Barreau. Rhétorique.*

ÉLUS. Nom que les Manichéens donnaient à quelques-uns d'entre eux, I, 204, 206, 222; II, 52. — Leur vertu hypocrite, II, 114. — V. *Auditeurs. Manichéens.*

ÉNÉE. Ses aventures, I, 70, 72.

Enfance. Premiers temps de la vie, I, 24 et suiv. — A peine peut-on la regarder comme ayant fait partie de la vie ici-bas. Différents degrés. Description des premiers temps de l'enfance, I, 40 et suiv. — Combien la sagesse, la bonté et la toute-puissance de Dieu paraissent dans ce qu'on remarque en l'homme dès son enfance, I, 24, 102. — Péchés de l'enfance, I, 36. — Premières fautes, I, 44. — Dépendance des fausses opinions des hommes; premier malheur de l'enfance, I, 44. — Conditions providentielles de l'enfance, I, 23. — L'enfance est sujette au péché, I, 34. — Les péchés de l'enfance persistent dans les âges suivants, I, 99. — Dangers de l'enfance, I, 42. — Malice de l'homme déjà sensible dans les enfants à la mamelle, I, 34-36. — L'avenir de l'enfant entre les mains de sa mère, I, 210.

Enfants. Dons et bienfaits de la Providence aux enfants, I, 24, 102. — Ils prononcent les premières paroles en observant ceux qui parlent. Les mouvements de leur corps sont un langage, I, 40, 42. — Origine de la vie et conditions de l'enfance, I, 24 et suiv. — Défauts ou vices manifestant la triple concupiscence chez tous les enfants d'Adam, I, 49. — Influence de la mère dans l'éducation des enfants, I, 56 et suiv. — Amour du jeu chez les enfants, I, 48. — Sages remontrances faites par une servante à sainte Monique encore enfant, III, 48. — Comment on remarque chez les enfants une corruption précoce, et cette dépravation les tient éloignés de Dieu, I, 36, 98. — Leur aversion pour l'étude des langues, I, 44, 76. — Leur amour du jeu, I, 46. — Il faut réprimer leurs premières convoitises, III, 48. — Tels enfants, tels hommes, I, 98, 175. — Trop d'indulgence leur est pernicieux, I, 122. — Bonheur de ceux qu'on a élevés dans la piété, I, 176. — Ils se corrompent entre eux, I, 92, 146, 150. — Ils ont plus de goût pour des fables que pour les premiers éléments des lettres, I, 68. — Il leur est

funeste de ne les laisser s'occuper que des frivolités, I, 50-52. — Ce que Jésus-Christ avait en vue en disant qu'il faut être comme les enfants, I, 100. — Les impudiques, dans leurs débauches, craignent d'en voir naître; mais quand il en vient, ils ne sauraient s'empêcher de les aimer, I, 226. — Fautes de l'enfance qui nous suivent plus tard dans la vie, I, 98 et suiv. — V. *Parents*, *Education*, *Jeunesse*, *Compagnies*, *Amitiés*, *Liaisons*, *Etudes*.

Enfer. Douleur éternelle des damnés, I, 249.

Ennemis. C'est un grand mal de dire à un ennemi ce qu'a dit de lui son ennemi, III, 56. — Quand nous les haïssons, nous nous faisons beaucoup plus de mal qu'ils ne sauraient nous en faire, I, 94.

Enseignement. La fatigue de l'enseignement épuise saint Augustin, III, 12.

Entretien de sainte Monique et de son fils sur le ciel : tableau d'Ary Scheffer. Contraste entre cette scène et celle de Luther avec Catherine Bora, III, 60.

ÉPAPHRODITE remet à saint Paul les aumônes des Philippiens, IV, 216.

ÉPICURE, infâme philosophe; il n'admet pas la survivance de l'âme, II, 150.

Épîtres de saint Paul. Pontitianus les trouve sur la table d'Augustin, II, 282. — Augustin entend le *tolle, lege*, ouvre ce livre, lit et se convertit enfin, II, 318, 321.

Époux. Exemple de concorde entre les époux, III, 54, 56. — Amour conjugal et amour impudique, I, 224. — V. *Concorde* et *Mariage*.

Épreuve. Celle d'Alypius lui donne de l'expérience, II, 122. — Au milieu des épreuves de la vie, la foi et l'espérance fortifient l'âme, IV, 156.

Erreur. Ce qui nous expose à l'erreur et comment nous pouvons la quitter, I, 184, 186. — Il est difficile de sortir d'une erreur où l'on a vieilli, II, 258. — Erreur d'Augustin sur l'âme et sur Dieu, I, 284. — Utilité de l'erreur, II, 234. — Erreurs peu dangereuses à l'égard des Ecritures, IV, 64, 78. — Dieu n'a pas voulu qu'il s'en glissât une seule dans l'Ecriture, IV, 110. — V. *Fausseté*.

ÉSAU a perdu son droit d'aînesse pour une nourriture d'Egypte, II, 198; III, 214. — Ce que figuraient Esaü et les lentilles qui le tentèrent, II, 198, 199.

Espèce. Pourquoi il en est fait mention dans l'Ecriture, quand elle parle des animaux que la terre produisit, IV, 190; il n'en n'est pas parlé dans la création de l'homme, IV, 192.

Espérance. Quel doit en être l'objet, III, 30; le fondement, I, 20; III, 26, 82, 112, 218. — Belle raison de renoncer à toutes les espérances de cette vie, II, 132. — Action de l'espérance et de la foi, IV, 156.

ESPRIT DE DIEU. Seul l'Esprit-Saint est appelé don de Dieu. Ce n'est qu'en lui et par lui qu'on trouve du repos, IV, 134, 140. — On dit qu'il fait en nous ce que nous faisons par lui, IV, 230. — Ce qu'il faut entendre quand l'Ecriture dit que le Saint-Esprit se repose sur nous, IV, 134. — Pourquoi il n'est parlé du Saint-Esprit dans l'Ecriture que lorsqu'elle dit qu'il était porté sur les eaux, IV, 130. — Pourquoi cela n'est dit que de lui, IV, 140. — En quel sens il est vrai de dire que le Saint-Esprit était porté sur les eaux, IV, 74, 76. — Explication de ce mystère, IV, 126, 130. — Les manichéens croyaient que Manès avait reçu l'Esprit-Saint, II, 25. — L'Esprit-Saint, par la charité, nous délivre de la concupiscence, IV, 134. — Il faut voir les œuvres divines dans l'Esprit de Dieu, IV, 230.

Esprit humain. Les deux volontés de l'homme émanent du même esprit, II, 306. — L'esprit de l'homme contient ce qui est incompréhensible à lui-même, III, 116-121. — Combien il y a de merveilles à considérer en lui, *ibidem*. — Sur quoi se fondaient les manichéens pour admettre en nous deux esprits de différente nature, II, 306 et suiv. — Quatre perturbations de l'esprit, III, 146. — L'esprit se nourrit de ce qui le réjouit, IV, 222. — L'esprit est obéi quand il commande quelque chose au corps, et ne l'est pas quand il se commande à lui-même, II, 302. — On pèche quand l'esprit se laisse aller à l'impétuosité de ses mouvements sans aucun retour sur lui-même, I, 68. — Quel usage il faut faire de son esprit, I, 288. — La plupart du temps, les avantages de l'esprit ne font qu'éloigner de Dieu, II, 16-19. — Pourquoi le mauvais usage que les anciens philosophes ont fait de leur esprit a été puni, II, 20. — Ce qui a empêché les grands esprits de l'antiquité d'arriver à la connaissance de Dieu, II, 16-20. — Gagner le cœur pour convaincre l'esprit, II, 250, 276, 278, 292. — Avec simplicité d'esprit, rester dans l'Eglise, II, 250, 254. — D'où vient l'aveuglement de l'esprit, I, 110. — Comment l'esprit déréglé est son propre châtiment, I, 66, 67. — L'esprit de l'homme est le juge naturel des choses sensibles, III, 118. — Comment la mémoire conserve les opérations de l'esprit, III, 142, 144. — La mémoire elle-même est appelée esprit, III, 144. — C'est dans l'esprit qu'on mesure le temps, III, 362. — Progrès constant du renouvellement de l'esprit, IV, 194. — Attente, attention et souvenir de l'esprit, III, 368. — V. *Intelligence. Ame. Mémoire.*

Esprit et matière. Erreur des Manichéens sur Dieu, I, 188, 262, 264. — Antinomie de l'esprit et de la chair, II, 296.

Estime. On conçoit de l'estime pour ceux dont on entend dire du bien, I, 274. — L'estime est fondée sur la parole d'autrui, I, 276

État (choix d'un) après délibération et des conseils, II, 250, 252, 316.

État de grâce. Certitude prétendue des protestants, III, 114.

Éternité. Ce que c'est, I, 30, 32; III, 276. — Différence du temps et de l'éternité. L'éternité ne se mesure que par le temps; aussi l'on raisonne mal sur elle, III, 310, 372. — L'éternité de Dieu, I, 32; III, 316. — Elle ne passe pas et n'est ni le passé ni l'avenir, III, 310, 311. C'est la maison paternelle où nous devons retourner, I, 292; IV, 36. — Comment on peut s'élever jusqu'à la connaissance de l'éternité de Dieu, III, 64; IV, 34.

Éternel. Il n'y a rien d'éternel que Dieu, IV, 34. — Avoir été et devoir être ne se trouve point dans ce qui est éternel, III, 62; ni aucun changement, III, 296; IV, 46, 48. — Il n'appartient qu'au Verbe de Dieu de subsister éternellement sans changement, III, 62.

Étoiles. Elles sont la consolation de la nuit, IV, 234. — Ce que signifie la multitude des étoiles, IV, 172, 174, 181.

Étrangers. Ils doivent se conformer aux habitudes du pays où ils se trouvent, I, 200.

Être. L'être qui est, II, 226. — L'être souverain n'a point en un temps ce qu'il n'a point dans un autre, III, 286. — L'être ne peut venir que de Dieu seul, I, 30. — Tous les êtres ne sont que parce que Dieu les a créés, I, 26, 28. — Dieu est seul auteur de la perfection de l'être, aussi bien que de l'être simple, IV, 148.

Étude. Chemin d'angoisses des enfants, I, 44. — Aversion des enfants pour l'étude, I, 46, 76. — Ce qu'il y a de plus utile dans ce qu'on leur apprend, I, 68 et suiv. — Combien est vain le but pour lequel la plupart des hommes font étudier leurs enfants, I, 52, 64. — L'aversion pour l'étude est un péché, I, 64, 74. — On a érigé en belles connaissances des fables et des contes d'enfants, I, 88. — Il y a plus de solidité dans les premiers éléments, I, 68 et suiv. — Vanité des études profanes, I, 88. — Etude des Livres Saints, III, 281. — Véritable but de l'étude, II, 299. — Les connaissances recueillies par l'étude renfermées dans la mémoire, III, 132.

Étudiants. Mauvaise foi des étudiants de Rome, moins turbulents que ceux de Carthage, mais ingrats, II, 62. — V. *Ecoliers, Carthage.*

EUCHARISTIE. Victime sainte distribuée à l'autel, III, 84. — L'Eucharistie offerte sur les mémoires des martyrs comme sacrement des fidèles et leur nourriture, II, 86.

Évangile. Chacun doit prendre pour soi ce qu'il lit dans l'Evangile, II, 320. — Les ministres de l'Evangile peuvent exiger des secours de ceux qu'ils instruisent, IV, 214.

ÈVE. Monique, héritière du châtiment d'Eve, II, 42; IV, 160.

Évêques. Leurs devoirs, Ils sont pasteurs et docteurs et doivent plutôt servir que dominer, III, 108, 109.

EVODIUS, de Tagaste, officier de l'empereur, compagnon d'Augustin, se convertit et reçoit le baptême en sa présence. Il s'unit à lui et revient en Afrique, III, 46; il chante un psaume à la mort de sainte Monique, III, 74.

Excès. L'excès dans l'usage même des choses permises est un péché, I, 198. — Excès de la table, II, 321; III, 215.

Excuse. Les saints ne s'excusent pas volontiers, III, 14.

Exemple. Utilité de l'exemple des saints, II, 284, 292; III, 320. — *Tu non poteris quod isti et istæ?* II, 316. — Dangers des mauvais exemples, II, 136.

Existence. L'existence même des choses montre qu'elles ne sauraient être par elles-mêmes, II, 236. — Rien n'existe véritablement que ce qui est immuable, II, 206, 236. — Comment les choses sont en Dieu, II, 214 (12e ligne, lire Dieu au lieu de bien).

Expérience. Elle donne du dégoût pour ce qui était un plaisir I, 240. — Elle nous découvre ce qui était caché en nous, III, 218.

F

Fables mythologiques. Leur impureté et leur immoralité, I, 82 et suiv. — Il n'y faut pas donner trop de temps, I, 72. — C'est une pâture de pourceaux, I, 184. — L'âme se prostitue en s'appliquant à l'étude des fables, I, 70. — Beau mot de Cicéron sur les fictions d'Homère. Elles portent au vice, I, 82.

Faiblesse. La charité veut qu'on supporte la faiblesse dans ceux qui sont encore novices dans la foi, II, 66-69.

Faim intérieure dévorant ceux qui ne se nourrissent point de Dieu, I, 158.

Faire. Ce que ce mot indique à l'égard de Dieu, et non à l'égard des hommes, III, 314.

Familiarité. La familiarité des grands est inquiète, II, 284.

Fantômes et fictions des Manichéens, I, 180, 186. — Fantômes de vanité et de mensonge qu'Augustin prenait pour la vérité, II, 26, 28.

Fausseté. Ce que c'est, II, 216. — L'erreur n'est rien en substance, elle existe quand on croit ce qui n'est pas, II, 216. — Une chose n'est pas vraie parce qu'elle est bien dite, comme elle n'est pas fausse parce qu'elle est mal dite, II, 26, 30.

Fausse science qui entraîne saint Augustin dans son erreur, I, 180 et suiv., 126-228 et suiv., 234, 280 et suiv., 286, 291.

FAUSTUS, docteur, évêque manichéen de Carthage, II, 14; son éloquence et son ignorance, II, 28. — Pour beaucoup, il a été une cause de perdition, comme Augustin a été une cause de salut, II, 37. — Sa manière de parler était agréable, mais il ne disait rien de solide, II, 28, 68. — Pourquoi il en imposait, II, 30, 130. — Augustin découvre son ignorance. Bonne foi de Faustus, II, 34.

Félicité. Belle peinture de la félicité éternelle, III, 62 et suiv. On ne saurait s'en figurer en cette vie qui puisse être comparée à celle de l'autre. *Ibid.* — De quelle manière l'idée de félicité est dans la mémoire, II, 284. — Jusqu'où il faut s'élever pour se faire une idée de la félicité du ciel et en entrevoir quelque chose, III, 60 et suiv. — Les entretiens sur la félicité du ciel inspirent du mépris pour celle de cette vie, III, 64. — A quoi se réduit tout ce qu'on appelle félicité ou plaisir temporel, II, 106. — V. *Bonheur. Joie, Vie heureuse.*

Femmes. La femme qui a perdu une drachme, III, 162. — Parabole de Salomon parlant d'une femme qui s'assied sur la place publique, I, 186. — Belle instruction aux femmes sur la conduite qu'elles doivent garder avec leurs maris, III, 54-58. — Fondement de l'obéissance qu'elles leurs doivent, III, 54. — Beau mot d'Ozanam sur le rôle des femmes chrétiennes, III, 58, 59. — Réhabilitation de la femme, II, 146, 148, 149. — V. *Mariage*.

FÉNELON, sur l'éternité de Dieu, I, 31.

Ferveur. L'espérance des saints ne ralentit point leur ferveur, I, 212.

FERRAZ (professeur à Strasbourg). Psychologie de saint Augustin, I, 84, 85, 70; II, 224; III, 161. — V. spécialement les chapitres sur la mémoire, l'imagination, la raison, l'amour. (*Passim*, lire Ferraz au lieu de Ferroz.)

Fidèle. Caractère du vrai fidèle, IV, 242. — Fidèle dans les petites choses, on l'est dans les grandes, II, 126. — Les fidèles approuvent tout ce qui est agréable à Dieu, IV, 230. — Zèle des fidèles, IV, 240.

Figue. Les Manichéens croyaient que, lorsqu'on détachait une figue, l'arbre et la figue pleuraient, I, 204.

Filles. Manière d'élever une jeune fille, III, 46 à 60. — Mariage des fiancées, II, 266.

Fin de l'homme. Louer le Seigneur et sauver son âme, I, 7. — Comment l'atteindre, I, 9. — Pensée de saint Ignace et de Bourdaloue, *Ibid.*

Fin dernière. Dieu a ses fins dans tout ce que les hommes font, bien différentes des leurs, II, 40. — Fin dernière et essentielle de l'homme, I, 7, 8, 9. — Où le souvenir des fins dernières rappelle Augustin de l'abîme des voluptés, II, 150.

Firmament. Ce que c'est, IV, 160, 234. — Signification de la création du firmament dans le sens allégorique et mystique, IV, 160 et suiv.

FIRMINUS, ami d'Augustin, homme d'une bonne éducation, II, 180, 182. — Il raconte une divination surprenante des mathématiciens, II, 180 et suiv.

Flatterie. Combien on doit l'éviter, III, 248. — Celle des amis nous perd, III, 50.

FLOURENS. Sur la longévité humaine, I, 41.

Foi. C'est par elle qu'on invoque Dieu. Elle implore et commande, I, 4. — Trois espèces de foi, I, 6. — Elle ne cherche pas les

preuves, II, 98. — Elle s'appuie sur les exemples, la puissance de Dieu, les Ecritures, II, 100-103. Profession de foi faite jadis en public, II, 260. — La foi procède de l'intelligence, II, 98. — Elle conduit au salut, II, 188. — Combien on croit de choses sur la foi des autres, II, 98. — Remède préparé pour la guérison des hommes, II, 192. — Il en faut pour prier, I, 8; II, 188. — Ce qui doit nous faire soumettre à la foi, de préférence à la parole des hommes, II, 194 et suiv. — Par qui la foi est inspirée, II, 202, 282, 284, 292, 316. — Foi en Jésus-Christ commune aux saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, II, 228 à 236. — La foi est le véritable moyen pour arriver à la connaissance de la vérité, II, 222. — Comment on la perd, I, 97. — Action de la foi et de l'espérance, IV, 156. — V. *Ecriture Sainte*.

Fond. Ce qu'il y a au fond des êtres, I, 25.

Force. Notre force se mesure par la défiance que nous avons de nous-mêmes, II, 118. — La véritable force de l'homme est de s'appuyer sur Dieu, I, 292. — Ne point compter sur ses propres forces, mais sur la miséricorde de Dieu, pour entreprendre de le servir, II, 134. — Personne ne doit attribuer à ses propres forces ce qu'il trouvera d'innocence et de pureté dans ses mœurs et dans sa vie, I, 142-145.

Forme. La forme a été créée en même temps que la matière, IV, 238. — C'est la forme des choses qui développe les temps, IV, 104.

Fornication spirituelle coupable, I, 71.

Fortune. Ce qui a rapport à la fortune l'emporte toujours sur ce qui a rapport au salut, I, 122.

FRANÇOIS D'ASSISE (Saint). Aspiration d'amour, III, 31.

Franchise entre amis, I, 236, 238.

FRANÇOIS DE SALES (Saint). Sur la correction des enfants, I, 46.

FRANÇOIS DE BORGIA (Saint). Sur la bonté, II, 69.

Frères. Qui sont nos frères, III, 86, 108. — Amour de nos frères et service que nous leurs devons, III, 110.

Frivolités. Ce qu'elles conseillent, II, 314. — On donne ce nom aux occupations des grands, I, 48.

Fruits. Fruits dérobés par Augustin, I, 126. — Les Manichéens avaient plus de pitié des fruits de la terre que des hommes pour qui ils sont produits, I, 206. — Autre extravagance de ces hérétiques sur les fruits, I, 222. — Sens mystique des fruits de la terre, IV,

212 et suiv. — Signification allégorique de l'expression se nourrir des fruits de la terre. *Ibid.* — Pourquoi ils ne sont pas la nourriture des poissons, IV, 214. — V. *Herbes, Plantes.*

Funérailles. Antiquité de ce que l'Eglise pratique dans les funérailles des fidèles, III, 76. — Les larmes ne conviennent point aux funérailles des saints, III, 74. — V. *Morts.*

G

GAUCHER. Citations *passim* dans le XIIIe livre de son *Essai sur les six jours de la création.*

Genèse. Le commencement de la Genèse est expliqué dans les trois derniers livres des *Confessions*, IV, 68 et suiv., 98, 108. — De combien de sens tout différents et tous conformes à la vérité les premières paroles de la Genèse sont susceptibles, III, 284; IV, 64. — V. *Moïse.*

Gentils. Isaïe est celui de tous les prophètes qui a parlé le plus clairement de leur vocation, III, 34. — V. *Isaïe.*

GERSON. Observation sur la peine du cœur, en perdant ce qu'on possédait avec passion, I, 245.

GERVAIS et PROTAIS (Saints). Découverte de leur corps. Miraculeuse guérison d'un aveugle auprès de leurs reliques, III, 42.

Gestes et mouvements du corps, langue naturelle à toutes les nations, I, 40, 42.

Gladiateurs. Comment les jeunes gens, à l'exemple d'Alypius, étaient entraînés à leurs combats, II, 116, 118.

Gloire (vaine). Définition de sainte Thérèse et de Pascal, III, 252. — Augustin la mendiait, II, 108. — La gloire qu'on cherche en dehors de Dieu est vaine, III, 243. — Ce n'est point mépriser la gloire que de se glorifier du mépris qu'on en fait, III, 252. — V. *Orgueil.*

Gourmandise. Il lui faut un frein, III, 208, 210.

Grâce. Il faut attribuer à la grâce le mal que nous n'avons pas fait, I, 142. — On ne peut accomplir la loi que par la grâce, I, 102, 106; III, 24, 26, 30. — Quiconque est faible, par la grâce est puissant et par elle connaît son infirmité, III, 102. — Efficacité de la grâce, II, 278, 280. — Grâce prévenante, I, 5; IV, 117. — Dessein de Dieu quand il nous appelle à lui par sa grâce, III, 372. — Changement merveilleux où parut la force de la grâce, II, 286. — Peinture admirable du combat de la grâce et de la corruption, II, 312 et suiv. — Le renouvellement qu'elle fait en nous n'est jamais parfait en cette vie, IV, 152. — On lui est redevable d'avoir évité le mal comme d'avoir fait le bien, I, 142. — Dieu la dispense par un décret arrêté dans ses conseils éternels, IV, 172. — C'est elle qui fait disparaître le péché, comme le soleil fait

fondre la glace, I, 142 — Elle inonde par torrents les justes et les pécheurs, IV, 154.

Grammaire. Elle est plus utile que la poésie, I, 68. — Avec la rhétorique, c'était l'art des beaux parleurs, I, 44. — Les hommes ont plus de soin d'observer les préceptes de la grammaire que les maximes de l'Évangile, I, 94.

Grammairiens. On observe les lois des grammairiens, on viole celles de Dieu ; c'est une dépravation, I, 92 et suiv. Saint Augustin, comme tant d'autres, y a succombé. *Ibid.* — Pourquoi des voiles à la porte de leurs écoles, I, 70.

Grandeur. En dehors de Dieu, elle n'est que péché et confusion, I, 102. — Il n'y a rien de grand ou d'élevé que Dieu, I, 2 ; III, 277. — L'homme est grand, puisque tout ce qui est au-dessous de nous ne nous suffit pas, III, 128. — Grandeur de l'homme provenant de la destination de son âme, III, 131.

Grands. Leur nourriture, II, 198. — Leurs frivolités, I, 48. — Leurs relations, II, 286. — Leurs moyens de salut, II, 287.

GRATRY. *Souvenirs de jeunesse.* I, Préface, xx. On peut appliquer la même remarque au récit que Louis Veuillot a fait de sa conversion dans *Rome et Lorette.*

Grec. Aversion d'Augustin pour la langue grecque, I, 68, 76. — V. *Homère.*

GRÉGOIRE de Nazianze (Saint) indique trois circonstances pour les agapes, II, 84.

GROU (R. P.). Diverses considérations pratiques, *passim* à la fin de plusieurs chapitres. Préface, I, xxxiv.

Guérison. On serait bientôt guéri de ses maladies spirituelles si on ne craignait point de l'être, II, 292.

Guerre. V. *Combat. Lutte.*

Guide. On s'égare quand on n'a pas Dieu pour guide, I, 152, et quand on veut se guider soi-même, I, 222.

H

Habitude. Force de l'habitude. II, 222, 274. — Elle est comme une chaîne, II, 274, 276, 312. — Conséquence d'une longue habitude, II, 278. — Ce qu'elle peut sur sainte Monique, III, 48. — Le poids de l'habitude est une charge, II, 222; III, 258. — Lutte contre la concupiscence pour sortir de l'habitude invétérée, II, 279. — V. *Coutume*.

Habitudes mauvaises. Peu de chose leur donne naissance et leurs conséquences vont loin, II, 278. — Les impressions qui en restent sont dangereuses, III, 202. — Les habitudinaires sont incapables de contemplation, II, 222. — La violence de l'habitude n'excuse pas du péché, II, 276. — Elle rend incorrigible. C'est la loi du péché. Elle abaisse la raison, III, 76.

Haine. La haine du prochain dévaste le cœur, I, 96. — Celle du monde, des voluptés, est nécessaire, I, 260, 261, 265, 269. — Tâcher de l'éteindre au lieu de l'entretenir, III, 56. — Nous nous faisons plus de tort à nous-mêmes quand nous haïssons nos ennemis qu'ils ne sauraient nous en faire, I, 94. — V. *Mépris, Monde*.

Hasard. Rien de fortuit dans le monde, I, 231.

HAMON. Mot sur la confession publique de saint Augustin, I, 125.

HELPIDIUS. Dispute à Carthage avec les Manichéens sur le Nouveau Testament, II, 60.

HENRI IV. Lettre sur les corrections de ses enfants, I, 46, 47.

Herbes. V. *Fruits, Plantes*.

Hérésies. Contagion de l'hérésie, I, 187. — Adhésion d'Augustin à l'hérésie manichéenne, I, 180 et suiv. — Triple utilité des hérésies, II, 233. — Comment l'Eglise en tire avantage, II, 234. — Caractère de tous les hérétiques. Causes qui font tomber dans l'hérésie, I, 187. — Futilité de leurs raisonnements, I, 191. — Le miel de leurs paroles cache leur erreur, II, 28, 30. — Dans l'affliction, ils manquent de réelles consolations, I, 191. — Pourquoi, voyant leurs erreurs, ils n'en reviennent pas, II, 34. — Ils se moquent de la crédulité des catholiques et admettent des absurdités, cherchant des démonstrations dans la foi, II, 98, 100. — Ils rejettent par haine la Vulgate, II, 60.

HÉRICAULT (D') représente saint Augustin comme le type de l'ami dans le monde romain, I, 236.

Heureux. Il n'y a personne qui ne le veuille être, IV, 168. — Ce qui peut nous rendre heureux ici-bas, III, 372-375. — Ce n'est point par les plaisirs des sens qu'on peut l'être, II, 150, 152. — De quel côté notre cœur doit se tourner pour être heureux, I, 254. — A quelle sorte de bonheur nous sommes appelés; quand et par où l'on y arrive, III, 178 et suiv., 276. — Unique moyen d'être heureux, III, 176, 196. — L'homme, pour être heureux, doit se tenir soumis à Dieu, II, 186. — V. *Bonheur, Béatitude, Félicité, Vie éternelle.*

HIÉRIUS, orateur et rhéteur de Rome. Saint Augustin lui dédie le traité *De Pulchro et apto*, I, 274 et suiv.

HIPPOCRATE, médecin grec, I, 230.

HIPPONE. Augustin y fonde un monastère, avant d'être évêque de cette ville, III, 86. — Explorations archéologiques du R. P. Delattre, etc. *Ibid.*

Histoire surprenante sur les signes astrologiques, II, 180 et suiv.

Histrions regardés comme infâmes par les Romains et non par les Grecs, I, 276, 277.

HOMÈRE. Augustin ne l'aimait pas durant son enfance, I, 76. — Dans ses fictions, il a attribué des dons divins à des hommes criminels, afin que leurs crimes ne paraissent plus des crimes, I, 82.

Homicide. Motif et mobile de ce crime, I, 132

Homme. L'homme d'après Pascal, Lamartine et le P. Secchi, I, 3, 4, — D'après Bossuet, III, 365. — Misère de l'homme. Sa petitesse ou sa grandeur en face de Dieu, I, 2 et suiv. — L'homme en Dieu, I, 10. — Rien dans la nature de si grand que l'homme, et c'est à quoi on pense le moins, III, 128. — Ce qu'il y a d'admirable dans l'homme, à ne considérer même que ce qu'on remarque en lui dès l'enfance, I, 102. — Ce que sont les hommes dans les premiers temps de l'enfance, I, 30. — L'homme est créé à l'image de Dieu, II, 94; IV, 192, 194. — Aucun homme n'est parfaitement beau, I, 270, 271. — L'homme est enclin au mal de bonne heure, 48., I — Ce que la chute de l'homme nous apprend, IV, 136. — De tous côtés il promène le poids de sa mortalité, I, 4. — Tout ce qui occupe les hommes n'est qu'amusement d'enfants, I, 48. — Quel est l'unique bien de l'homme, II, 206. — L'homme est fait pour

Dieu et il n'y a pour lui de repos qu'en Dieu, I, 5; II, 11, 12. — L'homme ne peut sortir des ténèbres sans la lumière de Dieu, I, 68. — L'homme est plus présent à lui-même qu'à Dieu et il ne connaît pas tout ce qui est en lui-même, III, 112. — On dit que l'homme juge des choses qu'il peut changer, IV, 198. — Pourquoi on aime l'homme, II, 14. — L'homme doit être réformé en vivant selon la volonté de Dieu, IV, 192. — L'homme spirituel ne juge pas de l'Ecriture, quand même quelque chose est obscur, IV, 198. — Il ne sait pas s'il est digne d'amour ou de haine, III, 112. — Conséquence morale et physiologique, de la création de l'homme, IV 194. — Bénédiction de Dieu sur la race humaine, IV, 204.

Honnêteté. Belle peinture de l'honnêteté, I, 148, 150.

Honte. Il y a une honte salutaire que produit la véritable sagesse, II, 92. — Dieu se sert de la honte pour presser le cœur, II, 312.

Horoscope. Incertitude des horoscopes, I, 230, 232.

Hortensius. Ouvrage de Cicéron qui est perdu. Sa lecture donna à saint Augustin l'amour de la sagesse, I, 172.

Humanités. Etude de ce qu'on appelle les exercices de classes, I, 88.

Humbles. Il n'y a qu'eux pour bien connaître Jésus-Christ, II, 228. — Ce que Dieu a réservé aux humbles. Eux seuls seront élevés dans la gloire avec lui, II, 244.

Humilité. Fondement de l'humilité, III, 82. — Jésus-Christ l'enseigne, II, 228. — Il a comparé l'humilité à l'enfance, I, 100. — Elle est nécessaire pour l'intelligence des Saintes Ecritures, I, 174; II, 240. — Pour participer aux Sacrements, I, 36. — Fruit de l'humilité. Elle nous rapproche de Dieu, I, 198. — On ne la trouve pas dans les livres des païens, II, 238, 242. — Les attributs de Dieu nous excitent à l'humilité, I, 22.

Hymnes et cantiques. Raison et époque de leur mise en usage dans les Eglises d'Occident, III, 40 et suiv. — V. *Chant.*

I

Idées innées en nous, III, 133, 135, 137. — Association des idées dans la réminiscence, III, 167.

Idolâtrie. Punition du mauvais usage que les philosophes ont fait de leur esprit, I, 18, 20.

IGNACE (Saint). Sur la fin de l'homme, I, 7. — Sur la damnation, II, 51.

Ignorance. Nous ne savons pas jusqu'où elle va, III, 354. — L'ignorance des secrets de la nature n'est pas un obstacle au salut, I, 290; II, 24, 296. — Ignorance de la divinité de Jésus-Christ, II, 230. — V. *Science, Savants.*

Illusions scientifiques d'Augustin, I, 220 à 232; III, 202 et suiv.

Imagination. Elle fait un grand tort à la raison, II, 224, 226. — Combien l'illusion de ses vains fantômes a de pouvoir pendant le sommeil, III, 202, 204.

Imitation. On imite plus volontiers ses semblables et ses amis, IV, 190. — Commencer par imiter les saints et ne plus s'attacher qu'à Jésus-Christ, IV, 192.

Immensité de Dieu. Comment il faut la concevoir, I, 13. — Conséquences pratiques de la présence de Dieu partout, I, 14.

Immoralité des fables païennes, I, 80 et suiv.

Immortalité. On n'en peut avoir le gage, tant qu'on laisse subsister volontairement la racine du péché, II, 16.

Immortel. Dieu seul est véritablement immortel, IV, 32.

Immutabilité. Différence entre l'immutabilité et le non changement, IV, 50. — L'homme, non sujet à l'immutabilité, passe comme l'ombre, I, 33.

Imparfaits. Unique espérance des imparfaits, III, 216.

Imperfections, péchés de ceux qui avancent dans la vertu, I, 200.

Impies. Il y en a de deux sortes, II, 252. — Ils sont comme l'ombre au tableau de l'univers, II, 10. — Leur affinité avec le monde inférieur, II, 218. — Ils ne peuvent fuir la présence de Dieu, II, 10.

Impressions. Force des premières impressions, II, 188, 190.

Impureté. Ses funestes effets, I, 171. — Degrés par lesquels Augustin fut amené à s'y livrer, I, 122, 123. — V. *Vice impur.*

Incarnation. Belles pensées touchant ce mystère, I, 266. — II, 58, 230. — Incarnation de Jésus-Christ, unique voie du salut, II, 228. — Jésus a pris l'homme complet, II, 232. — Quelle a été la fin de l'Incarnation, I, 54 et suiv., 268; II, 228. — Par le moyen d'une âme, le Verbe s'est uni à la chair de Jésus-Christ, II, 230. — Connaissance du mystère de l'Incarnation réservée aux chrétiens, II, 198. — L'Incarnation niée par les manichéens, II, 188. — L'Incarnation est le lait que la sagesse de Dieu donne à notre enfance, II, 228. — Notre foi à l'Incarnation sert à nous rendre plus coupables si nous demeurons encore attachés à la terre, I, 268.

Inclination. Obstacle à la volonté : elle enchaîne, et l'habitude emprisonne, II, 278. — Comme Augustin, on peut triompher des inclinations vicieuses, III, 103.

Indélicatesse. Ceux qui en ont envers les hommes n'en ont pas moins envers Dieu, II, 62.

Indulgence des parents pernicieuse aux enfants, I, 122. — Excès d'indulgence pour nous, sévérité pour les autres, III, 102.

Infini. Conception erronée de l'infini en Dieu, II, 156.

Informe. Ce que veut dire ce mot, IV, 7, 12, 23. — Comment se faire l'idée qu'il faut avoir de la matière encore informe, IV, 70 et suiv. — V. *Chaos. Terre.*

Inhumations. V. *Tombeaux, Sépulture, Caveaux, Mémoires, Funérailles, Morts.*

Inimitié. C'est peu de ne pas exciter ni augmenter l'inimitié, si on ne s'applique aussi à la faire disparaître, III, 56.

Iniquité. Saint Augustin l'appelle de la *graisse*, I, 124. — Ses causes, *ibid.* — Elle a beaucoup de sources; elle veut dominer, voir, jouir, I, 196 et suiv. — La volonté humaine détourne du bien vers le mal, II, 218. — On ne commence à vouloir connaître son iniquité que lorsque le cœur commence à se changer, II, 290.

Injures. Elles redressent quelquefois le cœur, III, 48.

Innocence. Belle peinture de l'innocence, I, 152. — C'est un don plus grand que la pénitence, II, 264 et suiv. — La prière et l'action de grâces en sont la sauvegarde, I, 142 et suiv., 291. — Les innocents ne doivent pas moins remercier Dieu que les pécheurs, I, 144.

Inquiétudes. Il en est dans tout état, I, 210. — Ce sont les suites du péché, II, 10. — Inquiétudes d'esprit, II, 188. — Desseins de Dieu sur les esprits inquiets, II, 192.

Inspiration. Ce qui empêche d'entendre la voix de Dieu, I, 262.

Insuffisance. Il est plus beau d'avouer son insuffisance que d'être le mieux instruit du monde, II, 232-236.

Insulteurs. Nom de certains écoliers de Carthage, frondeurs, brise-tout, I, 170.

Intelligence. Qu'est-ce que l'intelligence? II, 224. — La promptitude de l'intelligence et du discernement est un don de Dieu, I, 288, 291. — Avec elle il faut chercher Dieu, I, 186. — C'est la récompense de la soumission, IV, 162. — Don d'intelligence réservé aux parfaits, III, 138; IV, 174. — Condition nécessaire pour arriver à l'intelligence, IV, 176, 250. — Comment saint Augustin donne ce nom à l'esprit, II, 225.

Intempérance. Principe des crimes qui mènent à se corrompre soi-même, I, 282.

Intention. Elle donne leur qualité à nos actions, en fait tout le prix, I, 202; IV, 218, 220. — Les meilleures choses deviennent mauvaises quand on les fait par de mauvaises vues, I, 64. — On doit toujours bien juger de l'intention des gens de bien, II, 90.

Invoquer Dieu. Qu'est-ce à dire? I, 6, 10. — L'invocation doit-elle précéder la louange? I, 4, 5. — C'est par la foi qu'on invoque Dieu et c'est en l'invoquant qu'on le cherche, I, 6. — Nous l'appelons en nous, pour qu'il y vienne par la grâce, I, 10-13. — V. *Prière*.

ISAIE. C'est celui des prophètes qui a le mieux prédit l'Evangile, III, 34. — Il fut ordonné à Augustin de lire Isaïe pour se préparer au baptême, comme faisait l'eunuque de la reine de Candace. — Difficultés de ce livre, III, 34, 35. — V. *Gentils*.

Ivresse. Réflexions sur la joie d'un homme ivre, II, 104.

J

JACOB bénissant les enfants de Joseph, II, 200; III, 228.

Jamais. Ce mot ne peut s'employer quand on parle de ce qui est avant tous les temps, III, 376.

JANET (Paul), académicien, traducteur des *Confessions*. Préface, I, XXXVIII.

JEAN CHRYSOSTOME (Saint). Pensée sur les Saintes Ecritures, IV, 108, 109.

JERUSALEM. Ce qu'est la Jérusalem céleste, IV, 54. — C'était le seul objet de l'amour de saint Augustin. *Ibid.* — Le caractère de la Jérusalem céleste est la simplicité et la pureté, III, 236. — Ce que Dieu est à l'égard de la Jérusalem céleste, IV, 54.

JESUS-CHRIST. Il avait une âme et une intelligence comme le reste des hommes, II, 230 et suiv. — Il est au-dessus de tous les hommes, non seulement par sa sagesse, mais encore par sa personne, II, 230, 232. — Comment il faut le concevoir, III, 300, 302. — Les Manichéens niaient la réalité de la chair de Jésus-Christ, II, 188. — Ils faisaient passer sa Passion pour fantastique et imaginaire, II, 46. — Avant d'être converti, Augustin le croyait comme eux, II, 230, 232. — En tant qu'homme, Jésus est médiateur ; en tant que Verbe, il est égal à Dieu, II, 228; III, 262. — Il est médiateur mortel avec les hommes, juste avec Dieu. Le sang du Christ bu et offert par Augustin est le prix de notre rançon, III, 266-270. — C'est par la foi en sa mort que les saints de l'un et de l'autre Testament sont sauvés, III, 266. — Personne ne lui rendra un sang innocent, ni le prix auquel il nous a rachetés, III, 84. — C'était peu pour lui d'enseigner par ses paroles, s'il n'eût enseigné par ses actions, III, 108. — Son infirmité enseigne l'humilité, II, 228 ; et le mépris du monde, I, 266 et suiv. — Où on le trouve, III, 300. — Il faut chercher Jésus-Christ dans l'Ecriture Sainte, II, 238; III, 278 et suiv. — Il ne se trouve nulle part ailleurs, II, 196, 198. — On ne peut être uni à Jésus-Christ que par l'humilité, II, 228. — Ce qui le rendait capable de toutes les actions des autres hommes, II, 230, 232. — Vraie cause de la victoire qu'il a remportée sur le démon par sa mort; comment il a vaincu la mort, sujet d'espérance pour nous, II, 242-244. — Pourquoi il a quitté la terre, I, 268. — Les premiers chrétiens l'appelaient le *poisson* par

excellence, IV, 187. — Sa vie est une sublime leçon de charité et d'humilité, II, 238; III, 108. — Ceux qui se fient à ses paroles en éprouvent la vérité. Il est la voie par où il faut marcher, II, 236; qui mène à l'immortalité, II, 18. — Jésus, en descendant jusqu'à nous, nous a enseigné à monter jusqu'à lui, I, 268. — Il est le fondement de notre espérance, III, 268. — Sans lui on est perdu sans ressource, II, 238. — Ce que Dieu fait par lui à l'égard des hommes, III, 282. — Jésus-Christ est l'Epoux des Cantiques qui ne se montre qu'à travers les treillis, IV, 164. — V. *Incarnation, Nom de Jésus, Verbe.*

Jeunesse. Reproche sur la manière d'élever la jeunesse, I, 82 et suiv. — Jeunesse sans Dieu, I, 168. — Il faut la discipliner, I, 62. — La porter à aimer les louanges de Dieu, I, 89. — Ses vices passent à un autre âge de la vie, I, 99, 100. — Par dix degrés elle arrive à l'impiété, I, 122. — L'amener à la tempérance dans le boire et le manger, II, 48. — Les jeunes gens se portent aisément au mal qu'ils voient faire, I, 118 et suiv. — Jusqu'où va l'emportement des jeunes gens qui s'abandonnent au vice, I, 120. — V. *Compagnies, Déréglements.*

Jeux. Ce qu'étaient les jeux du cirque, I, 110 et suiv. — Amour du jeu. Jeux des enfants et jeux des hommes, I, 49, 50. — V. *Enfants.*

Joie. Se réjouir de Dieu et pour Dieu, c'est le ciel, III, 176. — La joie est l'unique mobile de tous les cœurs. Tout le monde désire avoir de la joie, III, 168, 172. — La grandeur du péril auquel on échappe fait celle de la joie qui lui succède, II, 266. — Il y a joie et joie, II, 106; IV, 218. — Les saints ne se trouvent pas heureux par toute sorte de joie, IV, 218. — Laquelle produit l'amour des choses de la terre, I, 108. — Les vaines joies sont de véritables sujets de larmes, III, 196. — Ce qui peut faire la joie des chrétiens, III, 94, 304. — Celle qu'on a des bonnes œuvres qu'on voit faire sert de nourriture, IV, 216, 218. — Il n'y a de véritable joie que celle qui se trouve en Dieu, III, 64. — Par où l'on entre dans la joie du Seigneur, I, 152. — La joie de Dieu et celle des créatures qui jouissent de lui est inaltérable, II, 264, 266. — Il y a une joie qui n'est que pour les justes et non pour les impies, III, 178, 180. — Une grande joie est précédée d'une tristesse plus grande, II, 266. — Toute joie causée par les créatures est vaine, II, 106, 107. — La joie venant de Dieu est au-dessus de toutes les créatures, III, 64. — Réjouissance plus vive suivant l'importance des convertis, II, 264, 265. — V. *Conversion.*

JOSUÉ. A son ordre, le soleil s'arrêta, mais le temps marcha, III, 346.

Jouissances. Il n'est pas possible de jouir de Dieu et des créatures, III, 258, 259. — A quel prix on se procure les jouissances, II, 105. — Les jouissances spirituelles valent mieux que les sensuelles, I, 263, 265.

Jour. Tant que le soleil demeure sur l'horizon, il est jour, III, 346. — Ce que comprend le mot *jour*, III, 348. — Pourquoi il n'est pas fait mention de jours quand l'Ecriture parle des choses tirées de la matière, IV, 40, 42. — Explication allégorique de la séparation que Dieu fit du jour et de la nuit, III, 116; IV, 174, 178. — Eternelle durée du septième jour, IV, 246. — V. *Temps, Moïse*.

JOVINIANUS au monastère de saint Ambroise, II, 286.

Jugement de Dieu. Puissance de la pensée de la mort et du jugement sur l'esprit d'Augustin, II, 150. — Malheur même au juste, si Dieu juge sans miséricorde, III, 82.

Jugement des hommes. Misère de ceux dont les jugements des hommes gouvernent les inclinations, I, 274, 276. — Jugements de Dieu différents des jugements des hommes, I, 202. — En quel sens l'homme spirituel est juge, IV, 198.

Jugements téméraires. Il faut les éviter, I, 202; III, 103. — Excuser au moins l'intention, I, 203.

Juger. Il est rare de savoir juger des choses indépendamment de la manière dont elles sont dites, I, 14, 28. — Tant qu'on aime les choses du monde, on n'en saurait juger sainement, III, 118. — Combien il faut être circonspect dans le jugement des affaires, pour ne pas s'exposer à condamner témérairement des innocents. II, 120. — A la faveur de quelle lumière jugeons-nous les choses? II, 222.

JULIEN l'apostat. Empereur qui défendit aux chrétiens d'enseigner les lettres humaines, II, 274.

JUMEAUX. Constellation des Jumeaux, II, 182.

JUNON. — V. *Virgile*.

JUPITER. Pourquoi la poésie nous représente Jupiter tonnant et adultère, I, 82; versant une pluie d'or, I, 84.

Justes. Ils obéissent suivant l'ordre divin, I, 202. — Ils peuvent être comparés aux astres, IV, 172. — Caractère des vrais justes, III, 108. — Ce qui fait leur misère ici-bas, III, 256, 258. — Dieu seul leur fait plaisir, I, 266 et suiv. — Ils se réjouissent du bien

et s'attristent du mal qu'ils trouvent dans les autres, III, 106. — Combat des vaines joies contre de salutaires douleurs et des douleurs tout humaines contre de saintes joies dans le cœur du juste, III, 196. — Les plus justes ont sujet de craindre, I, 94, 95.

Justice. On n'échappe point à la justice de Dieu, II, 10. — Justice éternelle invariable, quoiqu'elle ordonne tantôt une chose, tantôt une autre, I, 190, 192. — Ce que c'est que la justice intérieure, et ce qu'elle se propose, I, 190. — Elle nous apprend où nous devons porter notre amour, I, 194; III, 248. — La vie et la paix en sont la récompense naturelle, IV, 244. — En quel sens nous sommes appelés justice de Dieu, IV, 48. — La justice intérieure règle ses jugements sur la rectitude de la loi divine, I, 190.

Justification. Economie de la justification de l'homme, IV, 150.

JUSTINE, impératrice, mère de Valentinien le Jeune, séduite par les Ariens; elle persécutait saint Ambroise, III, 40. — Ce qui modère sa fureur, III, 42.

L

LANDRIOT (Mgr). Mot sur la prière, IV, 110.

LAMARTINE (De) Critique des *Confessions*. Préface, XVII. Citation du journal de sa mère, I, XXXVIII. Sentiment du poète sur l'isolement, I, 246. — Sur la grandeur de l'âme, I, 4. — Sur le temps, III, 342.

Langage. Comment l'enfant apprend à parler, I, 40 et suiv. — Nous parlons de peu de chose au propre, III, 344. — Langue étrangère, I, 76. — Langage des signes, I, 42. — Langage de la création, III, 115-116. — V. *Parole, Rhétorique.*

LA MENNAIS (De) Sur la lecture de l'Ecriture Sainte, IV, 88.

Langues envenimées. Usage raisonnable de la langue, I, 43; III, 54, 56, 59.

Larcin. Condamné par la loi de Dieu gravée dans le cœur de l'homme, I, 126. — Ce qu'Augustin aima dans le larcin, I, 146.

Larmes. Sang d'un cœur percé de douleur, I, 241; II. — Elles sont des sacrifices, III, 78. — Pourquoi elles sont douces aux malheureux, I, 240, 242. — Elles sont le plaisir et la joie des pénitents, II, 12; et des justes, III, 38. — Larmes de Monique, I, 208, 216; II, 40, 43, 48, 80. — V. *Pleurs, Chant.*

Lassitude. Où l'on peut trouver du repos à la lassitude que produit le péché, II, 188.

Latin. Le latin était la langue vulgaire à Carthage du temps d'Augustin, I, 76. — Il l'apprend par la seule attention de son esprit, I, 76.

LAURENTIE. Sur les spectacles, II, 118.

Lentilles. Celles d'Egypte étaient renommées. — Ce que figuraient celles qui tentèrent Esaü, II, 198.

Lecture. Utilités de la lecture des vies de saints, II, 294, 298. — V. *Livres.*

Lèpre. Ame lépreuse, III, 8.

LE QUERDEC (Yves). Citation sur l'éducation, I, 73.

Lettre. La lettre tue, l'esprit vivifie, II, 70, 96, 97. — V. *Saint Ambroise.*

Lettres. On a érigé en belles connaissances des fables et des contes d'enfants, I, 68. — Les premiers éléments des lettres sont ceux où il y a le plus de solidité et qui sont le plus en usage, I, 74. — Des lettres grecques et latines, I, 77.

Liaisons ou amitiés coupables, leurs dangers, I, 146-150. — V. *Amitiés*.

Liberté. L'usage d'une liberté illicite est un péché, I, 128. — Celle que les méchants prennent de faire ce qui est défendu est un véritable esclavage, I, 140, 168. — Fausse liberté, I, 198.

Libertin. Le bon sens veut qu'on examine ce que les libertins supposent comme étant fort clair, II, 130.

Libre arbitre. Cause du péché, II, 166. — Comment saint Augustin le découvre, II, 166, 218. — Dire qu'on ne croit que par sa volonté, ce n'est pas nier le libre arbitre, II, 181.

Littérature profane. Fruits qu'on en retire, I, 72. — V. *Education*.

LITTRÉ. Sur sa mort, III, 29.

Livres païens. Ils n'enseignent pas l'humilité, II, 228, 238. — Triple danger qu'ils renferment, II, 236, 237. — Ils n'indiquent pas le chemin du salut, II, 236, 240, 242. — A quoi sont-ils utiles, I, 174; II, 201, 243. — Science et vanité des livres platoniciens, II, 236 et suiv.

Loi. Dieu a donné aussi la loi temporelle, I, 202. — Nécessité des lois, I, 77. — Caractère de la loi de Dieu, I, 114. — Comment on prend plaisir à la violer, I, 138. — Les lois immuables que Dieu a établies sont la seule voie par où l'on arrive au salut éternel, I, 94. — Il faut faire ce que Dieu ordonne, quand même ce serait contraire aux lois de quelque société particulière, I, 194, 196. — On est obligé de suivre celles du pays et des sociétés où l'on se trouve, I, 194. — D'où vient qu'il y a diverses pratiques extérieures, puisque la loi étern elle est immuable, I, 190. — Injustice de ceux qui se plaignent de la différence des lois extérieures, *Ibid.* — La loi du péché, II, 279.

Loisirs. Comment Augustin les utilisait, III, 278.

Louanges. La louange est la compagnie d'une vie bonne. Il ne faut pas vivre mal pour repousser les louanges, III, 246 et suiv. — Mépris des louanges, I, 278. — La louange des hommes ne servira de rien au jugement de Dieu, III, 243, 244. — Danger qu'il y a même dans le mépris des louanges, *Ibid*, III, 258. — Etat malheureux de ceux qui sont plus touchés des louanges que le

bien attire que du bien même, III, 244. — Les louanges sont des tentations par le mépris même qu'on en fait, III, 248. — Quelle vanité de vouloir être loué des hommes, III, 242. — Dieu ordonne de tempérer l'amour des louanges. *Ibid.* — Il est difficile de connaître comment on est à l'égard des louanges, III, 246, 248. — On peut n'envisager dans les louanges que l'intérêt du prochain, *Ibid.* — Quelles louanges affligent les justes, III, 248. — Les louanges font aimer ceux qu'on ne connaît pas, I, 278. — Comment il faut recevoir la louange, III, 246-250. — Dieu est digne de toute louange, I, 2; II, 8. — Désir de louer Dieu, I, 2. — L'homme loue Dieu par lui-même et les autres êtres par la bouche de ceux qui les considèrent, II, 8. — V. *Invoquer, Gloire vaine.*

Louer. Il est au-dessus de la force des hommes d'entreprendre de louer Dieu, I, 4. — L'homme trouve son bonheur et son plaisir à louer Dieu, *Ibid.* — Comment les ouvrages de Dieu le louent, II, 208; IV, 238, 239. — Toute créature loue Dieu. Celui qui veut être loué par les hommes lorsque Dieu le condamne ne sera pas absous par les hommes au jugement, III, 244.

LOUIS XIV. Mot sur l'homme charnel et spirituel, II, 297.

LUDGARDE (Sainte) préférait l'intelligence des Ecritures au don des miracles, IV, 106.

Lumière sensible. Reine des couleurs, elle assaisonne cette vie mortelle de mille douceurs, d'ailleurs dangereuses, III, 226. — Elle est au-dessous de celle qui éclaire l'esprit, III, 228. — Sens de ces mots : que la lumière soit faite, IV, 124, 144. — Signification allégorique de la séparation des ténèbres et de la lumière, IV, 131, 158, 172, 178. — Lumière antérieure au soleil, IV, 124. — Tristesse causée par l'absence de la lumière, III, 226. — Différence entre la lumière créée et la lumière incréée, III, 226-230. — Entre la lumière de la foi et la lumière de claire vision, IV, 24 et suiv. — Prière de Képler, IV, 180. — V. *Rayons.*

Lumière éternelle. Dieu lumière immuable, II, 202. — Qu'est-ce que la lumière divine et la lumière corporelle, III, 228. — De quelle manière la lumière éternelle est au-dessus de tout, II, 202. — C'est par la charité qu'on la connaît. Elle ne se voit que des yeux du cœur pur, II, 203. — Ce qui nous empêche de voir la lumière intérieure, IV, 40. — D'où nous vient ce que nous avons de lumière, I, 282; IV, 150. — Par où les natures spirituelles deviennent lumière, IV. 124. — Pourquoi des créatures sont appelées lumière, IV, 178, 180. — Différence entre cette lumière et la lumière primitive, *Ibid.* — Du Saint-Esprit, comme du

Verbe, vient l'illumination divine, nécessaire pour connaître la vérité, IV, 144, 145.

Lune. Les manichéens croyaient que la lune était de l'essence de Dieu, I, 182. — Elle console la nuit, IV, 178, 234.

Lutte de l'esprit avec la chair, II, 110, 138, 190, 302, 312. — Luttes intimes de saint Augustin, II, 110, 274 et suiv.; 293, 294, 296. — V. *Combat. Guerre.*

Luxe. Ce qu'il affecte, I, 136.

Luxure. Bonheur de l'esprit grossier, II, 151.

M

MADAURE. Ville où saint Augustin étudia les lettres, la musique et l'astrologie, I, 44.

Magistrats. Seuls ils avaient droit de présider aux spectacles, I, 50.

Main qui soutient tout, saint Augustin appelle ainsi la vérité divine, II, 216.

Maître. Dieu seul est le maître qui donne la science aux hommes, III, 302.

Maître (Le). Livre écrit par saint Augustin. Adéodat est son interlocuteur, III, 36.

Maîtres. Leur devoir est d'inspirer aux élèves le zèle pour Dieu, I, 36 ; et de les rendre capables de défendre leur foi, I, 44, 58. — Ce ne sont pas eux qui nous instruisent, mais la vérité éternelle dont ils sont les instruments, III, 300. — Maîtres aussi enfants que les enfants eux-mêmes qu'ils châtient, I, 48.

Mal. Pour Dieu immuable le mal n'est pas, II, 210. — Quels que soient les maux, il reste dans sa perfection, II, 211. — D'où vient-il? II, 166, 178; I, 280. — On le commet toujours par intérêt, I, 130. — Le souverain mal, c'est le péché, I, 282. — Le mal n'est pas une substance. Il en est comme l'ennemi, II, 54, 208, 219. — Il n'est que la privation du bien, I, 188; II, 208, 220. — Tout mal est péché ou peine du péché. Dieu punit justement par le péché, II, 168. — Il fait contribuer au salut des âmes le mal même que font les méchants, III, 52. — Sentiment impie des Manichéens sur le principe du mal, I, 280; II, 52, 188. — A l'égard de Dieu, ni à l'égard de l'univers, il n'y a rien que l'on puisse appeler mal, II, 210. — Comment certaines choses paraissent des maux, *Ibid.* — Tout ce qui paraît mal est bon en soi, II, 211. — Ce qu'on cherche dans le mal même est quelque chose de bon, mais il n'est pas où on le cherche, I, 134 et suiv. — Heureux qui n'a point connu le mal, II, 136. — L'applaudissement qu'on donne au mal parmi les jeunes gens corrompt les meilleurs naturels, I, 170. — Ce qu'il y a de mal en nous, II, 274, 302, 306. — Il est clair que le mal que nous faisons ne vient que de nous-mêmes, II, 168. — Celui qu'on fait malgré soi n'est point tant un péché qu'une punition, *Ibid.* — On fait souvent le mal pour le mal, I, 126. — Sur qui tombe le mal que nous faisons, I, 94, 196. — La corruption de

l'homme va jusqu'à lui faire sentir de la joie du mal d'autrui, I, 148-150. — Quel péché c'est de se faire un plaisir des maux d'autrui, I, 196. — Plus nous sommes près de sortir de nos maux, plus nous les voyons clairement, II, 318. — A qui nous sommes redevables de la guérison de nos maux, III, 84 ; et même d'avoir évité le mal, I, 142. — Unique ressource qu'on peut avoir dans ses maux, I, 240. — V. *Péché*.

Mal de dents. Comment saint Augustin s'en guérit, III, 32.

Maladie longue et douloureuse d'Augustin à Rome, II, 46.

Malgré soi. Le bien qu'on fait malgré soi n'est pas un bien, I, 62-65. — Dieu ne force personne ni au bien ni au mal, II, 168. V. *Liberté, Libre arbitre*.

Malheur. Comment l'on doit regarder ce qu'on appelle les malheurs de la vie, III, 94. — Le plus grand de tous les malheurs est de se tromper sur ce que l'on croit permis ou défendu, II, 38.

Malice déjà sensible dans les enfants, I, 34 et suiv.

Malignité et corruption de la nature humaine, I, 65.

Manger (Le). Comment les saints regardent la nécessité de boire et de manger, III, 214. — Par où pèche-t-on en cela, *Ibid.* — Règle à suivre pour le boire et le manger, III, 210, 213. — Il ne faut condamner personne sur la qualité de sa nourriture, III, 212. — Qu'est-ce que la nourriture des forts, II, 204. — Comment arriver à la mesure nécessaire du manger et du boire, III, 200, 210, 214. — V. *Tempérance, Sobriété, Aliments, Nourriture*.

MANICHEE ou **MANES**, son nom, I, 180. — Ses livres sont remplis de mensonges. Ils contiennent beaucoup d'erreurs sur Dieu et les éléments, I, 180, 181 ; II, 18, 26, 34. — Son impudence et sa témérité, II, 24-26. — Ses rêveries. Il voulait persuader que le Saint-Esprit habitait personnellement en lui, II, 24. — Il a beaucoup écrit sur les choses de la nature, II, 20. — Son extravagante ignorance, II, 18, 20. — La Providence de Dieu a permis que Manichée fît le docteur sur les choses de la nature auxquelles il n'entendait rien, *Ibid.* — Triple erreur manichéenne dont Augustin fut victime, I, 188. — Erreur sur la substance de Dieu, II, 161, 162, 163. — Sur les deux esprits, II, 306, 308. — Le manichéisme était le grand danger de la foi du temps de saint Augustin, III, 109. — Premières atteintes à la foi manichéenne chez Augustin, II, 34.

MANICHEENS. Leurs erreurs, I, 188 et suiv. — Leurs rêveries, I, 204; II, 24. — Leur caractère. Ils sont orgueilleux, verbeux et

trompeurs, I, 180. — Leurs fables sur les deux principes, sur les éléments, I, 180; II, 26, 214. — Sur le figuier qui pleure, I, 204. — Sur le mélange et l'antagonisme du bien et du mal, I, 205. — Sur les élus et les *Auditeurs*, I, 222; II, 52. — Ils disent que tous les petits animaux et ce qui tient à la terre par racine vient du mauvais esprit, IV, 228. — Ils regardaient Jésus-Christ comme une partie tirée de la lumière divine pour notre salut, II, 58. — Ils nient la naissance et la vérité du corps de Jésus-Christ, II, 58; III, 18. — Ils disent qu'en un même corps il y a deux âmes luttant l'une contre l'autre, quand la chair lutte contre l'esprit, II, 306, 308. — Ils méprisent les patriarches, I, 190, 192. — Ils disent que le Nouveau Testament a été altéré, II, 60. — Plusieurs de leurs principes réfutés, II, 162, 163; IV, 18, 228. — Argument de Nébridius pour les confondre, II, 162, 163. — Leurs livres seuls suffisaient pour détromper ceux qui étaient tombés dans cette hérésie, I, 214, 216. — Les manichéens faisaient profession d'une grande continence. Elle était fausse, II, 114. — Ils croyaient à l'existence des supplices pour les méchants, II, 151. — Rupture définitive d'Augustin avec les manichéens, II, 70. — V. *Discussion*.

Marché. Il y en a qu'on ne tient que jusqu'à midi, I, 190.

Marcher. Il faut marcher, quelque peu de lumière luise encore, II, 240. — Ce qui nous fait marcher vers Dieu, IV, 140.

Mariage. Il impose aux épouses l'obéissance, III, 54. — Mariage et célibat, II, 136. — Règles auxquelles doit se borner le commerce du mariage, I, 112. — A quoi se réduit ce qu'il y a d'honnête dans le mariage, I, 112; II, 136, 138. — Il est avantageux de ne pas se marier, I, 142, 252. — Quel est le but de l'amour conjugal, I, 224. — Celui que se proposait Augustin en désirant ses liens. L'honneur du mariage consiste dans la génération et l'éducation des enfants, II, 138. — Il n'est pas imposé de se marier, I, 112; II, 252. — Mariage en opposition avec la vie de communauté, II, 143, 144. — V. *Concorde. Epoux*.

MARIE. Pour l'honneur de Jésus-Christ, Augustin ne veut pas qu'il soit question de péché quand on parle de Marie, II, 58, 230-232.

Martyrs. On portait des oblations sur les tombeaux des martyrs en Afrique, II, 84. — Saint Ambroise le défendit à Milan, *Ibid.* — Ce qu'on doit envisager principalement dans les honneurs qu'on leur rend, II, 84-87.

MASSILLON. Paraphrase de ces mots : à quel autre crierai-je ? I, 22. — Lutte d'Augustin, II, 293.

Mathématiques. La mémoire des mathématiques ne vient pas des sens, III, 140.

Matière. Ce que c'est que la matière commune des choses, III, 288. — En quel sens la matière a précédé les choses qui en ont été tirées, III, 292; IV, 12. — Matière informe, ouvrage de Dieu, III, 290, 22; IV, 12, 74. — Pourquoi elle n'est pas éternelle, III, 309. — Elle n'est pas le néant, IV, 24, 38. — Mais un moyen terme entre le néant et la terre organisée, IV, 18, 24, 36, 38. — Comment il faut la concevoir, IV, 18, 38. — Fausse idée qu'Augustin en avait au commencement, IV, 18. — Pourquoi il l'appelle informe, IV, 12, 14, 16, 18. — La matière vient du néant et tout vient d'elle, IV, 13, 22. — Que l'esprit humain s'efforce de connaître la matière en l'ignorant, ou de l'ignorer en la connaissant, IV, 16. — Elle n'est pas la cause du mal, II, 176. — La matière cosmique est un être *secundum quid*, IV, 17. — Sa nature indéterminée, IV, 22, 23. — Elle est la source des êtres corporels, IV, 24-26, 102; mais elle n'a pas eu la priorité du temps: elle ne préexistait pas à la création, IV, 102.

Matin. Pourquoi il est fait mention du matin et du soir à la création de diverses choses particulières, IV, 238.

Mauvais. Comment l'homme l'est devenu, I, 296. — Différence entre ce qui ne l'est que par rapport aux circonstances des temps et ce qui l'est en soi, I, 194; IV, 134.

Mauvaise foi des étudiants de Rome, II, 62. V. *Etudiants*.

Méchants. Dans leur perversité même, ils ne cherchent qu'à se rendre semblables à Dieu en quelque chose, I, 138. — Combien leur compagnie est funeste I, 150. — Ils entrent dans l'ordre des créatures de bas étage à proportion qu'ils s'éloignent de Dieu, II, 218. — Ils n'ont de mal que celui qui est une suite naturelle de leurs œuvres, I, 132. — Ils ne sauraient échapper à Dieu, II, 10. — Quelle est la plus terrible punition des méchants, II, 40. — V. *Impies*.

Médecin. Dieu est le médecin qui préserve les justes de maladies et guérit celles des pécheurs, I, 144, 145.

MÉDÉE s'envolant, I, 184.

MÉDIATEUR. Il fallait que le médiateur ressemblât à Dieu, III, 266 et suiv. — Le démon est un faux médiateur, III, 262. — Jésus-Christ seul est le vrai. Il n'est médiateur qu'en tant qu'homme, III, 266, 282.

Méditation. Ses avantages, III, 258, 259, 278, 280.

Mélodie. Son utilité dans le chant ecclésiastique, III, 222. — V. *Chant.*

Mémoire. Puissance de la mémoire, III, 124, 128, 158. — C'est une faculté de l'esprit; diversité de ses opérations, III, 132. — La mémoire comparée à l'esprit, III, 126, 146. — Elle est le visage de l'âme, III, 130; comme l'estomac de l'esprit, III, 146. — Les oiseaux et les animaux ont la mémoire sensitive, III, 143, 160. — Phénomènes merveilleux et capacité de la mémoire. Elle contient les images de toutes les choses sensibles, III, 126, 128, 132, 332; les sciences et les arts sans image, les nombres, les dimensions, III, 132 et suiv.; se souvient des actes et des affections, III, 142; ne sent pas le trouble, III, 126, 146; se souvient de l'oubli, III, 142, 153 et suiv. — Où elle trouve Dieu, pour arriver à la béatitude, III, 158-183. — Comment les passions sont dans la mémoire, III, 146; et l'oubli lui-même, III, 152, 154. — Comment on cherche ce que la mémoire avait perdu, III, 162; et comment on l'y trouve, III, 164. — Etude sur la mémoire, sa beauté, ses richesses, son étendue : du VIII[e] chap. au XIX[e], t. III, 124-167, 184-190. — Lois de la mémoire, III, 166. — Augustin n'y distingue rien sans Dieu, III, 256. — La mémoire est le présent du passé, III, 338.

Mémoires. Chapelles des martyrs, où l'on a coutume de célébrer la messe, II, 42, 44; III, 67, 68. — Saint Ambroise défend qu'on vienne y manger, II, 84. — V. *Saint Cyprien, Martyre.*

Mendiant. Histoire d'un mendiant ivre et joyeux, rencontré par hasard. Réflexions de saint Augustin, II, 105. — Nous sommes tous les mendiants de Dieu, II, 126.

Mensonge. L'homme le tire de son propre fonds, IV, 212. — Dieu ne peut être associé au mensonge, III, 261. — Augustin demande d'en être préservé, III, 278.

Mentir à Dieu et à soi-même, ce que c'est, III, 260.

Mépris du monde. Jésus-Christ l'enseigne, I, 269. — Dialogue entre les vanités mondaines et l'âme pure, II, 314, 315, 316. — Il faut mépriser les jugements et les calomnies des hommes, I, 112; les louanges, I, 274.

Mer. Ce qu'elle signifie, IV, 168. — Sens mystique, IV, 188. — Explication allégorique de ses productions, IV, 182 et suiv.

Mère. Bienfaits du lait maternel, I, 24. — A l'amour pour sa mère on mesure le cœur d'un enfant, III, 78. — V. *Monique.* — Elle

convertit son mari et son fils, III, 56. — Influence de la mère, I, 56,61; III, 86. — V. *Enfants, Education.*

Mérites. Nos mérites sont un don de Dieu, III, 82; I, 142.

MERMILLOD (Mgr). Belle page sur les ascensions de l'âme de saint Augustin, IV, 252.

Messe. Doute d'une protestante Mme de Strafford. Réponse de Mgr de la Mothe, III, 68, 69. — Augustin offre le Saint Sacrifice, III, 270.

Mesure du temps, III, 340. — Par les actions, non par les années, III, 364 et suiv. V. *Temps.*

MILAN. On demande à Augustin d'y professer la rhétorique, II, 66. — Monastère près de cette ville, II, 284. — Sainte Monique à Milan, II, 78.

Ministres de Jésus-Christ. Comment faut-il entendre ce mot? III, 242; IV, 240. — Il est prescrit de leur venir en aide, IV, 242.

Miracle. Y a-t-il péché à demander un miracle, I, 164; III, 264.

Misérable. On est misérable quelque part qu'on soit hors de Dieu, IV, 136. — On l'est dès qu'on livre son cœur à l'amour des choses qui passent, I, 240, 242.

Misère. Comment il faut l'aimer, I, 162; III, 196. — Les misères augmentent à mesure que nous entrons plus avant dans le commerce des hommes, I, 42. — Nous sommes sensibles à tout, excepté à nos véritables misères, I, 68. — Nous voyons ce qui les entretient et nous n'avons pas le courage d'y renoncer, II, 152. — A quoi nous devons nous en prendre de toutes nos peines et de toutes nos misères, III, 196 et suiv. — V. *Douleur.*

Miséricorde divine, III, 82. — Elle vole autour de nous comme un oiseau autour de ses poussins qu'il craint de perdre, I, 169. — Quel est le plus grand effet des miséricordes de Dieu sur nous, III, 199. — La miséricorde de Dieu est d'autant plus grande pour les pécheurs, qu'elle les épargne moins, I, 158. — Sur quel fondement on peut espérer miséricorde, I, 82. — Se souvenir en même temps de la justice de Dieu, I, 94. — Ne compter que sur sa miséricorde pour le pardon de ses péchés, I, 20. — En quoi consiste le fruit qui se trouve dans les œuvres de miséricorde, IV, 216. — V. *Œuvres, Jugement.*

Miséricordieux. Quels sont ceux qui sont vraiment miséricordieux, I, 162 et suiv.

Modestie. Elle fait plus d'honneur que la science, II, 34.

Mœurs. Il faut éviter ce qui blesse les mœurs de quelqu'un, I, 194. — Mœurs désordonnées, I, 156.

MOISE auteur de la Genèse, interprète inspiré du Saint-Esprit, III, 284, 285, 336; IV, 28, 44, 56, 58, 68; IV, 106 et suiv. — Il connaît aussi la tradition, IV, 45. — Il a rapporté tout ce qu'il a écrit aux deux commandements de la Loi, IV, 86. — Aucun sentiment n'a droit à se dire le seul vrai sens de Moïse, IV, 80. — Tous les sens vrais pour l'interprétation de la Genèse peuvent avoir été dans la pensée de Moïse, IV, 108. — Pourquoi il ne fait pas mention de jours en parlant de la création du ciel et de la terre en général, IV, 28. — Exactitude de son récit, IV, 56, 68. — Position de Moïse vis-à-vis de la critique moderne, IV, 56, 57, 71, 82, 90, 111.

Monade. Une nature bonne, I, 280.

Monastères. Réunion de monastères, ils ont rendu les déserts fertiles en fruits de sainteté, II, 284. — V. *Milan.*

Monde. Il n'est avantageux qu'aux fidèles de ne pas aimer le monde, IV, 186 et suiv. — Mépris du monde, I, 258, 262; II, 316; III, 64. — Comment le monde physique a été fait, III, 286. — C'est un aveuglement de demander pourquoi il n'est pas éternel, puisque la volonté que Dieu a eue de le créer est éternelle. Condition de toutes les choses du monde, III, 308. — La fuite des choses agréables que le monde présente fait vivre l'âme; la recherche la fait mourir, II, 62. — La création du monde, image de l'institution de l'Eglise, IV, 150. — Sur la création, V. *Terre.*

MONIQUE (Sainte). Epouse de Patricius, mère d'Augustin, I, 118. — Elle fut élevée avec soin, III, 47; dans une famille chrétienne où la piété était en honneur. Sa bonne éducation fut surtout l'œuvre d'une vieille servante. On lui apprit à connaître Jésus-Christ. Elle obéissait à ses parents en vue de Jésus-Christ, III, 48. — Elle s'était un peu adonnée au vin, mais se défait de cette habitude aux reproches d'une domestique qui lui adresse l'épithète de buveuse de vin pur, *meribibula*, III, 50. — Mariée à Patricius, elle lui obéit comme à un maître, s'efforçant de le gagner à Dieu, III, 54, 56. — Comment Augustin parvint à la quitter pour aller de Carthage à Rome, II, 38. — Sa tendresse pour son fils, II, 42, 48. — Elle va le retrouver à Milan, II, 78. — Songe sur la conversion de son fils et réponse d'un évêque, I, 208, 214, 216. — Ses prières sont exaucées, II, 48. — Sa joie quand il se convertit, I, 80; II, 322. — Sages conseils qu'elle donne à ses compagnes, III, 56. — Après le baptême de Patricius, elle demande qu'on se souvienne d'elle à l'autel, III, 68. — Etant encore mariée, elle eut une vie très religieuse, III, 58. — Sa conduite envers son époux très différent d'elle, III, 54. — Envers sa belle-mère irritée contre elle par les rapports

des servantes; envers ses parents et sa famille, III, 56. — Elle éleva des enfants, souffrant beaucoup quand ils s'éloignaient de Dieu, III, 58. — Elle donna à Augustin la vie du corps et celle de l'âme. Elle eut plus de soin de son âme que de son corps, II, 48; III, 86. — Elle plaça Augustin encore enfant au rang des catéchumènes. Augustin étant dangereusement malade, elle eut grand soin de l'initier à nos mystères, I, 54. — Elle prie pour sa guérison, II, 46. — Augustin étant rétabli, on lui différa le baptême, I, 60. — Sainteté de Monique quand Augustin avait seize ans, I, 118; II, 48. — Elle avait coutume d'aller à l'église matin et soir pour y prier et entendre la parole de Dieu. Elle assistait chaque jour au sacrifice de l'autel, II, 48. — Sa conduite envers les serviteurs de Dieu, III, 56; envers les femmes se plaignant de leurs maris, III, 54, et envers ceux qui étaient divisés entre eux, III, 56. — Ses fréquentes aumônes, II, 48, 84, 86. — Elle convertit son mari à la fin de sa vie, III, 56. — Devenue veuve, elle procure à Augustin l'argent nécessaire quand il étudie la rhétorique à Carthage, I, 172. — Elle avertit avec soin Augustin de s'abstenir de l'adultère et de la fornication, I, 118. — Elle déplore qu'Augustin soit devenu manichéen, I, 210, 212. — Ses prières et ses larmes, I, 208. — Paroles d'un évêque à sainte Monique, I, 214. — Elle est avertie en songe qu'Augustin se convertira; elle en est consolée, de même que par l'évêque lui disant : Il est impossible qu'un enfant de tant de larmes périsse! I, 216. — Elle ne désirait vivre que pour voir Augustin converti, III, 64. — Elle poursuit Augustin jusqu'à Rome. Peu après, montée sur le vaisseau, elle assure aux mariniers qu'ils arriveront heureusement au port, II, 78. — Etant parvenue à Milan, elle trouve Augustin qui avait déjà renoncé au manichéisme, à la prière de saint Ambroise, II, 80. — Elle aime saint Ambroise comme un envoyé de Dieu, II, 80, 86. — Ce qu'elle portait aux mémoires des martyrs. Elle se soumet à saint Ambroise qui lui dit de renoncer à cet usage, II, 84. — Elle arrive la première à l'église de Milan. Elle vit de prières, II, 86. — Ses sentiments en apprenant la conversion d'Augustin, II, 322. — Elle se retire avec lui à Cassiacum. Portrait de cette mère en deux lignes, III, 24. — Augustin rapporte une de ses pensées sur le mépris de la vie et la sépulture, III, 66. — Elle suit Augustin en Afrique après son baptême, III, 46. — Son entretien avec lui sur la vie éternelle, III, 60 et suiv. — Leur ravissement mutuel, III, 60, 63. — Elle avoue que rien ne la charme plus ici-bas, III, 64. — Elle est prise par la fièvre environ cinq jours après, III, 66. — D'abord sans connaissance, elle revient à elle, et dit qu'on ne s'occupe pas de la sépulture de son corps

en dehors de sa patrie, III, 66, 68, 70, 84. — Ses derniers moments, ses recommandations suprêmes, III, 60 et suiv., 66. — Sa mort à Ostie, le vingt-neuvième jour de sa maladie, à l'âge de cinquante-six ans, Augustin en ayant trente-trois, III, 72. — Ses funérailles. On chante des psaumes devant son corps. Le Saint Sacrifice est offert pour elle avant qu'elle ne soit déposée dans le tombeau, III, 74, 76. (Ligne 23, lire *offrait* au lieu *d'adressait.*) Regrets d'Augustin; comment il la pleura, III, 74 et suiv. — Eloge de sainte Monique, III, 54 et suiv. — Son souvenir dans l'Eglise, III, 86.

Monuments mortuaires, sens et objet, III, 68.

Mortalité. Témoignage du péché, I, 4, 5.

Mort. Elle nous sert de passage à la vie bienheureuse, III, 78. — Jésus-Christ en la souffrant la fait mourir elle-même par cette abondance de vie dont il est le principe, I, 268. — On ne doit pas pleurer la mort d'un saint, III, 78. — Discussion d'Augustin avec ses amis sur la mort et le jugement, II, 150. — Remède contre la douleur causée par la perte des amis, I, 252, 248 et 288, III, 70 et suiv. — V. *Augustin, Monique, Jugement, Fins dernières.*

Morts. Soin des morts, III, 67. — Prières pour les morts, III, 68 et suiv.; 88. — Pourquoi on pleure les morts, III, 74. — Marque de véritable amitié pour les morts, III, 69. — V. *Augustin, Monique.*

Mourir sans péché est un gain inappréciable, III, 74. — Ce qu'on entend par le mot mourir, III, 296.

Mouvements impurs qu'on éprouve en dormant, juste punition des dérèglements passés, III, 204. — Mouvements désordonnés des enfants, surtout de colère, I, 35.

Mutabilité. L'homme, non sujet à l'immutabilité, passe comme le temps, I, 33. — Celle des corps est cause des formes qu'ils revêtent, IV, 20, 60, 66.

Mutisme sur Dieu, I, 18, 19.

Multiplicité. La grâce fait qu'on retire son cœur de la multiplicité des choses qui l'avaient partagé, III, 372.

Multiplier. Pourquoi il ne fut dit qu'à l'homme, aux poissons et aux oiseaux : *Croissez et multipliez*, IV, 204 et suiv. V. *Postérité.*

Multitude. Chacun est multitude pour ainsi dire et comment, III, 372.

Mystères. Célébration des Saints Mystères et des solennités, I, 168.

N

Naître. Ce qu'on entend par ce mot, III, 296.

NAPOLEON. Belle parole sur l'avenir d'un enfant, I, 210; après saint Ambroise, II, 87.

NATHANAEL ne fut pas apôtre parce qu'il était savant, I, 291.

Nature. Vue générale de la nature et de soi-même, III, 256 et suiv. — Elle a horreur de la mort et du néant, I, 242, 244. — Ce qu'on peut lui accorder dans un deuil profond, III, 78, 80. — Ce qui est contre nature n'est jamais permis, I, 142, 194. — Dans quelle vue on peut étudier les secrets de la nature, IV, 190. — Les manichéens établissaient deux différentes natures, II, 56; simple et double, I, 282. — Toute nature tient son être de Dieu, IV, 46. — Excellence des natures spirituelles, IV, 136. — Pourquoi Dieu les perfectionne, IV, 126. — Ce qu'elles sont sans être unies à Dieu, IV, 144. — Pourquoi l'Ecriture en parle comme s'il y eût un temps où elles aient été abandonnées à leur instabilité, IV, 144. — Elles sont désignées par le ciel que Dieu fit au commencement, IV, 28. — V. *Anges.*

Naturels. Les meilleurs naturels sont ceux qui se laissent le plus aisément surprendre par quelque apparence de bien, II, 120. — Comment ils se corrompent, I, 170. — Ecueils des naturels tendres, I, 164.

NAVIGIUS, frère d'Augustin, retiré avec lui et ses amis à Cassiacum, III, 22.

Néant. Avec quelle vitesse toutes les choses du monde passent et courent vers le néant, I, 258-265. — De rien Dieu a tout créé, IV, 66, 238.

NEBRIDIUS. Il naquit près de Carthage, II, 126. — Caractère de ce jeune homme très bon, très prudent et intime ami de saint Augustin, I, 232; III, 18. — Son esprit, II, 180. — Il avait une âme excellente; par lui toute sa famille devint chrétienne, II, 282; III, 18. — Ami de la sagesse et de la vérité, II, 282. — Il ne vint à Milan que pour étudier la sagesse, II, 281. — Il enseigne à Milan sous le grammairien Verecundus, II, 280. — Il s'efforce de détourner Augustin de l'astrologie judiciaire, II, 180. — Il désire

ardemment le ciel, II, 126. — Son argument pour confondre les manichéens, II, 162, 163. — Il rejette son erreur touchant l'Incarnation, devient catholique et vit dans la chasteté, III, 18. — Il consacrait tout son temps à méditer, III, 282. — Joie qu'il ressentit à la conversion d'Augustin, III, 18. — Il mourut catholique peu après le baptême d'Augustin qui croit à son salut, III, 18. — Lettres à Nébridius, III, 22.

Néophytes. V. *Catéchumènes.*

NOM DE JESUS (Saint). Les livres où il ne se trouvait pas déplaisaient à Augustin, I, 176 et 177; mais Olympius ne l'y voulait point voir, III, 24. — Nom salutaire, II, 74, 89. — Les manichéens s'en servaient pour le mensonge, I, 180.

Notions. Saint Augustin donne ce nom aux impressions et conceptions de l'esprit, III, 158.

NOURRISSON professeur de Faculté. La philosophie de saint Augustin. I, Préface, xv.

NOURRIT. Idées de Dom Calmet sur le firmament, IV, 11.

Nourriture. Celle des élus est la vérité, II, 62. — La nourriture ne souille pas. Il fut permis à Noé de manger toute espèce de nourriture. Saint Jean ne fut pas souillé en mangeant des sauterelles, III, 214. — Il faut prendre les aliments comme des remèdes, III, 208. — Il est grand celui qui se contente du nécessaire, *Ibid.* — Ce qui suffit ne procure guère de déplaisir. La nécessité de la nourriture est une calamité et on l'appelle plaisir, III, 210. — La concupiscence tend des pièges dans la nourriture. Il ne faut pas se glorifier de l'abstinence, III, 214. — Quand un mets ne flatte plus le palais, il flatte encore la mémoire, III, 132. V. *Manger.*

Nuages. D'où sortent les nuages qui offusquent les yeux de notre esprit, I, 110.

Nudité du pécheur en face de sa laideur, II, 292.

NUMENIUS. Platonicien; sa remarque sur *in principio erat Verbum*, II, 196.

O

Obéissance. Les femmes la doivent à leurs maris, III, 54. — Il est convenu qu'on doit obéir aux rois, à plus forte raison au Roi des rois, I, 194.

Objection de Nébridius contre les manichéens, II, 162.

Oblations. Offrandes de pain et vin. On en portait sur les tombeaux des martyrs, II, 48, 84. — Saint Ambroise les défendit à Milan, II, 84.

Odeurs. Parfum des vertus, II, 284; III, 42. — Du plaisir de l'odorat, III, 218. — Saint Augustin ne les rejetait, ni ne les recherchait, III, 218.

Œil. V. *Yeux.*

Œuvres. Abrégé des œuvres de Dieu, IV, 234. — Il vit qu'elles étaient très bonnes, IV, 224, 226. — Elles le louent, II, 208; IV, 238, 239. — Œuvres de miséricorde; sentiment qui porte notre âme à en produire, IV, 170. — Elles sont le fruit du soin qu'on a de régler le dedans du cœur. — Différence entre le « don et le fruit » dans les bonnes œuvres, IV, 218. — Dans celles des infidèles on ne trouve que le *don* et non point le *fruit*, IV, 219. — Nos bonnes œuvres sont celles de Dieu, IV, 250. — Œuvres de surérogation, I, 18.

Offrandes des fidèles auprès de l'autel, II, 48, 84. — V. *Prières pour les morts. Oblations.*

Oiseaux. Ils ont la mémoire, III, 160. — Ce que signifient les oiseaux produits par la mer, IV, 182. — Pourquoi ils tirent leur origine des eaux et se multiplient, IV, 204. — Pourquoi l'Ecriture dit qu'ils volent sous le ciel, IV, 182. — V. *Reptiles.*

ONESIPHORE, disciple de saint Paul, auquel il vient en aide, IV, 213.

Opinion. Dépendre des fausses opinions des hommes, c'est le premier malheur de l'enfance, I, 44. — Quel tort cette dépendance fait aux enfants, I, 98. — Elle n'est pas la règle de l'estime de soi ou des autres, I, 277. — Saint Augustin expose les diverses opinions et laisse la liberté du choix, IV, 6, 86.

Oraison dominicale. Elle renferme ce qu'on peut appeler le pivot de nos désirs, II, 44.

Orateurs. Ils étaient repris publiquement d'un barbarisme, ou d'un solécisme, ou d'une faute de quantité, I, 93.

Ordonner. Il est important de bien connaître ce que Dieu ordonne ; mais ensuite on doit obéir, I, 202.

Ordre. Tout entre dans l'ordre de la sagesse de Dieu, II, 186. — Par la volonté divine tout esprit sans ordre est à lui-même son châtiment, I, 66. — L'ordre universel n'exclut pas certaines difformités, II, 218.

ORESTE. Jusqu'où allait son amitié pour Pylade, I, 242, 245.

Orgueil. C'est la gangrène des cœurs, II, 190. — Saint Augustin l'appelle encore une enflure, un typhus, I, 170, 171. — Une des trois sources des péchés des hommes. I, 198. — La suite ordinaire des grandeurs, II, 272. — Il éloigne Dieu de nous, I, 198; III, 199. — Comment il nous tente, III, 240. — Le comble de l'orgueil est de croire qu'on peut se suffire à soi-même, I, 152. — Haine de l'orgueil, I, 8, 207. — C'est une image trompeuse, une pernicieuse imitation de la grandeur, I, 134-137. — Orgueil ou ambition du monde, III, 240 et suiv. — Pensées de Pascal et de Bossuet, III, 252, 253. — V. *Gloire vaine, Amour-propre, Complaisance.*

Orgueilleux. Dieu leur résiste, I, 4, 16, 290; II, 194. — Comment il les punit, II, 190. — Il les consume et les ruine insensiblement, I, 16. — L'orgueilleux aime à soutenir son opinion, non parce qu'elle est vraie, mais parce que c'est la sienne, IV, 84. — Orgueil d'Adam et d'Eve, I, 5, 137 ; IV, 184. — L'orgueil opprime l'esprit, II, 191. — C'est un obstacle au salut, II, 52. — Il cherche à se faire aimer et aduler à la place de Dieu, III, 242. — Il tourne à perte les dons de Dieu, *Ibid.* — Sa subtilité et sa perpétuelle contagion, III, 252. — Antidote contre l'orgueil, III, 252-256. — Le Fils de Dieu n'est descendu jusqu'à nous que pour nous guérir de l'orgueil, I, 54; II, 228. — Il faut en faire un sacrifice à Dieu, I, 168; II, 16. — V. *Humilité, Supérieurs.*

Orphelin. Augustin sans mère, III, 78.

OSÉE. Il n'a pas commis d'adultère, I, 200.

OSTIE. Entretien d'Augustin avec sa mère sur le bonheur céleste, III, 60.

Oubli. C'est « le dos de l'âme », I, 288. — Souvenir de l'oubli, III, 152. — La mémoire retrouve ce qu'elle a oublié, III, 164. — Exemple d'oubli de la religion, III, 181.

Ouïe. Du plaisir de l'ouïe, III, 220 et suiv. V. *Chant, Psaumes.*

Ouvrages (de saint Augustin) *De pulchro et apto,* I, 272, 284; *De Magistro,* III, 36.

OZANAM. Son opinion sur le livre des *Confessions,* I, XXVIII.

P

Paix (du cœur) fruit de la conversion véritable, II, 322. — Récompensense naturelle de la sainteté, III, 252. — La bonne volonté seule nous introduit dans la paix, IV, 136, 140. — Comment on doit être pour jouir d'une paix parfaite, III, 372. — Belle règle pour entretenir la paix entre les hommes, III, 56. — La paix du Seigneur, I, 152 ; IV, 244.

Panégyriques, tissus de mensonges, II, 104.

Paradis terrestre. La concupiscence en était bannie, I, 112.

Pardon. Pourquoi et à quelle condition Dieu pardonne, I, 34.

Parents. Ils doivent apprendre à leurs enfants à connaître Dieu et les aider à accomplir sa volonté, I, 30. — Ils aiment mieux parfois servir le monde que Jésus-Christ, I, 122. — Les sages conseils des parents sont la voix de Dieu. *Ibid.* — La vertu des parents est un bienfait pour leurs enfants, II, 87. — Précautions qu'ils ne prennent pas, I, 150, 175. — Ils rient des punitions que les maîtres infligent aux enfants, I, 44. — Vanité, par rapport au jugement de Dieu, des rêves d'avenir du père d'Augustin pour son fils, I, 175.

Paresse. Elle a pour fin le repos, qu'elle semble promettre, I, 136

Parler. Ce qui fait que les enfants apprennent facilement à parler par le langage naturel, I, 41 et suiv.

Parole. C'est comme le vase des choses, I, 84, 244. — Signes établis entre les hommes pour communiquer leurs pensées, I, 42. — V. *Langage* et *Rhétorique*.

Parole éternelle de Dieu, ses prérogatives, III, 296; IV, 226. — Injures que les manichéens lui faisaient, II, 162. — La parole créatrice de Dieu, c'est son Verbe, III, 294, 296, 300, 304. — Différence de la parole éternelle et de toute autre parole articulée, III, 292. — Comment ce que Dieu dit éternellement ne se fait que dans le temps, III, 300. — La parole de Dieu est un pain qui nourrit, une huile qui embellit, un vin qui enivre, II, 30. — Comment il faut l'écouter, IV, 188, 190. — La bouche des Apôtres parle le Verbe de Dieu, IV, 178, 240. (Exemple d'Ambroise, II, 68.)

Partie. Toute partie qui s'éloigne du rapport qu'elle doit avoir avec son tout est vicieuse, I, 102.

PASCAL. Pensée sur l'homme, I, 3; l'ange et la bête, II, 297. — Sur l'orgueil, III, 252. — Sur la difficile définition du temps, III, 318 et suiv.

Passé. Pourquoi tout passe hors de Dieu, I, 257. — Amour des choses qui passent, I, 242. — Usage qu'il faut en faire, I, 258. — Le passé est chassé par l'avenir quoique l'avenir soit une suite du passé, III, 310. — Ce que c'est que le passé et l'avenir, III, 330, 368. — De la présence en nous du passé et de l'avenir, III, 332, 334. — Ils n'ont d'être que dans les conceptions de l'esprit, III, 362 et suiv.

Passions de l'âme. Il y a quatre principales passions, III, 146. — Saint Augustin compare à des animaux les passions humaines, IV, 190. — Souiller par la concupiscence une nature dont Dieu est l'auteur, c'est briser l'union qui existe avec lui, I, 196. — Ce sont des prostituées, I, 290. — Elles éloignent de la lumière divine et aveuglent, I, 92; et forment comme un nuage entre Dieu et nous, I, 124. — Jusqu'où mène l'aveuglement des passions, II, 310. — Abandon à ses passions, effet de la colère de Dieu, I, 108. — Peinture d'un cœur livré à ses passions I, 110. — Dès que la fièvre des passions diminue, on commence à connaître son mal, II, 256, 258. — Une seule passion, même pour des choses qui ne paraissent pas criminelles, anéantit souvent ce qu'on peut avoir de bon, II, 110. — Soumettre les passions à la raison, II, 308; IV, 198. — Comment en venir à bout? IV, 202. — Pourquoi il y en a qui craignent d'en être délivrés, II, 198-201. — On est ordinairement sujet dès l'enfance aux mêmes passions que dans un âge plus avancé, seuls les objets diffèrent, I, 100. — Doivent-elles être écoutées? I, 133. — Dialogue entre la passion et la conscience, II, 130 et suiv. — Force des passions, II, 146, 149. — Elles sont un obstacle au mariage, II, 146. — Poids des habitudes mauvaises, II, 222, 309. — V. *Amitié, Amour des créatures.*

Pasteurs. Ce qu'ils doivent être à l'égard des fidèles, IV, 188. — Combien il est utile aux fidèles que les pasteurs se fassent aimer, II, 86.

Patience. Il en faut, III, 199.

PATRIARCHES de l'Ancien Testament. Des choses défendues maintenant leur étaient permises alors, I, 200-202. — Ils furent sauvés par la foi en la Passion future de Jésus-Christ, I, 190. — De quelles justice ils étaient justes I, 190. — A quoi on doit rap-

porter ce qu'ils ont fait d'extraordinaire, I, 192. — Leurs actions mêmes étaient des prophéties, I, 202.

PATRICIUS, père d'Augustin, de Tagaste, donnait au delà de ses ressources pour perfectionner les études de son fils, I, 116. — Il lui laisse trop de liberté, I, 122. — Sa conduite. Quoique emporté, il ne frappa jamais son épouse Monique, III, 54. — Sa conversion. Il meurt chrétien, III, 56. — Augustin ayant dix-sept ans, I, 172, 173. V. *Puberté*.

PAUL (Saint). Pourquoi il prit ce nom, au lieu de Saul, II, 270. — La lecture d'un verset de l'Epître aux Romains terrasse Augustin, II, 320, 322. — Déjà il avait dévoré les Epîtres, II, 240, 244, 282.

PAUL proconsul. Sa conversion, II, 270.

Pauvreté de la vie religieuse, II, 284.

Péché actuel. Caractère du péché, II, 218, IV, 48. — D'où vient sa malice, I, 128, 146. — C'est le souverain mal, I, 285. — Transgression du décalogue, I, 196. — L'abandon de la souveraine substance, II, 219. — Dieu n'en est pas l'auteur, I, 50. — Cause de la plupart des crimes, I, 139. — Le péché ne peut nuire à Dieu. Comment il est cependant contre Dieu, I, 196, 199. — La force de l'habitude est la loi du péché, II, 278. — Le péché disperse l'âme, I, 110. — Il enivre, I, 118. — Le désir ou la crainte le font commettre, I, 130, 132. — En combien de manières on le commet, I, 196 et suiv. — Le péché trompe par l'apparence du bien, et, dans sa perversité, il parodie les œuvres divines, I, 134 et suiv. — Offrande des péchés comme sacrifices, I, 169. — On doit rendre grâces à Dieu pour les péchés qu'on n'a pas commis, I, 142. — Il y a des actes qui ressemblent à des fautes et n'en sont pas. Péchés ou négligences et imperfections des personnes vertueuses, I, 200. — Les péchés rendent incorrigibles, I, 139, 140. — Ils empêchent la conversion, II, 312. — On ne pèche pas sans motif. Il y a péché quand on méprise le ciel pour s'attacher à la terre, I, 130. — Il y a une certaine nécessité de pécher, II, 274, 302. — Comment on tombe dans cette nécessité, II, 276. — Par quels degrés on devient l'esclave du péché, II, 274. — Quelles sont les sources du péché, I, 130, 138, 196. — L'aveuglement de l'esprit et l'appesantissement du cœur imprimés en nous par le péché, II, 28. — L'appesantissement du péché se fait sentir aux saints eux-mêmes, IV, 156. — Etat de ceux que le poids du péché empêche de suivre ce qu'ils ont de bons mouvements, II, 276. — Nos péchés ne font aucun mal à Dieu, I, 196; IV, 32. — C'est contre eux-mêmes que les hommes pèchent contre Dieu,

196. — De quoi Dieu nous punit quand il nous châtie pour nos péchés. *Ibid.* — Ils entrent dans l'ordre de sa sagesse, I, 50. — Ils concourent même aux desseins de Dieu, II, 10. — Belle règle pour juger de ce qui est péché ou non, I, 200 à 203. — On pèche dès qu'on manque à son devoir, quoiqu'on se trompe sur ce en quoi on le fait consister, I, 98. — C'est un péché de chercher hors de Dieu du plaisir, de la grandeur, de la vérité: on ne les y trouve jamais, I, 152. — Fuite du péché, II, 220. — V. *Innocence, Crime, Mal.*

Péchés capitaux. Leur apparence mensongère du bien, I, 136.

Péchés contre le prochain, qui sont toujours injustes, sans aucune différence de temps, II, 298. — Péchés contre nature. Ils ont toujours été également détestables et punissables, I, 194. — Péchés d'enfance, I, 35, 36.

Pécheurs. Moins ils ressemblent à Dieu, plus ils s'abaissent, II, 210. — En quel sens on doit haïr les pécheurs, II, 62. — Combien ils perdent, II, 198. — Ils ne nuisent pas à Dieu. Ils préfèrent sa sévérité à sa douceur, II, 196, 199. — Ils sont d'autant plus incurables qu'ils sont plus éloignés de se reconnaître pécheurs, II, 188 à 191. — C'est souvent à tort qu'ils se font une excuse des ténèbres dont ils prétendent que la vérité est couverte, II, 274, 276, 292. — Par où ils sont attachés au mal, II, 274. — Dieu est aux trousses des pécheurs comme un maître qui poursuit ses esclaves fugitifs, I, 234. — A quoi tient-il que les pécheurs ne se donnent pas à Dieu, II, 276. — Ce qu'ils craignent comme quelque chose d'affreux devient leur plaisir lorsqu'ils sont convertis, III, 8, 9. — Où ils peuvent trouver Dieu, I, 10, 12. — Les justes eux-mêmes sont bien aises de connaître les maux des pécheurs convertis, III, 102. — D'où vient que leur conversion remplit de joie le ciel et la terre, II, 264, 270. — Les plus saints n'ont nul sujet de se préférer aux plus grands pécheurs, et pourquoi, I, 144. — V. *Conversion.*

Peines. D'où viennent toutes nos peines. Pourquoi on ne les aime pas, III, 196. — V. *Agitation. Souffrances.*

PELLISSIER. Sur le philosophisme, I, 174. — Traduction des Soliloques, III, 23.

Pénitence. Utilité et douceur de la pénitence, I, 265; III, 9.

Pénitents. Ils doivent prier et fréquenter les églises, II, 287.

Penser. En latin *cogitare*, action de rassembler les pensées de l'esprit, III, 139. — Pour retourner vers Dieu, il faut réunir tout ce qui était dispersé çà et là de ses pensées, III, 258.

Perfection. Comment on devient parfait, IV, 152. — V. *Progrès*.

Perle. Il serait aisé de trouver la perle dont il est parlé dans l'Evangile, s'il en coûtait moins pour l'acheter, II, 254.

PERONNE (Mgr), évêque de Beauvais; cet ouvrage lui est dédié, I, v-vi. — Sur l'invocation de Dieu, I, 10. — Sur le bien que Dieu tire du mal, I, 50. — Sur le sacrement des catéchumènes, I, 52. — Sur les fruits des bonnes œuvres, IV, 216. — Sur l'art de se contenter, IV, 217.

Persécution. La vérité persécutée sera vengée, III, 99.

Persévérance. Don à demander à Dieu, I, 144, 145.

Perte. Objets perdus retrouvés par le seul secours de la mémoire, III, 162. — Perte des biens temporels, III, 94, 95. — La douleur de la perte se mesure par le plaisir qu'on trouvait dans la possession, I, 254.

PETILIEN, donatiste; saint Augustin le réfute, I, 206; III, 106. — Phénomènes inséparables de notre vie, IV, 146, 147.

Philippiens. Leurs bonnes œuvres, secours envoyés à saint Paul, IV, 216, 219.

Philosophes. Allégories par lesquelles Augustin dépeint leur orgueil, II, 16, 17. — Diverses écoles de philosophes, II, 54, 55. — Leurs lumières sur les choses de la nature, leur aveuglement sur celles de Dieu, son auteur, II, 16. — Ils ont connu le terme où il faut aller, mais non par où l'on y va, II, 238. — Comment ils ont cherché Dieu, III, 262. — Les philosophes enseignèrent beaucoup de vérités. Causes de leurs égarements, II, 17 et suiv. — Leurs sentiments ont plus de vraisemblance que les fables des manichéens, II, 14, 20. — Leurs livres inspirent l'orgueil à mesure qu'ils augmentent les connaissances, II, 238. — Comment Augustin aime la philosophie, I, 172. — Eloge de la philosophie par Cicéron, I, 174. — Ce qui fait la différence essentielle des philosophes et des chrétiens, II, 236; III, 119. — Il est contre l'amour qu'on doit à Dieu de s'arrêter trop à écouter les philosophes, I, 172-180. — Quels sont ceux qui séduisent par la philosophie, I, 172-176. — V. *Académiciens*.

Philosophie. Le goût de la philosophie est donné à Augustin par l'*Hortensius*, I, 172. — Fausse philosophie qui y est démasquée, I, 174. — Fruits de la vraie philosophie, II, 19.

PHOTINUS, hérétique. Son erreur sur le Verbe, II, 230, 232.

PIE (Cardinal). Sur le deuil de sa mère, III, 81. — Sur l'apostolat, IV, 181.

Piété. Ce que c'est, II, 24. — Elle aime ce qui plaît à Dieu, IV, 230. — Elle est incompatible avec le mensonge, la vanité, l'imposture. *Ibid.* — Ce qui empêche de s'y adonner, II, 274 et suiv. — Avantage d'être imbu, dès l'enfance, des sentiments de piété, I, 176. — Effets de l'humble piété, I, 198.

Pitié. Le comble de la pitié, c'est d'être sans pitié pour ses propres misères, I, 68.

Plaire. Se plaire à soi-même déplaît à Dieu, III, 254. — Comment nous pouvons plaire à Dieu et à nous-mêmes, III, 96.

Plaisirs défendus. Plaisir corrompu du péché, I, 146. — La crainte de la mort et du jugement rappelait Augustin du fond de l'abîme des plaisirs charnels, II, 150. — Quelles peines ils coûtent, I, 114; II, 266. — Ils nous éloignent de Dieu, I, 78. — Combien les saints trouvaient de douceur à s'en priver, II, 316. — La chair et le sang ne sauraient goûter les douceurs qui se trouvent en Dieu. *Ibid.* — Elles surpassent toutes celles qui se rencontrent dans les créatures, I, 138; IV, 94. — Poison de l'âme, IV, 190. — Leur danger, III, 228. — Leur nature. Ils corrompent l'âme, I, 108-112. — On achète toujours par quelque douleur même les plaisirs ordinaires de la vie, II, 266. — Quelle sorte de soulagement on trouve dans les plaisirs des sens, I, 166. — Comment le plaisir accompagne la nécessité de manger et de boire, II, 266. — Misère de ceux qui sont abîmés dans les plaisirs sensuels, II, 106. — Comment tous ceux qui cherchent leur plaisir dans les choses extérieures ne font que se dissiper et se perdre, III, 28. — L'on pèche toutes les fois que le plaisir est ce qui nous guide, III, 220, 222. — Dans les meilleures choses où il se trouve quelque plaisir pour les sens, il est à craindre qu'il ne prenne le dessus, III, 222. — Manière de juger si l'on est ou non attaché aux plaisirs, III, 246. — Pourquoi l'on préfère les plaisirs de cette vie à ceux de l'autre, III, 178 et suiv. — Ce qui fait quitter sans peine les plaisirs que les créatures sont capables de donner, III, 8. — C'est un péché de chercher du plaisir hors de Dieu, et l'on ne trouve que de la douleur, des amertumes que Dieu répand pour nous réduire à chercher des plaisirs purs et sans mélange, I, 108, 112, 114. — La crainte de demeurer sans plaisirs est ce qui empêche d'entrer dans les voies du salut, II, 312-316. — On ne fait que changer de plaisir quand on se donne à Dieu tout de bon, et l'on gagne même au change, *Ibid.* — Dieu seul fait le plaisir des justes, I, 132. — Plaisir de la table, III, 208. — De l'odorat, III, 218. — De l'ouïe, III, 220. — Des yeux, III, 226. — V. *Dieu.*

Plantes. Elles sont la nourriture des hommes, des oiseaux et des animaux terrestres, IV, 212. — V. *Fruits.*

PLATONICIENS. Ce que Platon n'avait pas enseigné, Augustin le lit dans les Saintes Ecritures, II, 230, 238, 240. — Il lit dans les écrits des platoniciens certains passages conformes à la doctrine catholique sur la divinité du Verbe, mais il n'y trouve rien de l'humilité de l'Incarnation, II, 194 et suiv., 256. — Il n'y trouve pas non plus le chemin du salut, ni la science de l'humilité, II, 198, 236. — Pourquoi ces philosophes ne pouvaient être sauvés, II, 194, 195, 200. — Triple danger de leurs livres, II, 236. — Leur théorie des démons médiateurs, III, 262.

Pleurs. Pourquoi il est doux au malheureux de pleurer, I, 240, 241. — Les pleurs précèdent le rire, I, 26. — Les choses de la vie ne méritent pas d'être pleurées, III, 94. — V. *Larmes.*

Poésie. La poésie lascive est dangereuse et détestable. Elle enseigne le crime. Trois raisons de la proscrire et de lire plutôt les livres chastes, I, 82 et suiv. — Vanité des fictions poétiques, I, 68.

Poètes. Couronnes qu'on leur distribuait, I, 230.

Poids. Ce que c'est que le poids des choses, et celui des natures spirituelles, IV, 140.

Poison. Comment il peut être bon, I, 210.

Poisson (Le) par excellence, c'est Jésus-Christ, IV, 188, 202. — Sens mystique des poissons et des baleines, IV, 198. — Pourquoi Dieu les a bénis spécialement, IV, 204. — Ils figurent ceux qui n'ont pas reçu la création supérieure de l'Esprit-Saint, IV, 222.

PORT-ROYAL. Les amis de Port-Royal admiraient saint Augustin. I, Préface, VIII.

Postérité humaine. Bénédiction spéciale de Dieu, IV, 204-210.

POUJOULAT, historien de saint Augustin. I, Préface, XXVI, XXVIII, etc.; I, 72, 216, 223; II, 38, 240; III, 86, 92.

PONTITIANUS, fervent chrétien, ami d'Augustin, qui avait un emploi militaire à la cour de Milan. Il trouve les Epîtres de saint Paul sur la table d'Augustin, II, 282; et lui raconte la vie de saint Antoine, II, 282; puis la conversion de deux seigneurs, II, 286.

Pratiques. Celles dont quelques-uns abusent doivent être défendues, quoique n'étant pas mauvaises en elles-mêmes, II, 86.

Préceptes. Ils n'ont rien de dur et de pénible qu'en apparence, I, 112, 114.

Prédestination. Avoir des avocats qui prient pour nous est un des moyens de salut, I, 216. — Dieu prédestine ses propres œuvres, IV, 200.

Prédicaments ou catégories d'Aristote, I, 286.

Prédication. Les prédicateurs passent, l'Ecriture demeure, IV, 160, 164. — Comment le prédicateur peut se réjouir des dons qu'il a reçus, IV, 202, 206, 210, 216 et suiv. — Engager à entendre la parole de Dieu, II, 69, 70. — L'infidélité des hommes a été la cause des premières prédications de l'Evangile, IV, 150, 240. — V. *Verbe, Parole.*

Préméditation des choses à venir, III, 332.

Premier. On est premier, ou par l'éternité, ou par le temps, ou par élection, ou par origine, IV, 102.

Présence de Dieu, tout entier en toutes choses, aucune ne pouvant le contenir, I, 14, 15, 186. — En vain les méchants chercheraient à s'y soustraire, II, 10. — Présence de Dieu en nous, III, 192, 194.

Présent (Le). Il n'est qu'à la condition de n'être plus, III, 318, 320. Il n'a point d'étendue, III, 324. — Il y a trois sortes de temps présent, III, 338.

Prière. Il faut de la foi pour prier, I, 6. — Prier, c'est louer Dieu. *Ibid.* — Prière de l'enfance, à l'exemple d'Augustin, I, 44, 80. — Saint Augustin la recommande pour atteindre la fin dernière, I, 4. — Sa prière contre la tiédeur, I, 20, 22. — Pour sa persévérance, I, 80, 142, 144; II, 6. — Pour être éclairé, IV, 30. — Prière de Monique, I, 208, 216. — La prière fréquente et ardente attire la miséricorde divine. Elle est de bon augure, II, 190. — Ce que c'est que prier, III, 276. — Comment demander les choses temporelles, II, 45. — Prière de saint Augustin : *Da quod jubes et jube quod vis*, III, 213, 246. — Force de la prière d'une mère, I, 217. — Prière d'Augustin pour sa mère, III, 82 et suiv. — V. *Pénitents.*

Prières à l'autel pour les morts, III, 68. — Véritable marque d'amitié pour eux, III, 69. — Son utilité, III, 87, 88. — V. *Purgatoire.*

Principe dans lequel Dieu a fait tout ce qui existe, c'est-à-dire sa sagesse, IV, 66, 128, 129. — Commencement du temps, IV, 38, 58, 68, 98.

Principes. Sur quel fondement les manichéens admettaient deux principes, II, 214. — Ce que c'est qu'apprendre les premiers principes, III, 138.

Priorité de plusieurs sortes. — Dieu précède toutes choses d'une priorité d'éternité, IV, 102. V. *Premier.*

Prochain. Règle pour connaître si on aime son prochain comme soi-même, III, 248.

Prodigalité. Elle contrefait la magnificence, I, 136.

Prodigue. Ce que nous apprend la parabole de l'enfant prodigue, I, 288.

Progrès spirituel. Ce qui s'y oppose, III, 258 et suiv.

Prophètes. Comment ils ont vu l'avenir, III, 337. — La manière dont Dieu le leur a fait voir est un secret inconnu, III, 336.

PROSPER (Saint). Langage des créatures, III, 115.

Prospérité, plus dangereuse que l'adversité, III, 198. — Tentation de ceux qui sont dans la prospérité. *Ibid.*

PROTAIS (Saint) et saint **GERVAIS.** Leurs restes miraculeusement découverts. Miracles qui s'opérèrent à leur translation, III, 42.

Providence. Ses admirables desseins dans la rencontre d'Augustin avec Faustus, II, 34 et suiv. — Dans son voyage à Rome, II, 40. — En lui procurant par des manichéens une chaire de rhétorique à Milan, II, 66 et suiv. — Dans l'amitié d'Alypius, II, 110 et suiv., et dans l'arrestation d'Alypius, II, 120. — Dans les récits des astrologues que Firminus rejette, II, 180. — Dans la lecture que fait Augustin des livres platoniciens avant la Sainte Ecriture, II, 238. — Dans les remontrances qu'une servante fait à Monique, III, 48. — A chacun d'appliquer ces remarques. *Ibid.* — Providence de Dieu à l'égard des enfants, et de tous les êtres, I, 24 et suiv., 102.

Purgatoire et prière de la reine Victoria pour ses morts, III, 69. — Dogme consolateur du Purgatoire, III, 70.

Psalmodie. V. *Hymnes, Chants.*

Psaumes. Quand le chant des psaumes fut introduit à Milan, III, 40. — Pensées d'Augustin et d'Athanase sur le chant des psaumes, III, 41, 220. — Charmes de l'étude des psaumes. Transports d'Augustin que leur lecture enthousiasmait, III, 26 et suiv. — Fruits que produit la lecture des psaumes, III, 32. — Le psaume quatrième expliqué contre les manichéens, III, 24, 25, 27, 28. — Eloge et utilité des psaumes, III, 32; II, 238. — Touché de la psalmodie, Augustin versait des larmes, III, 36, 44, 222. — Pensée de saint Basile, de saint Jean Chrysostome et de Bossuet sur les psaumes, III, 33. — Coutume d'en chanter devant le corps de ceux qui venaient d'expirer, III, 74. — V. *Chant, Ouïe.*

Psautier. Pourquoi il est appelé *décachorde*, I, 196.

Puberté (*Adolescentia inquieta*). Joie du père d'Augustin quand il en aperçut les indices, I, 118. — Dangers de cet âge, I, 114. — Effervescence de la puberté, I, 110, 114. — Règles pour l'amitié à cet âge, I, 115.

Punitions des enfants sous la férule du maître, I, 46. — V. *Correction*.

Pureté, caractère de la Jérusalem céleste, III, 236. — Beauté chaste, II, 152. — V. *Virginité*.

PYLADE. Son amitié pour Oreste. — V. *Oreste*.

Q

QUALITÉS de la prière, en général, I, 6. — Chez Monique en particulier, I, 208, 216, 217; chez Augustin, III, 80, 82, 84, 216.

Questions. Celles qu'on fait sont de deux sortes, I, 210. — Sur chaque chose on peut en faire trois sortes, III, 134.

QUODVULTDEUS. Citations des lettres qu'Augustin lui écrivit, I, 204; II, 25.

Quotient dans la division du temps, III, 340, 356, 362 et suiv.

R

RACINE. Sur le bruit des passions, I, 111. — Sur la création, IV, 204, 205, 239. — Sur le repos des cieux, IV, 248.

Radotages ou discours frivoles pour lesquels on a de la complaisance, III, 236.

Raison. Elle est meilleur juge que les sens, III, 118.

Rapports. Conduite à tenir à l'égard de ceux qui font des rapports malveillants, III, 54. — Ce que la haine fait dire, III, 56.

Rayons cathodiques ou rayons X. Découverte de Rœntgen, IV, 132.

Recherche sur l'origine du mal, II, 170, 174. — De Dieu, III, 158. — De la vérité, IV, 6. — De la vie bienheureuse, III, 168. — D'un objet perdu, III, 162.

Récompense. Ce que Dieu récompense en nous quand il nous récompense, IV, 118.

Reconnaissance. V. *Bienfaits*.

Rédemption. Personne ne peut rendre le prix de notre rédemption, III, 84. — On connaît le prix de notre victime, III, 268.

Règle de bois, instrument d'architecture, symbole de la règle de foi, I, 209, 210.

Réjouir. Le ciel consiste à se réjouir en Dieu et à cause de Dieu, III, 176 à 180.

Religion. Système abrégé de la religion chrétienne, II, 247.

Reliques. Antiquité de la vénération des reliques dans l'Eglise, II, 84; III, 42, 45.

Réminiscence. Mémoire intellective, éclairée par la raison, III, 143, 136. — Ses causes, ses lois, III, 164-167. — V. *Idées*.

Remontrances. Ce qu'elles font sur le cœur des honnêtes gens, II, 112.

RENAN, sur la forme doctrinale, I, 93. — Ses souvenirs. I, Préface, XXVIII.

Renouvellement de l'âme; par où il s'accomplit; il ne peut être parfait ici-bas, IV, 152, 194.

Réparation. Economie de la réparation de la nature par Jésus-Christ, III, 266.

Repentir des péchés commis, I, 20 et suiv.

Repos. Le vrai et complet repos de l'âme en Dieu seul, I, 8, 151; II, 152; IV, 136, 140. — Oubli des maux, I, 20. — Le repos

c'est l'ordre, IV, 140. — Tout ce qui est au-dessous de nous ne nous suffit pas, IV, 136. — En vain on cherche le repos dans les créatures, I, 258-264, 266. — Là où la charité ne fait pas défaut, il y a repos, I, 268. — On se repose par amour de la vérité, on travaille par charité, IV, 126. — La paresse cherche le repos, mais il n'y a de repos qu'en Dieu, I, 136. — Comment Dieu se reposera en nous au sabbat de la vie éternelle, IV, 246 et suiv. — L'Esprit-Saint se repose en ceux qu'il fait reposer en lui, IV, 126, 140. — Condition nécessaire pour trouver quelque repos en Dieu. Repos de Dieu en nous, IV, 248. — Ce qui fait le repos éternel de Dieu, IV, 248, 249, 250. — Repos des saints dans le ciel, IV, 248, 250. — Pourquoi nous pouvons espérer d'entrer dans le repos de l'éternité, IV, 251, 252. — V. *Bonheur*.

Reptiles. Sens mystique des reptiles et des oiseaux de la création, IV, 182, 186.

Résolution. Cause de l'incertitude de nos résolutions, II, 308-310.

Retour sur soi-même, II, 290.

REUTCH. Note sur l'état chaotique, IV, 12, 13.

Révélations. Comment reconnaître les vraies d'avec les fausses. II, 141.

Rêveries de Manès, II, 24.

Rhétorique. Parole puissante, I, 225; III, 10. — Qu'est-ce que vendre la rhétorique? I, 224; II, 280; III, 10, 34. — Augustin l'enseigne à Carthage, II, 36. — A Rome, II, 38. — A Milan, II, 66. — Il abandonne cet enseignement, III, 10, 14; cette profession de *vendeurs de paroles*, III, 34.

RICHARD DE SAINT-VICTOR. Sur la foi, II, 103.

Richesses. Sans Dieu, elles sont pauvreté, IV, 136. — Pourquoi on les recherche, III, 246. — Moyen de juger si l'on y est attaché. *Ibid*.

Rire. Le rire et la moquerie en Dieu, I, 24. — Les pleurs précèdent le rire, I, 26, 27. — Pourquoi on ne rit pas facilement seul, I, 148. — On se rit des châtiments de l'enfance, I, 46.

ROMAINS. Ils avaient le culte de tous les dieux, II, 258.

ROMANIANUS de Tagaste, concitoyen et Mécène d'Augustin. Ses grandes richesses, II, 142. — Il veut vivre dans la retraite, en communauté, II, 142.

ROME. Départ d'Augustin pour Rome, II, 38. — Il tombe malade, III, 42, 52.

Royaume. La première loi de toute société, c'est d'obéir à son roi, I, 194; II, 182. — V. *Société*.

RUE (de la) R. P. Sur l'impudeur, I, 151.

S

Sabbat. La paix du repos, IV, 245, 246.

Sacrements. L'homme spirituel apprécie la grandeur de nos sacrements, IV, 174. 202; — Le poisson tiré du fond de l'eau est placé sur la table en présence des fidèles, IV, 188, 202. — Par *reptiles d'âmes vivantes*, saint Augustin entend les sacrements, IV, 182, 186, 242. — Disposition nécessaire pour participer aux sacrements, III, 36; IV, 188. — Remède à la volupté, I, 161. — Sacrement du sel, I, 55; des dinitiés à la foi, IV, 222. — Les chrétien sont fait connaître nos sacrements à tout l'univers, IV, 182, 184. — Dieu agit par les ministres des sacrements, IV, 184, 188, 189, 242.

Sacrificateur. Jésus-Christ est sacrificateur parce qu'il a été hostie lui-même, III, 268.

Sacrifice (Saint). Sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ, III, 76, 84. — On l'offre en présence des morts et pour eux, avec des prières, III, 68, 76, 84. — Ce que nous devons sacrifier à Dieu, I, 288.

Sagesse. Dieu regarde notre désir et notre soif de la vérité et de la sagesse, III, 262, 268. — Le mépris de l'humaine sagesse élève vers la sagesse divine, II, 202. — Don de la sagesse, ce que c'est, IV, 174. — C'est en Dieu que réside la véritable sagesse, il n'y en a point qui ne vienne de Dieu, I, 172. — Non seulement la possession mais la simple recherche de la sagesse est préférable à tous les trésors, II, 290. — Le don de la sagesse l'emporte sur celui de la science. A qui ce don est communiqué, IV, 174.

Sagesse éternelle. Ce que c'est, III, 62, 64. — Notre intelligence ne saurait atteindre à la sagesse éternelle de Dieu, II, 18. — C'est par elle que Dieu a fait toutes choses, IV, 50, 52. — Elle préside à tout et fait tout entrer dans son ordre, jusqu'au péché, I, 50. — Elle sait tirer le bien du mal, I, 65. — Grande différence entre la sagesse Créateur et la sagesse créature, sagesse incréée, substances intellectuelles, IV, 48 et suiv. — La sagesse éternelle ne s'est fait chair que pour se donner à nous comme un lait proportionné à l'état d'enfance où nous sommes, II, 228. — V. *Principe*.

SAINT-MARC GIRARDIN. Sur la dignité de la femme, II, 149.

SAINTE-BEUVE. Sur le mépris de Jésus-Christ, I, 179.

Saints. Les anges et les hommes ne sont saints que par la charité, II, 264. — Leur espérance en cette vie, III, 218. — Leur joie et leur bonheur, IV, 156 et suiv. — Dieu est leur tout, III, 8. — Tout les porte à Dieu, III, 237, 238. — Combien les saints s'examinent de près, III, 248, 250. — Quel est l'objet ordinaire de leurs pensées, II, 60; III, 60. — Ce qu'ils trouvent de meilleur en eux, III, 250. — Ils ne se connaissent eux-mêmes qu'imparfaitement, III, 112. — Grand sujet de craindre pour les plus grands saints, III, 218. — Ils ont cru à la Passion de Jésus-Christ, III, 266. — Les saints se souviennent de nous, III, 21. — Quels sont ceux qui sont touchés de ce que disent les saints, III, 222. — Utilité qu'offre la lecture de la vie des saints, II, 282. — V. *Exemples, Mémoires des saints, Leur culte, Temples dédiés aux saints.*

Saisons, désignées par les astres, III, 346; IV, 234.

Salut. Voie du salut enseignée par l'Ecriture et Jésus-Christ, II, 240. — Salut de l'âme, II, 132. — Où l'homme peut le trouver, II, 188. — On en est loin quand on vit dans le péché, II, 68. — On préfère la fortune au salut, I, 122. — Il n'est plus temps après la mort de s'en instruire, II, 132. — Vifs désirs qu'Augustin avait de son salut, I, 20.

Sanctification. A quoi se réduit l'œuvre de notre sanctification, III, 372. — Par où la commencer, IV, 192.

Sang. Les ministres sacrés boivent le sang de Jésus-Christ et le dispensent aux autres, II, 270.

SAUL. V. *Paul* (Saint).

Savants. Ceux qui tombent dans l'hérésie, I, 207. — Moins de science et plus de vertus, I, 288. — Ecueil de ceux qui commencent à savoir quelque chose, I, 290.

SCHOUVALOFF. Sa conversion, III, 109.

Science. La science ignorante de Dieu, II, 22. — Science de l'amour de Dieu, la seule certaine, III, 114 et suiv.; 194. — La science enfle sans la connaissance de Dieu, II, 22, 23. — La mémoire des sciences consiste à posséder la réalité et non l'image, III, 132. — La science est une lumière moins grande que la sagesse, IV, 174. — Développement chrétien de la science, I, 88. — Notre science comparée à celle de Dieu n'est qu'ignorance, III, 286. — C'est une illusion du démon que de chercher Dieu avec le faste de la science, III, 269 et suiv. — C'est la vérité qu'elle doit chercher, III, 231. — Elle n'entre pas dans la mémoire par les sens, III, 134. — On acquiert la science en rassemblant les notions dispersées, III,

132, 138. — Ce que c'est que le don de science, IV, 174. — La science des choses de la nature ne fait point partie de la science du salut, II, 24, 34. — Sans celle de Dieu elle ne fait que rendre malheureux, II, 68. — En quoi la science est désirable, II, 106. — Désir insatiable de savoir, vaine curiosité, IV, 188. — Combien il est contre la piété de se vanter de ce qu'on ne sait pas et même de faire parade de ce qu'on sait, II, 24. — La vertu préférable à la science, I, 191. — Mettre au premier rang les connaissances qui regardent Dieu, II, 22. — La mémoire des sciences consiste à saisir la réalité et non l'image, III, 132. — La possession des réalités scientifiques n'est pas acquise par les sens, III, 134. — La Genèse, loin d'être en désaccord avec la science moderne, l'a devancée, IV, 23, 37, 45, 56, 57, 71, 82, 91, 111, 132, 133. — V. *Moïse*.

Scrupule. D'où viennent le scrupule et la perplexité, III, 112.

Sécurité. Personne n'est assuré dans cette vie. La sécurité du juste vient de Dieu, I, 138; III, 112. — Sécurité après la conversion, III, 38.

Secours. En Dieu seul on trouve le secours dont on a besoin, I, 54.

SECCHI (R. P.). Pensée sur l'esprit de l'homme, I, 4.

Séductions de l'esprit d'Augustin, I, 220 et suiv. — De ses sens, III, 202-228.

Sel bénit. Symbole de la sagesse céleste. On le donnait aux catéchumènes. Sacrement du sel, I, 54.

SÉNÈQUE. Pensée sur l'âme, III, 131.

Sens. La possession des réalités scientifiques n'est pas acquise par les sens, III, 134. — La mémoire des mathématiques ne vient pas d'eux, III, 140. — Les sens externes sont appelés les portes de la chair, III, 134. — Ils sont des messagers par qui l'homme intérieur s'instruit, III, 118. — Ils ne perçoivent qu'une partie des choses créées, I, 263, 264. — Les offices des sens sont des actions de l'âme qu'elle fait par eux, III, 118. — Effet du pouvoir que les sens ont sur l'âme, III, 120. — Combien ceux dont l'âme est dans les sens sont peu capables des choses de Dieu, I, 186; III, 118. — Ils s'aperçoivent que ce n'est point par là qu'on est heureux, II, 150-152. — Peine à se déprendre des choses sensibles proportionnées à l'attache plus ou moins grande, III, 234 et suiv. — Comment nous sommes coupables en nous laissant aller à nos sens, III, 204. — Comment l'on peut discerner si c'est la volupté ou la curiosité qui les fait agir, III, 234. — Véritable cause qui

nous fait chercher du plaisir dans les choses sensibles, I, 156 et suiv. — Délectation des sens, I, 260, 261. — Celle de l'esprit leur est supérieure, I, 265.

Sensualité. Ce que l'on fait quand on s'abandonne à la sensualité, I, 168. — Combien elle est dangereuse, il faut la sacrifier à Dieu comme Augustin, III, 210, 214. — V. *Manger, Tempérance, Sobriété.*

Sept. Nombre sacré et mystérieux, IV, 224.

Sépulture. Vaine préoccupation d'une sépulture, III, 66, 67, 68. — Utilité pour les morts d'être inhumés auprès des tombeaux des martyrs, III, 67. — S'ensevelir en Dieu, III, 70. — Sépulture découverte, V. *Gervais et Protais.*

Serpents. Ce qu'ils signifient, IV, 190.

Servante. Qualités de celle de sainte Monique, III, 48.

Servitude du péché, punition du péché, II, 274 et suiv.

Sexe. Ce que signifie la différence des sexes, IV, 198, 236.

Silence. C'est la privation du bruit, IV, 14.

SIMPLICIANUS, prêtre de Milan, Père spirituel de saint Ambroise. Ses relations avec Augustin, II, 250 et suiv. — Son entretien sur Victorinus, II, 256 et suiv.

Simplicité. Caractère de la Jérusalem céleste, III, 236. — Consolation aux âmes simples, II, 26. — Simplicité des Ecritures, II, 100.

SIMON (Jules), ancien ministre. Note sur l'éducation des enfants, I, 56 et suiv.

Sobriété. Difficulté de mesurer ce qui est nécessaire dans le boire et le manger, III, 210.

Société. La société bonne est celle qui est soumise à Dieu, I, 200. — Malheur des sociétés dangereuses, I, 118, 120, 126, 146. — Il faut les éviter, II, 116. — Obligation de suivre les lois et les coutumes des sociétés où l'on se trouve, I, 194. — Les ordres de Dieu sont préférables aux lois particulières des sociétés ; la première loi de toute société c'est d'obéir à son chef. *Ibid.*

Soif. La régler d'après l'exacte bienséance, III, 48, 50. — C'est une douleur et un plaisir dangereux, III, 208. V. *Sobriété.*

Soins. Tous nos soins sont bien peu de chose si Dieu n'agit, III, 50.

Soir. Pourquoi il n'est pas fait mention du soir à l'égard du septième jour, IV, 244, 245. — V. *Matin.*

Soleil. Il est moins noble que les substances spirituelles, I, 182. — Les Manichéens le prenaient pour Dieu, I, 182. — Josué l'arrêta, III, 348. — Saint Augustin lui compare les propagateurs de la lumière de la vérité, IV, 178 et suiv.

Sommeil. La vie est dévorée par le sommeil, I, 38. — Personne ne veut toujours dormir, II, 276. — La raison dort-elle pendant le sommeil, III, 202 et suiv. — Songes impurs. *Ibid.*

Son. Le son diffère du chant, IV, 13, 102, 104. — Il n'existe pour notre oreille que par ses vibrations, IV, 132.

Songe de sainte Monique, I, 208; II, 50, 78, 140.

Spectacles. Amour d'Augustin pour les spectacles, I, 50, 162. — Ils sont l'écueil des jeunes gens, I, 166, 167; II, 116, 118, 119. — Il faut détester les mauvais spectacles, pâture des passions, I, 164, 167. — V. *Comédie. Théâtre.*

Spiritualité. Propriété des natures spirituelles, I, 188. — Ceux qui ne sauraient concevoir les substances spirituelles sont éloignés de la vérité, I, 280. — Comment les substances spirituelles peuvent participer à l'éternité du Créateur, IV, 48. — Ce qu'on doit entendre par la *matière informe* des substances spirituelles, IV, 40.

Spirituels. A qui doit-on donner ce nom, IV, 196. — Ils jugent de tout avec certaines restrictions, IV, 200, 202. — Pourquoi et de quoi ont-ils le pouvoir de juger. *Ibid.*

Souffle de Dieu qui pénètre et échauffe, IV, 131.

SOUK-ARRAS. Ancienne Tagaste, I, 117.

Source. Si petite qu'elle soit, elle est plus riche et plus abondante que les ruisseaux qui en découlent, IV, 94.

Souvenir. V. *Oubli, Autel, Réminiscence.*

Stabilité. Il n'y a rien de stable que ce que Dieu a arrêté dans ses conseils éternels, II, 144.

Statistique de la criminalité d'après des magistrats et des écrivains de Paris, I, 59 et suiv.

Stylet. Pour écrire sur les tablettes, II, 120 ; III, 32.

Substance. Le mal n'est pas une substance, I, 282; II, 54, 208, 219. — Nulle substance est mauvaise, II, 208, 210. — Ce qui fit imaginer à saint Augustin une bonne et une mauvaise substance, dualisme des manichéens, II, 214. — Difficulté de concevoir les substances spirituelles, I, 280.

Succéder. Pourquoi les choses se succèdent les unes aux autres. I, 258 et suiv.

Supérieurs. Comment ils doivent se conduire dans les honneurs et les louanges pour éviter l'orgueil. Vouloir être craint, quand ce n'est pas pour Dieu, c'est de l'orgueil, III, 242.

Superstitions. Pratiques par lesquelles les mères et les nourrices prétendaient expier les malices des enfants, I, 36.

Surérogation. Ce qu'on entend par œuvres surérogatoires, I, 18,

Sûreté. Il n'y en a point dans cette vie, III, 218. — V. *Sécurité.*

SYMMAQUE préfet de Rome. Il envoie Augustin à Milan pour y professer la rhétorique, II, 66, 126.

T

Table. Du plaisir de la table, III, 208 et suiv. — V. *Aliment, Nourriture.*

Tablettes. V. *Stylet.*

TAGASTE. Lieu de naissance de saint Augustin, I, 116. — Il y revient en vacances; Monique le chasse de chez elle, I, 208. — Il y enseigne la grammaire, I, 224. — Quitte Tagaste pour retourner à Carthage occuper la chaire de rhétorique, I, 248.

Talents. Ceux qui regardent leurs talents avec complaisance s'éloignent de Dieu, II, 14.

TAULERE. Dominicain allemand, XIVe siècle. Mot sur les affections déréglées, I, 248.

TAVERNIER. Note sur la division du temps, III, 340 et suiv.

Te Deum, attribué à saint Ambroise et à saint Augustin. Pensée de Joseph de Maistre, III, 39.

Tempérance. Excellence de cette vertu, sa nécessité. III, 200, 208 et suiv.; IV, 188. — Ce qu'elle doit réprimer, III, 240 et suiv. — La tempérance avouant son ignorance est plus belle que la science, II, 34. — Triple aiguillon de la tempérance et de la sobriété, III, 208 et suiv. — Former les enfants aux règles d'une tempérance sévère, III, 48. — V. *Sobriété.*

Temple. Les humbles de cœur sont le temple de Dieu, III, 378.

Temps. Le temps amortit la douleur et nos affections; c'est un bon médecin, I, 250. — Néant et vanité du temps, I, 258 et suiv. — Sa malice, III, 373, 374. — Qu'est-ce que le temps, III, 318. — Sa nature, III, 346. — C'est une énigme très compliquée, III, 318-320; IV, 80. — Une faible imitation de l'éternité, III, 372. — Dieu en est l'auteur, IV, 248; mais pour lui il n'y a pas de temps, IV, 226. — Le temps est la durée, mais de quoi? III, 376. — C'est se tromper que de se figurer des temps avant la création du monde, II, 216; III, 314. — Différence du temps et de l'éternité, III, 310, 324, 326. — Quand le temps a commencé. Il n'y a pas de temps sans créature, II, 217; III, 310, 338. — Les mouvements des astres ne sont pas le temps. Le temps n'est pas le mouvement des corps en particulier, III, 350. — Mais on mesure le temps par le mouvement, III, 340, 350, 351, 352, 360. — Mesure, durée et

rapidité du temps, III, 322, 324. — Difficulté de le mesurer, III, 324, 340. — Comment on peut le mesurer, III, 328, 362. — L'esprit mesure les impressions que les choses font en nous à mesure qu'elles passent, III, 358 et suiv. — Du temps mesurable et non mesurable, III, 328. — Que faut-il entendre par passé, présent et futur? III, 318, 322, 330, 368. — Il n'y a pas réellement trois temps, mais divers états du temps. Comment on doit appeler les différences de temps, III, 338, IV, 183. — Pourquoi l'Ecriture n'en fait pas mention quand elle parle de la création des natures spirituelles et de la matière informe. Il n'y a point de temps là où il n'y pas de changement, IV, 38, 40. — Différence entre la manière dont Dieu et les hommes connaissent le temps, III, 378. — Ce que nous appelons longueur et brièveté du temps, III, 322, 356. — Bases d'appréciation du temps, III, 358, 360. — Le temps par rapport à l'éternité. Pensées de Bossuet, III, 364 et suiv.

Tendresse. Elle dégénère facilement en impureté, I, 162.

Ténèbres. Elles sont l'absence de la lumière, IV, 12, 13. — Et l'aveuglement est le châtiment par lequel Dieu punit les dérèglements des hommes, I, 94. — Ténèbres répandues sur l'abîme, IV, 12, 130.

Tentations. Lutte d'Augustin contre les tentations de volupté, d'orgueil, de curiosité, III, 196 et suiv. — Nous ignorons à quelles tentations nous pouvons ou nous ne pouvons pas résister, III, 112. — Elles ont toutes un remède dans la bonté de Dieu, I, 134; III, 210. — La prière et la confiance les apaisent, III, 210. — Il est utile d'être tenté et affligé, II, 122. — Presque tout ce que font les hommes tend à multiplier les tentations, III, 196, 202 et suiv., 232. — A quoi il faut attribuer qu'elles ne nous font point périr, III, 240. — Ce qui doit nous rendre confiants dans les tentations, III, 112. — Tentation du boire et du manger difficile à combattre, III, 208, 214.

Tenter. Qu'est-ce que tenter Dieu, III, 234.

TÉRENCE, auteur lascif. La lecture de ses ouvrages est dangereuse, pernicieuse aux jeunes gens, I, 84.

Terre. Sens divers de ce mot aux premier et deuxième versets de la Genèse, IV, 58, 60-63, 68 et suiv., 98. — Ce que l'Ecriture entend par *terre informe et invisible*, IV, 12, 16, 60, 70 et suiv. — Pourquoi la terre fut d'abord couverte d'eau, IV, 16, 186. — Et parut après que les eaux furent rassemblées. Productions de la terre tirées de dessous les eaux, IV, 168. — Où tombent enfin ceux qui s'abandonnent à l'amour des choses de la terre, I, 118, 124. —

Ce que saint Augustin appelle la terre cultivé des cœurs, IV, 188 et suiv.

Théâtre. Passion du théâtre, I, 162.

THERÈSE (Sainte). Son adieu au monde, II, 313. — Ses pleurs et ses impressions à la lecture des *Confessions*, IV, 195.

THOMAS (Saint). Sur la fusion des âmes, I, 252. — Distinction entre le beau et le bon, I, 271. — Sur le propre châtiment du péché, I, 66. — Sur le mal commis pour le mal, I, 127. — Le vol, I, 201. — L'amitié, I, 252. — Le bon et le beau, I, 271. — Objet de nos prières, II, 45. — La cause universelle de l'être, II, 214. — La nature des êtres, II, 216. — La cause des actes mauvais, II, 220. — La punition du mal, II, 221. — La lumière de l'intelligence, II, 223, 225. — La conversion du pécheur, II, 258. — L'essence divine, III, 184. — Définition de la curiosité, III, 233. — La volonté et la substance de Dieu, III, 308. — Sur les anges, IV, 40.

Tombeaux. V. *Sépulture, Caveaux de famille, Mémoires*, pour tombeaux des martyrs, III, 67, 68. — Offrandes défendues par saint Ambroise, III, 84.

Tomber. Différence entre se relever promptement et s'empêcher de tomber, III, 238.

Tour. Quel est le fond nécessaire pour bâtir cette tour dont Jésus-Christ parle dans l'Evangile, II, 286.

Tonnerre. Le bruit du tonnerre ne guérit pas la surdité spirituelle, mais la voix du Verbe, III, 64.

Traitements mauvais des maris envers leurs femmes, III, 54, 56. — Bons traitements vis-à-vis des serviteurs de Dieu, III, 56, 58.

TRÉSORIER GÉNÉRAL des finances d'Italie, II, 124.

TRINITÉ (Sainte). C'est de tous les mystères le plus incompréhensible. Il y a dans l'homme une faible image de la Trinité, IV, 146, 148. — On trouve la Trinité dans les premiers versets de la Genèse, IV, 128. — Image de la Trinité dans la création, *Ibid.*

Tristesse. D'où vient qu'on s'attriste de la perte des choses qu'on aime, I, 138. — V. *Epreuve.*

Tromperie. Beaucoup trompent, personne ne veut être trompé, III, 178.

Trouble. Quel est le principe de nos troubles, III, 372-374. — Ils ne cesseront que lorsque nous jouirons de Dieu, III, 30.

U

Union hypostatique du Verbe, I, 12. — Union de Dieu avec ses créatures, I, 11, III, 372. — Union des deux principes manichéens, I, 282.

Unité. Dieu est l'unité même, chaque homme en particulier est en quelque façon multitude, I, 102; III, 372. — Unité de la Trinité divine et réciproquement, IV, 22. — Principe de l'unité de cœur qui se trouve entre les saints, III, 228. — Ce qu'Augustin avant sa conversion appelait unité, I, 280.

Univers. Dieu l'a fait de rien, par la seule force de sa parole, III, 286. — Ce qu'était d'abord la masse de l'univers, IV, 10 et suiv. — Tout y fait retentir les louanges de Dieu, II, 210-212. — Il n'est rien qui n'y paraisse bon et admirable à l'esprit cultivé, II, 176. — Par univers on entend le ciel et la terre, III, 312.

Usage. V. *Coutume* et *Habitude*.

User. Une chose ne sert pas à celui qui ne s'en sert pas bien, I, 288, 290. — L'excès dans l'usage des choses permises est un péché. Pourquoi, I, 198.

V

Vacances. Leurs dangers pour les jeunes gens, I, 118, 120. — Leur époque, durant les vendanges, III, 10.

VALENTINIEN. Augustin prononce le panégyrique de cet empereur qui avait témoigné de la satisfaction de le voir à Milan, II, 104. — Mais Justine, sa mère, persécute saint Ambroise, III, 40.

Vanité. Réponse de Dieu sur la vanité, III, 190.

VENTURA (R. P.). Sur la foi au Purgatoire et cruauté de l'hérésie qui nie ce dogme consolateur, III, 71.

VERBE. Le Verbe divin toujours près du Père, III, 296. — Il vit sans vieillir et renouvelle tout, III, 62. — Quels sont ses prédicateurs, II, 68. — Efficacité de la parole de Dieu, II, 69; III, 292; IV, 120. — Il est la vérité qui nous parle et nous instruit; le principe ou le commencement dans lequel ou par lequel Dieu a créé le ciel et la terre, III, 282, 296, 300, 306; IV, 122. — Doctrine des platoniciens, conforme à celle de l'Eglise sur la divinité du Verbe de Dieu, II, 194, 196. — Sans le Verbe, l'homme ne pourrait revenir de ses égarements, et pourquoi, II, 198; III, 268. — Comment le Verbe est uni à la chair de Jésus-Christ, II, 230. — Le Verbe est immortel et éternel, III, 296; IV, 226. — Il est l'éternelle sagesse, III, 300. — Le principe par lequel tout a été fait, IV, 52, 68, 120. — La voie qui mène à l'immortalité, II, 18. V. *Commencement, Principe*.

VERECUNDUS, citoyen de Milan, grammairien, ami intime d'Augustin. Il demande le secours de Nébridius pour l'enseignement, II, 280. — Pourquoi il était inconsolable de la conversion d'Augustin, III, 16. — Il cède sa propriété de Cassiacum à Augustin, se retirant du monde pour la deuxième fois. Dans une maladie grave, il se fait chrétien. Il meurt pendant qu'Augustin était à Rome, III, 16.

Véritables. Les choses ne sont ni plus ni moins vraies pour être bien dites, II, 30. — V. *Eloquence*.

Vérité. Dieu seul est docteur de la vérité, II, 28. — Qu'est-ce que la vérité de Dieu, II, 216. — Assise sur un trône, III, 190. — C'est une lumière incorporelle, II, 202. — La vie bienheureuse n'est que la joie causée par la vérité. On ne juge pas de la vérité,

mais des autres choses selon elle, II, 222. — Pourquoi la vérité blesse et engendre la haine, III, 180, 182. — C'est le mets dont on se nourrit dans le ciel, II, 204; III, 62. — C'est ce que Dieu aime, III, 62. — C'est un bien commun, IV, 84. — En quoi saint Augustin faisait consister la vérité, lorsqu'il était encore manichéen, II, 88, 89, 216. — Comment s'élever jusqu'à la découverte de la vérité éternelle, II, 222-225. — On ne la peut voir que par la lumière éternelle, II, 202; IV, 146. — Et la connaître par la foi, II, 96. — Long chemin pour arriver à la vérité, IV, 6. — On s'en éloigne quelquefois par l'amour même qu'on a pour elle, III, 180. — C'est un dérèglement de chercher la vérité hors de Dieu, où l'on ne trouve qu'erreur, I, 102. — Dieu assiste ceux qui la cherchent sincèrement, II, 188, 190. — Qui sont ceux-là? I, 202. — Avantage qu'il y a dans l'amour et la recherche exclusifs de la vérité éternelle, I, 262; III, 296. — Pour revenir à la vérité, il faut commencer par reconnaître son égarement, II, 94. — Elle seule instruit intérieurement tous ses disciples. D'où vient que tous n'entendent pas sa réponse avec la même clarté, III, 190 et suiv., 300. — Ce qui nous met en état ou hors d'état d'entendre la voix de la vérité, I, 284. — Moyen de discerner la vérité, III, 284. — Pourquoi elle est la main de Dieu, II, 216. — Ce qui paralyse en nous la connaissance de la vérité, I, 284; II, 304, 310. — La haine de la vérité vient des passions, III, 180. — Où se fait entendre sa voix : Dieu seul peut la faire pénétrer dans nos cœurs, IV, 54, 178. — La vérité éternelle paraît clairement à ceux dont l'âme sait se dégager des sens, II, 202 et suiv. — On se débat encore quand on ne peut plus s'empêcher de voir la vérité, II, 276. — Ceux qui la suivent n'ont pas crainte du grand jour, I, 106. — C'est la vérité éternelle et immuable qui nous fait juger des choses, II, 222 et suiv. — Elle ne vient point de nous, IV, 84, 86. — Elle ne vient jamais que de Dieu, II, 50, 200; III, 136. — Toutes les vérités qui se connaissent par elles-mêmes sont naturellement en nous, III, 134. — Quand nous en voyons clairement quelqu'une, c'est que Dieu nous parle, IV, 30, 32, 46. — Combien il est dangereux de vouloir faire son bien particulier des vérités que l'on connaît, IV, 84. — Il faut se servir des vérités particulières pour s'élever à la vérité éternelle d'où elles dérivent, I, 290. — La vie heureuse n'est autre chose que la joie renfermée dans la vérité, III, 178. — D'où vient qu'on ne goûte pas la joie qui se trouve dans la vérité et qu'on s'attire la haine des hommes quand on la leur dit, III, 180. — C'est notre faute si elle nous blesse, II, 218. — Comment elle punit les hommes du peu d'amour qu'ils ont pour elle, I, 198. — On ne doit pas craindre que ses promesses

soient sans effet, IV, 6, — La vérité et la fausseté sont comme des mets; les manières de dire sont comme des vases, II, 30. — C'est Dieu qui fait parler quand on dit vrai, III, 284. — La recherche de la vérité est pénible, IV, 6. — L'Ecriture est la vérité et la sincérité, IV, 226. — V. *Vrai, Lumière.*

Vertu. Comment elle se soutient, III, 13, 14. — Ce qui la rend aimable, I, 276. — L'esprit seul, et non les sens, se persuade que la vie des gens vertueux est heureuse. IV, 230. — La vertu avant le talent, I, 291.

Vertus morales. Elles ne servent de rien sans la foi, II, 36.

VEUILLOT (L.). Définition du bonheur, IV, 139.

Veuves. Quelles sont celles que Dieu aime, I, 210; II, 48. — Vertus de sainte Monique, III, 54 et suiv.

Vice impur, ruine du jeune homme, I, 171. — V. *Luxure.*

Vices. Les petits vices conduisent aux grands, III, 50. — D'où procède chaque sorte de vice, I, 280. — Comment certains vices séduisent les hommes, 134 et suiv. — Dieu remédie quelquefois au vice d'une personne par celui d'une autre, III, 52.

Victime. Jésus-Christ triomphe parce qu'il s'est offert comme victime, III, 268 et suiv.

Victoire de Dieu sur Augustin, II, 318, 319.

VICTORINUS, rhéteur de Rome, a traduit en latin les livres des Platoniciens. Il obtint une statue sur le forum. Il lut les livres chrétiens et embrassa la foi, II, 256-260. — Il cessa d'enseigner la rhétorique à cause de l'édit de Julien, II, 274. — Le récit de sa conversion par Simplicianus, II, 260, et son exemple entraînent Augustin, mais l'habitude le retient encore, II, 274.

Vie humaine. Nous la tenons de Dieu, ainsi que tout ce qui concourt à la conservation, I, 25, 28. — C'est une mort vivante, I, 26. — Une tentation perpétuelle, III, 198. — La vie présente n'est que misère, II, 130. — Sa brièveté, III, 344, 372. — Le principe qui nous fait vivre a de l'activité et de la force, III, 158. — Cette vie ne peut être la vie heureuse, I, 266. — C'est une lutte continuelle entre la joie et la tristesse, III, 198. — Vie nouvelle de l'esprit, III, 180; IV, 192.

Vie parfaite. Projets d'Augustin et de ses amis, II, 142. — Comment on devient parfait, IV, 176, 178; III, 271.

Vie éternelle. Il faut chercher la vie bienheureuse où elle est, c'est-à-dire en Dieu, I, 266 et suiv.; IV, 34. — C'est la joie de

posséder Dieu, III, 176. — Et la vérité, III, 178. — Elle n'est pas dans les créatures, III, 62, 180-183. — Où elle se trouve, III, 176, 184. — Ce n'est rien de corporel, III, 174. — Tous les hommes désirent la vie heureuse et n'en ont qu'une notion vague, III, 168-175. — D'où vient qu'ils ne la cherchent pas où elle est, III, 178, — Comment l'idée de la vie bienheureuse est dans la mémoire. III, 172. — Où doit-on chercher la voie qui y conduit, II, 188. — Quelle joie on y éprouve, III, 60 et suiv. — Pour être heureux, il faut que nous ne soyons plus qu'un avec Dieu, III, 372. — Nous en avons reçu la promesse et le gage par l'abaissement de Jésus-Christ, I, 54. — Existe-t-il une autre vie? Réponse de saint Augustin à cette question, ou à ce doute, II, 130 et suiv. — Recherche de la vie bienheureuse, III, 168. — V. *Bonheur, Béatitude, Félicité, Joie.*

VIERGE (Sainte). Son sein fut le lit nuptial du Verbe incarné, I, 268; II, 58. — V. *Marie.*

VIGOUROUX (M. l'abbé). Sur la cosmogonie de Moïse, IV, 91.

VILLEMAIN. Sur les enseignes des écoles, I, 71. V. *Voiles.*

Vin. La passion pour le vin rend ennemi de la vérité, II, 84, 106.

Vin cuit. Ce que c'était, III, 126.

Vin de l'erreur, I, 84.

VINDICIANUS, médecin célèbre et proconsul d'Afrique, guérit saint Augustin de son penchant pour l'astrologie judiciaire, I, 230; II, 180. — Ce fut lui qui, en qualité de proconsul, couronna Augustin lorsqu'il remporta le prix de poésie, I, 230.

Vipères. Ce sont des ouvrages de Dieu, et quelque chose de bon, à les regarder en elles-mêmes, II, 210 à 212.

VIRGILE. Son monologue de Junon donné aux étudiants pour apprendre à déclamer, I, 88.

Virginité. Splendeur de la pureté, II, 151, 152. — V. *Pureté, Vœux.*

Visions. Ce qui cause les fausses visions, comment les distinguer des vraies, II, 140. — V. *Songe, Révélations.*

Vivre. Le vivre et le bien vivre n'ont point de connexité nécessaire à l'égard des créatures, IV, 166 et suiv. — Il faut vivre de Dieu pour bien vivre, IV, 30. — Ce qui fait que les hommes vivent mal, IV, 192.

Vocation. Appel de Dieu pour Augustin, III, 194.

Vœux de chasteté et de pauvreté, II, 146, 148.

Voie. Celle qui conduit au terme n'est connue que des chrétiens, II, 236. — Dieu seul peut nous faire marcher dans la voie qui mène jusqu'à lui, II, 98-102. — Ce qui arrête dans la voix du salut, II, 250 et suiv. — On s'éloigne d'autant plus de Dieu qu'on court dans les voies corrompues du monde, I, 168.

Voiles suspendus aux portes des écoles de grammaire, I, 70, 71.

Voir. On se sert de ce mot pour exprimer l'action de tous les sens, III, 232. — Voir, en général, c'est connaître, III, 234.

Voix. De quelle nature était celle que Dieu fit entendre sur le Thabor, III, 292. — Voix extraordinaire qu'entendit Augustin, II, 318.

Vol. Le vol est opposé à la loi naturelle. Le voleur n'est pas indifférent au vol, I, 126-128, 132, 134, 146, 150.

Volonté. Il y a quelquefois deux volontés contraires dans l'homme. Volonté imparfaite, II, 168, 297. — Les volontés contraires ne prouvent pas qu'il y ait dans l'homme deux natures, mais diverses affections, II, 306. — Vouloir et faire, par rapport à la volonté, c'est tout un, II, 300. — D'ou vient que l'âme voulant quelque chose n'est pas obéie, II, 302. — Volontés mauvaises comparées à l'amertume de l'Océan, IV, 168, 169. — Une demi-volonté ne suffit pas pour aller à Dieu, II, 298, 300-303. — Volonté de l'homme opposée à la volonté et aux ordres de Dieu, III, 191. — La volonté de Dieu est sa substance, III, 308. — V. *Esprit.*

Volupté. C'est une des trois sources des péchés des hommes, I, 196. — Ceux qui ont la force d'y renoncer sont plus heureux, I, 114, 115. — Le vouloir, c'est le pouvoir, II, 300. — Elle précipite dans l'hérésie, I, 187. — Folie des voluptueux, I, 156-160; II, 151. — Remèdes à cette passion, I, 161. — Différence entre la la volupté et la curiosité, III, 234. — V. *Impureté, Amour.*

Vrai. Dieu seul enseigne le vrai, II, 27. — On ne dit vrai que par Dieu, IV, 212. — Tous les hommes veulent que ce qu'ils aiment soit vrai, III, 178, 180. — A regarder chaque chose par son existence, il n'y a rien qui ne soit vrai, II, 216. — V. *Vérité.*

Vulgate. Edition la plus correcte des Ecritures, II, 61.

W

WAILLY (N. de). Note sur la lecture de l'Ecriture Sainte, IV, 92. — V. *Ecriture, Lamennais.*

WANGNERECK, Jésuite flamand du XVII^e^ siècle, auteur d'un savant commentaire sur les *Confessions*, I, Préface XXX, XXXII, etc

Y

Yeux. Les yeux sont les chefs des autres sens, III, 234. — Interroger du regard, III, 116. — Les yeux du cœur seulement voient Dieu, II, 152. — A combien de tentations, de convoitises ou de séductions nous exposent les yeux. A quoi ils se plaisent, III, 226-239. — Concupiscence des yeux, III, 232. — Comment Dieu ouvre les yeux de l'esprit, II, 202. — Dieu se sert de tout pour ouvrir les yeux de ceux qu'il veut attirer à lui, II, 104, comme Augustin, dont il fit le modèle des pénitents, le plus glorieux athlète de la foi, le fléau des hérétiques et l'un des plus illustres Pères de l'Eglise....

Imprimerie P. Feron-Vrau, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIII^e^.

DATE DUE

OCT 31 1994

NOV 28 1994

Demco, Inc. 38-293

BW287 .A3 1900 v.4
Les confessions
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00060 4472